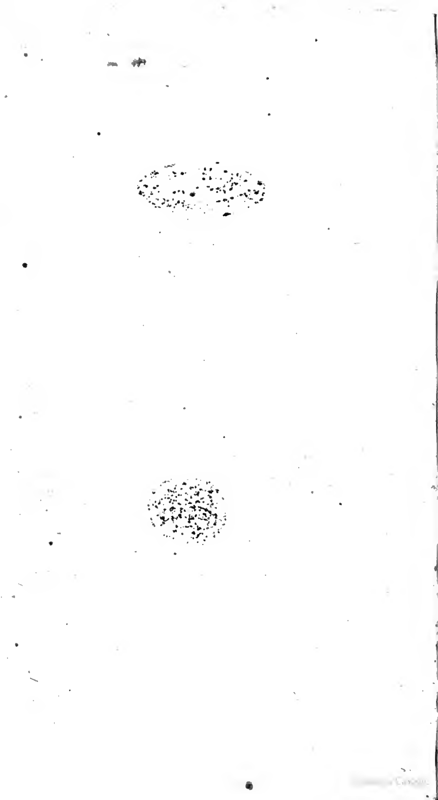



6
12-e
14
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
7 MF
7







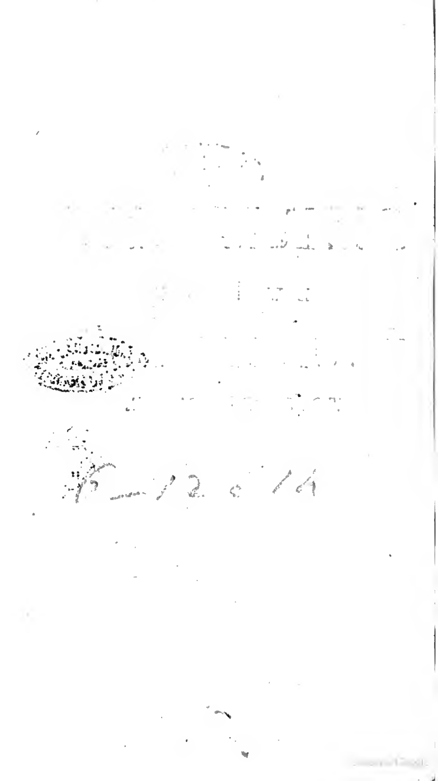
SERMONS

DU PERE

BOURDALOUË,

TOME PREMIER.





SERMONS

DU PERE

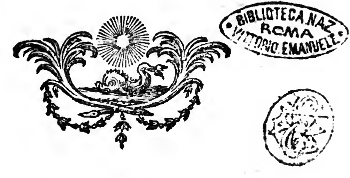
BOURDALOUË,

de la Compagnie de JESUS.

POUR LES FESTES DES SAINTS,

Et pour des Veſtures & Profeſſions Religieuſes.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez RIGAUD, Directeur de l'Imprimerie Royale.

M. DCC. XXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.



AVERTISSEMENT.

CE n'eſt pas ſeulement pour l'honneur des Saints que leurs Fêtes ont été inſtituées, mais pour notre utilité particuliere, & notre propre ſanctification. L'Egliſe en célébrant leurs grandeurs, nous propoſe leurs exemples, & comme leurs grandeurs nous portent à les honorer, leurs exemples nous invitent à les imiter.

Ce ſont auſſi les deux vûes que doit avoir un Prédicateur dans les panégyriques de ces glorieux Prédeſtinés. Si d'une part, en les exaltant, il n'eſt attentif qu'à la gloire du Saint dont il fait l'éloge, il éblouira par un magnifique récit d'actions & de vertus héroiques : mais ceux qui l'écoutent, en tireront peu de fruit, & ſouvent n'en remporteront qu'un ſécret déſeſpoir d'atteindre à une ſainteté qui leur paroîtra plus admirable qu'imitable. Ou s'il donne dans un excès tout contraire, & qu'il n'ait égard qu'à l'inſtruction des Auditeurs & qu'à leur édification, il ne fera connoître qu'imparfaitement les mérites des Saints, & ne leur rendra pas tout le tribut de louanges qui leur eſt dû. C'eſt donc en recueillant d'abord de leur hiſtoire, ce qu'il y a de plus mémorable & de plus grand, pour l'expoſer avec les ornemens de l'éloquence chrétienne; & puis, en l'appliquant aux mœurs du ſiécle pour les réformer & les régler, qu'il remplira ſon miniſtère, & qu'il entrera dans l'eſprit & l'intention de l'Egliſe dont il eſt l'organe.

Voilà ce qu'a fait le Pere Bourdalouë. On peut dire que dans ce genre de Sermons, il n'a pas moins excellé que dans les autres. Sans aller juſqu'à ces

exagérations, où se laissent quelquefois emporter les Prédicateurs en loüant les Saints, il en donne les hautes & les vraies idées qu'on en doit concevoir. Et du reste opposant la conduite des Fidéles aux exemples qu'il leur a mis devant les yeux, il trouve dans cette comparaison un fonds de moralités les plus naturelles & les plus solides. De sorte qu'il n'ôte rien au panégyrique, ni de sa sublimité, ni de la juste mesure qui lui convient, & qu'en même tems il conserve à la morale toute l'étendue & toute la force qu'elle demande.

Cependant, comme l'unité est une des premiéres perfections du discours, parce qu'elle en rassemble les parties & qu'elle en fait un corps mieux proportionné & mieux soutenu, le Pere Bourdaloüe a pris tout le soin possible de la garder, soit dans la morale, soit dans l'éloge. C'est pour cela qu'au lieu d'embrasser toutes les vertus & toute la vie d'un Saint, il s'est attaché au caractère particulier qui le distinguoit. Car de même qu'il y a dans les pécheurs des vices prédominans, qui sont les principes de tous les autres ; il y a dans les Saints, pour ainsi parler, des vertus souveraines, où tendent toutes les réflexions de leur esprit & tous les sentimens de leur cœur. Si bien que de représenter chaque Saint dans ce point de vûe, c'est en quelque façon le mettre dans son jour, & le faire voir dans son plus beau lustre.

Le Pere Bourdaloüe va même plus loin, ou plûtôt il se resserre encore dans des bornes plus étroites, afin de mieux caractériser son sujet. Si par exemple il parle d'un Apôtre & de son zéle, il prend ce que ce zéle Apostolique a eu de plus singulier & de plus marqué. D'où il arrive qu'il n'y a rien dans tout le panégyrique, qui ne conduise à une même fin, & qui ne soit personnel au Saint que regarde la cérémonie présente.

La même unité regne dans la morale. On voit des panégyriques, bien écrits d'ailleurs & dignes de l'eſtime du public, où l'Auteur, preſque à chaque fait qu'il rapporte d'un Saint, joint une courte moralité : & ſelon que ces faits ſont différens les uns des autres, autant diffèrent entre eux les points de morale qu'il touche & ſur leſquels il eſt obligé de paſſer très-légérement. Cette méthode donne lieu à quelques traits vifs & ingénieux : l'eſprit y trouve toujours un nouveau champ où s'exercer, & de nouvelles lumiéres à répandre. Mais ce ne ſont après tout que des lueurs ; & il eſt difficile que l'Auditeur ſoit bien émû de cette diverſité d'objets, qui diſparoiſſent au même moment qu'on les lui préſente, & dont on ne lui laiſſe entrevoir qu'une certaine ſuperficie.

Le Pere Bourdalouë accoutumé à creuſer toutes les matières qu'il traite, s'en tient à un ſeul point de morale dont il fait la concluſion, ou de tout ſon diſcours, ou de chaque partie : & inſiſtant ſur cette ſeule conſéquence, il s'ouvre une libre & ample carriére, ſoit pour inſtruire par de ſolides raiſonnemens, ſoit pour toucher par des mouvemens pathétiques. En quoi il eut cet avantage très-remarquable, que toute la ſuite de ſes penſées & tout le plan de ſon diſcours, s'imprimoit plus diſtinctement dans les eſprits, & y demeuroit plus profondément gravé. Au lieu qu'une trop grande variété de moralités & d'inſtructions, qui ſe ſuccédent inceſſamment & ſouvent ſans ordre, cauſe une telle confuſion dans les idées, que l'une efface l'autre, & qu'après une attention aſſez favorable, l'Auditeur néanmoins en ſe retirant, ne retient rien, ou preſque rien de tout ce qu'il vient d'entendre.

Si la variété eſt néceſſaire, c'eſt dans la narration. Il y faut des figures & des tours, pour la rendre propre du panégyrique & pour la diſtinguer de

l'histoire. Car de suivre trop exactement les traces des Saints, depuis leur naissance jusques à leur mort, de s'étendre dans un long détail de tous leurs sentimens & de toutes leurs actions; de n'en vouloir obmettre nulle circonstance; & de ne s'élever jamais au-dessus d'un simple récit, c'est plûtôt faire l'abrégé de leurs vies, que leurs éloges. Aussi est-ce par-là que tant de panégyriques deviennent languissans & ennuyeux. L'orateur qui manque de forces pour soutenir sa matière, tâche à se soutenir lui-même par une multitude de faits, qu'il étale sans art & sans autre éloquence que quelques exclamations froides & puériles.

Il n'y a qu'une imagination vive, noble & riche, telle que l'eut le Pere Bourdaloue, qui puisse animer ces sortes d'expositions. En vain voudroit-on sur cela prescrire des régles; les plus beaux préceptes ne suppléeront point au défaut de ce feu naturel; & ce feu seul peut suppléer à tous les préceptes. C'est un don que tous n'ont pas reçû; & delà vient en partie qu'il est si rare de réussir dans les panégyriques & dans les oraisons funébres.

A cette raison, on en peut ajoûter une autre, qui concerne l'expression & le style du panégyrique. Bien des Prédicateurs se sont laissé prévenir là-dessus d'un principe, pour ne pas dire, d'une erreur qui les a portés trop loin. Ils se persuadent que tout doit être semé de fleurs dans un éloge, & qu'on n'y doit rien ménager de tous les agrémens de la diction. Parce qu'un célébre Orateur, dans les panégyriques qu'il a prononcés, s'est distingué par son style concis & sentencieux, brillant & poli, ils veulent se former sur ce modéle, comme si c'étoit l'unique qu'ils eussent à se proposer. Mais ils ne prennent point, ce semble, assez garde, que ce qui plaît dans l'un, lequel suit son talent & dit les choses de génie, n'a plus de grace dans un mauvais imi-

lateur qui force son naturel, & sort en quelque maniére hors de lui-même. Qu'une certaine élévation & que certains traits soient plus convenables au panégyrique qu'au discours moral, c'est une régle établie & très-bien fondée. Mais dans cette élévation & dans ces traits, il faut que tout soit conforme au caractère du Prédicateur. Car pour peu qu'il s'en écarte, à force de s'élever, il se perdra en de vaines conceptions, & par trop d'ornemens il se défigurera. Le Pere Bourdaloue a sçû se garantir de cet écueil. Dans ses panégyriques il n'a point quitté son style ordinaire. Il y est grand, mais d'une grandeur aisée, qui lui étoit propre, & où il ne paroissoit rien d'affecté.

C'est ce qu'on a pû sur-tout observer dans les deux Oraisons funébres que le Public a déja vûes, & qu'il étoit à propos d'insérer parmi les Sermons de cet excellent Prédicateur. Ce sont les éloges de deux premiers Princes du Sang Royal, non moins recommandables par l'éclat de leurs vertus, que par celui de leur naissance & par la grandeur de leur nom. Quelque difficulté qu'il y eût à représenter tant de glorieuses & éminentes qualités, le Pere Bourdaloue, sans s'éloigner de sa maniére de prêcher, & sans emprunter des secours étrangers, en a fait deux portraits des plus accomplis. On a crû devoir les joindre au second volume de ces panégyriques, afin de les défendre du sort des feuilles volantes : & l'on s'est d'autant plus intéressé à les conserver, que l'Auteur parlant au nom de sa Compagnie, y a plus éloquemment exprimé les sentimens très-respectueux & très-sincéres de notre vénération & de notre reconnoissance envers la Maison de Condé.

Les Sermons sur l'état Religieux, qui suivent les panégyriques, auroient encore de quoi fournir à bien des réflexions. Rien n'est plus capable d'ani-

mer & de consoler les personnes Religieuses. Elles apprendront, en les lisant, à connoître l'esprit de leur vocation, à en estimer les avantages par rapport au salut, & à en remplir avec fidélité les devoirs. Car ce sont-là les points importans où le pere Bourdalouë s'est arrêté. Pour relever le bonheur de la profession Religieuse, il n'en a point fait de ces peintures outrées qu'on voit en quelques livres spirituels. Il n'a point caché aux ames qui se devouent à Dieu dans ce saint état, les peines & les croix qui en sont inséparables. Il pése tout au poids du sanctuaire & selon l'esprit de l'Evangile : & reconnoissant de bonne foi ce qu'il y a dans leur vie d'onéreux & de pénible, il leur propose d'ailleurs les motifs les plus puissans pour les attacher à Jesus-Christ & pour leur adoucir son joug. Il n'oublie pas même les gens du monde, & par un retour salutaire sur leur condition, il leur enseigne à profiter de ces cérémonies, ausquelles ils n'assistent communément que par bienséance, ou que par curiosité. On ne doit point au reste s'étonner que dans un si grand nombre de discours touchant le même sujet, il ait quelquefois employé les mêmes preuves & repris les mêmes idées. On aura plûtôt lieu d'admirer sa fécondité, dans les diversusages qu'il a sçû faire du même fonds.

Le petit éloge de Mr. le premier Président de Lamoignon, n'est qu un léger essai de ce que le Pere Bourdalouë eût eu à dire, s'il eût entrepris un éloge complet de ce célébre Magistrat. Comme il en avoit été connu, & qu'il avoit eu lui-même l'honneur de le connoître particuliérement, il voulut au moins lui donner ce témoignage public de son respect, aussi-bien que de sa gratitude & de son zéle.

Il reste des Sermons à faire paroître pour les Dimanches de l'année.

Approbation de M. de Precelles, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne, & Lecteur des Livres.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, plusieurs Panégyriques des Saints & divers Sermons pour des Vestures & Professions Religieuses, composés par le R. P. Bourdalouë de la Compagnie de Jesus : où je n'ai rien trouvé qui ne soit conforme à la foi & aux bonnes mœurs ; & où chacun pourra reconnoître avec fruit, que cet excellent Prédicateur a vivement représenté, d'une manière digne de la Chaire Evangélique, les plus beaux modéles, & les plus saintes maximes de la piété, & de la perfection chrétienne. Fait en Sorbonne le dix-septiéme d'Août 1711. C. DE PRECELLES.

Permission du R. P. Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus en la Province de France, suivant le pouvoir que j'ai reçû de notre R. P. Général, permets au Pere François Bretonneau de la même Compagnie, de faire imprimer un livre qu'il a revû, & qui a pour titre : *Sermons du Pere Bourdalouë de la Compagnie de Jesus, pour les Fêtes des Saints, & pour des Vestures & Professions Religieuses* : lequel Livre a été vû & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foi & témoignage de quoi j'ai signé la présente. A Paris ce neuviéme d'Avril 1711.

LOUIS-FRANÇOIS CLAVYER.

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

SERMON



SERMON
POUR
LA FÊTE
DE
SAINT ANDRÉ.

Ambulans Jesus juxta mare Galilææ, vidit duos Fratres, Simonem qui vocatur Petrus, & Andream fratrem ejus; & ait illis, Venite post me.

Jesus marchant le long de la mer de Galilée, apperçut deux Freres, l'un Simon appellé Pierre, & l'autre André; il leur dit, Suivez-moi. En Saint Matthieu, chap. 4.



Es paroles de Jesus-Christ furent un ordre bien doux en apparence, & bien facile à exécuter; mais au fond & dans l'intention même du Sauveur des hommes, cet

ordre devoit être pour ces deux freres de notre Evangile, un engagement à de rigoureuſes épreuves. Car leur dire, Suivez-moi, c'étoit leur dire : Renoncez à vous-mêmes, préparez-vous à ſouffrir, ſoyez déterminés à mourir; ne vous regardez plus que comme des brebis deſtinées à la boucherie, que comme des victimes de la haine & de la perſécution publique, que comme des hommes dévoüés à la croix : c'étoit, dis-je, par ces courtes paroles, *Venite poſt me*, leur faire entendre tout cela, puiſqu'il eſt vrai que la croix étoit le chemin par où cet Homme-Dieu avoit entrepris de marcher, & que ſelon ſes maximes, il eſt impoſſible de le ſuivre par toute autre voie. En effet, Chrétiens, c'eſt par-là que ces bienheureux Apôtres, Pierre & André, ont ſuivi leur divin Maître. Tous deux ont mérité de mourir comme Jeſus-Chriſt ſur la croix, tous deux ont eû l'avantage de conſommer ſur la croix leur glorieux martyre; & tous deux à la lettre ont ainſi répondu à leur vocation, & ſont devenus les premiers Sectateurs & les premiers Diſciples d'un Dieu crucifié. Voilà, dit ſaint Chryſoſtôme, en quoi ils eurent, comme freres, une reſſemblance parfaite. Mais du reſte, voici quelle différence il y eut entre l'un &

l'autre dans leur crucifiement même. Elle est digne de vos réflexions, & elle va servir d'ouverture à ce discours. C'est que le courage & la résolution de saint Pierre à suivre Jesus-Christ, n'a pas empêché qu'il n'ait témoigné de la répugnance, & qu'il n'ait fait paroître dans sa conduite de l'éloignement pour la croix : au lieu que saint André a toujours paru plein de zéle, & pénétré non-seulement d'estime & de vénération, mais d'amour & de tendresse pour la croix. Je m'explique. Quand Jesus-Christ dans l'Evangile parle de la croix à saint Pierre, saint Pierre s'en scandalise & s'en offense. Je ne m'en étonne pas. Il n'en concevoit pas encore le Mystère, & il étoit trop peu versé dans les choses de Dieu. Mais après même qu'il a reçû le Saint-Esprit, tout confirmé qu'il est en grace, il ne laisse pas, si nous en croyons la Tradition, de fuir la croix qui lui est préparée ; il se sauve de sa prison, il sort de Rome, & il faut que Jesus-Christ lui apparoisse, le fortifie, le ranime & l'engage à retourner au lieu où il doit être crucifié. C'est saint Ambroise qui le rapporte ; & cette tradition se trouve conforme à ce qu'avoit prédit le même Sauveur, lorsqu'il déclara expressément à ce Prince des Apôtres, que quand il

ſeroit dans un âge avancé, on l'obligeroit à étendre les bras, & qu'un autre le méneroit où il ne voudroit pas aller : lui marquant, ajoûte l'Evangéliſte, les circonſtances de ſon martyre, & de quelle mort il devoit un jour glorifier Dieu : *Cùm autem ſenueris, extendes manus tuas, & alius ducet te quò tu non vis.* Voilà le caractère de ſaint Pierre : un homme crucifié, mais pour qui la croix ſembloit encore avoir quelque choſe d'affreux. Au contraire que vois-je dans ſaint André ? Un homme à qui la croix paroît aimable, qui en fait ſon bonheur & ſes délices, qui ſoupire après elle, qui la ſalue avec reſpect, qui l'embraſſe avec joie, & qui met le comble de ſes déſirs à s'y voir attaché, & à y mourir. Tel eſt, chrétienne Compagnie, le prodige qui ſe préſente aujourd'hui à nos yeux, & que je puis appeller le miracle de l'Evangile. Mais ſur quoi put être fondé cet amour de la croix, & par quels principes un amour auſſi ſurprenant & auſſi contraire à tous les ſentimens de la nature que celui-là, put-il s'établir dans le cœur de notre Apôtre ? Ah! mes chers Auditeurs, c'eſt le grand Myſtère que j'ai à vous découvrir. Car mon deſſein eſt de vous montrer qu'en conſéquence de la vocation divine à laquelle votre glorieux Pa-

Joan. c. 21.

tron saint André se rendit si fidéle, l'amour qu'il témoigna pour la croix, quoique d'ailleurs surnaturel, fut parfaitement raisonnable. Quelque prodigieux que vous paroisse cet amour de la croix, j'entreprends de le justifier; & je veux même, avec la grace de mon Dieu, tâcher, autant qu'il m'est possible, de vous l'inspirer. J'ai besoin pour cela de toutes les lumieres du Ciel, & je les demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

IL en est de la croix, comme de la mort. Quoique naturellement on ait horreur de l'une & de l'autre, on peut aimer l'une & l'autre par différens motifs; & c'est par la diversité de ces motifs qu'il faut juger si cet amour est loüable ou vicieux, raisonnable ou aveugle, méritoire ou vain. En effet, se procurer la mort par désespoir, c'est un crime; la souhaiter par accablement de chagrin, c'est une foiblesse; s'y exposer par zéle de son devoir, c'est une vertu; s'y dévoüer pour Dieu, c'est un acte héroïque de religion. De même souffrir comme les esclaves du monde, parce qu'on se laisse dominer par ses passions, souffrir comme les avares par une avide & insatiable cupidité, souffrir comme les ambitieux par un attachement servile à sa fortune,

c'eſt une baſſeſſe, une misère, un déſordre. Mais ſouffrir pour être fidéle à Dieu; aimer la croix pour remplir les deſſeins de Dieu, pour ſuivre la vocation de Dieu, c'eſt ce qu'il y a dans le Chriſtianiſme de plus ſaint & de plus divin, & par conſéquent de plus conforme à la ſouveraine raiſon. Or c'eſt ainſi, mes chers Auditeurs, que ſaint André l'a aimée. Car il a aimé la croix, parce qu'éclairé des plus vives lumieres de la foi, il a parfaitement compris combien la croix lui étoit avantageuſe par rapport à ſa vocation, & aux fins ſublimes pourquoi Jeſus-Chriſt l'avoit appellé. Appliquez-vous : voici le ſecret important de ſa conduite & de votre religion. Le Sauveur du monde eut deux grands deſſeins ſur ſes Apôtres, quand il leur commanda de le ſuivre, *Venite poſt me.* En ce moment-là, dit ſaint Chryſoſtôme, il les choiſit pour être les Prédicateurs de ſon Evangile, & pour être les Miniſtres de ſon Sacerdoce; il les deſtina au miniſtère de ſa parole, & il les engagea au ſervice de ſes autels; il les établit ſur la terre, pour ſanctifier les hommes par les vérités du ſalut qu'ils devoient leur annoncer, & pour honorer Dieu ſon Pere par le ſacrifice qu'ils devoient, comme Prêtres de la loi de grace, lui préſenter.

Voilà les deux vûes principales qu'eut le Fils de Dieu, & c'est sous ces deux qualités que je prétends aujourd'hui considérer saint André. En premier lieu, comme Prédicateur de l'Evangile & de la Loi de Jesus-Christ ; en second lieu, comme Prêtre, Successeur légitime & immédiat du Sacerdoce de Jesus-Christ : & je m'attache d'autant plus à cette pensée, que la qualité de Prêtre de Jesus-Christ est celle dont ce saint Apôtre se glorifia plus hautement, & dont il se rendit lui-même le témoignage, quand il parut devant le Juge qui le condamna. Or ces deux qualités jointes ensemble justifient admirablement l'amour & le zéle qu'eut saint André pour la croix. Car s'il l'a tendrement aimée, c'est parce qu'il y a trouvé ce qui devoit faire devant Dieu tout son mérite & toute sa gloire : sçavoir, l'accomplissement de son Apostolat, & la consommation de son Sacerdoce. Expliquons-nous. André, à la vûe de sa croix, est pénétré, ravi, transporté de joie: pourquoi? parce que c'est sur la croix qu'il va dignement prêcher le nom de Jesus-Christ; ce sera la premiere partie : & parce que c'est sur la croix qu'il va saintement s'immoler lui-même, & unir son sacrifice au sacrifice auguste & vénérable qu'il a tant de fois offert à Dieu en immolant l'A-

gneau ſans tache, qui eſt Jeſus-Chriſt; ce ſera la ſeconde partie. En deux mots, la croix eſt la chaire où ſaint André a fait paroître tout le zéle d'un fervent Prédicateur. La croix eſt l'autel où ſaint André, comme Prêtre & Pontife de la Loi nouvelle, a exercé dans toute la perfection poſſible l'office de Sacrificateur. Il ne faut donc pas s'étonner ſi la croix, quoiqu'affreuſe par elle-même, a eû pour lui tant de charmes. C'eſt tout le deſſein & le partage de ce diſcours, pour lequel je vous demande une favorable attention.

I. PARTIE. POur établir ſolidement la vérité de ma premiere propoſition, & pour vous en donner d'abord la juſte idée que vous en devez avoir, j'appelle dans les principes de l'Ecriture l'accompliſſement de l'Apoſtolat, prêcher un Dieu crucifié, & malgré les contradictions de la prudence du ſiécle, propoſer la croix aux hommes, comme la ſeule ſource de leur bonheur, comme le fondement unique de leur eſpérance, comme le Myſtère de leur rédemption, comme le moyen sûr & infaillible de leur ſalut. Ainſi l'a entendu ſaint Paul, quand il a dit: *Nos autem prædicamus Chriſtum crucifixum.* (1. Cor. c. 2.) Voilà à quoi il a réduit toute la fonction du Miniſtère Evangélique; & telle eſt

la fin, pourquoi Dieu a suscité ces douze Princes de l'Eglise, ces premiers fondateurs du Christianisme, ces hommes envoyés au monde pour y annoncer Jesus-Christ, dont ils étoient les ambassadeurs, & pour y publier sa loi, dont ils ont été par office les interprétes fidéles : *Legatione pro Christo fungimur.* Qu'ont-ils fait? Ils ont prêché la croix ; & au lieu que la croix n'avoit été jusques-là qu'un sujet de malédiction & qu'un opprobre; au lieu que la croix de Jesus-Christ étoit le scandale des Juifs, & paroissoit une folie aux Gentils, à force d'en exalter la vertu, ils l'ont rendue vénérable à toute la terre. Voilà, dis-je, à quoi s'est terminé leur vocation, & par où ils ont mérité le nom d'Apôtres. Or il est évident, Chrétiens, que saint André s'est signalé entre tous les autres dans ce glorieux emploi, & qu'il a eû un droit particulier de prendre, si j'ose m'exprimer de la sorte, pour devise de son Apostolat, *Nos autem prædicamus Christum crucifixum.* Et il est encore évident, qu'il n'a jamais mieux accompli ce qui est marqué dans ces paroles, que quand il a été lui-même attaché à la croix. Pourquoi cela? parce que c'est sur la croix qu'il a prêché Jesus-Christ crucifié, ou si vous voulez, la Loi de Jesus-Christ avec plus d'autorité & de grace,

2. Cor. c. 5.

avec plus d'efficace & de conviction, avec plus de succès & de fruit. Trois avantages que sa croix lui a procurés, & en quoi je fais consister la perfection d'un Apôtre & d'un prédicateur de l'Evangile. Reprenons, & suivez moi.

Non, mes chers Auditeurs, jamais saint André n'a prêché le mystère de la croix, ou la Loi de Jesus-Christ, avec tant d'autorité & tant de grace, que quand il a été lui même crucifié; & ma pensée sur ce point n'a presque pas même besoin d'éclaircissement. Car pour vous la rendre en deux mots, non-seulement intelligible, mais sensible, il n'appartient pas à toutes sortes de personnes de prêcher la croix. C'est une vérité éternelle qu'il faut porter sa croix; & que pour la porter en Chrétien, il l'a faut porter volontairement jusqu'à l'aimer, & jusqu'à s'en glorifier : *Absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri.* Mais cette vérité, quoiqu'éternelle, n'a pas la même grace dans la bouche de tout le monde. Les hommes, pour être sauvés, ont intérêt de la bien comprendre : mais en même tems ils ont une secrette opposition à en être instruits par ceux qui ne la pratiquent pas, & qui n'en font nulle épreuve; & si quelquefois un mondain s'ingère de leur en faire des leçons, bien loin de s'y rendre dociles

Gal. c. 6.

ils se révoltent, & ne peuvent souffrir qu'un homme à qui rien ne manque, & qui joüit tranquillement des douceurs de la vie, ose leur prêcher la pénitence & la mortification. Aussi, comme remarque saint Chrysostôme, Jesus-Christ tout Dieu qu'il étoit, pour s'accommoder là-dessus à la disposition des hommes, ne vint annoncer au monde l'Evangile de la croix qu'en se faisant lui-même un homme de douleurs, c'est-à-dire un homme dévoüé à la souffrance & à la croix : *Vir dolorum.* Indépendamment de cette qualité, il avoit toute l'autorité d'un Dieu ; j'en conviens : mais s'il n'avoit été que Fils de Dieu, ou s'il avoit toujours été comme fils de l'homme, dans la béatitude & dans la gloire, sans participer à nos peines, il lui eût manqué par rapport à nous une certaine autorité d'expérience & d'exemple, sur quoi est fondé le droit dont je parle, de prêcher aux autres la croix : & de-là vient qu'il se détermina à souffrir. Car c'est ce que le grand Apôtre a prétendu nous déclarer, quand il a dit que la sagesse de ce divin Législateur avoit paru, en ce qu'étant Fils de Dieu, il avoit appris par lui-même, & par ce qu'il avoit souffert comme homme, l'obéissance qu'il exigeoit des hommes, & qu'il vouloit les obliger de rendre à sa loi. Loi par-

Isa. c. 53.

faite, mais févère, dont toutes les maximes vont à nous faire comprendre la fainteté, l'utilité, la néceffité de la croix : *Qui cùm effet Filius Dei, didicit ex iis quæ paffus eft, obedientiam.*

Hebr. c. 5. v. 8.

En effet, il eft aifé d'exhorter les autres à la pratique d'une vie auftère, au retranchement des plaifirs, au crucifiement de la chair, tandis qu'il n'en coûte rien. Un homme bien nourri, difoit faint Jérôme, n'a point de peine à difcourir de l'abftinence & du jeûne. Un homme abondamment pourvû de tout, à qui rien ne manque, & qui eft en poffeffion de mener une vie agréable & commode, s'érige aifément en prédicateur de la plus exacte réforme. Mais quelque éloquent & quelque zélé qu'il puiffe être, on croit toujours avoir droit d'en appeller à fon exemple, & de lui répondre, que ce zéle de réforme ne lui convient pas, que ce langage lui fied mal, & que s'il veut porter les chofes à cette rigueur, il devroit chercher des Auditeurs dont il fût un peu moins connu. Non pas dans le fond que ce reproche foit abfolument légitime, puifque Jefus-Chrift ordonnoit qu'on obéît aux Pharifiens, du moment qu'ils étoient affis fur la chaire de Moyfe, & qu'on refpectât leur doctrine, quoique leur conduite y fût toute

contraire : mais parce qu'il eſt vrai, que cette contrariété entre la doctrine & la vie, eſt au moins un ſpécieux prétexte dont notre malignité ne manque pas de ſe prévaloir contre les vérités dures qu'on nous prêche ; & parce que naturellement nous nous élevons contre quiconque entreprend de nous aſſujettir à toute la rigueur de nos devoirs, & n'eſt pas pour cela bien autoriſé. Or là-deſſus S. André a eû tout l'avantage que peut avoir un Apôtre. Car il a prêché la croix dans un état, où les cenſeurs les plus critiques & les ennemis de la croix les plus déclarés, n'avoient rien à lui reprocher. Il ne l'a pas prêchée comme ces docteurs hypocrites dont S. Matthieu parle, qui mettent ſur les épaules des autres des fardeaux peſants, & qui ne voudroient pas eux-mêmes les remuer du doigt. Il ne l'a pas prêchée, comme ceux dont ſaint Paul diſoit à Timothée, qu'il viendroit dans les derniers jours des hommes qui auroient l'apparence de la plus éclatante piété, mais qui ſeroient remplis de l'amour d'eux-mêmes, enflés d'orgueil & pervertis dans la foi. C'eſt-à-dire, il ne l'a pas prêchée comme ont fait preſque dans tous les ſiécles certains prétendus réformateurs de l'Egliſe, qui connus d'ailleurs pour des hommes ſenſuels, n'en étoient pas moins hardis à

invectiver contre la mollesse; déplorant les relâchemens de la pénitence, tandis qu'ils en rejettoient les œuvres pénibles & laborieuses; plus occupés peut-être de leurs personnes & du soin de leurs corps, que n'auroit été un mondain de profession. Non, Chrétiens, ce n'est pas ainsi que saint André a prêché la croix : mais pour la prêcher, il s'est mis lui-même sur la croix. La croix a été la chaire d'où il s'est fait entendre. C'est de là, comme nous lisons dans les actes de sa vie, qu'il exhortoit le peuple à embrasser ce moyen salutaire & nécessaire, dont dépend tout le bonheur des élûs de Dieu. Et voilà non-seulement ce qui l'autorisoit, mais ce qui donnoit de la force à sa parole, pour annoncer le mystère de la croix avec plus d'efficace & de conviction.

C'est le second avantage de son Apostolat, dit saint Chrysostóme, d'avoir montré par-là jusqu'à quel point il étoit persuadé lui-même de la vérité qu'il prêchoit, & d'avoir eû par-là-même le don d'en persuader si fortement les autres, que tout infidéles qu'ils étoient, ils n'ont pû résister à la sagesse & à l'esprit de Dieu qui parloit en lui. Il faut, ajoûtoit saint Bernard, & permettez-moi d'appliquer sa pensée à mon sujet, il faut que le Prédicateur de l'E-

vangile, pour convertir les cœurs, fortifie ſa voix; & parce que ſa voix n'eſt que foibleſſe, il faut qu'elle ſoit accompagnée d'une autre voix puiſſante & pleine de force : *Dabit voci ſuæ vocem virtutis.* Mais quelle eſt cette voix puiſſante & pleine de force? la voix de l'action, cette voix infiniment plus éloquente, plus pénétrante, plus touchante, que tous les diſcours. Montrez-moi par votre exemple & par vos œuvres, que vous êtes vous-même perſuadé, & alors votre voix me perſuadera & me convertira : *Dabis voci tuæ vocem virtutis, ſi quod mihi ſuades, priùs tibi videaris perſuaſiſſe.* Or voilà par où ſaint André triompha, & de l'infidélité des Payens, & de la dureté des Juifs. Il veut que ſa voix ſoit pour eux cette voix toute-puiſſante, qui ſelon le Prophéte, abat les cédres & briſe les rochers; il veut que ſa voix ait la vertu d'amollir les cœurs les plus endurcis, & de ſoumettre les eſprits les plus ſuperbes : *Vox Domini confringentis cedros, vox Domini concutientis deſertum.* Que fait-il? il commence par les convaincre qu'il eſt lui-même parfaitement & ſolidement convaincu de ce qu'il leur prêche; qu'il eſt, dis-je, convaincu de la néceſſité d'embraſſer la croix de Jeſus-Chriſt, de s'attacher à elle par un eſprit de foi,

Pſal. 67.

Bern.

Pſal. 28.

& de s'en appliquer les fruits par le long usage des souffrances de la vie.

Car quelle preuve plus authentique leur peut-il donner sur cela, de la persuasion où il est, que l'empressement & l'ardeur qu'il témoigne pour souffrir? On lui prononce son arrêt, & tout à coup il est saisi d'un mouvement de joie, qui va jusques à l'extase & au ravissement. Le peuple veut s'opposer à l'exécution de cet arrêt, & André s'en tient offensé. On le conduit au supplice; & d'aussi loin qu'il envisage la Croix qui lui est préparée, il la salue dans des termes pleins d'amour & de tendresse. Il se fait une émotion populaire, pour le délivrer : Hé quoi, mes Freres, leur dit-il, êtes-vous donc jaloux de mon bonheur? Faut-il qu'en vous intéressant pour moi, vous conspiriez contre moi, & que par une fausse compassion vous me fassiez perdre le mérite d'une mort si précieuse? Le juge intimidé s'offre à l'élargir, & André le rassûre; le juge commande qu'on le détache de la croix, & André proteste que c'est en vain, parce qu'il y est attaché par des liens invisibles, que l'enfer même ne peut rompre, qui sont les liens de sa foi & de sa charité. S'il n'étoit en effet persuadé, penseroit-il, parleroit-il, agiroit-il, souffriroit-il de la sorte? & pour marquer que ses sentimens

ſont ſincères, perſiſteroit-il deux jours entiers dans le tourment le plus cruel, *biduo pendens*, publiant toujours que Jesus-Chriſt eſt le ſeul Dieu qu'il faut adorer, & que toute la ſainteté, toute la prédeſtination des hommes eſt renfermée dans la croix? Mais ſuppoſé le témoignage que ſaint André rendit à cette vérité, quelle conſéquence les ſpectateurs de ſon martyre n'étoient-ils pas forcés de tirer en faveur de Jesus-Christ & de ſa religion? Conſidérant cet homme d'ailleurs vénérable par l'intégrité de ſa vie, illuſtre par les miracles qu'il avoit faits au milieu d'eux, & qui par ſa conduite pleine de ſageſſe, s'étoit attiré le reſpect des ennemis mêmes de ſon Dieu; le voyant, non pas mépriſer ni braver la mort par une vaine philoſophie, mais la déſirer par un pur zéle de ſe conformer à ſon Sauveur crucifié; aimer par ce motif de chriſtianiſme les deux choſes que le monde abhorre le plus, ſçavoir, l'ignominie & la douleur; & malgré les révoltes de la nature, faire de la croix l'objet de ſon ambition & ſes plus chères délices: tout Payens, tout Juifs qu'ils étoient, que pouvoient-ils conclure de-là, ſinon qu'il y avoit dans cet Apôtre quelque choſe de ſurhumain; & que la chair & le ſang n'ayant pû former en lui des ſentimens ſi élevés au-deſſus de l'hom-

Act. mart. S. And.

me, il falloit qu'ils lui vinssent de plus haut ? A moins qu'ils ne voulussent s'aveugler eux-mêmes & s'obstiner dans leur aveuglement, pouvoient-ils ne pas reconnoître, qu'il n'y a qu'un Dieu, qui puisse inspirer à un homme mortel un amour de la croix si héroïque; & à moins qu'ils n'eussent des cœurs de pierre, quoique Payens & Infidéles, pouvoient-ils n'être pas touchés, n'être pas ébranlés, n'être pas changés par la vûe d'un spectacle si surprenant & si nouveau?

De-là même aussi, mes chers Auditeurs, suivit le succès prodigieux de la prédication de saint André, & la bénédiction que Dieu donna à son Apostolat. Si nous en croyons les actes de son martyre, de tout le peuple attentif à l'écouter prêchant sur la croix, à peine resta-t-il un Payen, qui éclairé des lumiéres de la grace, & cédant à la force d'un tel exemple, ne renonçât à l'idolâtrie, & ne confessât Jesus-Christ. Au lieu que Jesus-Christ crucifié avoit pû dire ce que Dieu par la bouche d'un Pro-
Isa. c. 65. phéte, disoit à Israël : *Totâ die expandi manus meas ad populum non credentem ;* j'ai tendu mes bras à un peuple rébelle & incrédule : S. André eut au contraire la consolation de tendre les bras à un peuple docile, qui reçut sa parole avec respect, &

qui s'y soumit avec joie; pour accomplir, ce semble, dès-lors ce qu'avoit dit le Fils de Dieu, que celui qui croiroit en lui, feroit non-seulement les mêmes œuvres, mais encore de plus grandes œuvres que lui : *Qui credit in me, opera quæ ego facio, & ipse faciet, & majora horum faciet.* Des milliers d'Infidéles que le supplice de cet Apôtre avoit assemblés autour de sa croix, convertis par ce qu'ils ont vû, & par ce qu'ils ont entendu, s'en retournent glorifiant Dieu. De la Ville de Patras où Dieu par le ministère d'André opère ces effets miraculeux, le bruit, disons mieux, le fruit s'en répand dans toutes les Provinces voisines. On voit avec étonnement les temples des idoles abandonnés, le culte des démons aboli, le regne de la superstition détruit, le nom de Jesus-Christ par-tout révéré. Le frere même du Proconsul, jusques-là zélé défenseur des fausses divinités, rend hommage à la vérité. Entre les Eglises naissantes, celle d'Achaïe où saint André a souffert, devient en peu de jours la plus nombreuse & la plus fervente. Qui fait tout cela ? La foi d'un Dieu crucifié prêchée par un Apôtre crucifié ; je veux dire, le zéle d'un Apôtre, qui, à l'exemple de son Maître, prêche la croix du haut de la croix ; & qui selon la belle expression de

Joan. c. 14. v. 12.

saint Jérôme, confirme par son amour pour la croix, tout ce qu'il enseigne de l'obligation rigoureuse, mais indispensable, de
Hieron. porter la croix : *Omnem doctrinam suam crucis disciplinâ roborans.* En effet, donnez-moi un Predicateur de l'Evangile parfaitement mort à lui-même, sincère amateur de la croix, & qui dise de bonne foi avec
Galat. v. 6. saint Paul : *Mihi mundus crucifixus est, & ego mundo;* Le monde est crucifié pour moi, & je suis crucifié pour le monde : rien ne lui résistera. Avec cela il triomphera de l'erreur, il confondra l'impiété, il exterminera le vice, il convertira les villes entieres. Avec cela les pécheurs les plus endurcis l'écouteront & le croiront, les libertins & les impies se soumettront à lui, les sensuels & les voluptueux subiront le joug de la pénitence. Pourquoi? parceque telle est, dit saint Jérôme, la vertu de la croix, prêchée par un homme souffrant lui même & mourant sur la croix : *Omnem doctrinam suam crucis disciplinâ roborans.*

Voilà donc, Chrétiens, le Prédicateur que Dieu a suscité pour votre instruction; & qui peut dire à la lettre, qu'il n'a point employé en vous prêchant, les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'esprit & de la vertu de
1. Cor. c. 2. Dieu : *Et sermo meus & predicatio mea,*

non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritûs & virtutis. Voilà celui que Dieu veut que vous écoutiez, c'est saint André sur la croix. Ne me considérez point; n'ayez nul égard, ni à mes paroles, ni à mon zéle; oubliez la sainteté de mon ministère. Je ne suis aujourd'hui, si vous voulez, qu'un airain sonnant & qu'une cymbale retentissante; & ce n'est point à moi de vous prêcher un Dieu crucifié : c'est à cet Apôtre, c'est à cet homme crucifié, dont la prédication plus pathétique & plus efficace que la mienne, se fait encore entendre dans toutes les Eglises du monde chrétien. Le voilà, dis-je, ce ministre irrépréhensible, ce Prédicateur contre lequel vous n'avez rien à répliquer. Mais que n'a-t-il pas à vous reprocher? Il vous prêche encore maintenant le même Dieu, qu'il a prêché aux Juifs & aux Payens : un Dieu qui vous a sauvés par la croix. Le croyez-vous, la vie que vous menez, le fait-elle voir? cet amour-propre qui vous domine, ces recherches de vous-même, cet attachement servile à votre corps, cette attention à le ménager, à le flatter, à ne lui rien refuser, ces commodités étudiées & affectées, cette horreur des souffrances & de la vraie pénitence; en un mot, cette vie des sens si opposée à l'Esprit chrétien, cette



vie molle & voluptueuſe dont vous vous êtes fait une habitude, tout cela marque-t-il que vous êtes bien convaincus de la prédication de ſaint André?

Ah! mes chers Auditeurs, ſi ſaint André nous avoit prêché un autre Jeſus-Chriſt & un autre Sauveur; ſi dans le conſeil de la ſageſſe éternelle, il avoit plû à notre Dieu de nous ſauver par la joie, auſſi-bien qu'il lui a plû de nous ſauver par la peine, & que ſaint André nous eût annoncé cet Evangile: ce nouvel Evangile ne s'accorderoit-il pas parfaitement avec notre conduite? Figurons-nous que cet Apôtre vient aujourd'hui nous déclarer que ce n'eſt plus par la croix, mais par les plaiſirs, que nous devons opérer notre ſalut; figurons-nous que ce que je dis ceſſe d'être une ſuppoſition, & devient une vérité, y auroit-il en vous quelque choſe à corriger & à réformer? Répondez, mondain, répondez; c'eſt à vous que je parle. Interrogez votre cœur, & reconnoiſſez juſqu'où l'eſprit du monde corrompu vous a porté: ce ſyſtême de Chriſtianiſme ne vous ſeroit-il pas avantageux, & ne ſe rapporteroit-il pas entiérement à votre goût & à vos idées? Il faut donc de deux choſes l'une, ou que votre vie ſoit un monſtre dans l'ordre de la grace, ou que S. André avec toute la ver-

tu & toute la force de son Apostolat, ne vous ait pas encore persuadé. Que votre vie soit un monstre dans l'ordre de la grace, si, croyant d'une façon, vous vivez de l'autre; si, Chrétien de profession, vous êtes Juif d'esprit & de cœur; si, reconnoissant que votre salut est attaché à la croix, vous ne laissez pas de fuir & d'abhorrer la croix. Car qu'y a-t-il de plus monstrueux que cette contradiction? Cependant, mes Freres, disoit saint Bernard, tel est le caractère de mille Chrétiens, disciples de la Croix de Jesus-Christ, & tout ensemble ennemis de la croix de Jesus-Christ. Ou bien, mon cher Auditeur, si vous vous piquez d'être de ces génies prétendus-sages, qui agissent conséquemment, il faut que saint André, ni par l'autorité de son exemple, ni par l'efficace de sa parole, ne vous ait pas encore touché, puisque vous êtes toujours sensuel & idolâtre de votre corps. Ainsi je pourrois vous appliquer au sujet de la croix de S. André, ce que saint Paul, en gémissant, disoit aux Galates, de celle du Sauveur: *Ergò evacuatum est scandalum crucis.* Malheur à vous, mon Frere, qui par votre infidélité vous êtes rendu inutile l'exemple de ce glorieux Apôtre, & pour qui le scandale, c'est-à-dire, le mystère de la croix est anéanti; *Ergò evacuatum est scandalum*

Galat. c. 5.

crucis. On vous a dit cent fois, & il est vrai, qu'au jugement de Dieu la croix de Jesus-Christ paroîtra pour vous être confrontée; l'Evangile même nous l'apprend : *Et tunc parebit signum Filii hominis.* Mais outre la Croix de Jesus-Christ, on vous en confrontera une autre, c'est celle de saint André. Oui la Croix de cet homme Apostolique, après lui avoir servi de chaire pour nous instruire, lui servira de tribunal pour nous condamner. Voyez-vous ces Infidéles, nous dira-t-il? la vûe de ma Croix les a convertis; de Payens qu'ils étoient, j'en ai fait des Chrétiens & de parfaits Chrétiens. Voilà ce qui nous confondra, & ne vaut-il pas mieux dès aujourd'hui commencer à nous confondre nous-mêmes; & par cette confusion salutaire & volontaire; prévenir une confusion forcée, qui ne nous sera pas seulement inutile, mais très-funeste? Il faut, Chrétiens, qu'à l'exemple de saint André, nous soyons & les sectateurs, & les prédicateurs mêmes de la Croix. Je dis les prédicateurs, & comment? en portant sur nos corps la mortification de Jesus-Christ : *Semper mortificationem Jesu-Christi in corpore nostro circumferentes.* Car en la portant sur nos corps, nous en ferons connoître aux hommes le mérite & la vertu : *Ut & vita Jesu manifestetur in corporibus*

Matth. c. 24.

2. Cor. c. 4.

Ibid.

ribus nostris. Ne concevez point ceci comme impossible, ni même comme difficile : je vous l'ai dit ; le saint usage des afflictions & des croix de cette vie, l'acceptation humble & soumise de celles que Dieu nous envoie, la résignation à celles que le monde nous suscite, notre patience dans les calamités, ou publiques, ou particuliéres, dans les pertes de biens, dans les maladies, tout cela prêchera pour nous, & nous prêcherons par tout cela. C'est ainsi que saint André a trouvé sur la croix l'accomplissement de son Apostolat ; & voici encore comment il y a trouvé la consommation de son sacerdoce. Donnez, s'il vous plaît, une attention toute nouvelle à cette seconde partie.

POuvoir présenter à Dieu le sacrifice du corps de Jesus-Christ, & avoir pour cela dans le Christianisme un caractère particulier, c'est en quoi consiste l'essence du sacerdoce de la loi de grace. Joindre au sacrifice adorable du Corps de Jesus-Christ le sacrifice de soi-même, & s'immoler soi-même à Dieu au même tems qu'on lui offre ce divin Agneau immolé pour le salut du monde, c'est dans la doctrine de saint Augustin, ce qui met le comble au sacerdoce de la loi de grace, & ce qui lui donne sa II. PARTIE

derniére perfection. Sacerdoce de la loi de grace, dont je conviens que les Prêtres seuls sont les premiers & les principaux Ministres; mais auquel il est pourtant vrai que tous les Chrétiens, en qualité de Chrétiens, ont droit & même obligation de participer. Sacerdoce de la loi de grace, qui par cette raison nous impose à tous, de quelque condition que nous soyons, l'indispensable devoir de nous offrir nous-mêmes à Dieu, comme un supplément du Sacrifice de Jesus-Christ. Car voilà encore une fois ce qui fait devant Dieu la perfection du sacerdoce chrétien, dont l'Apôtre relevoit si haut l'excellence & la dignité. Voilà par où ce Sacerdoce lui paroissoit si auguste, quand il le comparoit au sacerdoce de l'ancienne loi; & voilà ce qui nous le doit rendre vénérable, cet engagement où nous sommes, & ce pouvoir que nous avons d'être, comme le Sauveur, des Hosties vivantes, présentées à Dieu, par l'union de notre sacrifice avec le sacrifice de l'homme-Dieu. Or je prétends que saint André a sçû pleinement s'acquitter de ce devoir: & où? sur la croix. D'où je conclus que c'est sur la croix, comme sur l'Autel mystérieux que Dieu lui avoit préparé, qu'il a heureusement trouvé la consommation de son sacerdoce. Ne perdez pas le fruit de

cette vérité, qui toute avantageuse qu'elle est au Saint dont je vous fais l'éloge, sera encore plus utile & plus édifiante pour vous.

Je l'ai dit mes chers Auditeurs, & je le répéte, il faut, pour nous rendre dignes de Dieu, que nous joignions le sacrifice de nous-mêmes au sacrifice du corps de Jesus-Christ. C'est le devoir essentiel à quoi le Christianisme nous engage; & je ne crains point de passer pour téméraire, ni de rien avancer qui ne soit conforme à la plus exacte théologie, quand je soutiens que sans cela notre sacerdoce n'a pas selon Dieu toute la perfection qu'il doit avoir. Car il est de la foi, qu'encore que le sacrifice de l'humanité de Jesus-Christ ait eû par lui-même une vertu infinie, pour nous sanctifier & pour nous réconcilier avec Dieu; Dieu néanmoins par une conduite particuliére de sa providence, ne l'a accepté, pour nous accorder en effet la grace de cette réconciliation & de cette sanctification, qu'autant qu'il a prévû que ce sacrifice devoit être & seroit accompagné de notre coopération. Il est de la foi, qu'encore qu'il n'ait rien manqué au sacrifice de notre rédemption de la part de Jesus-Christ qui l'a offert pour nous comme notre médiateur & le souverain Prêtre, il

peut y manquer quelque chose de notre part ; ensorte que ce sacrifice, tout divin qu'il est, par le défaut de notre correspondance, nous devienne infructueux, & ne soit pour nous de nulle efficace. Or ce qui peut manquer de notre part au sacrifice de Jesus-Christ, c'est le sacrifice personnel que Dieu exige de nous, & que nous lui devons faire de nous-mêmes ; mais que souvent nous ne lui faisons pas. De là vient que saint Paul à qui ce mystère avoit été spécialement révélé, se faisoit une loi inviolable d'accomplir tous les jours dans sa chair, ce qui manquoit aux souffrances de
Colos. c. 1. Jesus-Christ : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne meâ.* Il restoit donc encore pour saint Paul, quelque chose à ajoûter au Sacrifice du Fils de Dieu. Prenez garde : quelque chose par rapport à saint Paul même ; quelque chose d'où dépendoit en un sens pour saint Paul même le mérite, ou plutôt l'application actuelle du Sacrifice du Fils de Dieu ; quelque chose par où saint Paul même se croyoit obligé de remplir la mesure des souffrances du Fils de Dieu. Or comment la remplissoit-il cette mesure ? par la ferveur de sa pénitence, par l'austérité de sa vie, par la mortification de sa chair. Car c'étoient là, remarque saint Chrysostôme, autant de

ſacrifices de lui-même, qu'il unissoit à ce grand Sacrifice de la Croix, & en vertu desquels il pouvoit dire : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne meâ.*

C'est de-là même aussi que saint Augustin trouvoit des liaisons si étroites entre ces deux sacrifices, je dis entre le sacrifice de Jesus-Christ & le sacrifice de nous-mêmes, qu'il ne vouloit pas qu'on séparât jamais l'un de l'autre. Tellement que comme Jesus-Christ en qualité d'homme-Dieu a été notre victime, nous devons être la sienne en qualité de Chrétiens. Ecoutez les paroles de ce saint Docteur, que je ne dois pas omettre dans une matiére si importante : *Cujus redemptoris ac Domini, & nos sacrificium esse debemus per ipsummet offerendi, qui in homine quem suscepit, sacrificium ipse pro nobis fieri dignatus est.* *Aug.*

D'où il s'ensuit que toutes les fois que nous assistons aux divins Mystères, nous devons faire état, que ce n'est pas seulement pour y présenter l'Agneau sans tache qui est immolé sur l'autel, mais pour y être nous-mêmes présentés & immolés. Et cela, reprend saint Augustin, non-seulement par la raison de l'union intime qui est entre lui & nous, & qui fait qu'étant notre chef, & nous les membres de son corps, il ne peut ni ne doit jamais être sa-

crifié, que nous ne le soyons avec lui;
Ibid. *Quia cùm Ecclesia Christi sit corpus, & Christus Ecclesia caput, tam ipsa per ipsum, quàm ipse per ipsam debet offerri* : mais par la convenance même & le principe de nos plus justes & de nos plus indispensables obligations. Car quel désordre, Seigneur, que je parusse devant vos autels dans une moindre disposition d'humilité, que celle où vous y paroissez; que vous y fussiez la victime de mon péché, & que l'expiation de ce péché ne me coûtât rien? Il ne suffit donc pas, conclut saint Léon Pape, que nous offrions à Dieu le sacrifice du Corps de Jesus-Christ, si selon le précepte de l'Apôtre, nous ne nous offrons encore nous-mêmes; comme il ne nous suffiroit pas de lui offrir nos corps & même nos ames, si nous n'avions à lui offrir le sacrifice du Corps de Jesus-Christ. Notre sacrifice sans celui de Jesus-Christ, seroit un sacrifice indigne de Dieu; & celui de Jesus-Christ sans le nôtre, seroit non pas insuffisant, mais inutile pour nous. L'un avec l'autre, c'est ce qui consomme le grand ouvrage de notre justification, & ce qui fait le vrai sacerdoce des Chrétiens.

Or voilà, mes chers Auditeurs, ce que nous voyons dans le glorieux Apôtre, dont nous honorons aujourd'hui la mé-

moire. Qu'est-ce que saint André, & sous quelle idée, nous attachant aux actes de son martyre, devons-nous le considérer ? sous l'idée d'un Prêtre fervent, d'un Prêtre zélé, d'un Prêtre plein de religion, qui tous les jours de sa vie ne manqua jamais d'immoler sur l'autel l'Agneau de Dieu, & qui par sa mort couronna son sacerdoce en s'immolant lui-même sur la Croix. Car ce sont là les deux principales actions que son histoire nous marque, & à quoi je réduits toute la sainteté de son ministère. Ecoutez ceci. André est conduit devant le tribunal d'un juge payen ; & ce juge avant que de le condamner, entreprend de le pervertir, & le presse de racheter sa vie en sacrifiant aux idoles. Mais moi, lui répond l'homme de Dieu, sacrifier aux idoles ! Ne sçavez-vous pas qui je suis ? Ignorez-vous la profession que je fais de servir le Dieu du ciel & de la terre, & l'honneur que j'ai de lui sacrifier chaque jour, non pas le sang des boucs ni des taureaux, mais l'Agneau qui efface les péchés du monde ? *Ego omnipotenti Deo immolo quotidiè, non taurorum carnes, sed Agnum immaculatum.* Oui, poursuit le généreux Apôtre, c'est entre mes mains que cet Agneau est tous les jours immolé : mais la merveille que vous ne connoissez pas & que j'ai à vous décou-

Act. mart. S. And.

vrir, c'est qu'après l'immolation de cet Agneau, il est toujours vivant, & que sa chair, quoique distribuée aux Fidéles, demeure encore toute entiére, parce qu'elle est désormais incorruptible : *Cujus carnem postquam omnis plebs credentium manducaverit, Agnus qui sanctificatus est, integer perseverat, & vivus.* Ibid. Témoignage invincible en faveur du sacrifice de la messe, & qui pourroit seul réfuter toutes les erreurs des derniers hérésiarques touchant la divine Eucharistie ; puisqu'il nous apprend comment Dieu dès le premier âge de l'Eglise, a pris soin d'établir la tradition de ce mystère. Mais sans m'arrêter à cette controverse, & pour profiter en passant d'un exemple si authentique, permettez-moi, mes Freres, une courte digression, qui toute bornée qu'elle est dans la morale qu'elle renferme, ne laissera pas d'avoir son utilité. Car ceci nous regarde, nous qui revêtus de la dignité du sacerdoce, sommes spécialement les Ministres de notre Dieu & de ses autels. Qu'est-ce qu'un Prêtre de Jesus-Christ ? le voici : un homme engagé par sa vocation à entrer tous les jours dans le sanctuaire : un homme disposé, comme saint André, à offrir tous les jours à Dieu le sacrifice non sanglant du corps du Sauveur. Voilà à quoi nous sommes ap-

pellés. Mais être Prêtre, & n'en faire que rarement la plus noble fonction ; être Prêtre, & même si vous voulez, Grand-Prêtre, & ne paroître à l'Autel qu'à certains jours de cérémonie, qu'en certaines occasions d'éclat, que lorsqu'on ne peut s'en dispenser, que quand on s'y trouve forcé par un respect humain & par un devoir de bienséance ; être Prêtre, & s'abstenir des choses saintes pour mener une vie toute profane, pour entretenir dans le monde de vains commerces, pour se dissiper dans les divertissemens du siécle, ou plutôt mener une vie dissipée, profane, mondaine, jusqu'à être malheureusement obligé de s'abstenir des choses saintes : être Prêtre, & se mettre par sa conduite hors d'état de célébrer les sacrés mystères, s'en rendre positivement indigne, & au lieu de se reprocher cette indignité volontaire, comme un crime & un sujet de confusion, s'autoriser par-là dans l'éloignement de Dieu où l'on vit, & s'en faire un faux prétexte de piété : être Prêtre de la sorte, ah ! mes Freres, s'écrioit saint Chrysostôme, est-il rien de plus opposé à la sainteté du sacerdoce, rien de plus injurieux à Jesus-Christ, rien de plus triste pour son épouse qui est l'Eglise ; & moi j'ajoûte, rien de plus contraire à l'exemple que Dieu nous

propose dans la personne de saint André ?

Mais André en demeure-t-il là ? non, Chrétiens : comme il est Prêtre de la Loi nouvelle, après avoir immolé la chair de Jesus-Christ, & satisfait à ce qu'il y a de plus essentiel dans son ministère, il y joint ce qui en doit être la perfection, en s'immolant soi-même ; & c'est ici que la croix lui servit de moyen pour parvenir à l'accomplissement de ses desirs, & à la gloire consommée de son sacerdoce. Je m'explique. Sur le refus qu'il fait de sacrifier aux idoles, on lui présente l'instrument de son supplice, & comment envisage-t-il cette croix ? comme un autre autel où il va présenter à Dieu le sacrifice de sa personne & de sa vie. Oui, Seigneur, dit-il, s'adressant à Jesus-Christ, c'est pour cela que je l'embrasse cette croix, parce que c'est sur elle que je vais remplir dans toute son étendue mon sacerdoce. Assez long-tems, ô mon Dieu, j'ai fait l'office de sacrificateur à vos dépens ; il faut que je le fasse aux dépens de moi-même. Je vous ai mille fois sacrifié pour moi : il faut que je me sacrifie une fois pour vous ; & que par cet effort de reconnoissance, vous rendant amour pour amour & sacrifice pour sacrifice, j'aie enfin la consolation d'être crucifié pour votre gloire, comme vous l'avez

été pour mon salut. Ainsi parla-t-il, & sans différer, il étend sur la croix son corps vénérable : il n'attend pas que les bourreaux l'y attachent, il prévient leur cruauté par sa ferveur ; ne voulant pas devoir à un autre l'honneur de son crucifiement, mais regardant encore comme un précieux avantage d'être tout ensemble & la victime & le prêtre de son sacrifice. Car c'est en cela, dit saint Augustin, qu'a particuliérement consisté l'excellence & le mérite du sacerdoce de Jesus-Christ. Dans l'ancienne Loi on n'avoit rien vû de semblable; les hommes les plus saints s'étoient contentés d'honorer Dieu par des victimes étrangères : & parce que ce culte étoit imparfait, le Fils de Dieu, comme Pontife, étoit venu faire à son Pere cette pleine oblation, où il voulut être tout à la fois le sacrificateur & l'hostie : *Idem sacerdos & victima.* Mais ce qui fut vrai de Jesus-Christ, l'est encore de saint André, avec toute la proportion néanmoins & tout le rapport qu'il peut y avoir entre un homme & un homme-Dieu. André mourant sur la croix put dire après le Sauveur du monde : Vous n'avez plus voulu, Seigneur, de la chair & du sang des animaux ; mais vous m'avez formé un corps : les anciens holocaustes ont commencé à vous déplaire, ou *Aug.*

du moins ont cessé de vous plaire, & alors j'ai dit, me voici, je viens, je me présente; recevez-moi comme votre victime :
Ps. 39. *Tunc dixi, Ecce venio.*

Voilà, mes chers Auditeurs, le modéle que Dieu vous met à tous devant les yeux, je dis à tous sans différence ni de condition ni de rang. En quelque état que vous soyez, vous êtes, comme Chrétiens, nécessairement associés au sacerdoce Royal de Jésus-Christ; & c'est à vous, quoique laïques, que parloit saint Pierre, quand il appelloit les Chrétiens, race choisie, prêtres-
1. Petr. c. 2. Rois, nation sainte, peuple conquis: *Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta.* Il est de la foi, que sans autre caractère que celui de Chrétiens, par la seule onction du baptême, le Sauveur des hommes nous a fait Rois & Prêtres de Dieu
Apoc. c. 5. son Pere: *Et fecisti nos Deo nostro regnum & sacerdotes.* Si je vous disois qu'en cette qualité il ne tient qu'à vous d'offrir tous les jours à Dieu le même Agneau qu'immoloit saint André, & qu'en effet vous l'offrez aussi-bien que lui, toutes les fois que vous assistez au sacrifice de votre religion, peut-être seriez-vous surpris de vous voir élevés par-là à une si haute dignité. Mais vous devez l'être encore bien plus, ou d'avoir ignoré jusques à présent ce que

vous êtes ; ou de l'avoir ſçû, & d'avoir manqué de zéle pour vous acquitter dignement d'une ſi glorieuſe fonction. Car puiſque ce n'eſt pas en ſimples témoins, mais en miniſtres du Seigneur, que vous aſſiſtez à ce ſacrifice, & que l'oblation du Corps de Jeſus-Chriſt ne s'y fait pas ſeulement en votre préſence, mais en votre nom, quelle attention, quel reſpect, quelle ardeur de dévotion y devez-vous apporter ? C'eſt ce qui rend vos irrévérences ſi criminelles & même ſi abominables ; c'eſt ce qui en fait comme autant de ſacriléges. Ah ! Chrétiens, quelle indignité que vous préſentiez au Dieu immortel, avec un eſprit égaré, un cœur froid, ſans nul recueillement, ſans nul ſentiment, le même ſacrifice où notre ſaint Apôtre a épuiſé tout le feu de ſa charité ! Que dis-je ? quelle profanation que vous y veniez pour y voir le monde & pour y être vû, pour y étaler tout le faſte du monde & tout l'appareil de votre luxe, pour y contenter votre vanité, votre curioſité, & peut-être pour y entretenir vos plus honteuſes paſſions ! Scandale digne de toute la colère de Dieu & qui n'eſt devenu, par l'impiété de notre ſiécle, que trop commun.

Mais ce n'eſt pas à quoi je m'arrête. Ce que je prétends que vous remportiez de

ce discours, c'est une sincére & forte résolution d'offrir continuellement à Dieu, comme S. André, le sacrifice de vos corps, & de l'unir au sacrifice du corps de Jesus-Christ, puisque c'est par-là que vous devez participer à l'honneur & à la perfection du sacerdoce de la loi de grace, à quoi votre vocation vous engage indispensablement. Ce que je vous demande, c'est que vous vous appliquiez sans cesse ce que Saint Paul recommandoit si expressément aux Romains, quand il leur disoit: *Obsecro vos per misericordiam Dei*; je vous conjure, mes Freres, par la miséricorde de notre Dieu, & de quoi? de lui offrir vos corps dans cet état de sainteté, dans cet état de pureté où ils puissent lui plaire & où vous puissiez lui rendre un culte raisonnable & spirituel; ne vous conformant point au siécle présent, mais vous renouvellant chaque jour dans l'intérieur de l'esprit. Paroles qui comprennent en abrégé tout le fonds de la vie chrétienne, & qui devroient être le plus ordinaire sujet de vos considérations. Mais dites-moi, mes chers Auditeurs, vos corps ont-ils ces qualités nécessairement requises pour être la matiére de ce sacrifice, que saint Paul veut que vous présentiez à Dieu? Sont-ce des corps purs, des corps exempts de la cor-

Rom. c. 12.

ruption du péché ; en un mot, des corps dignes d'être offerts avec le corps de Jesus-Christ, & de composer avec lui ce sacrifice complet dont je viens de vous parler ? S'ils ne sont pas tels, oserez-vous les offrir à Dieu ; & si vous n'osez les offrir à Dieu, comment pouvez-vous paroître vous-mêmes devant Dieu, & approcher de ses Autels ? Ah ! Chrétiens : si l'on vous disoit que vous devez absolument & à la lettre, faire de vos corps le même sacrifice que saint André, que vous devez être prêts comme lui à sacrifier votre vie par un long & cruel supplice, que vous devez souffrir comme lui un rigoureux martyre, que vous devez comme lui vous résoudre à mourir pour Dieu, & que sans cela il n'y a point de salut pour vous ; si, dis-je, Dieu mettoit votre foi à une pareille épreuve, quoique vous fussiez obligés de vous y soumettre, du moins auriez vous droit de craindre & de vous défier de vous-mêmes. Mon zéle à vous animer, à vous encourager, à vous soutenir dans une si dangereuse conjoncture, quelque ardent qu'il pût être, ne m'empêcheroit pas de compatir à votre foiblesse & de trembler le premier pour vous. Mais quand je vous dis, que ce sacrifice de vos corps, dont il est aujourd'hui question, se réduit dans la pratique

à les maintenir dans une pureté convenable, à leur faire porter le joug d'une salutaire tempérance, d'une exacte sobriété, d'une prudente austérité, d'une solide mortification; à leur retrancher les débauches qui les détruisent, la mollesse qui les corrompt, l'oisiveté qui les appesantit; à réprimer leurs révoltes, à ne pas vivre selon leurs cupidités, à les rendre souples à la loi de Dieu, à les assujettir aux observances de la Religion, à les endurcir au travail, choses communes & pratiquables dans les états mêmes du monde les moins parfaits: qu'avez vous à répondre? Quand cette régularité de vie, quand cette sévérité de mœurs, quand cette exactitude seroit pour vous une espéce de croix, pourriez-vous justement vous en décharger, ou refuser de la prendre? Ne devriez-vous pas vous tenir heureux de la trouver dans des choses d'ailleurs si conformes à vos obligations, & rendre graces à Dieu de ce qu'enfin vous avez appris quel est ce sacrifice de vos corps par où il veut être glorifié?

Cependant, Chrétiens, voici le désordre, & si je l'ose dire, la honte & l'opprobre du christianisme: des hommes associés par le baptême au sacerdoce de Jesus-Christ, & qui selon la régle de l'Apôtre, devroient offrir leurs corps comme des

hosties pures devant Dieu, en font des victimes pour le démon, pour la sensualité, pour l'impureté, pour l'adultère. Saint Paul ne vouloit pas que parmi les Fidéles on prononçât même les noms de ces passions infâmes; mais le moyen de s'en taire dans le honteux débordement des vices qui infectent l'Eglise de Dieu? Pouvons-nous, disoit S. Cyprien, cacher nos plaies, quand elles sont mortelles; & ne vaut-il pas mieux les découvrir, pour les guérir, que de les dissimuler, pour nous perdre? O mon Dieu, où en sommes-nous, & à quelle extrémité le péché nous a-t-il portés? Vous, Seigneur, qui dans l'ancienne Loi étiez si jaloux de la pureté des victimes qu'on vous présentoit, & qui rejettiez celles où il paroissoit la moindre souillure, comment pouvez vous maintenant agréer les nôtres? Le sacrifice d'un corps impur & esclave du péché, bien loin de vous plaire ne doit-il pas plutôt vous offenser & vous irriter? Mais enfin me dira-t-on, quelque corrompus qu'aient été jusqu'à présent nos corps par le péché, ne peuvent-ils plus être offerts à Dieu? Oui, Chrétiens, ils le peuvent, sinon par le sacrifice de la continence, au moins par celui de la pénitence: & c'est en ce sens que saint Paul nous avertit de les faire désormais servir,

non plus au péché, mais à la justice. Dieu même tirera de vous alors une gloire particuliére ; & vous releverez d'autant plus le triomphe de sa grace, qu'elle aura eû dans vous de plus forts & de plus dangereux ennemis à surmonter. La pénitence vous tiendra lieu de croix, & cette croix sera l'autel où vous vous immolerez. Ah ! Seigneur, répandez sur cet Auditoire chrétien l'esprit de sainteté dont fut rempli le grand Apôtre que nous honorons. Répandez sur cette Eglise qui porte son nom, l'abondance de votre grace. Donnez-nous cet amour de la croix : sans quoi il est impossible que nous vous fassions jamais le sacrifice de nous-mêmes. Inspirez-nous le même sentiment qu'eut saint André à la vûe de la croix, lorsqu'il s'écria : O Croix, source de mon bonheur ! *O bona Crux !* Faites que nous le disions comme lui, que nous le pensions comme lui, & que par la voie de la croix nous parvenions à la même gloire que lui, qui est la gloire éternelle où nous conduise, &c.

Act. mart. S. And.



SERMON
POUR LA FÊTE
DE
SAINT FRANÇOIS
XAVIER.

Ecce non est abbreviata manus Domini, ut salvare nequeat.

Voici un miracle de la vertu de Dieu, qui fait bien voir que le bras du Seigneur n'est pas raccourci, & qu'il peut encore sauver son peuple. En Isaïe, chap. 59.

MONSEIGNEUR,

Messire Franç. Faure, Evêque d'Amiens.

QUEL est donc ce miracle dont nous avons été nous-mêmes témoins, & en quel sens peuvent convenir ces paroles du Prophéte à l'homme Apostolique dont nous solemnisons la fête ? Est-ce l'éloge de François Xavier que j'entreprends, ou n'est-ce pas l'éloge de la Foi qu'il a prêchée : & si

le Seigneur dans ces derniers ſiécles a fait éclatter ſa toute-puiſſante vertu par la converſion d'un nouveau monde, eſt-ce au Miniſtre de ce grand ouvrage qu'il en faut attribuer la gloire, ou n'eſt-ce pas plutôt au Maître qui l'avoit choiſi, & qui l'a ſi heureuſement conduit dans l'exercice de ſon miniſtère ? Parlons donc, Chrétiens, non pas pour exalter le mérite de l'Apôtre des Indes & du Japon, mais pour reconnoître la force de l'Evangile qu'il a porté à tant de nations barbares : & tirons des merveilleux ſuccès de ſa prédication, une preuve ſenſible & toute récente de l'inconteſtable vérité de la Foi, à laquelle il a ſoumis les plus fiéres puiſſances de l'Orient. *Ecce non eſt abbreviata manus Domini.* Voici un prodige que Dieu nous a mis devant les yeux, pour nous convaincre & pour confirmer notre foi peut-être chancelante, toujours au moins foible & languiſſante : c'eſt la propagation du Chriſtianiſme en de vaſtes pays d'où l'infidélité l'avoit banni, & où Xavier, ſur les ruines de l'idolâtrie & malgré tous les efforts de l'enfer, a eu le bonheur de le rétablir. Je ne prétends point égaler par-là cet Ouvrier Evangélique aux premiers Apôtres. Je ſçai quelles furent les prérogatives de ces douze Princes de l'Egliſe, & quelle ſupériorité le

Ciel leur donna, ſoit par l'avantage de la vocation, ſoit par l'étendue du pouvoir, ſoit par la plénitude de la ſcience. Mais après tout, comme ſaint Auguſtin a remarqué que ce n'étoit point déroger à la dignité de Jeſus-Chriſt, de dire que ſaint Pierre a fait de plus grands miracles que lui : auſſi ne crois-je rien diminuer de la prééminence des Apôtres, quand je dis que Dieu, pour l'amplification de ſon Egliſe, a employé ſaint François Xavier à faire un miracle non moins ſurprenant ni moins divin que tout ce que nous admirons dans ces glorieux Fondateurs de la Religion chrétienne.

C'eſt, Monſeigneur, ce que nous allons voir ; & je ne puis douter qu'entre les honneurs que reçoit de la part des hommes l'illuſtre Saint dont nous célébrons la mémoire, il n'agrée ſur-tout le culte & le témoignage de piété que Votre Grandeur vient ici lui rendre. On ſçait quel fut ſon reſpect & ſa profonde vénération pour les Evêques, légitimes Paſteurs du Troupeau de Jeſus-Chriſt, & les Dépoſitaires de l'autorité de Dieu. On ſçait avec quelle ſoumiſſion il voulut dépendre d'eux ; que c'étoit ſa grande maxime ; que c'étoit, diſoit-il lui-même, la bénédiction de toutes ſes entrepriſes, & que c'eſt enfin une des plus belles vertus que l'hiſtoire de ſa vie nous ait mar-

quées. Mais, Monseigneur, si Xavier eût vécu de nos jours, & qu'il eût eû à travailler sous la conduite & sous les ordres de Votre Grandeur, combien, outre ce caractère sacré qui vous est commun avec plusieurs, eût-il encore honoré dans vous d'autres graces qui vous sont particulieres? Aussi zélé qu'il étoit pour l'honneur de l'Evangile, combien eût-il révéré dans votre personne un des plus célébres Prédicateurs qu'ait formé notre France; un homme dont le mérite semble avoir eû du Ciel le même partage que celui de Moyse, & à qui nous pouvons si bien appliquer ce qui est dit de ce fameux Législateur: *Glorificavit illum in conspectu regum, & jussit illi coram populo suo:* Dieu l'a glorifié devant les Têtes couronnées par le ministère de sa sainte parole, & lui a donné ensuite l'honorable commission de gouverner son peuple. Voilà, Monseigneur, ce qui eût sensiblement touché le cœur de Xavier. Et Votre Grandeur n'ignore pas comment les nôtres sur cela même sont disposés. Que n'ai-je pour traiter dignement le grand sujet qui me fait aujourd'hui monter dans cette chaire, & paroître en votre présence, ce don de la parole & cette éloquence vive & sublime qui vous est si naturelle! Mais le secours du Saint-Esprit suppléera à ma

Eccles. c. 45.

foibleſſe, & je le demande par la médiation de Marie, *Ave, Maria*.

UNE des difficultés les plus ordinaires que formoient autrefois les Payens contre notre Religion, c'étoit, ſi nous en croyons le vénérable Béde, qu'on n'y voyoit plus ces miracles dont leur parloient les Chrétiens, & qu'ils produiſoient comme les preuves certaines de ſa divinité. Ce qui faiſoit conclure à ces ennemis du Chriſtianiſme, ou qu'il avoit dégénéré de ce qu'il étoit, ou qu'il n'avoit jamais été ce qu'on prétendoit. A cela les Peres répondoient diverſement. Il eſt vrai, diſoit ſaint Grégoire Pape, que ce don des miracles n'eſt plus aujourd'hui ſi commun qu'il l'a été dans la primitive Egliſe; mais auſſi n'eſt-il plus déſormais ſi néceſſaire qu'il l'étoit alors. Car la Foi naiſſante encore, n'étoit dans ces premiers tems qu'une jeune plante, qui pour croître & pour ſe fortifier, devoit être arroſée & nourrie de ces graces extraordinaires : mais maintenant qu'elle a jetté de profondes racines, & qu'elle eſt en état de ſe ſoutenir, elle n'a plus beſoin de ce ſecours. Cette réponſe eſt ſolide; mais celle de ſaint Auguſtin me paroît plus ſenſible & plus convaincante, lorſqu'il raiſonnoit de la ſorte en diſputant contre

les Infidéles : Ou vous croyez les miracles sur quoi nous appuyons la vérité de la Religion Chrétienne, ou vous ne les croyez pas. Si vous les croyez, c'est en vain que vous nous en demandez de nouveaux, puisque Dieu s'est assez expliqué par ceux qu'il a opérés d'abord dans l'établissement du Christianisme. Si vous ne les croyez pas, du moins faut-il que vous en reconnoissiez un, bien authentique & plus fort que tous les autres, sçavoir, que sans miracles le monde ait été converti à la Foi de Jesus-Christ:
Aug. *Si Christi miraculis non creditis, saltem huic miraculo credendum est, mundum sine miraculis fuisse conversum.* En effet, qu'y a-t-il de plus miraculeux qu'une telle conversion? Mais permettez-moi, mes chers Auditeurs, d'ajoûter ma pensée à celle de ces grands hommes : car je dis que les miracles de l'Eglise naissante n'ont point cessé ; je prétends qu'ils subsistent encore, & que Dieu les a continués jusques dans ces derniers siécles ; & je puis toujours m'écrier avec le Prophéte, que le bras toutpuissant du Seigneur n'est point raccourci : *Ecce non est abbreviata manus Domini.* Pour vous en faire convenir avec moi, je vous demande quel est de tous les miracles qui se sont faits dans l'établissement de l'Eglise le plus merveilleux & le plus grand ?

grand ? n'eſt-ce pas, comme dit ſaint Ambroiſe, l'établiſſement de l'Egliſe même? Rappellez dans votre eſprit de quelle maniére la Loi chrétienne s'eſt répandue dans le monde : la ſublimité de ſes myſtères incompréhenſibles, & même oppoſés en apparence à la raiſon humaine ; la ſévérité de ſa morale, contraire à toutes les inclinations de l'homme & à ſes ſens ; les violens aſſauts & les combats qu'elle a eû à eſſuyer; la foibleſſe des Apôtres dont Dieu s'eſt ſervi pour la prêcher, & toutefois les ſuccès étonnans de leur prédication dans les Royaumes, dans les Empires, dans tous les Etats. Il n'y a point d'eſprit droit & équitable, qui peſant bién tout cela, n'y découvre un miracle viſible & qui n'avoue avec Pic de la Mirande, que c'eſt une extrême folie de ne pas croire à l'Evangile : *Maxima inſania eſt Evangelio non credere.* *Picus Mir.* Or je ſoutiens que ſaint François Xavier a renouvellé ce miracle, & je ſoutiens qu'il l'a renouvellé par les mêmes moyens que les Apôtres de Jeſus-Chriſt y ont employés. En deux mots, Xavier, pour la propagation de la foi, a fait des choſes infiniment au-deſſus de toutes les forces humaines : c'eſt la premiere partie. Xavier, comme les Apôtres, a fait ces prodiges de zéle par des moyens qui ne tiennent rien de la

prudence & de la sagesse humaine : c'est la seconde partie. Un monde converti par François Xavier, voilà le succès de l'Evangile. Xavier travaillant à convertir tout un monde par les abaissemens & les souffrances, voilà la conduite de l'Evangile. Le succès & la conduite joints ensemble, c'est ce que j'appelle le miracle de l'Evangile, & voilà le partage de ce discours & le sujet de votre attention.

I. PART. Saint Augustin expliquant ces paroles du Pseaume quarante-quatriéme, *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii*, en fait une application bien juste, lorsque s'adressant à l'Eglise, il lui parle de cette sorte : Sainte Epouse du Sauveur, ne vous plaignez pas que le ciel vous ait abandonnée, parce que vous ne voyez plus Pierre & Paul, ces grands Apôtres dont vous avez pris naissance, & qui ont été vos Peres ; *Non ergò te putes esse desertam, quia non vides Petrum, quia non vides Paulum, quia non vides eos per quos nata es.* Car vous avez formé des enfans héritiers de leur esprit, & qui vous rendront aussi glorieuse & aussi féconde que vous le fûtes jamais : *Ecce pro patribus tuis nati sunt tibi filii.* Or entre ces enfans de l'Eglise, successeurs des Apôtres & comme les dépositaires de leur

Ps. 44.

Aug.

zéle, il me ſemble, Chrétiens, que je puis mettre François Xavier dans le premier rang; & le miracle a qu'il plû à Dieu d'opérer par ſon miniſtère, en eſt la preuve évidente. *Ecce non eſt abbreviata manus Domini.*

Examinons-le ce miracle. Après l'avoir étudié avec ſoin, pour ne rien dire qui ne ſoit autoriſé, & par la voix publique, & par le témoignage même de l'Egliſe qui l'a reconnu, ſans rien exagérer dans une chaire conſacrée à la vérité, mais à ne prendre que la ſubſtance de la choſe, & à conſidérer le fait préciſément en lui-même, dénué de toutes les circonſtances qui le relévent, le voici tel que je le conçois & que vous le devez concevoir. Xavier par la ſeule vertu de la divine parole, a ſoumis un monde entier à l'empire du vrai Dieu; a répandu en plus de trois mille lieues de pays la lumiere de l'Evangile; a fondé un nombre preſqu'innombrable d'Egliſes dans l'orient; eſt entré en poſſeſſion de cinquante-deux Royaumes pour y faire régner Jeſus-Chriſt; a dompté par-tout l'infidélité du Paganiſme, l'obſtination de l'héréſie, le libertinage de l'impiété; à conféré de ſa main le baptême à plus d'un million d'idolâtres & les a préſentés à Dieu comme de fidéles adorateurs de ſon nom: voilà le

miracle de notre foi. Miracle au-dessus de tout ce que nous lisons de ces héros, ou vrais ou prétendus, que l'histoire prophane a tant vantés. Miracle où je puis dire, en me servant de la belle expression de saint Ambroise, que François Xavier a fait réellement ce que la philosophie humaine dans ses plus hautes & ses plus vaines idées n'a pû même imaginer : *Minus est quod illa finxit, quàm quod iste gessit.* Et miracle enfin qui seul suffiroit pour m'attacher inviolablement à la Religion que je professe, & pour me faire connoître que c'est l'œuvre du Seigneur : *Ecce non est abbreviata manus Domini.*

Ambr.

Vous sçavez, mes chers Auditeurs, par quelle occasion & quel dessein fut appellé l'homme Apostolique dont je parle, pour passer aux Indes. Car je laisse ce qu'il fit en Europe, & j'en viens d'abord à ce qu'il y a dans mon sujet d'essentiel & de capital. Certes ce furent deux entreprises bien différentes, que celle de Jean III. Roi de Portugal, & celle de Xavier; & il est bien à croire que selon la politique mondaine, l'une ne fut que l'accessoire de l'autre. En effet, si la piété du Prince lui fit souhaiter d'avoir un homme de Dieu, pour aller combattre la superstition; le soin de sa propre grandeur lui fit équiper une flotte en-

tiére pour étendre ses conquêtes, & pour établir en de nouvelles & de vastes contrées sa domination. Telles étoient les vûes de ce Monarque; telle étoit la fin que se proposoient les Ministres de son Etat. Mais le ciel en avoit tout autrement disposé. Le dessein du Roi de Portugal ne fut qu'une occasion ménagée par la providence, pour ouvrir le chemin à Xavier, & pour le faire entrer dans la moisson qu'il devoit recueillir. Il ne faut que lui pour cet important ouvrage : lui seul il fera plus que ce pompeux & terrible appareil d'armes & de vaisseaux, & il portera plus loin les bornes du Christianisme, que Jean les limites de son Empire.

Déja je l'entends, ce saint Apôtre, qui rallumant toute l'ardeur de sa charité, & rappellant toutes les forces de son ame à la vûe de l'immense carriére qu'on lui donne à fournir, s'encourage lui-même, & s'excite à tout entreprendre pour la gloire du souverain Maître qui l'envoie. Allons, Xavier, dit-il en de fervens & de secrets colloques, puisque ton Dieu est par-tout, il faut qu'il soit par-tout connu & adoré. Ce seroit un reproche pour toi, que l'auteur de ton être fût loüé dans tous les lieux du monde par les créatures insensibles; & qu'il y eût un endroit de l'univers,

où il ne le fût pas des créatures intelligentes & raisonnables. Et pourquoi mettrois-tu entre les hommes quelque différence, & voudrois-tu en faire le choix ; puisque le Créateur qui les a formés, les embrasse tous dans le sein de sa miséricorde ? Non, non, souviens-toi qu'en te confiant son Evangile, il t'en a rendu redevable à tous, & que c'est pour tous qu'il t'a communiqué sans restriction tout son pouvoir. Ce ne sont point là, Chrétiens, mes propres pensées ni mes expressions, mais celles de Xavier, qu'il nous a laissées dans ses Epîtres, fidéles interprétes de son cœur, & lettres sacrées que nous conservons comme de précieuses reliques & les monumens de son zéle.

C'est donc en de telles dispositions & avec de si nobles sentimens qu'il s'embarque à Lisbonne, qu'il traverse deux fois la Zone torride, qu'il échappe heureusement le fameux Cap de Bonne-Espérance, qu'il aborde dans l'Inde, qu'il passe dans l'isle de la Pêcherie. Je serois infini, si j'entreprenois de faire le dénombrement de ces longues & fréquentes courses, qui n'ont pû lasser son courage, & qui peut-être lasseroient votre patience. Mais un peu de réflexion, s'il vous plaît : le voilà rendu au Cap de Comorin, & d'abord vingt mille

Idolâtres viennent le reconnoître pour l'Ambaſſadeur du vrai Dieu. D'où l'ont-ils appris, & qui le leur a dit? Ah! voici le miracle : Xavier ne ſçait ni la langue, ni les coutumes du pays; & cependant il perſuade tous les eſprits & gagne tous les cœurs. Chaque jour toute une bourgade eſt initiée au ſaint baptême. Les Prêtres des faux Dieux en conçoivent le plus violent dépit, & s'y oppoſent; les chefs du peuple, les Magiſtrats en ſont tranſportés juſqu'à la fureur : mais pour uſer des termes de ſaint Proſper ſur un ſujet à peu près ſemblable, c'eſt de ces ennemis mêmes, de ces emportés & de ces furieux, qu'il compoſe une nouvelle Egliſe : *Sed de his reſiſtentibus, ſævientibus, populum chriſtianum augebat.* *Proſ.* A peine ces ſages Indiens l'ont-ils eux-mêmes entendu, qu'ils veulent devenir enfans pour ſe faire inſtruire des myſtères qu'il leur enſeigne. A la ſeule préſence de ce Prédicateur inſpiré d'en-haut, toute leur ſageſſe s'évanoüit; & par-là ils ſemblent vérifier la parole de l'Ecriture ſelon le ſens que lui donne ſaint Auguſtin : *Abſorpti ſunt juncti petræ judices eorum;* *Pſalm. 140.* leurs juges; c'eſt-à-dire, les ſçavans de leur loi & les maîtres du Paganiſme, mis auprès de Jeſus-Chriſt qui eſt la pierre angulaire, ou des Miniſtres de ſon Evangile, ont été en-

traînés, ont été comme engloutis & absorbés : *Absorpti sunt.*

N'étoit-ce pas un spectacle digne de l'admiration des Anges & des hommes, de voir ce conquérant des ames former dans les plaines de Travancor des milliers de catéchuménes, faire autant de Chrétiens qu'il assembloit autour de lui d'auditeurs, s'épuiser de forces dans cet exercice tout divin ; & comme autrefois Moyse, ne pouvoir plus lever les bras par la défaillance où il tombe, & avoir besoin qu'on les lui soutienne, non point pour exterminer les Amalécites, mais pour ressusciter des troupes d'infidéles à la vie de la grace ! Quel triomphe pour la foi qu'il venoit de leur annoncer, quand il marchoit à la tête de ces Néophytes, qu'il les conduisoit dans les temples des idoles, qu'il les animoit à les briser, à les fouler aux pieds, & comme parle saint Cyprien, à faire de la matiere du sacrilége un sacrifice au Dieu du Ciel !

Il n'en demeure pas là. Bientôt il paroît chez les Mores, fameux insulaires, d'autant plus chers à Xavier qu'ils sont plus connus par leur barbarie, & qu'il en attend de plus rigoureux & de plus cruels traitemens. Car voilà ce qui l'attire ; voilà ce qu'il cherche. Mais, providence de mon Dieu, que vos vûes sont au-dessus des nô-

tres, & que vous ſçavez conduire efficacement, quoique ſecrettement, vos impénétrables & adorables deſſeins ! Qui l'eût cru ? cette brebis au milieu des loups, ſans rien craindre de leur férocité, leur communique toute ſa douceur. Ces tremblemens de terre ſi communs parmi eux, lui donnent occaſion de les entretenir des grandeurs du Dieu qu'il leur prêche & de la ſévérité de ſes jugemens. Ces montagnes de feu qui ſortent du ſein des abîmes, lui ſervent d'images, mais d'images affreuſes, pour leur repréſenter les flammes éternelles, & pour leur en inſpirer une horreur ſalutaire. Il les cultive, il les rend traitables, il les transforme en d'autres hommes. Toute l'Inde eſt dans l'étonnement, & ne peut comprendre qu'en peu de jours il ait réduit ſous le joug de la loi Chrétienne juſqu'à trente villes. Vous diriez que comme les cœurs des Rois ſont dans la main de Dieu, tous les cœurs de ces peuples ſont dans celle de Xavier. Il entre dans Malaque, & d'une Babylone il en fait une Jéruſalem, c'eſt-à-dire, d'une ville abandonnée à tous les vices il en fait une ville ſainte. Le grand obſtacle au progrès de l'Evangile, c'eſt l'amour du plaiſir & la pluralité des femmes : honteux déréglement que la coutume avoit introduit & que la coutume au-

torisoit. Il l'attaque & il l'abolit, mais comment ? avec un ascendant sur les esprits & un empire si absolu, que nul homme engagé dans ce libertinage, n'oseroit paroître devant lui. Et parce qu'ils l'aiment tous comme leur pere, parce qu'ils veulent tous traiter avec le saint Apôtre, de-là vient qu'ils renoncent tous à ce désordre. Plus de quatre cens mariages prétendus, cassés par son ordre, les liens les plus forts & les plus étroits engagemens rompus, toutes les familles dans la regle ; qu'y eut-il jamais de plus merveilleux : & si ce ne sont pas autant de miracles, qu'est-ce donc, & à quel autre qu'à Dieu-même attribuerons-nous un changement si difficile, si prompt, si universel ?

Cependant, Chrétiens, un nouveau champ se présente à cet ouvrier infatigable ; & sans nous arrêter, suivons-le partout où l'ardeur de son zéle porte ses pas. Le Japon l'attend, & c'est-là, pour m'exprimer de la sorte, que Dieu a placé le siége de son Apostolat. Dans l'Inde il à travaillé sur un fonds où d'autres avant lui s'étoient exercés, il a marché sur les traces des Apôtres ; mais ici il peut dire comme S. Paul : *Sic autem prædicavi Evangelium hoc, non ubi nominatus est Christus, ne super alienum fundamentum ædificarem ; sed sicut scrip-*

Rom. c. 15.

tum est : quibus non est annunciatum de eo. Oui, mes Freres, j'ai prêché Jesus-Christ, mais dans des lieux, où jamais ce nom vénérable n'avoit été prononcé; & Dieu m'a fait cet honneur, de vouloir que j'édifiasse, là où personne avant moi n'avoit bâti. Xavier en effet est le premier qui ait porté à cette nation le flambeau de l'Evangile; je dis à cette nation si fiére & si jalouse de ses anciennes pratiques & de la religion de ses peres; à cette nation où le Prince des ténébres dominoit en paix depuis tant de siécles, & qu'une licence effrénée plongeoit dans tous les désordres. Il s'agissoit de leur annoncer les vérités les plus dures, & d'ailleurs les moins compréhensibles; une doctrine la plus humiliante pour l'esprit, & la plus mortifiante pour les sens; une foi aveugle, sans raisonnemens, sans discours; une espérance des biens futurs & invisibles, fondée sur le renoncement actuel à tous les biens présens; en un mot, une loi formellement opposée à tous les préjugés & à toutes les inclinations de l'homme. Voilà ce qu'il falloit leur faire embrasser, à quoi il étoit question de les amener, sur quoi Xavier entreprend de les éclairer; quel projet, & quelle en sera l'issue? Ne craignons point, mes chers Auditeurs; c'est au nom de Dieu qu'il

agit ; c'est Dieu qui le députe comme le Prophéte, & qui lui ordonne d'arracher & de planter, de dissiper & d'amasser, de renverser & d'élever. Il arrachera les erreurs les plus profondément enracinées, & jusques dans le sein de l'idolâtrie, il plantera le signe du salut; il dissipera les légions infernales conjurées contre lui, & malgré tous leurs efforts il rassemblera les élûs du Seigneur ; il renversera ce fort armé qui s'étoit introduit dans l'héritage du Dieu vivant, & de ses dépouilles il érigera un trophée à la grace victorieuse qui l'accompagne & qui se répandra avec abondance. Parlons sans figure, & ne cherchons point de magnifiques & de pompeuses expressions pour soutenir un sujet, qui par lui-même est au-dessus de toute expression. François Xavier se présente, il montre le crucifix, il proteste que ce crucifié est son Dieu & le Dieu de tous les hommes : cela suffit ; sur sa parole il est cru comme un oracle. Les Rois l'écoutent & le respectent, celui de Bungo reçoit le baptême; de mille sectes répandues dans le Japon, il n'y en a pas une qu'il ne confonde : les Bonzes les plus opiniâtres se font non-seulement ses disciples, mais ses ministres & ses coadjuteurs. Tous les jours nouvelles Eglises, & quelles Eglises ? Disons-le, mes chers

Auditeurs, à la gloire de Dieu, auteur de tant de merveilles : des Eglises dont les ferveurs ne cedent en rien à celles du christianisme naissant ; des Eglises où l'on a vû toute la pureté des mœurs, toute l'austérité de vie, toute la perfection que demande la plus sublime & la plus étroite morale de l'Evangile ; des Eglises éprouvées par les plus cruelles persécutions que la tyrannie ait jamais suscitées contre Jesus-Christ & son troupeau ; qui bien loin de se scandaliser de la croix & d'en rougir, comme l'imposture a voulu nous le persuader, se sont immolées pour la croix & par la croix, se sont exposée pour elle à toutes les rigueurs de la captivité, à toutes les ardeurs du feu, à toutes les horreurs de la mort : enfin des Eglises où l'on a pû presque compter autant de martyrs, qu'elles ont eû de fidéles. Tels sont les fruits de la mission de Xavier. Qui les a fait naître, ces fruits de sainteté? c'est Xavier coopérant avec Dieu ; c'est Dieu agissant dans Xavier. Nous pouvons dire l'un & l'autre, comme nous le voudrons, pourvû que nous reconnoissions-là le miracle de notre foi, *Ecce non est abbreviata manus Domini.*

Cependant au milieu de ses victoires, ce héros chrétien en voit tout à coup le cours interrompu. Insatiable dans ses désirs, il

tourne son zéle vers le vaste Empire de la Chine, & la Chine lui échappe. Quelle subite & triste révolution ! Ainsi vous l'aviez ordonné, Seigneur : mais s'il m'est permis de pénétrer dans un de ces secrets que votre providence tient cachés à nos yeux, & qu'il n'appartient qu'à votre sagesse de bien connoître ; pourquoi, mon Dieu, arrêtez-vous un Apôtre uniquement occupé du soin de votre gloire, & pourquoi lui refusez-vous l'entrée d'une terre, où il ne pense qu'à faire célébrer vos grandeurs ? Vous ne permîtes pas à Moyse d'entrer dans la terre de Chanaan, parce qu'il avoit manqué à vos ordres & qu'il n'avoit pas sanctifié votre nom parmi le peuple : *Quia prævaricati estis contra me, & non sanctificastis me inter filios Israël.* Mais voici un homme soumis à votre parole, un homme selon votre cœur ; & vous le retenez dans une isle déserte. Lorsqu'il médite une conquête si glorieuse pour vous, & après laquelle il soupire depuis si longtems, vous l'abandonnez à la mort qui fait échoüer toutes ses espérances. Je me trompe, Chrétiens ; Xavier est entré dans la Chine ; au défaut de son corps son esprit y a percé ; il y est encore vivant, & il y soutient tant de Prédicateurs de tous les états & de tous les Ordres de l'Eglise. C'est lui

Deut. c. 32.

qui les dirige par ses leçons, lui qui les anime par ses exemples, lui qui les console dans leurs fatigues par le souvenir de ses travaux; & lui enfin qui du haut de la gloire fait descendre sur eux ces secours de graces dont ils tirent toutes leurs forces, & qui achéve ainsi dans le ciel ce qu'il n'a pû accomplir sur la terre.

Or revenons, & sans vous faire un détail plus exact de tant de nations qu'il a instruites, de tant de Provinces & de Royaumes qu'il a parcourus, de tant de mers qu'il a traversées & où si souvent il s'est vû exposé aux tempêtes & aux naufrages, tenons-nous-en à l'idée générale que je viens de vous tracer, & qui n'est encore qu'une ébauche très-légère des progrès de la foi par le ministère de cet homme vraîment Apostolique. Pour peu que nous raisonnions & qu'examinant avec attention toutes les circonstances de ce grand miracle dont Dieu même fut l'auteur, & dont Xavier n'a été que l'instrument, nous considérions le caractère des peuples avec qui il eut à traiter, l'obstination de leurs esprits & leur attachement à de fausses divinités, la corruption de leurs mœurs & leurs habitudes vicieuses & profondément enracinées, leur férocité ou leur fierté naturelle; d'ailleurs la sublimité de la loi

qu'il leur a prêchée, son obscurité dans les mystères, sa sévérité dans la morale; & avec cela ce consentement universel, cette soumission prompte & cette étonnante docilité avec laquelle ils l'ont reçûe, ne sommes-nous pas obligés de nous écrier que
Exod. c. 8. le doigt du Seigneur étoit là : *Digitus Dei est hîc ?* & quelles marques plus sensibles pourrions-nous avoir de la vertu divine qui l'accompagnoit ? *Ecce non est abbreviata manus Domini.*

Il est vrai : tandis ou presque au même tems que François Xavier sanctifioit l'Orient, des hommes suscités de l'enfer, je veux dire un Luther & un Calvin, pervertissoient l'Occident & le Septentrion. Ils publioient que Dieu les avoit choisis & inspirés pour réformer l'Eglise, qu'un esprit particulier leur avoit dicté ce qu'il falloit croire, qu'ils étoient les dépositaires du sens de l'Ecriture, & qu'on le devoit apprendre de leur bouche. Ainsi ces faux Prophétes s'érigeoient-ils de leur propre autorité en maîtres de la doctrine ; & par le plus déplorable aveuglement les peuples les écoutérent; les Grands les appuyérent, les Etats changérent de loix & de coutumes. Tel fut, si j'ose m'exprimer de la sorte, le miracle de l'hérésie. Mais entre ce prétendu miracle & celui dont je parle,

quelle différence ! Je ne dis point que Xavier avoit reçû sa mission de l'Eglise, & que les autres s'étoient ingérés d'eux-mêmes. Je ne dis point que Xavier étoit irréprochable dans sa vie, & que ces hérésiarques furent constamment aussi corrompus dans toute leur conduite que dans leur foi. Je ne dis point que Xavier revêtu d'un pouvoir tout divin commandoit aux élémens, calmoit les flots de la mer, paroissoit à la fois en divers lieux, voyoit l'avenir, lisoit dans les cœurs, chassoit les démons, guérissoit les malades, ressuscitoit les morts ; & que jamais ces Docteurs de l'erreur ne firent rien voir qui marquât en eux une vocation spéciale & propre, & qui donnât à connoître que le Seigneur étoit avec eux. Je ne dis point tout cela ; mais voici à quoi je m'en tiens, & ce qui me suffit : c'est qu'ils prêchoient une religion favorable à la nature, commode aux sens, qui retranchoit tous les préceptes de l'Eglise, qui dégageoit de l'obligation des vœux, qui délivroit du joug de la confession, qui sous prétexte d'une impossibilité imaginaire dans la pratique des commandemens & d'un défaut de grace, conduisoit les hommes au libertinage. Or pour établir une telle Religion dans le monde, il ne faut point de miracle, puisque le monde

n'y eſt déja que trop diſpoſé de lui-même. Au lieu que le ſaint Apôtre des Indes & du Japon apportoit une loi contraire à tous les ſentimens naturels ; une loi qui déclaroit la guerre aux paſſions, qui condamnoit les plaiſirs, qui preſcrivoit des régles de continence capables de rebuter tous les eſprits; qui obligeoit à verſer ſon ſang, à donner ſa vie, à endurer les plus cruels ſupplices pour la défendre & la ſoutenir. Or d'avoir fait agréer cette loi à une multitude preſqu'infinie d'Idolâtres de tout ſexe, de tout âge, de tout caractère, de tout état, aux grands & aux petits, aux ſages & aux ſimples, à des voluptueux & à des ſenſuels, à des opiniâtres & à des préſomptueux, n'eſt-ce pas là le plus évident de tous les miracles, & quel autre que Dieu même l'a pû opérer ? Miracle par où Xavier réparoit les ruines de l'Egliſe, & les bréches qu'y faiſoit le ſchiſme de l'héréſie, puiſqu'il eſt certain que par ſes prédications Apoſtoliques, il a plus gagné de ſujets à la vraie Religion, que Luther & Calvin ne lui en ont dérobés & n'en ont portés à la rébellion. Tellement que nous pouvons lui appliquer le bel éloge que ſaint Baſile donnoit autrefois à ſaint Grégoire de Nazianze, & l'appeller le ſupplément de l'Egliſe, *Supplementum Eccleſiæ*, *Baſil.*

parce qu'il a ſuppléé avantageuſement par ſon zéle à toutes les pertes qu'elle avoit faites par la diviſion des hérétiques.

Ah ! Chrétiens, que la charité eſt généreuſe dans ſes entrepriſes, qu'elle eſt ferme & conſtante dans ſes pourſuites, mais ſur-tout qu'elle eſt heureuſe dans ſes ſuccès ! Que ne peut point un homme poſſédé de l'eſprit divin, libre de tous les intérêts de la terre, & uniquement paſſionné pour la gloire du Seigneur ? Ne faut-il pas que l'ambition humaine faſſe ici l'aveu de ſa foibleſſe, & qu'elle céde au zéle d'un Apôtre qui ne cherche qu'à faire connoître & honorer Dieu ? Si Xavier eût embraſſé la profeſſion des armes, comme ſa naiſſance ſembloit l'y engager ; ou s'il eût borné ſes vûes à ſe diſtinguer dans les Lettres, ſelon ſon inclination particuliére & le caractère de ſon eſprit, qu'eût-il fait ? & quoi qu'il eût fait, ſon nom vivroit-il encore dans la mémoire des hommes, & ne ſeroit-il pas peut-être enſeveli avec tant d'autres dans une profonde obſcurité ? Mais maintenant on publie par-tout ſes merveilles. Les ſiécles entiers n'en peuvent effacer le ſouvenir ; & juſques à la derniere conſommation des tems, il ſera parlé de Xavier dans toutes les parties du monde. Je dis plus : car pour me ſervir de la noble & admirable fi-

gure de saint Grégoire Pape, comment paroîtra-t-il dans cette assemblée générale de l'univers, où Dieu viendra couronner ses Saints, sur-tout ses Apôtres, & leur rendre gloire pour gloire? C'est-là, dit le saint Docteur, dont j'ai emprunté cette pensée, que les Apôtres traîneront après eux & comme en triomphe, toutes les nations qu'ils ont conquises à Jesus-Christ; là que Pierre se montrera à la tête de là Judée qu'il a convertie; là qu'André conduira l'Achaïe, Jean l'Asie, Thomas toute l'Inde: *Ibi Petrus cum Judaâ conversâ apparebit; ibi Andræas Achaiam, Joannes Asiam, Thomas Indiam in conspectu judicis, regi conversam ducet.* Et moi j'ajoûte: c'est-là que Xavier produira pour fruits de son Apostolat des troupes sans nombre de toutes nations, de tous peuples, de toutes tribus, de toutes langues, qu'il a réduites sous le joug de l'Evangile, & tout un monde dont il a été la lumiére: *Ex omnibus gentibus, & tribubus, & populis, & linguis.*

Greg. mag.

Apoc. c. 7.

Mais sur cela même, mes chers Auditeurs, quels reproches n'avez-vous pas à vous faire? c'est par le ministère d'un seul prédicateur, que Dieu jusques au milieu de l'idolâtrie, a opéré ces miracles de conversion; & dans le centre de la Foi tant de prédicateurs suffisent à peine pour conver-

tir un pécheur. Xavier prêchoit à des Infidéles, & il les touchoit ; nous prêchons à des Chrétiens, & ils demeurent insensibles. A quoi attribuerons-nous cette monstreuse opposition ? Est-ce que Xavier étoit saint, & que nous, Ministres de la divine parole, ne le sommes pas ? Mais notre foi ne seroit plus ce qu'elle est, si elle dépendoit ainsi des Ministres qui l'annoncent. Ils ne prêchent pas, & ils ne convertissent pas comme saints, mais comme Députés de Dieu & comme Envoyés de Dieu. Or quelles que soient les qualités de la personne, cette députation & cette mission n'est pas moins légitime. Quand donc vous dites, si c'étoient des saints, je les écouterois, & ils me persuaderoient, vous commettez, selon saint Bernard, trois grandes injustices. L'une par rapport à la grace, dont vous bornez l'efficace & le pouvoir à la vertu, ou plutôt à la foiblesse d'un homme. L'autre par rapport au prochain, en imputant aux Ouvriers Evangéliques ce qui ne vient pas d'eux, sçavoir, votre impénitence, & votre obstination. La derniére par rapport à vous-mêmes, en cherchant de vaines excuses dans vos désordres, & des prétextes pour vous y autoriser. Quoi donc ? Est-ce que Xavier avoit un autre Evangile à prêcher que nous ? Est-ce qu'il faisoit connoî-

tre un autre Dieu ? Eſt-ce qu'il enſeignoit d'autres vérités ? Eſt-ce qu'il propoſoit d'autres peines & d'autres récompenſes? Rien de tout cela : mais c'eſt qu'il inſtruiſoit des peuples, qui, quoique nés & quoiqu'élevés dans l'infidélité, ſuivoient les impreſſions de la grace ; & que vous dans le Chriſtianiſme vous la combattez, vous la rejettez, vous l'étouffez. De-là des milliers d'Athées ou d'Idolâtres étoient tout-à-coup changés en de vrais Chrétiens, & tous les jours des Chrétiens deviennent des impies & des Athées. Je dis des Athées, car il n'y en a que trop & de toutes les manieres ; Athées de créance, & Athées de volonté ; Athées qui ne reconnoiſſent point de Dieu, & Athées qui voudroient n'en point reconnoître, & qu'en effet il n'y en eût point ; Athées dans les Cours des Princes, Athées dans la profeſſion des armes, Athées dans les Académies des Sçavans, Athées dans tous les lieux & tous les états où régne la diſſolution du vice. Ah ! mes Freres, n'eſt-ce pas ainſi que s'accomplit la parole du Sauveur du monde, cette parole ſi terrible pour nous, que pluſieurs vien-
Matth. c. 8. droient de l'Orient, *Multi ab Oriente venient*; qu'ils prendroient place dans la gloire avec Abraham & tous les ſaints habitans de ce
Ibid. ſéjour bienheureux, *Et recumbent cum Abra-*

ı, *Isaac, & Jacob:* mais que pour les ans & les héritiers du Royaume, ils ɔient chassés & précipités dans les té- ɔres de l'enfer, *Filii autem regni ejicien- 'n tenebras exteriores?* Ne soyons pas du nbre de ces Chrétiens réprouvés, & ır cela réveillons notre foi, ranimons- rendons-la fervente & agissante. Je ɪs de vous en proposer un des plus nds motifs : c'est ce miracle de l'Evan- ɛ, renouvellé par François Xavier dans conversion des peuples de l'Orient. ıis ce qui y met, ce semble, le comble, ſt que Xavier l'ait renouvellé par les mes moyens dont se sont servis les Apô- s dans la conversion du monde. Encore elque attention, s'il vous plaît, pour te seconde partie. *Ibid.*

II. PARTIE.

Aire de grandes choses, ce n'est point écisément & uniquement en quoi con- e la toute-puissance de Dieu : mais faire grandes choses de rien, c'est le propre la vertu divine, & le caractère particu- r qui la distingue. Ainsi Dieu en a-t-il é dans la Création & dans l'Incarnation, ıi sont par excellence les deux chefs- œuvres de sa main. Dans la Création il tiré tous les êtres du néant, c'est sur le ant qu'il a travaillé ; & parce qu'il agis-

ſoit en Dieu, il a donné à ce néant une fécondité infinie. Dans l'Incarnation il a réparé, renouvellé, réformé toute la nature, & pour cela il a eu beſoin d'un Homme-Dieu : mais il a fallu que cet Homme-Dieu s'anéantît, afin que Dieu pût s'en ſervir pour l'accompliſſement du grand Myſtère de la Rédemption du monde. Or voilà auſſi l'idée que Jeſus-Chriſt a ſuivie dans l'établiſſement de l'Evangile. Il vouloit convaincre l'univers que c'étoit l'œuvre de Dieu, & que Dieu ſeul en étoit l'Auteur. Qu'a-t-il fait ? Il a choiſi des ſujets vils & mépriſables ; des hommes ſans appui, ſans crédit, ſans talent ; des Diſciples qui furent la foibleſſe même ; des Apôtres qui n'eurent point d'autres armes que la patience, point d'autres tréſors que la pauvreté, point d'autre conſeil que la ſimplicité : *Non multi potentes, non multi nobiles, ſed quæ ſtulta ſunt mundi elegit Deus.* Hé quoi, Seigneur, eût pû lui dire un Sage du ſiécle, ſont-ce là ceux que vous deſtinez à une ſi haute entrepriſe ? Avec des hommes auſſi dépourvûs de tous les ſecours humains, que prétendez-vous & qu'attendez-vous ? Mais vous vous trompez, lui eût répondu ce Dieu Sauveur : vous raiſonnez en homme, & j'agis en Dieu. Ces ſimples & ces foibles ce ſont les Miniſtres que

1. Cor. c. 1.

que je demande, parce que j'ai de quoi les conduire & les soutenir. S'ils avoient d'autres qualités, ils feroient paroître leur puissance, & non la mienne. Pour faire réussir mon dessein, il me faut des hommes qui ne soient rien selon le monde, ou qui ne soient que le rebut du monde; & la premiére condition requise dans un Apôtre & un Prédicateur de mon Evangile, c'est qu'il soit mort au monde & à lui-même.

Telle étoit, si je puis parler de la sorte, la politique de Jesus-Christ. Politique sur laquelle il a fondé tout l'édifice de sa Religion, & politique dont saint François Xavier a suivi exactement les maximes dans toute sa conduite. Comment cela, me direz-vous ? Xavier n'avoit-il pas tous les avantages du monde ? n'étoit-il pas de la premiere noblesse de Navarre ? ne s'étoit-il pas distingué dans l'université de Paris ? ne possédoit-il pas des talens extraordinaires ? & quelque profession qu'il eût embrassée, lui manquoit-il aucune des dispositions nécessaires pour s'y avancer, & même pour y exceller ? tout cela est vrai ; mais je prétends que rien de tout cela n'a contribué au miracle que Dieu a opéré par son ministère, pourquoi ? parce qu'il a fallu que François Xavier quittât tout cela & qu'il s'en dépouillât, pour travailler avec

ſuccès à la propagation de l'Evangile. Oui, il a fallu qu'il renonçât à ce qu'il étoit, qu'il oubliât ce qu'il ſçavoit : qu'il devînt par ſon choix tout ce qu'avoient été les Apôtres par leur condition, afin de ſe diſpoſer comme eux aux fonctions Apoſtoliques, & de pouvoir s'employer efficacement & heureuſement à étendre le Royaume de Jeſus-Chriſt.

Par quel moyen eſt-il donc venu à bout de ce grand ouvrage, dont il ſe trouvoit chargé ? Ah ! Chrétiens, que n'ai-je le loiſir de vous le faire bien comprendre ! Que n'ai-je des couleurs aſſez vives pour vous tracer ici le portrait de cet Apôtre ! Vous y verriez la parfaite image d'un ſaint Paul : c'eſt-à-dire un homme détaché de tout par le renoncement le plus univerſel à tous les biens de la vie, à tous les honneurs du ſiécle, à tous les plaiſirs des ſens ; un homme crucifié, & portant ſur ſon corps toute la mortification du Dieu pauvre & du Dieu ſouffrant qu'il annonçoit; un homme immolé comme une victime & ſacrifié au ſalut du prochain; un homme anathême pour ſes freres, ou voulant l'être, & toujours prêt à ſe livrer lui-même, pourvû qu'il pût les affranchir de l'eſclavage de l'enfer & les ſauver. Mais encore par quelle vertu a-t-il fait tant de merveilles

dans la conversion de l'orient? Est-il croyable que ce soit par tout ce que nous lisons dans son histoire ? je veux dire par une abnégation totale & sans réserve, par une humilité sans mesure, par un désir ardent du mépris, par une patience à l'épreuve de tous les outrages, par la plus rigoureuse pauvreté, par l'amour le plus passionné des croix & des souffrances, en un mot par un abandon général de tout ce qui s'appelle douceurs, commodités, intérêts propres? Est-ce ainsi qu'il s'est insinué dans les esprits, & sont-ce là les ressorts par où il a remué les cœurs pour les tourner vers Dieu ? Je vous l'ai dit, Chrétiens, & je le répéte : c'est par-là même, & jamais il n'y employa d'autres moyens. En voulez-vous la preuve ? la voici en quelques points où je me renferme : car dans un sujet si étendu, je dois me prescrire des bornes, & me contenter de quelques faits plus marqués qui vous feront juger de tous les autres,

Il étoit d'une complexion délicate, & la vûe seule d'une plaie lui faisoit horreur. Mais rien n'en doit faire à un Apôtre : il faut qu'il surmonte cette délicatesse, & qu'il apprenne à triompher de ses sens, avant que d'aller combattre les ennemis de son Dieu. Sur cela que lui inspire son zéle ? vous l'avez cent fois entendu ; mais pou-

vez-vous assez l'entendre pour la gloire de Xavier & pour votre édification ? Retiré dans un hôpital, & employé auprès des malades, quel objet il apperçoit devant ses yeux, & n'est-ce pas là que tout son courage est mis à l'épreuve, & que pour vaincre les révoltes de la nature, il a besoin de toute sa ferveur & de toute sa force ? C'étoit un malade, disons mieux, c'étoit un cadavre vivant, dont l'infection & la pourriture auroit rebuté la plus héroïque vertu. Que fera Xavier ? au premier aspect son cœur malgré lui se souléve ; mais bientôt à ce soulévement imprévû succéde une sainte indignation contre lui-même : Hé quoi, dit-il, faut-il que mes yeux trahissent mon cœur, & qu'ils aient peine à voir ce que Dieu m'oblige à aimer ? Touché de ce reproche, il s'attache à cet homme couvert d'ulcères, il embrasse ce cadavre que la Foi lui fait envisager comme un des membres mystiques de Jesus-Christ, & mille fois il baise ses plaies avec le même respect & le même amour que Magdeleine pénitente baisa les pieds de son Sauveur. Il fait plus ; mais je ménage votre foiblesse, & je veux bien y avoir égard pour vous épargner un récit, où peut-être vous m'accusez de ne m'être déja que trop arrêté. Or qui pourroit dire combien cette victoire

qu'il remporta sur lui-même, lui valut pour la conquête des ames? De là, & par ce seul effort, il devint insensible à tout le reste, pour n'être plus sensible qu'aux impressions de la charité. De-là les hôpitaux dont il avoit un éloignement naturel, devinrent pour lui une demeure ordinaire & agréable. De-là il apprit à vivre parmi les pauvres, à converser & à se familiariser avec les barbares, à les visiter dans leurs cabanes, à les assister dans leurs besoins, à les aider de ses conseils dans leurs affaires, & à s'attirer ainsi toute leur confiance. Car ces Sauvages, tout sauvages qu'ils étoient, se trouvoient forcés de l'aimer, voyant qu'il aimoit jusqu'à leurs misères; & témoins des secours qu'ils en recevoient dans les infirmités de leurs corps & dans toutes leurs nécessités temporelles, ils lui abandonnoient au même tems le soin de leurs intérêts éternels & la conduite de leurs ames.

Ce n'est pas assez: il faut qu'un Apôtre soit pauvre lui-même, selon l'ordre que donna le Sauveur du monde à ces premiers Prédicateurs de l'Evangile, qu'il envoya dans toutes les contrées de la terre, sans biens, sans revenus, sans héritages; & à qui même il marqua en termes exprès, s'ils avoient deux habits, de n'en garder

qu'un, & de n'être point en peine de leur entretien & de leur subsistance. Dans les entreprises humaines, pour peu qu'elles soient importantes, on a besoin de grandes ressources, & ce n'est souvent qu'à force de libéralités & de profusions, qu'on les fait réussir Mais n'avoir rien, ne posséder rien, & dans cette extrême disette exécuter des desseins, à quoi d'immenses trésors & les plus amples largesses ne suffiroient pas, c'est là que paroît évidemment le pouvoir & la vertu de Dieu. Autre moyen qu'employa Xavier à la conversion des peuples. Il part de Rome pour se rendre à Lisbonne : c'est un Roi qui l'invite, c'est le souverain Pontife qui l'envoie; c'est de la dignité même de légat du saint Siége, aussi éminente que sacrée, qu'il est revêtu : mais quelle pompe l'accompagne, ce Ministre d'un grand Roi & ce Légat Apostolique? En deux mots, mes chers Auditeurs, vous l'allez apprendre: un habit usé & un Bréviaire, voilà tout l'appareil de sa marche, & toutes les richesses qu'il porte avec soi. Peut-être, lorsqu'il s'agira d'entrer dans le champ du Seigneur, & que de Lisbonne il faudra passer dans les Indes, pensera-t-il à se pourvoir ? Que dis-je ? il se croira toujours abondamment pourvu de toutes choses, tant qu'il mettra sa confiance en Dieu, &

qu'il s'abandonnera aux ſoins de ſa providence. Tout autre ſecours il le refuſera : ſe tenant plus riche de ſa pauvreté, que de tous les biens du monde.

C'eſt avec le ſigne de cette ſainte pauvreté qu'il arrive au Mozambique, qu'il ſe fait voir à Mélinde, à Socotora, à Goa ; qu'il va mouiller à la côte de la Pêcherie, qu'il parcourt le Royaume de Travancor ; qu'il viſite les iſles de Manar, d'Amboyne, de Ceylan, les Moluques : vivant de ce qu'il a ſoin de mendier, & du reſte auſſi peu attentif à ſa nourriture, à ſa demeure, à ſon vêtement, que s'il n'avoit point de corps à ſoutenir. Mais quoi ? n'étoit-ce pas avillir ſon caractère ? n'étoit-ce pas tenter Dieu ? Non, Chrétiens, ce n'étoit ni l'un ni l'autre. Car d'une part les dignités eccléſiaſtiques n'en deviendroient que plus vénérables, & ne ſeroient en effet que plus reſpectées & plus révérées, ſi la pauvreté de Jeſus-Chriſt & la ſimplicité de l'Evangile en banniſſoient l'abondance, le luxe & le faſte. Et d'ailleurs Xavier n'ignoroit pas que Dieu ne manque jamais à ſes Miniſtres, dès qu'ils ne cherchent que lui-même & que ſa gloire ; & qu'il fait même ſervir leur pauvreté au ſuccès de leur miniſtère. Auſſi combien fut efficace le déſintéreſſement de notre Apôtre auprès de ces Infidéles, qui

en furent tout à la fois & les témoins & les admirateurs ? Pourquoi, disoient-ils, & comment un homme si réglé & si sage dans toute sa conduite, a-t-il quitté sa patrie, traversé tant de mers, essuyé tant de périls, pour venir ici mener une vie pauvre & misérable ? Est-ce la nature, est-ce l'amour de soi-même qui inspire un tel dessein ? Il faut donc qu'il y ait dans son entreprise quelque chose de particulier & au-dessus de nos connoissances. Il faut que ce soit un Dieu qui l'ait envoyé, & que la Loi qu'il nous annonce, ait une vertu supérieure & toute céleste, qui nous est cachée. Ce raisonnement étoit comme le préliminaire de leur conversion, & bientôt la grace achevoit parmi ces Indiens ce que la pauvreté volontaire de Xavier avoit commencé.

Et par quelle voie pénétra-t-il jusques dans la capitale du Japon ? O providence de mon Dieu, que vous êtes admirable & adorable, lorsque vous employez ainsi la foiblesse même, la bassesse même, l'humilité même, & l'humilité la plus profonde, à soumettre les forts, les puissants, les grands ! Oui, glorieux Apôtre, c'est sur le fondement de votre humilité, comme sur la pierre ferme, que Dieu établit cette Eglise du Japon, si célébre par ses

combats pour la foi de Jesus-Christ, & plus célébre encore par ses triomphes. Le Sauveur des hommes descendant sur la terre, s'humilia pour nous, dit saint Paul, & pour notre rédemption, jusqu'à prendre la forme d'esclave : *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens.* Permettez-moi, mes chers Auditeurs, d'en dire par proportion autant de François Xavier, lorsque pour entrer dans Meaco, le siége de ce grand Empire où Dieu l'appelloit & dont il voyoit les avenues fermées, il voulut bien par le plus prodigieux abaissement se réduire à la condition d'un vil serviteur; que dans cette vûe il se donna à un cavalier, qu'il se chargea de son équipage, qu'il le suivit durant près d'une journée par des chemins raboteux & semés d'épines qui lui déchiroient les pieds; & que malgré toutes ces difficultés qu'il eut à surmonter, malgré l'extrême défaillance où le firent tomber tant de fatigues, il parvint enfin au terme d'une course si humiliante & si pénible : *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens.* Le voilà donc selon ses voeux, mais du reste seul & sans autre escorte que deux compagnons qu'il s'est associés : le voilà, dis-je, au milieu d'une terre ennemie ; & que prétend-il? la conquérir toute entiére, c'est-à-dire,

Philip. c. 2.

la purger de ses anciennes erreurs, l'instruire & la sanctifier. Et de quelles armes veut-il pour cela se servir ? point d'autres armes que celles dont userent avant lui les Apôtres ; les armes des vertus. Mais encore de quelles vertus? non point tant de ces vertus éclatantes qui frappent les yeux, & qui brillent devant les hommes, que des vertus les plus obscures, ce me semble, & les plus capables de le dégrader, de le rabaisser, de l'anéantir. D'un amour du mépris qui lui fait aimer & rechercher les opprobres & les ignominies; d'une patience inaltérable, qui lui fait supporter sans se plaindre, les plus sensibles affronts & les injures les plus sanglantes ; d'une constance inébranlable au milieu des plus cruelles persécutions que l'enfer lui suscite ; d'une condescendance infatigable qui le fait descendre à tout, prenant soin lui-même de l'instruction des enfans, parcourant les rues la clochette à la main pour les rassembler, & se faisant comme enfant avec eux pour en faire des enfans de Dieu.

Combien d'esprits profanes & imbus des maximes du monde, le mépriserent, & combien encore le mépriseroient, en le voyant au milieu de ces enfans qui le suivoient en foule & qu'il recevoit avec une bonté de pere ! Mais chose admirable, &

que nous devons regarder comme le plus visible témoignage de la présence & de l'opération miraculeuse de l'esprit divin, qui présidoit à ces saintes assemblées! c'est de ces enfans mêmes que Xavier formoit des troupes auxiliaires, plus terribles à l'enfer que toutes les puissances de la terre; c'est de ces enfans mêmes qu'il faisoit des Apôtres; c'est à ces enfans qu'il donnoit des missions, qu'il communiquoit le pouvoir de guérir les malades, de chasser les démons, de prêcher la foi. *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli & terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus, & revelasti ea parvulis.* *Matth. c. 11.* O mon Dieu, disoit ce saint homme, dans une de ses épîtres, j'adore votre providence éternelle, d'avoir attaché à de si foibles moyens un de vos plus grands ouvrages! Mais je ne m'en étonne point, Seigneur; car vous ne voulez pas que le prix de votre mort soit anéanti; or si l'éloquence des hommes pouvoit exécuter cette entreprise, l'humilité de la croix seroit inutile & sans effet: *Non in sapientiâ verbi, ut non evacuetur crux Christi.* *1. Cor. c. 1.* Ensuite s'adressant à Ignace, à qui par une confiance filiale, il déclaroit tous les mouvemens de son cœur: plût à Dieu, poursuivoit-il, que tels & tels que nous avons connus dans l'Université de Paris, remplis de science & des

plus belles qualités de l'esprit, fussent ici pour admirer avec moi la force de la parole de Dieu, quand elle n'est point déguisée par l'artifice, ni corrompue par l'intention! Ils oublieroient tout ce qu'ils sçavent, pour ne sçavoir plus que Jesus-Christ crucifié ; & au lieu de ces discours qu'ils préparent avec tant d'étude, & qu'ils débitent avec si peu de fruit, ils se réduiroient à l'état des enfans, afin de devenir les peres des peuples. Ainsi parloit Xavier, & de-là cette belle leçon qu'il faisoit à un de ses plus illustres compagnons, Recteur du nouveau Collége de Goa : Barzée, lui disoit-il, que le soin du catéchisme soit le premier soin de votre charge. Ç'a été l'emploi des Apôtres, & c'est le plus important de notre compagnie. Ne croyez pas avoir rien fait, si vous le négligez ; & comptez sur tout le reste tandis que l'on s'acquittera avec fidélité d'un exercice si utile & si nécessaire. Or ce que Xavier conseilloit là-dessus aux autres, c'est ce qu'il pratiquoit lui-même avec d'autant plus de zéle qu'il y trouvoit tout ensemble, & de quoi s'humilier, & de quoi avancer plus sûrement & plus efficacement la gloire de Dieu.

Vous me direz qu'il s'est vû comblé d'honneurs dans les Cours des Rois, qu'ils l'ont reçu avec distinction dans leurs Pa-

lais, qu'ils l'ont invité à leurs tables, qu'ils l'ont admis dans leurs entretiens les plus familiers & les plus intimes. Je le ſçai : mais c'eſt en cela même que nous découvrons la conduite de Dieu, qui éléve les petits, qui donne à leurs paroles un attrait dont les ames les plus hautaines & les plus indociles ſe ſentent touchées ; & qui tout mépriſables qu'ils paroiſſent ſelon le monde, leur fait trouver grace auprès des Princes & des Monarques. Vous me direz qu'il faiſoit des miracles, & que ces miracles ſi ſurprenans & ſi fréquens prévenoient les peuples en ſa faveur, & le rendoient célébre dans l'Inde & dans le Japon. J'en conviens : mais pourquoi Dieu lui mit-il de la ſorte ſon pouvoir dans les mains ? parce que c'étoit un homme qui ſans ſe confier jamais en lui-même, ne ſe confioit qu'en Dieu ; un homme qui ſans jamais s'attribuer rien à lui - même, référoit tout à Dieu ; un homme qui ennemi de ſa propre gloire & de lui-même, ne cherchoit pour lui-même dans tous ſes travaux que le travail, & ne penſoit qu'à faire adorer & aimer Dieu : enfin un homme qui dans le dénûment entier & le parfait dépouillement où il s'étoit réduit, donnoit à connoître que tout ce qu'il opéroit de plus merveilleux & de plus grand, n'étoit l'effet ni de

la prudence, ni de l'opulence, ni de la puissance humaine, mais uniquement & incontestablement l'ouvrage de Dieu.

N'en disons pas davantage, mes chers Auditeurs; car je n'ai pas le tems de m'étendre ici plus au long, & il faut finir. Mais soit que nous considérions le succès de François Xavier dans le cours de sa mission, soit que nous ayons égard aux moyens qu'il y a fait servir, nous pouvons conclure, que depuis saint Paul, le Docteur des nations, jamais homme n'a pû dire avec plus de vérité, ni plus de sujet que Xa-
2. Cor. c. 11. vier : *Existimo nihil me minus fecisse à magnis Apostolis;* je crois n'en avoir pas moins fait que les plus grands Apôtres. Quand saint Paul parloit de la sorte, c'étoit sans préjudice de son humilité, puisque dans le fond il se regardoit comme le dernier des
1. Cor. c. 15. Apôtres : *Ego enim sum minimus Apostolorum.* Et quand je mets ce glorieux témoignage dans la bouche de Xavier, ce n'est pas pour exprimer ce qu'il pensoit de lui-même, mais ce que nous en devons penser. Une chose lui a manqué, c'est de verser son sang comme les Apôtres, & de joindre à la gloire de l'Apostolat la couronne du martyre. Mais, mon Dieu, vous sçavez quels furent sur cela les sentimens & les dispositions de son cœur. Vous sça-

vez quel ſacrifice il eut à vous faire, & il vous fit, ſur ce rivage où il plût à votre providence de l'arrêter & de terminer ſa courſe. Si le déſir peut devant vous ſuppléer à l'effet, ah! Seigneur, ſouhaita-t-il rien plus ardemment, que de ſacrifier pour vous ſa vie? Et même ne la ſacrifia-t-il pas; & une vie volontairement expoſée pour l'honneur de votre nom, & pour la propagation de votre Egliſe, à tant de fatigues ſur la terre, à tant d'orages ſur la mer, à tant de traverſes de la part de vos ennemis, à tant de ſouffrances & de miséres, ne fut-ce pas une mort continuelle & un martyre?

Quoi qu'il en ſoit, mes Freres, voilà le modéle que cette ſainte ſolemnité nous met aujourd'hui devant les yeux. Et quand je dis mes Freres, j'entends ceux que Dieu a choiſis pour les mêmes emplois & le même miniſtère que François Xavier; ceux qu'il a deſtinés à la conduite des ames, à la prédication de l'Evangile, à toutes les fonctions du ſacerdoce; tels qu'il s'en trouve ici pluſieurs ſéculiers & religieux, de tous les états & de tous les ordres. C'eſt, dis-je, à vous, mes Freres, que je m'adreſſe préſentement, à vous qui êtes les Prêtres de Jeſus-Chriſt, qui êtes les coopérateurs du ſalut des hommes, qui êtes établis pour

la sanctification des peuples. Il ne m'appartient pas de vous apprendre vos devoirs: mais encore est-il bon que nous nous instruisions quelquefois les uns les autres ; & puisque nous honorons en ce jour la sainteté d'un Prêtre, d'un Missionnaire, d'un Prédicateur, d'un Confesseur, d'un Directeur des consciences, & que nous participons à toutes ces qualités, n'est-il pas convenable que nous fassions quelque retour sur nous-mêmes, pour voir comment nous les soutenons ? Dieu a fait des prodiges par le ministère de saint François Xavier, & souvent il ne fait rien ou presque rien par le nôtre. D'où vient cette différence ? Il est bien juste que nous en recherchions la cause, & que nous examinions si notre zéle a les mêmes caractères que celui de Xavier, s'il est aussi pur, s'il est aussi désintéressé, s'il nous détache aussi parfaitement du monde & de nous-mêmes. Car vous le sçavez mieux que moi, mes Freres ; toute sorte de zéle n'est pas le véritable zéle de la charité, & il n'y a rien qui demande plus de discernement que le vrai zéle, parce qu'il n'y a rien en général de plus sujet que le zéle, à l'illusion & à la passion. On a quelquefois trop de zéle, disoit le grand Evêque de Genève, S. François de Sales ; & en même tems, ajoûtoit-il, l'on n'en

à pas assez. On en a trop d'apparent, & l'on n'en a pas assez de solide; on en a trop pour les créatures, & l'on n'en a pas assez pour Dieu; on en a trop pour les autres, & l'on n'en a pas assez pour soi-même; on en a trop pour les riches & pour les grands, & l'on n'en a pas assez pour les pauvres & pour les petits. Or tout cela ce sont des phantômes de zéle.

Mais le point important, mes Freres, c'est ce que j'ai dit, & ce que Xavier nous a si bien appris, sçavoir, que nous ne serons jamais des instrumens dignes de Dieu, & propres à l'avancement de sa gloire, si nous n'entrons dans cet esprit d'anéantissement, qui fut l'esprit du Sauveur des hommes, & l'esprit de tous les Apôtres. Voilà de quoi nous devons être persuadés comme d'un principe de foi. Avec cela Dieu se servira de nous; sans cela Dieu n'agréera jamais nos soins. Nous pourrons bien faire des actions éclatantes; mais nous ne gagnerons point d'ames à Jesus-Christ; le monde nous applaudira, mais le monde ne se convertira pas; nous établirons notre réputation, mais Dieu n'en sera pas plus glorifié. Et pourquoi voudroit-on que les choses allassent autrement? Sur quoi l'espéreroit-on? Dieu a prétendu sauver le monde par

l'humilité; le sauverons-nous par la recherche d'une vaine estime & d'un faux honneur ? Le Fils de Dieu s'est anéanti lui-même pour opérer le salut des pécheurs : y coopérerons-nous en nous élevant & en nous faisant valoir ? Non, non, mes Freres, cela ne sera jamais ; Dieu n'a point pris cette voie, & il ne la prendra jamais. Les Apôtres ont converti le monde par l'opprobre de la croix, & c'est par-là que nous le devons convertir.

De-là vient que quand je vois les Ouvriers Evangéliques dans l'élévation & dans l'éclat, favorisés, honorés, approuvés du monde, je tremble, & je me défie de ces avantages trompeurs ; pourquoi ? parce que je dis : ce n'est point de la sorte que le monde a été sanctifié. Au contraire quand je les vois en butte à la censure & à la malignité du monde, dans l'abjection, dans la persécution, dans le mépris & dans la haine du monde, j'en augure bien : car je sçai que ce sont-là les moyens dont Jesus-Christ & les premiers Ministres de son Eglise se sont servis. Pardonnez-moi, mes Freres, si je vous explique ainsi mes sentimens; je le fais plus pour ma propre instruction que pour la vôtre.

Pour vous, mes chers Auditeurs, qui n'êtes point appellés de Dieu à ces fonc-

tions apoſtoliques, tout ce que j'ai à vous demander, c'eſt que vous ſoyez les Apôtres de vous-mêmes, & que vous ayez pour votre ame, chacun en particulier, le méme zéle que François Xavier a eu pour celles des autres. Eſt-ce trop exiger de vous? Tout ce que j'ai à vous demander, c'eſt que vous ſoyez les Apôtres de vos familles, & que vous faſſiez au moins ſervir Dieu dans vos maiſons, par vos domeſtiques, par vos proches, par vos enfans, comme François Xavier l'a fait ſervir dans des terres étrangères, & par des ſauvages & des barbares. Cela n'eſt-il pas raiſonnable? Ah! Chrétiens, ſi nous venons à nous perdre, & ſi nous négligeons le ſalut de quelques ames qui nous ſont confiées, qu'aurons-nous à répondre, quand Dieu nous mettra devant les yeux des Apôtres, qui non contens de ſe ſauver eux-mêmes, ont encore ſauvé avec eux des nations entiéres? Prévenons un ſi terrible reproche, & par une ferveur toute nouvelle mettons-nous en état de parvenir un jour à cette ſouveraine béatitude que la Foi nous propoſe comme le plus précieux de tous les biens, & que je vous ſouhaite, &c.

SERMON
POUR LA FÊTE
DE
SAINT THOMAS,
APÔTRE.

Noli esse incredulus, sed fidelis.

Ne soyez pas incrédule, mais soyez fidéle. En saint Jean, chap. 20.

CE sont les deux points d'instruction que le Fils de Dieu nous propose dans l'Evangile de ce jour, & qui renferment en deux mots ce qu'il y a de plus important dans la vie chrétienne & dans la voie du salut éternel. Ne soyez point incrédule ; voilà l'écueil que nous avons à éviter. Soyez fidéle ; voilà l'heureux terme où nous devons parvenir. En effet, si nous étions vraîment fidéles, nous serions justes, nous serions saints, nous serions parfaits; & nous ne sommes communément vi-

cieux, impies, corrompus, que parce que nous ſommes incrédules. La Foi telle que la veut ſaint Paul, nous inſpireroit la ferveur, le zéle, la piété ; & l'incrédulité ne produit dans nos eſprits & dans nos cœurs que relâchement, qu'aveuglement, qu'endurciſſement. Comme la Foi, ſelon le Concile de Trente, eſt le principe & la racine de notre juſtification, l'incrédulité eſt l'origine & la ſource de notre réprobation. Comme la Foi nous ſauve, l'incrédulité nous perd. C'eſt donc un abrégé de toute la morale chrétienne, que ce que dit Jeſus-Chriſt à ſaint Thomas : *Noli eſſe incredulus, ſed fidelis.* C'eſt auſſi ce que j'entreprends de vous montrer dans ce diſcours, où ſans m'arrêter à faire le Panégyrique du glorieux Apôtre dont nous célébrons la Fête, je veux en vous appliquant ſon exemple, vous inſtruire premiérement, du déſordre de l'incrédulité ; & en ſecond lieu, du mérite de la Foi : du déſordre de l'incrédulité, pour vous en donner de l'horreur ; du mérite de la Foi, pour vous engager à l'acquérir. Ainſi, mes chers Auditeurs, n'attendez point de moi d'autre moralité que celle qui regarde la pratique & l'uſage de la Foi. Car c'eſt à cela que je m'attache uniquement. Dans tous les autres entretiens de cet Avent, je me ſuis ſervi des régles eſ-

sentielles de la Foi, pour réformer vos mœurs : aujourd'hui je veux me servir des régles mêmes de vos mœurs, pour perfectionner votre foi. Demandons les lumieres du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

C'Est une propriété de l'Etre de Dieu, que le Prophéte Royal a remarquée, & dont il a prétendu faire un sujet d'éloge, quand il a dit, que les ténébres où Dieu se dérobe à nos yeux, & qui nous le cachent dans cette vie, ne sont pas moins admirables que sa lumiere même ; & que tout ce que nous découvrons d'éclatant & de lumineux dans ses perfections adorables, n'est pas plus glorieux pour lui, ni plus vénérable pour nous, que ce qui nous y paroît enveloppé de nuages, & couvert du voile d'une mystérieuse obscurité. Car c'est ainsi que saint Ambroise a expliqué ce passage du Pseaume : *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus ;* sa lumiere est comme ses ténébres, & ses ténébres ont quelque chose d'aussi divin que sa lumiere. Permettez-moi, Chrétiens, en gardant toutes les mesures nécessaires, & sans vouloir en aucune sorte comparer la créature avec Dieu, d'appliquer ces paroles à l'Apôtre saint Thomas, dont la conduite & l'exemple nous

Psal. 138.

doit servir ici de leçon. L'Evangile nous le représente en deux états bien contraires : sçavoir, dans les ténébres de l'infidélité, & dans les lumieres d'une foi vive & ardente. Dans les ténébres de l'infidélité, lorsqu'il doute de la Résurrection de Jesus-Christ, & qu'il refuse de la croire. Dans les lumieres d'une foi vive & ardente, lorsque pleinement persuadé de cette Résurrection, il reconnoît Jesus-Christ pour son Seigneur & son Dieu. Or je prétends que dans ces deux états saint Thomas participe en quelque façon à cette merveilleuse propriété que David attribuoit à Dieu; & qu'on peut très-bien dire de lui, quoique dans un sens tout différent : *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus.* Comment cela ? parce que les lumieres de sa foi & les ténébres de son infidélité, sans les considérer par rapport à lui-même, ont été également utiles & salutaires pour nous. Les ténébres de son infidélité nous font connoître le désordre de la nôtre ; & les lumieres de sa foi ont une vertu particuliere pour affermir & pour animer notre foi : *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus.* Aussi est-ce une question entre les Peres, si l'Eglise a moins profité de l'infidélité de S. Thomas, que de sa foi ; ou si la foi de saint Thomas a été plus utile à l'Eglise que son infidélité : & tous con-

viennent que la foi de cet Apôtre, sans son incrédulité, ne nous auroit pas suffi, que son incrédulité, sans sa foi, nous auroit été pernicieuse; mais que son incrédulité suivie de sa foi, ou plûtôt que sa foi précédée de son incrédulité, a été pour nous une source de graces. Or mon dessein est de vous les découvrir ces graces; & pour y observer quelque ordre, j'avance deux propositions. Car je dis que l'incrédulité de saint Thomas, par une conduite de Dieu bien surprenante, sert à la justification de notre foi; voilà l'avantage que nous tirons de ses ténébres, & ce sera la premiere partie. J'ajoûte que la Foi de saint Thomas, par une vertu particuliere, est le reméde de notre infidélité; voilà en quoi nous profitons de ses lumieres, & ce sera la seconde partie. *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus.* Un Apôtre incrédule, qui par son incrédulité même nous apprend à être fidéles; un Apôtre plein de foi, qui par la confession de sa foi nous empêche d'être incrédules: c'est tout le sujet de votre attention.

I. PART. ENtreprendre de justifier la Foi par l'infidélité même, c'est ce qui semble d'abord un paradoxe; mais dans le sentiment de saint Augustin, c'est une des voies les plus courtes pour discerner la vérité de l'erreur.

J'appelle

J'appelle justifier la foi par l'infidélité même, opposer la conduite de l'infidélité à la conduite de la foi, les caractères de l'infidélité aux caractères de la foi; c'est-à-dire, opposer les égaremens de l'infidélité à la droiture de la foi, les désordres de l'infidélité à la perfection de la foi, la témérité, la folie, & souffrez que j'use de ce terme, qui n'a paru ni trop fort ni trop dur à saint Augustin, l'extravagance de l'infidélité à la prudence de la foi; en un mot, comparer l'une avec l'autre, & examiner l'une par l'autre, puisqu'il est vrai que cet examen seul & cette comparaison doit obliger tout homme raisonnable à conclure en faveur de la foi, & le préserver pour jamais du péché de l'infidélité. Arrêtons-nous donc à ce plan que je me propose, & considérons-le dans toute son étendue. Car je remarque dans l'incrédulité de saint Thomas quatre différens caractères qui nous expriment parfaitement la nature de ce péché aujourd'hui si contagieux & si répandu dans le monde. J'y remarque, dis-je, l'esprit de singularité, la préoccupation du jugement, l'attache opiniâtre à sa premiére résolution, & la petitesse d'un génie borné qui veut mesurer par les sens les choses de Dieu, en ne croyant que ce qu'il voit. Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui

fit le malheur de cet Apôtre, & ce que vous avez dû comme moi observer dans la suite de notre Evangile. La singularité paroît, en ce que saint Thomas se trouva séparé des autres disciples, quand le Sauveur du monde se fit voir à eux le huitiéme jour
Joan c. 20. après sa résurrection : *Non erat cum eis, quando venit Jesus.* La préoccupation, en ce qu'avant que de s'éclaircir & de s'informer exactement des choses, il se détermina à ne pas croire que le Fils de Dieu fût ressuscité, & déclara qu'il ne le croiroit pas:
Ibid. *Non credam.* L'opiniâtreté, en ce qu'il persista & qu'il s'obstina à ne le pas croire en effet, malgré le témoignage de tous les autres qui assûroient avoir vû leur maî-
Ibid. tre vivant : *Vidimus Dominum.* Enfin la petitesse d'un génie borné, en ce qu'il voulut que ses yeux fussent les seuls & uniques juges d'une vérité si solidement confirmée d'ailleurs, protestant que s'il ne voyoit pas lui-même Jesus-Christ, on ne le feroit jamais convenir de ce qu'on lui en rappor-
Ibid. toit : *Nisi videro fixuram clavorum, & mittam manum in latus ejus.* Caractères, dit saint Augustin, propres de tous les esprits incrédules, & pervertis dans la foi ; comme si Dieu avoit eu dessein de nous marquer dans cet exemple, tous les écueils auxquels il prévoyoit que notre Foi seroit un

jour exposée, & que nous aurions à éviter dans le monde, si nous voulions y conserver une Religion pure & sans tache. Caractères d'incrédulité, directement opposés aux caractères de la foi & de l'esprit chrétien. Car l'esprit chrétien qui agit par les mouvemens de la foi, est un esprit universel, un esprit droit, un esprit docile, un esprit élevé au-dessus des sens : un esprit universel, qui s'attache à l'Eglise, & qui s'y conforme ; un esprit droit, qui pour chercher la verité se dégage de toute prévention ; un esprit docile, qui revient aisément de ses erreurs ; un esprit élevé au dessus des sens, qui n'a pour régle que les grands principes de la toute-puissance & de la sagesse de Dieu, lorsqu'il s'agit des œuvres de Dieu. Encore une fois quand il n'y auroit que cette seule opposition entre la foi & l'incrédulité, ne faudroit-il pas avoüer que l'incrédulité, de la maniére qu'elle se forme dans la plûpart des hommes du siécle, est un pur déréglement de l'esprit humain ; au lieu que la foi est par excellence la vertu des ames raisonnables & sages. Faisons sur chacun de ces caractères autant de réflexions, & tâchez de bien entrer dans toutes ces pensées.

Thomas un des disciples du Sauveur, n'étoit pas avec les autres, quand le Sau-

veur reſſuſcité parut au milieu d'eux. *Thomas autem unus ex duodecim non erat cum eis , quandò venit Jeſus*. Prenez-garde , s'il vous plaît, qu'il n'étoit pas avec les autres , dans un tems où il avoit toute ſorte d'intérêt & même d'obligation de s'y trouver , puiſque c'étoit dans un tems où le troupeau de Jeſus-Chriſt, auparavant diſperſé,venoit heureuſement de ſe réunir ; dans un tems où les Apôtres , premiers Paſteurs de ce troupeau, ſe tenoient aſſemblés en un même lieu : *Ubi erant diſcipuli congregati* ; & par conſéquent , où il étoit très-dangereux d'être ſéparé de leur compagnie , parce que ſelon la remarque de ſaint Chryſoſtôme , l'aſſemblée des Apôtres & des diſciples en ce même lieu repréſentoit tout le corps de l'Egliſe naiſſante. Cependant ſaint Thomas en demeure éloigné ; & dans cette conjoncture , où deux raiſons particuliéres les obligeoient tous à ſe tenir unis : l'une, pour ſe préparer à ſoutenir la perſécution des Juifs , *Ubi erant congregati propter metum Judæorum* ; l'autre, pour attendre l'effet de la parole du Fils de Dieu , qui leur avoit expreſſément promis cette apparition, & qui par-là vouloit pleinement les convaincre de la vérité d'un myſtère qu'il ſçavoit devoir être un des plus ſolides fondemens de leur foi ;

Ibid. *Ibid.*

saint Thomas, dis-je, est le seul, qui dans une conjoncture aussi essentielle que celle-là, ne communique point avec ses freres, *Non erat cum eis, quando venit Jesus.* Tel est l'esprit de singularité ; & je prétends, Chrétiens, que cet esprit est le principe le plus ordinaire de l'incrédulité. Car voilà une des plus communes sources d'où procédent mille désordres, qui corrompent ou qui altèrent dans les esprits des hommes la pureté de la foi. Qui fait dans le monde tant de libertins en matiére de créance ? l'affectation d'une vaine & orgueilleuse singularité, dont les libertins se piquent. Ils croient qu'il leur suffit d'être singuliers, pour avoir plus de lumiéres & plus de raison que les autres. Ne pas penser comme les autres, & parler autrement que les autres ; dire ce que personne n'a osé dire, & rejetter ce que tout le monde dit, voilà en quoi consiste cette supériorité d'esprit dont ils se flattent : voilà tout le secret de leur libertinage. Et surquoi s'appuient-ils & se fondent-ils pour secoüer le joug de la foi ? sur leur propre sens, à l'exclusion de toute autre régle. Car bien loin de convenir avec ceux qui marchent dans la voie d'une humble soumission à la foi, à peine conviennent-ils avec aucun de ceux qui méprisent cette voie & qui sont libertins

comme eux ; puisqu'il eſt vrai que chaque libertin, ſelon ſon caprice ſe fait intérieurement une créance à ſa mode, & qui n'eſt que pour lui ſeul ; ſuivant en aveugle toutes ſes idées, raiſonnant tantôt d'une façon & tantôt de l'autre, ſe formant des ſyſtêmes chimériques de providence & de divinité, qu'il établit & qu'il renverſe, ſelon l'humeur préſente qui le domine ; ne ſe fixant à rien, & conteſtant ſur tout.

Ce que je dis, n'eſt-ce pas ce que l'expérience nous fait voir tous les jours en tant de mondains, & ce qu'éprouvent peut-être pluſieurs de ceux qui m'entendent ? Qui de tout tems a produit les héréſies dans l'Egliſe de Dieu ? Permettez-moi de m'étendre ſur ce point, ſpécialement propre pour ceux d'entre nos freres que le malheur de leur naiſſance avoit autrefois ſéparés de notre Communion. Car je ſçai qu'il y en a dans cet auditoire, & je n'aurois pas le zéle que je dois avoir pour leur converſion parfaite & pour leur ſalut, ſi je manquois à leur donner une inſtruction qui leur peut être utile. Qui donc de tout tems a produit les héréſies dans l'Egliſe de Dieu ? l'amour de la ſingularité. Voulez-vous une notion générale des hérétiques ? la voici, telle que je la tire de l'Ecriture : ce ſont des hommes, dit l'Apôtre ſaint Jude, qui ſe

ſéparent eux-mêmes : *Hi ſunt qui ſegregant ſemetipſos.* C'eſt-à-dire, des hommes qui par un ſchiſme malheureux entretiennent au milieu du chriſtianiſme des ſociétés particuliéres au préjudice de l'unité ; des hommes, qui ſe font des intérêts à part ; qui, comme parle ſaint Auguſtin, ſe glorifient d'un certain chef, dont la ſecte eſt auſſi nouvelle que le nom, *Præſumentes de neſcio quo duce ſuo qui cœpit heri ;* & qui par un aveuglement extrême aiment mieux abandonner la créance de l'Egliſe, aiment mieux dire que l'Egliſe s'eſt trompée, aiment mieux avoir toute l'autorité de l'Egliſe à éluder ou à combattre, que de renoncer à ce prétendu chef. C'eſt pour cela que les partiſans de ces ſectes infortunées, dont le Royaume de Jeſus-Chriſt a été troublé, ont toujours eu malgré eux des noms qui les ont diſtingués dans le monde ; Luthériens, Pélagiens, Neſtoriens, Ariens : au lieu, diſoit Vincent de Lérins, que nous qui ſommes demeurés fidéles, & qui déteſtons leurs erreurs, nous avons conſervé le nom de Catholiques & d'enfans de cette Egliſe univerſelle, qui n'eſt ni de celui-ci, ni de celui-là, mais de Jeſus-Chriſt. Nom vénérable qu'on ne nous a point diſputé, & dont la poſſeſſion paiſible eſt un des titres que

Epiſt. Judæ.

Aug.

nous gardons plus chérement. Or je dis que cela seul est un préjugé, mais un préjugé infaillible en faveur de notre foi. Car si dans tout autre sujet la singularité doit être suspecte, combien plus lorsqu'il s'agit de la Foi, laquelle, selon l'Apôtre, est le sacré lien qui doit unir tous les hommes dans le culte d'un même Dieu & d'un même Seigneur : *Unus Dominus, una fides.* *Ephes. c. 4.* Si dans les affaires même temporelles s'écarter du sentiment commun, est une témérité insoutenable, que doit-on penser de celui qui s'en écarte dans une chose aussi essentielle que la Religion ; qui pour discerner le vrai & le faux dans les difficultés & les différends qui peuvent naître en matiére de créance, prétend, comme les sectateurs de Calvin, que ce n'est point par l'esprit de l'Eglise qu'il doit être dirigé, mais par un esprit intérieur qui est en lui ? Que faut-il attendre d'une semblable conduite ; & s'il est si difficile à l'homme livré à son propre sens, de trouver la vérité qui dépend des simples lumiéres de la nature, comment trouvera-t-il celle dont la connoissance est un don de la grace ? Car enfin à qui Jesus-Christ a-t-il promis ce don ? à qui a-t-il confié le dépôt de cette vérité ? à qui en a-t-il révélé le secret & l'intelligence ? n'est-ce pas à l'Eglise son épouse ? De-

là vient que saint Paul après avoir employé quatorze années de son Apostolat dans la prédication de l'Evangile, voulut, comme il le déclare lui-même, retourner à Jerusalem : pourquoi ? pour exposer aux fidéles & sur tout à ceux qui tenoient dans l'Eglise les premiers rangs, la doctrine qu'il avoit prêchée aux Gentils ; afin, disoit-il, de ne pas perdre le fruit de ce qu'il avoit déja fait, & de ce qu'il devoit faire encore dans l'exercice de son ministère : *Ne fortè in vacuum currerem, aut cucurrissem.* Comment l'entendoit-il, demandent les Peres ? Puisque son Evangile, ainsi qu'il l'assûre, ne venoit point de la révélation des hommes, qu'avoit-il besoin d'en converser avec les hommes ? L'ayant reçû immédiatement de Jesus-Christ, ne devoit-il pas être tranquille, & devoit-il craindre, selon son expression, d'avoir couru envain, en prêchant ce qu'il avoit appris du Seigneur même ? Ah ! mes Freres, répond saint Chrysostôme, il est vrai que saint Paul se tenoit sûr devant Dieu de son Evangile & de sa doctrine : mais il vouloit nous montrer par-là combien il est dangereux d'être singulier en ce qui touche la religion, puisque son Evangile même, tout inspiré de Dieu qu'il étoit, devoit avoir ce caractère d'uniformité, pour être annoncé utile-

Galat. c. 2.

ment. Et voilà, mes chers Auditeurs, ce qui nous doit consoler & tout ensemble fortifier dans la profession que nous faisons de n'avoir point d'autres sentimens que ceux de toute l'Eglise : de pouvoir dire après saint Jérôme avec cette sincérité de cœur dont Dieu est le juge, je crois ce que croit l'Eglise ; je ne connois point Paulin, je ne sçai ce que c'est que Vital, je ne m'intéresse point pour Méléce ; mais je m'attache à cette Eglise qui a été bâtie sur la pierre ferme : je veux vivre & mourir dans cette foi, qui a été confirmée par tant de Conciles, autorisée par le consentement de tant de siécles, signée du sang de tant de martyrs. D'ajoûter avec S. Augustin : je suis Catholique, & ce nom de Catholique qui justifie ma créance, me la fait aimer & m'y affermit de plus en plus. Au contraire, voilà ce qui nous doit faire trembler, quand nous nous éloignons de ce principe, & qu'il nous arrive de contredire même intérieurement ce que l'Eglise a décidé. Car il ne s'agit pas alors d'une spéculation indifférente, où il soit permis de croire & de penser ce que personne n'a pensé ni cru ; & où l'égarement de la raison, sans avoir rien de commun avec le salut, soit en quelque façon du droit & de la liberté publique. Il s'agit de la foi, dont

la moindre altération eſt un crime ; & où les fauſſes démarches que l'on fait, aboutiſſent toutes à la perdition, & ſont autant de chûtes terribles, mais inévitables à un eſprit préſomptueux & ſingulier. Tandis que je m'en tiens à la foi de l'Egliſe, je ſuis en ſûreté de ce côté-là, & je joüis d'un profond repos. Je me trouve embarqué dans un vaiſſeau, (autre penſée de ſaint Jérôme, dont il étoit touché,) je me trouve embarqué dans un vaiſſeau, qui peut bien être agité des vents & des tempêtes, mais qui ne peut faire naufrage : ſi j'en ſors pour me laiſſer emporter aux mouvemens de mon eſprit, dès-là je cours tous les riſques de mes propres erreurs ; dès-là je ne puis me défendre de donner dans l'écueil de l'infidélité. Tel eſt néanmoins, mes chers Auditeurs, le penchant de l'homme libertin. Il ne compte pour rien de riſquer ſa foi, d'expoſer ſa religion, & même de la corrompre, pourvû qu'il abonde en ſon ſens. Damnable eſprit de ſingularité, quels maux n'as-tu pas cauſés, & ne cauſes-tu pas encore tous les jours dans le monde chrétien ? Revenons à notre Evangile.

Non-ſeulement ſaint Thomas ſe ſépara des Apôtres, mais dans le doute où il étoit de la réſurrection de ſon maître, il ſe préoccupa & conclut d'abord qu'il ne

Joan. c. 20. croiroit pas : *Non credam.* Quelle raiſon eut-il de s'en déclarer de la ſorte ? point d'autre, dit ſaint Chryſoſtôme, qu'une prévention aveugle, qui lui fit prendre parti ſans ſçavoir pourquoi, & qui l'engagea à conteſter & à nier une vérité, avant que de s'en éclaircir & de s'en inſtruire. En effet, s'il eût agi prudemment, ſon premier ſoin devoit être d'approfondir la choſe : il ſe ſeroit appliqué à en bien peſer toutes les circonſtances ; il auroit écouté avec attention ce que lui diſoient les diſciples, & ſur un témoignage ſi exprès & ſi unanime, il eût au moins ſuſpendu ſon jugement. Mais de commencer par une déclaration auſſi formelle que celle-là, *Non credam ;* & ſans avoir rien examiné, dire abſolument, je ne croirai pas, ce ne peut-être le langage que d'un eſprit prévenu ; & c'eſt auſſi le ſecond déſordre que j'ai à combattre.

Combien y a-t-il de ces eſprits prétendus-forts dont tout le raiſonnement ſur certains articles de la Religion, ſe réduit à cette parole de ſaint Thomas, *Non credam ?* Ils n'ont jamais pénétré la difficulté de ces queſtions, & peut-être à peine la conçoivent-ils ? Bien loin d'en avoir fait une étude exacte, ils avouent ſouvent que ces matiéres ne ſont pas de leur reſſort ;

ils n'ont nulle évidence & nulle démonstration du contraire, & toutefois ils n'en disent pas moins hardiment, *Non credam.* En faut-il davantage pour les confondre? Ce qui les rend inexcusables devant Dieu, c'est que sur tout le reste, ils auront, si vous voulez, de la docilité. Proposez à un mondain de ce caractère les opinions les plus paradoxes d'une nouvelle philosophie qui fait bruit & se répand, il vous écoutera sans préoccupation : mais parlez-lui d'une vérité de foi, il semble qu'il soit en garde contre Dieu, & qu'il ait droit de tenir pour suspect son témoignage. N'y a-t-il pas en cela un abandonnement visible à ce que l'Ecriture appelle sens réprouvé? Non pas, Chrétiens, prenez garde, s'il vous plaît, à cette remarque, non pas que l'intention de Dieu soit que nous donnions aveuglément & sans choix en toute sorte de créance, ni qu'il s'ensuive de-là, que nous soyons obligés de recevoir sans discussion tout ce qu'on nous présente comme révélé de Dieu. Si cela étoit, notre foi ne seroit plus une foi discrette, ni par conséquent une foi divine. Bien loin que Dieu le prétende ainsi, il exige au contraire qu'en matiére même de foi, tant pour n'y être pas trompés que pour en pouvoir rendre compte, nous nous instruisions des choses; & quoiqu'il nous

défende de raisonner, quand nous sommes une fois convaincus que c'est lui qui nous parle; il trouve bon que nous raisonnions, pour nous assûrer si c'est lui en effet qui a parlé. Non-seulement il le trouve bon, mais il le veut; & selon la mesure de notre capacité, il nous l'ordonne : *Nolite omni spiritui credere ; probate spiritus an ex Deo sint.* Mais il veut aussi & avec justice que nous fassions cet examen sans prévention, & que ce soit au moins avec le même respect que nous examinerions la parole d'un Souverain de la terre, dont on nous signifieroit les ordres. Il veut, dit saint Augustin dans le livre admirable de l'utilité de la foi, que nous ayons pour ses divins oracles, qui sont les Ecritures saintes, l'esprit & le cœur favorablement préparés; & que si dans ces sacrés volumes ou dans toute l'œconomie de notre Religion, il y avoit quelque chose qui nous troublât, ou même qui nous choquât, nous soyons plutôt disposés à confesser notre ignorance, qu'à rejetter des mystères que nous ne comprenons pas bien. Mais sur-tout il veut que nous corrigions un certain esprit de malignité, qui fait qu'en ce qui regarde la foi, nous ne souhaitons d'être éclairés que pour contredire; que pour critiquer, que pour philosopher, que pour disputer, &

Joan. Epist. 1. c. 4.

peut-être avec une intention ſecrette de ne nous laiſſer pas perſuader. Il veut, dis-je, que ſi nous ne ſommes pas encore parfaitement ſoumis à la foi, nous ne nous faſſions pas de ce pernicieux eſprit un obſtacle à l'être ; que ſi nous ne connoiſſons pas encore le don de Dieu, nous ne nous rendions pas par-là incapables de le connoître. Enfin il veut que comme nous comptons pour une vertu, d'être dociles à l'égard des hommes ; nous comptions pour un devoir indiſpenſable & inviolable de l'être envers Dieu, afin de vérifier dans nos perſonnes la prédiction du Sauveur : *Et erunt omnes docibiles Dei.* Voilà ce que Dieu exige de nous : pouvons-nous nous plaindre qu'il en uſe avec trop d'empire, & ſi nous n'avons pas pour lui cette docilité chrétienne, aura-t-il tort de nous punir dans toute la rigueur de ſa juſtice? Mais ſçavez-vous, mes chers Auditeurs, ce qui augmente encore dans les mondains le déſordre de cette préoccupation ſi contraire à l'eſprit de la Religion ? Ecoutez-moi : c'eſt la vaine crainte qu'ils ont d'une autre préoccupation toute oppoſée à celle-ci. Je m'explique. Pleins d'une raiſon fiére qui les enfle, ils craignent d'être préoccupés en faveur de la foi, & ils ne craignent pas d'être préoccupés contre la foi. Ils appré-

Joan. c. 6.

hendent d'avoir trop de facilité & de dispoſition à croire, ils n'appréhendent jamais de n'en avoir pas aſſez : ils ſe défendent de la ſimplicité comme d'un foible, & ils ne penſent pas à ſe défendre de l'orgueil, qui eſt encore un plus grand foible. Cependant, mes Freres, dit ſaint Auguſtin, lequel des deux eſt le plus dangereux pour nous ; & lorſqu'il faudra ſubir le jugement de Dieu, duquel des deux aurons-nous plus ſujet de nous repentir, ou d'avoir été ſimples & humbles, ou d'avoir été ſuperbes & incrédules ? Quand cette ſimplicité de la foi qui eſt la marque la plus infaillible de la vraie piété, nous auroit fait innocemment tomber en quelque erreur, quel mal nous en peut-il arriver, comparable à celui que notre oppoſition à la foi nous attirera ? Je ſçai qu'il faut éviter l'un & l'autre excès ; mais eſt-il juſte de n'éviter l'un que pour s'abandonner à l'autre, & de ſe glorifier de celui-ci pendant qu'on auroit honte de celui-là ? Eſprit de prévention dont je défie le libertin de pouvoir devant Dieu ſe diſculper. Allons plus avant.

Outre que ſaint Thomas ſe préoccupa, il s'opiniâtra dans ſon incrédulité. Tout le portoit à croire que Jeſus-Chriſt étoit reſſuſcité : le rapport des femmes qui l'avoient vû, le témoignage de Magdeleine

qui lui avoit parlé, celui des deux Disciples qui avoient mangé avec lui dans la bourgade d'Emmaüs, la déclaration de tous les Apôtres assemblés, au milieu desquels il venoit de paroître, l'événement des choses, c'est-à dire, le tombeau trouvé vuide sous le sceau public, la Synagogue allarmée, les Gardes confus ; tout cela sans doute devoit le convaincre de la Résurrection de son Maître. Mais malgré tout cela il persiste, & s'obstine à dire qu'il n'en croira rien : autre caractère de l'infidélité du siécle, qui par un endurcissement opiniâtre se rend impénétrable & infléxible à la vérité. Pourroit-on se le persuader, si l'expérience ne nous l'apprenoit pas, qu'il y eût dans le monde de ces Impies, qui pour se confirmer dans une monstrueuse & scandaleuse impiété, font gloire de rejetter toute autorité ; osent s'inscrire en faux contre les témoignages les plus évidens, contre les miracles les plus avérés, contre les faits les plus incontestables, pensent en être quittes pour dire que ceux qui attestent ces faits, quelque vénération qu'on ait pour leurs personnes, pour leur capacité, pour leur sainteté, les Cypriens, les Ambroises & les Augustins, ont été ou trompés eux-mêmes, ou des trompeurs, ou des visionnaires, ou des imposteurs? C'est ainsi néan-

moins que parle le libertin. Le croiroit-on, que la corruption de l'eſprit de l'homme allât juſqu'à ſe faire un point d'honneur de ne revenir jamais de ſon ſentiment, de n'acquieſcer jamais à la vérité, quand on s'eſt une fois déclaré contre elle; de pouſſer une erreur aux derniéres extrémités, parce qu'on s'eſt engagé à la ſoutenir, & d'aimer mieux en voir les ſuites funeſtes que de la reconnoître & d'en faire humblement l'aveu? C'eſt cependant à quoi aboutit le faux zéle de l'Hérétique. Péché qui attaque directement le Saint-Eſprit, en oppoſant à toutes ſes lumiéres un cœur dur dont l'eſprit de ténébres s'eſt emparé. Péché dont l'Egliſe a reçû tant de plaies mortelles, puiſque l'obſtination d'un ſeul homme l'a ſi ſouvent jettée dans la confuſion & la déſolation. Péché qui dans la ſociété civile cauſe tous les jours tant de déſordres, au préjudice de la charité qui en eſt bleſſée, de la paix qui en eſt troublée, de la juſtice, & de l'innocence qui eſt opprimée. C'eſt là toutefois, mes chers Auditeurs, ce que le monde aveugle & paſſionné fait paſſer pour force d'eſprit. Ah! Seigneur, ne permettez pas que je m'en forme jamais une ſemblable, & ne ſouffrez pas que jamais mon eſprit ſe fortifie de la ſorte aux dépens de ma foi. Non,

mon Dieu, il n'en ira pas ainſi. Parmi les foibleſſes extrêmes, à quoi je ſens que mon eſprit eſt ſujet, s'il me reſte encore quelque force, c'eſt pour vous, non pas contre vous que je prétends la conſerver. Car je veux pouvoir vous dire auſſi-bien que David : *Fortitudinem meam ad te cuſtodiam ;* & je veux que ces paroles demeurent gravées dans mon cœur, pour être la premiére régle de ma conduite. Les libertins emploient la force de leur eſprit contre votre Religion, les Héréſiarques contre votre Egliſe, tous unanimement contre vous : mais moi, Seigneur, qui fais profeſſion d'être fidéle, je la garderai, & j'en uſerai pour vous ; *Fortitudinem meam ad te cuſtodiam.* Au lieu que ceux-là mettent leur force à ne rien croire, ou à ne croire que ce qu'il leur plaît, je mettrai la mienne à me ſoumettre & à me captiver. Ma force ſera ma ſoumiſſion ; & quand je vous ferai, ô mon Dieu, le ſacrifice de cette ſoumiſſion, qui eſt le plus grand effort de l'eſprit humain, je me conſolerai dans la penſée que je le fais pour vous, & non pour d'autres. Qu'on me traite d'eſprit foible, que le monde juge de moi ſelon ſes vûes : peu m'importera, pourvû que je m'attache à vous par une foi vive, & que rien ne ſoit capable de m'ébranler dans la réſolution

Pſal. 58.

où je suis de n'avoir ni esprit ni force que pour vous, & par rapport à vous : *Fortitudinem meam ad te custodiam.* Voilà, mes Freres, dit saint Augustin, comment un homme Chrétien doit parler à Dieu, & voilà ce qui fait sa gloire : car qu'y a-t-il de plus glorieux que d'être vaincu, ou plûtôt que de vouloir bien être vaincu
Aug. par la vérité : *Quid enim gloriosius quàm vinci à veritate ?* Mais qu'y a-t-il de plus pitoyable que d'avoir honte de céder à la vérité, que de se révolter & de s'aigrir contre la vérité, que de s'en faire une ennemie irréconciliable, avec laquelle on ne veut jamais convenir ? Pouvez-vous, Seigneur, nous punir plus sévérement que de nous livrer à cet esprit d'obstination ?

Enfin, S. Thomas protesta qu'il ne croiroit point la Résurrection de Jesus-Christ, s'il ne voyoit la marque des cloux dont ses mains avoient été percées, & s'il ne mettoit le doigt dans la plaie de son côté : *Nisi videro fixuram clavorum, & mittam manum in latus ejus, non credam.* Et quoique la vûe des plaies du Sauveur fût de toutes les preuves la plus équivoque, puisqu'au contraire, dit Origène, si Jesus-Christ étoit ressuscité, son Corps comme glorieux & impassible n'eût dû naturellement avoir nul vestige de ce qu'il avoit

souffert ; par un raisonnement mal entendu, ce Disciple incrédule ne laisse pas d'insister sur cette unique preuve dont il fait dépendre sa foi : *Nisi videro, non credam.* Dernier aveuglement de l'infidélité, qui se contredisant elle-même, après avoir quitté le parti d'une raison solide qui la soumettoit à la révélation de Dieu, veut réduire toutes choses aux connoissances des sens : comme si les sens avoient un tribunal supérieur à la révélation & à la raison, comme s'ils étoient juges compétens des Mystères que la Religion nous propose, comme si leur sphère pouvoit s'étendre jusqu'à l'être non-seulement spirituel, mais surnaturel & divin ; comme s'il suffisoit de dire, je ne l'ai pas vû, pour avoir droit de douter de tout ; comme si dans les affaires même du monde on ne se tenoit pas obligés de croire mille choses qu'on ne voit pas, & qu'il est impossible de voir. Non, mes Freres, conclut saint Bernard, traitant ce sujet dans un de ses sermons sur le Cantique des Cantiques, ce n'est point par-là qu'on parvient à la vérité. C'est parce qu'on a oüi, dit l'Apôtre, & non pas parce qu'on a vû, qu'on connoit Dieu dans cette vie : *Fides ex auditu.* La vûe des Mystères de Dieu est la récompense qu'on nous réserve dans le Ciel ; mais cette récompense *Rom. c. 10.*

doit être méritée sur la terre par l'obéissance de la Foi. D'où vient que le Prophéte
Psal. 50. disoit à Dieu : *Auditui meo dabis gaudium & lætitiam :* parce que j'ai entendu avec respect votre parole, vous me donnerez, Seigneur, la consolation & la joie d'en voir un jour clairement & à découvert les secrets les plus cachés. Attachons-nous donc à cet ordre si sagement établi ; & bien loin de dire avec le Disciple de notre Evangile, si je ne vois, je ne croirai pas, remercions Dieu, & comptons pour une grace singuliére de ce que nous pouvons avoir le mérite de ne pas voir, & de croire, puisque Jesus-Christ nous déclare qu'en
Joan. c. 20. cela même nous sommes heureux : *Beati qui non viderunt, & crediderunt.* Ne soyons pas aveugles jusqu'à ce point, de nous en affliger, ni de nous en plaindre, & ne nous faisons pas un malheur de la chose même dont il nous a fait une béatitude. Souhaitons que notre foi soit plus abondante, plus agissante, plus fervente ; mais ne souhaitons pas qu'elle soit plus évidente. Demandons à Dieu non pas qu'elle soit en elle-même plus éclairée, mais que nous soyons plus disposés à être éclairés par elle, touchés par elle, sanctifiés & convertis par elle. Et si au moment que je vous parle, on venoit à nous dire comme à saint

Louis, qu'il paroît actuellement un miracle visible dont il ne tient qu'à nous d'être témoins, soyons prêts de répondre, à l'exemple de ce saint Roi, que pour croire nous n'avons pas besoin d'un tel secours; que nous avons Moyse & les Prophétes, c'est-à-dire, les Ecritures saintes; que nous avons l'Evangile de Jesus-Christ dont la certitude surpasse tous les miracles. Ne tombons point sur-tout dans le désordre de ces hommes insensés dont parle l'Apôtre saint Jude, qui après avoir corrompu tout ce qu'ils sçavent, condamnent tout ce qu'ils ignorent, abusant de ce qu'ils voient & de ce qu'ils ne voyent pas. Nous en voyons assez, disoit Pic de la Mirande, pour ne pas douter qu'il y a un Dieu auquel nous devons obéir; & nous n'en voyons que trop pour attirer sur nous toutes ses vengeances, si nous ne lui obéissons pas. Cependant après avoir vû comment l'infidélité de saint Thomas est la justification de notre foi; voyons comment la foi de ce même Apôtre est le reméde de notre infidélité. C'est le sujet de la seconde partie.

POur donner plus de jour à ma seconde pensée, & pour vous faire voir comment la foi de saint Thomas est le reméde de notre infidélité, je distingue trois différens II. PARTIE.

états où la foi de cet Apôtre doit être considérée : le premier, où il la professe ; le second, où il la publie ; & le troisiéme, si j'ose m'exprimer ainsi, où il la consomme. Le premier, où il la professe par le témoignage admirable qu'il rend à Jesus-Christ, & qui est rapporté dans notre Evangile. Le second, où il la publie par ses prédications, dont le fruit s'est répandu jusqu'aux extrémités de la terre. Le troisiéme, où il la consomme par le glorieux martyre qu'il endure ; & par le sacrifice de sa propre vie. Expliquons-nous. Saint Thomas pour réparation de son incrédulité, a donné au monde trois illustres preuves de sa foi ranimée & ressuscitée. Car il l'a confessée hautement, en reconnoissant Jesus-Christ pour son Seigneur & pour son Dieu : *Dominus meus & Deus meus.* Il l'a prêchée apostoliquement, en convertissant les peuples, & malgré les efforts de l'Idolâtrie, leur persuadant que Jesus-Christ étoit le vrai Dieu. Et il l'a consommée saintement, en s'immolant soi-même, & souffrant une mort cruelle pour le nom de son Dieu. Or dans ces trois états, je dis que la foi de ce grand Saint sert à guérir notre infidélité ; comment ? parce que dans ces trois états la foi de saint Thomas est un argument qui nous convainc, & une leçon qui

Joan. c. 20.

qui nous inſtruit. Un argument qui nous convainc, enſorte que ſi nous ſçavons bien l'approfondir, il ne nous eſt plus poſſible de douter; & une leçon qui nous inſtruit, enſorte que ſi nous nous appliquons à la bien comprendre, nous ne pouvons plus rien ignorer. Doute & ignorance, reſtes déplorables du péché de notre origine, mais dont je ſoutiens encore un coup que la foi de ce bienheureux diſciple eſt le ſouverain préſervatif; puiſqu'elle diſſipe tous nos doutes, en nous réduiſant à la néceſſité de croire, & qu'elle corrige toutes nos erreurs, en nous apprenant ce qu'il faut croire, & comment nous le devons croire. Après cela n'ai-je pas droit de conclure, que Dieu nous la préſente aujourd'hui comme un reméde qui doit pour jamais nous garantir de l'infidélité? Voilà, Chrétiens, en peu de mots, le raiſonnement de ſaint Grégoire Pape, qui développé dans toute ſon étendue, auroit de quoi toucher les ames les plus dures & les moins ſenſibles aux impreſſions de la Foi, mais que j'abrége pour ne pas abuſer de votre attention.

Saint Thomas a cru; donc nous devons croire après lui. C'eſt la conſéquence infaillible que tous les Peres de l'Egliſe ont tirée de la confeſſion de ce ſaint Apôtre. Car enfin, diſoient-ils, & avec raiſon,

la foi de cet Apôtre ne peut être suspecte, & le libertinage le plus défiant n'a rien à lui opposer. Il a cru : ce n'est point par foiblesse, ce n'est point par légéreté, ce n'est point par une aveugle déférence au sentiment & au rapport des autres ; nous l'avons vû bien éloigné de ces dispositions : il s'ensuit donc qu'il a cru : ou par un miracle de la grace qui s'est fait en lui, ou par une évidence parfaite qu'il a eue de la résurrection de son maître. S'il a cru par un changement miraculeux qûi s'est fait en lui, il n'en faut pas davantage pour me convaincre. Car il n'y a que Dieu qui puisse avoir été l'auteur d'un pareil miracle : & quand le démon, ce qui n'est pas, auroit le pouvoir d'agir immédiatement sur les esprits des hommes, il n'auroit pas usé de ce pouvoir pour faire croire à saint Thomas ce qui relevoit la gloire de Jesus-Christ, puisque le démon, capital ennemi de Jesus-Christ, bien loin de travailler à sa gloire, travaille de toutes ses forces à la détruire. Il falloit donc que ce fût Dieu même, qui eût changé l'esprit & le cœur de saint Thomas ; & qui dans un moment, d'opiniâtre & d'inflexible qu'il étoit, l'eût rendu souple & docile. Or cela seul seroit un miracle plus convaincant que

tout ce qu'il y a jamais eu de plus miraculeux. Mais non, Chrétiens, il n'y eut point proprement de miracle dans la conversion de saint Thomas. J'avoue qu'elle fut surnaturelle, puisqu'elle procéda d'une grace surnaturelle : mais supposé la faveur que Jesus-Christ fit à saint Thomas, de se manifester à lui, de lui découvrir ses plaies, de lui permettre de les toucher, de lui parler, de lui faire des reproches, de le consoler & de l'instruire : supposé, dis-je, tout cela, ce ne fut point une chose surprenante que saint Thomas crût ; & si nous avions été à sa place, quelque incrédules que nous soyons, nous aurions cru comme lui. Or cette évidence de la Résurrection de Jesus-Christ, qui dissipa en un instant tout ce que l'infidélité avoit formé de nuages dans l'esprit de ce disciple, qui le remplit des lumiéres de la foi les plus vives & les plus brillantes ; qui faisant naître cette vertu dans son cœur, la fit aussi-tôt éclater par sa bouche, ou plûtôt, pour parler avec saint Léon, qui d'une bouche infidéle tira cette excellente confession, *Dominus meus & Deus meus*, mon Seigneur & mon Dieu : voilà ce que j'appelle le reméde de notre incrédulité. Car qui ne croiroit pas à un témoignage, que la seule force de la vé-

rité connue arrrache à celui même qui la combattoit avec plus d'obstination? Quand saint Paul après sa conversion prêchoit le nom de Jesus-Christ dans les synagogues, l'Ecriture dit qu'il confondoit les Juifs, *Confundebat Judæos* ; pourquoi ? parce qu'ayant été le persécuteur déclaré du nom de Jesus-Christ, les Juifs ne pouvoient, ni recuser, ni rejetter le témoignage qu'il rendoit en faveur de cet homme-Dieu. Car vous le sçavez, leur disoit il, mes Freres, de quelle maniére j'ai vécu dans le Judaïsme, & avec quel excès de fureur je faisois la guerre à cette nouvelle Eglise que je reconnois aujourd'hui pour l'Eglise de Dieu. Il est vrai, j'étois alors infidéle comme vous, & plus rebelle aux lumiéres de la grace que vous : mais c'est pour cela que Dieu a jetté les yeux sur moi, & que Jesus-Christ a voulu exercer envers moi ses miséricordes, afin que je devinsse un exemple qui vous obligeât à croire en lui. Oui, c'est lui-même qui m'a parlé, & qui par le plus étonnant de tous les prodiges, m'a mis dans la disposition où vous me voyez ; qui m'a abattu pour me relever, qui m'a aveuglé pour m'éclairer ; qui de blasphémateur que j'étois, m'a fait son Apôtre, & qui pour réparation des outrages qu'il a reçûs de

moi, veut maintenant que je lui serve de témoin auprès de vous. Ces paroles, dis-je, dans la bouche de saint Paul, avoient une vertu toute divine; & saint Luc ajoûte que c'étoit assez qu'il assurât que Jesus-Christ étoit le Christ, pour fermer la bouche à tous les ennemis du nom Chrétien : *Confundebat Judæos affirmans quoniam hic est Christus.* Or je dis de même de saint Thomas. Pour confondre l'incrédulité sur le sujet de la Résurrection & par conséquent de la divinité de Jesus-Christ, saint Thomas n'avoit qu'à se montrer, & qu'à dire hautement : c'est moi qui combattoit cette Résurrection, moi qui ai fait voir tant d'opposition à la croire, mais qui suis aujourd'hui forcé de la reconnoître, & qui ne veux plus vivre que pour la publier. Il m'en coûtera la vie : mais trop heureux si par l'effusion de mon sang, je puis rendre à une si sainte vérité le témoignage que je lui dois. Ce témoignage m'attirera la haine de toute ma nation ; mais je compterai pour rien d'être exposé à toute la haine du peuple, pourvû que j'annonce la gloire de mon Dieu. Encore une fois qui pouvoit inspirer à cet Apôtre des sentimens si généreux ? Etoit-ce préoccupation, étoit-ce intérêt, étoit-ce renversement d'esprit ? ou plûtôt n'est-il pas

Act. c. 9.

évident, que ce ne fut rien de tout cela ; & puisque la conversion de cet Apôtre ne peut être expliquée qu'en disant que ç'a été l'effet, mais l'effet inconteſtable & palpable de la vérité qu'il avoit vûe, que nous reſte-t-il à ſouhaiter davantage pour l'affermiſſement de notre foi ?

Non-ſeulement la foi de ſaint Thomas eſt un argument qui nous convainc, mais une leçon qui nous inſtruit ; & qui après nous avoir réduits à la néceſſité de croire, nous apprend encore ce que nous devons croire. Car comme remarque Guillaume de Paris, par une ſeule parole ce grand ſaint eſt devenu le Théologien, le Docteur, le maître de toute l'Egliſe, a éclairci la Foi de tous les ſiécles, a diſſipé toutes les ténébres dont la malignité de l'héréſie devoit dans la ſuite des tems obſcurcir nos principaux myſtères. Et prenez garde en effet, mes chers Auditeurs : ce qui fait l'eſſentiel & le capital de notre foi, c'eſt de croire que Jeſus-Chriſt eſt Dieu ; ſans cela point de Chriſtianiſme, ſans cela point de Religion, ſans cela point de grace ni de ſalut. Fuſſions-nous des Anges de lumiére, fuſſions-nous des hommes de miracles, ſi nous ne confeſſons la divinité de Jeſus-Chriſt, & ſi nous ne ſommes prêts à mourir pour la défendre, nous ſommes

des anathêmes & des réprouvés. Quiconque divise Jesus-Christ, disoit le bien-aimé disciple, *Omnis spiritus qui solvit Jesum;* c'est-à-dire, quiconque reconnoissant Jesus-Christ pour homme, ne l'adore pas comme Dieu, devient dès-là & par-là un antechrist; *Qui solvit Jesum, & antichristus.* Voilà ce qui nous justifie devant Dieu; & pour user des termes de l'Ecriture, voilà ce qui nous rend victorieux du monde, la Foi de la divinité de Jesus-Christ: *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei?* Or par qui nous est venue cette foi; ou plûtôt par qui cette foi nous a-t-elle été développée? par l'Apôtre saint Thomas, qui de tous les organes dont Dieu s'est servi, pour nous révéler cet auguste mystère de la divinité de son Fils, est sans doute celui qui nous l'a déclaré plus nettement, plus positivement, plus absolument. Les autres se sont contentés d'attribuer à Jesus-Christ des qualités divines. L'Evangéliste saint Jean nous a enseigné qu'il étoit le Verbe de Dieu; Jean-Baptiste son précurseur nous l'a fait connoître comme Agneau de Dieu; saint Pierre parlant au nom de tous, a protesté qu'il étoit Fils de Dieu; saint Paul pour comble d'éloge, nous l'a représenté revêtu de la forme de Dieu: il

Joan. Epist. 1. c. 4.

Ibid.

Ibid. c. 5.

n'y a que saint Thomas qui par une expression d'autant plus vénérable & plus authentique, qu'elle est plus simple & plus naturelle, l'ait nommé son Seigneur & son Dieu : *Dominus meus & Deus meus*. Cependant, Chrétiens, c'est sur la simplicité de ce témoignage que notre Foi est particuliérement établie. A tout le reste l'impiété Arienne opposoit des détours & des subterfuges ; & quelque évidents que fussent les sacrés oracles en faveur de la divinité du Messie, si les partisans de l'Arianisme ne pouvoient y résister, ils trouvoient moyen de les éluder. En vain saint Pierre avoit dit, *Tu es Christus Filius Dei vivi* ; ils prétendoient, quoique injustement, que sans être Dieu, il pouvoit dans le sens même de ce passage, être appellé Fils de Dieu ; & la foiblesse de leurs réponses sur un dogme aussi solidement fondé que celui-là, ne diminuoit rien de leur opiniâtreté. Mais quand on leur produisoit l'hommage que saint Thomas avoit rendu à Jesus-Christ ressuscité, quand on les pressoit par la force de ces termes, *Dominus meus & Deus meus* ; quand on leur faisoit entendre que dans le style des Ecritures, jamais autre que Dieu même, n'avoit été traité de mon Dieu, *Deus meus* : la vérité l'emportoit sur leurs artifices ; ces

paroles incapables d'interprétation, les déconcertoient ; pour peu qu'ils eussent de bonne foi, ils désespéroient de s'en pouvoir sauver ; & touchés de l'exemple du saint Apôtre, ils se réduisoient souvent à faire au Sauveur du monde la même réparation que lui : *Dominus meus & Deus meus ;* mon Seigneur & mon Dieu. Ce qui, selon la remarque de saint Hilaire, étoit l'abjuration la plus solemnelle de l'Arianisme, & comme la formule de Foi qui distinguoit les Orthodoxes de ceux qui ne l'étoient pas.

Ce n'est pas tout : saint Thomas a publié & annoncé cette Foi dont il avoit fait une si sainte profession ; & par le succès de ses prédications Apostoliques, il nous a convaincus sensiblement de la vérité de ce qu'avoit prédit le Fils de Dieu, sçavoir que son Evangile seroit prêché & reçû dans tout le monde. Car c'est en effet par le Ministère de saint Thomas, que l'on a vû cette prédiction accomplie, & c'est le premier d'entre les Apôtres dont on a pû dire à la lettre, *In omnem terram exivit sonus eorum,* *Psalm.*
& in fines orbis terræ verba eorum, que sa 18.
voix a retenti jusqu'aux extrémités de la terre, & que par lui la Foi s'est répandue jusques dans les pays les plus éloignés. Les autres, après avoir reçû le saint-Esprit,

se partagent dans les provinces voisines de la Judée; l'Italie, l'Egypte, l'Asie mineure, sont comme les bornes de leur Apostolat : mais Thomas animé d'un zéle plus vaste & plus étendu, embrasse un monde entier, ou plutôt pousse ses desseins & ses entreprises jusques dans un nouveau monde. Il ne lui suffit pas d'avoir converti les Parthes & les Médes; les Hyrcans & les Perses sanctifiés, sont trop peu pour lui; il ne compte pour rien d'avoir porté le nom de Jesus-Christ dans tous les lieux que le Héros de la Gréce a rendu célébres par ses conquêtes. Honteux d'en demeurer là, & de finir sa course où l'ambition de ce Monarque termina la sienne, il pousse plus avant : il pénétre dans la région la plus intérieure de l'Inde; il prêche à des peuples, dont le nom étoit à peine connu, & là avec le secours du Dieu qui l'envoie, que fait-il ? ô toute-puissante & divine foi, que ne pouvez-vous pas ? Il établit le culte d'un Dieu crucifié, il inspire à des hommes charnels l'amour de la croix, il confond la superstition, il renverse les Idoles, il gagne à Jesus-Christ & à l'Evangile des millions d'infidéles. Ce que je dis n'est point fondé sur une de ces traditions obscures que l'infidélité conteste, & qui servent de matiére à la critique des sçavans.

Ce ſont de ces faits éclatans, dont rien n'a jamais effacé le luſtre. Le ſépulchre de ſaint Thomas, qui ſuivant le rapport de ſaint Chryſoſtôme, étoit dès les premiers ſiécles du Chriſtianiſme auſſi vénérable que celui de ſaint Pierre, eſt encore aujourd'hui ce qui entretient la piété & la ferveur de toutes les Egliſes d'Orient. C'eſt-là que cet homme de Dieu, ſaint François Xavier, paſſoit les jours & les nuits en de profondes méditations, qui le tranſportoient hors de lui-même; c'eſt-là qu'il ſe rempliſſoit de zéle; c'eſt de-là qu'embraſé d'une ſainte ardeur que les cendres de cet Apôtre excitoient, il partoit pour aller combattre les ennemis de ſon Dieu: réveillant toute ſa confiance & tout ſon courage par cette penſée, qu'il marchoit ſur les traces de ſaint Thomas, qu'il continuoit ſon ouvrage, & que lui ayant été deſtiné pour ſucceſſeur, il pouvoit tout attendre de ſa protection. Or ce ſuceès de l'Evangile, tel que je viens de le marquer, a depuis été conſidéré des Peres comme une des plus inconteſtables preuves de notre Foi; & ſi par-là notre Apôtre nous a convaincus en nous faiſant voir l'accompliſſement de la parole & de la prédiction de Jeſus-Chriſt, c'eſt par-là même auſſi qu'il nous a inſtruits. Car qu'eſt-ce que cette Foi qu'il a répandue dans le

monde ? une lumiére qui a éclairé le monde, & qui de siécle en siécle s'est perpétuée jusqu'à nous. Oui, mes chers Auditeurs, la même foi que saint Thomas à portée si loin au-delà des mers, nous sert encore de flambeau pour guider nos pas & pour nous conduire. Les mêmes vérités dont il a établi la créance parmi les nations & en tant d'esprits indociles, d'esprits prévenus, d'esprits superbes & orgueilleux, c'est ce que nous professons comme les articles de notre Religion, ce que nous suivons comme les régles de notre vie, sur quoi nous nous appuyons comme sur les fondemens de notre espérance. Heureux de l'avoir conservé ce sacré dépôt, ou plûtôt heureux que Dieu l'ait fait passer dans nos mains ; mais souverainement malheureux si jamais nous venions à le dissiper & à le perdre.

J'achéve, & voici ce qui couronne la foi de saint Thomas, & ce qui y met la derniére perfection. Cette foi qu'il a confessée hautement, qu'il a prêchée Apostoliquement, il l'a enfin saintement & glorieusement consommée : par où ? par son martyre. Car ce qu'on a toujours regardé dans l'Eglise de Dieu, & avec raison, comme le plus signalé témoignage d'une foi parfaite, ou si vous voulez, comme l'attachement

le plus parfait à la foi, c'eſt de mourir pour elle, de lui ſacrifier ſa vie & avec ſa vie tous les intérêts humains, de la ſoutenir malgré les menaces & les plus violentes perſécutions, & de ſigner enfin de ſon ſang la confeſſion qu'on en fait. Or voilà ce que nous devons encore admirer dans notre généreux Apôtre. Qui l'eût cru, Chrétiens, lorſqu'on le voyoit chancelant & incertain, opiniâtre & incrédule, doutant d'une des vérités fondamentales de la Foi & refuſant de s'y ſoumettre, qu'il en ſeroit un jour non-ſeulement le Prédicateur, mais la victime & le martyr ? Ce ſont-là, mon Dieu, de ces changemens qu'opère la vertu toute-puiſſante de votre eſprit, & que nous ne pouvons attribuer à nul autre principe. Cependant j'ajoûte que dans cet état ſaint Thomas a plus que jamais de quoi nous convaincre & de quoi nous inſtruire. De quoi nous convaincre, parce que c'eſt dans cet état que ſon témoignage en faveur de la Foi eſt moins ſuſpect, & doit par conſéquent avoir plus de force. De quoi nous inſtruire, parce que c'eſt dans cet état que ſon exemple nous apprend ce que nous devons faire nous-mêmes pour la foi, & quel eſt à l'égard de la Foi un de nos devoirs les plus eſſentiels. Attention, s'il vous plaît, à l'un & l'autre.

Je sçai, mes chers Auditeurs, qu'il y auroit toujours de la présomption & de l'injustice à soupçonner la fidélité des ministres de l'Evangile : mais après tout quand un homme prêche la Foi sans danger, sans s'exposer, sans rien hazarder, quelque respectable que soit son ministère, il n'est pas évident que ses vûes dans l'exercice de son ministère soient tout-à-fait épurées, ni que le seul zéle de la vérité le fasse parler. Or moins nous sommes certains de la droiture de ses intentions & de la pureté de ses vûes, moins est-il propre à nous convaincre & à nous toucher. Mais quand je vois un Apôtre percé de traits comme saint Thomas, tout ensanglanté & mourant pour confirmer la Foi qu'il annonce, je me dis à moi-même : Quel autre intérêt que celui de la vérité pouvoit l'engager à souffrir de la sorte, & à s'immoler? Il falloit qu'il fût bien persuadé d'une religion qui lui coûtoit si cher à défendre. Il falloit qu'il en eût des preuves bien fortes : & à qui d'ailleurs puis-je plus sûrement & plus sagement m'en rapporter, qu'à celui même qui dut avoir été témoin oculaire de ce qu'il nous a appris & de ce qu'il a soutenu avec tant de constance? Son témoignage, sur-tout en de pareilles conjonctures, est donc une convic-

tion pour nous ; comme son exemple est encore une instruction, qui nous montre en quelles dispositions nous devons être nous-mêmes à l'égard de la Foi.

Et en effet, Chrétiens, telle doit être la préparation de notre cœur, & tel l'attachement à notre foi, que rien ne soit capable de nous en séparer. Il est vrai que nous ne sommes pas en ces tems, où toutes les puissances du monde liguées contre Jesus-Christ & son Evangile, employoient tout ce qu'elles avoient d'autorité & de forces à poursuivre les Fidéles. Nous ne sommes plus exposés au bannissement & à l'exil, aux fers & à la captivité, aux tourmens & à la mort : nous pouvons faire une profession libre & publique de la sainte Religion que nous avons embrassée dans notre Baptême, & où nous avons été élevés. Mais aussi la profession que nous en faisons maintenant sans danger, & même avec honneur, pour avoir le dégré de mérite & de perfection qui lui est essentiel & absolument nécessaire, doit être accompagnée d'une si ferme résolution, que nous soyons avec le secours de Dieu déterminés à courir tous les périls, à essuyer tous les opprobres, à endurer tout, & à perdre tout, plûtôt que de démentir jamais le saint caractère que nous portons. Or, mes Freres, y

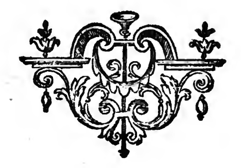
a-t-il lieu de croire que vous soyez ainsi disposés ? & si vous prétendez l'être, par quel monstrueux assemblage voulez-vous accorder avec une foi de créance & de spéculation une infidélité de pratique & de mœurs ? Prenez bien garde à ce que je dis; je demande d'abord s'il y a un fondement solide, pour penser que vous soyez dans cette disposition, que votre foi exige indispensablement de vous; & mille preuves ne doivent-elles pas plûtôt me faire juger que vous êtes dans une disposition toute opposée ? Car comment me persuaderai je que vous auriez la force de tenir contre les menaces des tyrans & contre les efforts des persécuteurs de l'Evangile, quand vous n'aurez pas seulement le courage de résister au respect humain; quand une parole & une vaine raillerie suffit pour vous arrêter, & pour vous déconcerter; quand la moindre violence qu'il faut vous faire, pour accomplir les devoirs du Christianisme, vous paroît insoutenable, & vous désespère; quand au lieu de vous élever contre l'audace de ces libertins, qui par leurs discours impies osent profaner en votre présence ce qu'il y a de plus vénérable & de plus divin dans la Religion, vous leur prêtez l'oreille, vous les écoutez avec attention, souvent avec plaisir; vous leur

applaudiſſez, ou du moins par un ſilence lâche & timide vous les autoriſez; quand vous-mêmes vous aimez tant à raiſonner ſur les Myſtères de la Foi, à former des difficultés ſur certains articles, à cenſurer certaines dévotions que la pieuſe ſimplicité des Fidéles a établies, & qu'un long uſage dans l'Egliſe a confirmées? Avec cela, dis-je, peut-on préſumer que vous ſeriez prêts à livrer les mêmes combats que les Martyrs, & à remporter les mêmes victoires?

Mais vous l'êtes, j'y conſens, & je le veux ſuppoſer: quelle alliance d'ailleurs prétendez-vous faire d'une foi de ſpéculation avec une infidélité d'action? Q'eſt ce qu'une foi ſtérile & ſans œuvres? L'Apôtre S. Jacques ne nous l'a-t-il pas appris, que c'eſt une foi morte? Et qu'eſt-ce donc encore à plus forte raiſon qu'une foi ſi ſainte en elle-même & ſi pure, avec une vie toute mondaine & toute corrompue? C'eſt-à-dire, qu'eſt-ce qu'une foi qui dans ſes maximes combat tous les ſens, & une vie où vous ne cherchez qu'à contenter les ſens, & qu'à ſatisfaire leurs déſirs les plus déréglés? Qu'eſt-ce qu'une foi dont tous les principes vont à mortifier les paſſions & à les détruire, & une vie qui n'eſt employée qu'à nourrir les paſſions les plus

honteuses, qu'à entretenir les plus criminelles habitudes, qu'à s'abrutir dans les plus infâmes plaisirs ? Qu'est-ce qu'une foi qui ne nous enseigne que le mépris du monde & de nous-mêmes, que le renoncement aux biens temporels, que l'humilité, que la charité, que la patience ; & une vie où vous n'êtes attentifs qu'à vous aggrandir dans le monde, où vous ne pensez qu'à vous distinguer selon le monde, où vous ne travaillez qu'à vous enrichir des trésors du monde ; une vie qui se passe en intrigues, en cabales, en procès, en querelles & en dissensions ? Je laisse un plus long détail que tant de fois j'ai déja fait en d'autres discours ; & pour finir celui-ci, j'en reviens à cet avis important que donna Jesus-Christ à saint Thomas, & que je vous donne à vous-mêmes : *Noli esse incredulus, sed fidelis.* Préservons-nous des désordres de l'incrédulité, en nous soumettant à la Foi. Soyons fidéles, & soyons-le d'esprit & de cœur. Soyons le d'esprit, en nous rendant dociles aux vérités de la Foi, & soyons-le de cœur par un zéle ardent pour la Foi. Sur-tout conformons notre vie à notre foi, honorons notre foi par notre vie. Que la Foi soit la régle de toutes nos actions ; que la Foi soit le reméde de toutes nos passions ; que la Foi soit

le principe de toutes nos délibérations. Heureux, ſi nous croyons ainſi : la Foi comme un guide infaillible, nous conduira dans la voie du ſalut, & nous fera parvenir à l'éternelle félicité, que je vous ſouhaite, &c.



SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINT ETIENNE.

Stephanus plenus gratiâ & fortitudine, faciebat prodigia & signa magna in populo.

Etienne plein de grace & de force, faisoit des prodiges & de grands miracles parmi le peuple. Aux Actes, ch. *6.*

IL ne faut pas s'étonner, dit saint Chrysostôme, s'il faisoit des miracles & des prodiges, puisqu'il étoit plein de grace & de force. Dans l'ordre des décrets & des dons divins, l'un s'ensuivoit naturellement de l'autre ; & Dieu ne l'avoit rempli de force & de grace, que parce qu'il en vouloit faire, pour la gloire de l'Evangile & de la Loi de Jesus-Christ, un homme de prodiges & de miracles. Voilà en deux mots le précis de tout ce que nous avons aujourd'hui à considérer, & autant qu'il

nous eſt poſſible, à imiter dans la perſonne du glorieux Martyr, dont nous célébrons la Fête. Arrêtons-nous donc là, Chrétiens, & n'entreprenons pas de rien ajoûter à cet éloge. C'eſt le Saint-Eſprit même qui en eſt l'Auteur; & il n'appartient qu'à lui de donner aux Saints les vraies loüanges qui leur ſont dûes, parce qu'il n'y a que lui, qui connoiſſe & qui diſcerne parfaitement leur ſainteté. Or voici l'idée qu'il nous donne de celle de ſaint Etienne. Il a été plein de grace, & en même tems plein de force. Plein de grace dans l'accompliſſement de ſon miniſtère, & plein de force dans la conſommation de ſon martyre. Cette double plénitude, que je regarde comme le caractère qui le diſtingue, & qui a fait tout ſon mérite devant Dieu & devant les hommes: cette plénitude de grace qui a ſanctifié ſa vie, & cette plénitude de force qui a couronné ſa mort; cette plénitude de grace qui a rendu ſa conduite ſi irrepréhenſible & ſi édifiante, & cette plénitude de force qui a rendu ſa patience & ſa charité ſi héroïque; cette plénitude de grace, en vertu de laquelle il a été un parfait Miniſtre de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt; & cette plénitude de force, en vertu de laquelle il a été non-ſeulement le premier Martyr,

mais un des plus fervens Martyrs de Jesus-Christ ;n'est-ce pas, mes chers Auditeurs, le partage le plus juste que je puis me proposer dans ce discours, puisqu'il est renfermé même & si clairement exprimé dans les paroles de mon texte. *Stephanus plenus gratiâ & fortitudine.* Vous me demandez quels miracles en particulier a fait saint Etienne ? L'Ecriture ne nous les dit pas, & elle se contente de nous assûrer qu'il en a fait d'éclatans, dont le peuple a été témoin : *Faciebat prodigia & signa magna in populo.* Mais je me trompe : elle nous dit en particulier les miracles qu'a fait ce grand Saint, & c'est à moi à vous les marquer. Elle ne nous dit pas les malades qu'il a guéris, ni les morts qu'il a ressuscités ; mais elle nous parle d'autres prodiges, qui pour être d'une espéce différente, ne méritent pas moins le nom de miracles : d'autres prodiges dont nous sommes encore plus sûrs, & qui sont plus capables de contribuer à notre édification. Car elle nous dit les excellentes vertus que saint Etienne a pratiquées, les grands exemples qu'il nous a donnés, les signalées victoires qu'il a remportées sur le monde ; & tout cela pesé dans la balance du Sanctuaire, est au-dessus des miracles mêmes. Elle ne nous dit pas ce

qu'il a fait d'extraordinaire dans l'ordre de la nature; mais elle nous dit ce qu'il a fait de prodigieux dans l'ordre de la grace: elle nous dit les miracles de sa sainteté, les miracles de sa sagesse, les miracles de sa constance, les miracles de son invincible charité. Revenons donc au plan de son panégyrique, que le Saint-Esprit même nous a tracé. Saint Etienne a été plein de grace, & plein de force. Il a été plein de grace dans l'accomplissement de son ministère; & je prétends que cela seul est un miracle de sainteté, dont Dieu s'est servi, comme vous le verrez, pour commencer à former les mœurs du Christianisme naissant, *Stephanus plenus gratiâ:* c'est la premiere partie. Il a été plein de force dans la consommation de son martyre; & je soutiens que cela seul est, non pas un prodige, mais plusieurs prodiges ensemble, qui ont obscurci tout l'éclat & toute la gloire des vertus du Paganisme; *Plenus fortitudine, faciebat prodigia:* c'est la seconde partie. Plein de grace, il a édifié l'Eglise; & plein de force, il a ravi d'admiration non-seulement la terre, mais le Ciel. Plein de grace, il a condamné nos désordres; & plein de force, il a confondu notre lâcheté. Voilà tout mon dessein. Divin Esprit, soutenez-moi, afin que je puisse

traiter dignement un si grand sujet ; & donnez à mes Auditeurs les dispositions nécessaires pour profiter des importantes vérités que je vais leur annoncer. C'est la grace que je vous demande par l'intercession de votre sainte Epouse, à qui j'adresse la priere ordinaire. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. JE m'attache au Texte sacré ; & suivant la remarque de saint Chrysostôme, je fais consister cette grace dont saint Etienne fut rempli, dans les deux qualités, ou dans les deux conditions que demanderent les Apôtres, quand il s'agit d'établir & d'ordonner ceux qui devoient faire dans l'Eglise la fonction de Diacres. Car voici comme ils en parlerent à tous les Disciples assemblés. Choisissez, mes Freres, leur dirent-ils, des hommes qui soient parmi vous d'une probité reconnue, & en même tems d'une sagesse consommée : *Considerate, Fratres, viros ex vobis boni testimonii, plenos Spiritu sancto & sapientiâ, quos constituamus super hoc opus.* Probité & sagesse, que saint Etienne posséda dans un éminent dégré ; & qui lui donnerent non-seulement toute l'autorité, mais toute la grace dont il eut besoin, pour s'acquitter avec honneur du ministère qui lui avoit été confié.

Act. c. 6.

Il

Il ne ſuffiſoit pas qu'il eût pour cela une probité véritable ; mais il lui falloit une probité reconnue, une probité éclatante, une probité éprouvée, & à laquelle toute l'Egliſe rendît hautement témoignage. Car c'eſt ce qu'expriment ces paroles, *Viros boni teſtimonii.* Pourquoi? parce qu'il étoit queſtion d'un emploi auſſi difficile & auſſi délicat dans l'idée même des hommes, qu'il étoit ſaint devant Dieu. Je m'explique. Saint Etienne fut choiſi Diacre, & même le premier des Diacres, *Primicerius Diaconorum :* ainſi l'appelle ſaint Auguſtin. Charge honorable, je l'avoue ; mais qui l'engageoit par une indiſpenſable néceſſité à deux choſes : l'une, d'adminiſtrer les biens de l'Egliſe, dont il étoit par office le diſpenſateur ; l'autre de gouverner les veuves, qui renonçant au monde, ſe conſacroient à Dieu dans l'état de la viduité. Charge où la ſainteté même trouvoit des riſques à courir ; mais où Dieu vouloit que ſaint Etienne ſervît d'exemple à tous les ſiécles futurs. Développons ceci, mes chers Auditeurs, & tirons-en une des plus ſolides morales. *Aug.*

Comme diſpenſateur des biens de l'Egliſe, Etienne étoit reſponſable de ſa conduite à Dieu & aux hommes : premiére

épreuve de sa vertu. Car les Fidéles alors par un esprit de pauvreté vendant leurs fonds, & en apportant le prix aux pieds des Apôtres; les Apôtres d'ailleurs, comme le témoigne saint Luc, s'en déchargeant sur les Diacres & leur en laissant la disposition; & saint Etienne, entre les Diacres ayant un titre de supériorité, par
Chrysost. la prééminence de son rang, *perinde primus*, dit de lui saint Chrysostôme, *ut inter Apostolos Petrus* : il s'ensuit qu'il disposoit plus absolument que les autres des trésors de l'Eglise. Or cet emploi, quoique saint, devoit être pour plusieurs un fatal écueil, & pour les Saints mêmes une dangereuse tentation. Et en effet déja un Apôtre s'y étoit perdu, & Dieu prévoyoit qu'après lui bien d'autres s'y perdroient. Il prévoyoit qu'une des plaies les plus mortelles, dont seroit affligé le monde chrétien dans la suite des siécles, étoit l'énorme abus qu'on y feroit des revenus ecclésiastiques, qui sont proprement ces biens consacrés par la piété des fidéles pour être le patrimoine des pauvres. C'est-à-dire, il envisageoit ces tems malheureux, où les Ministres de l'Eglise dominés & corrompus par une aveugle cupidité, au lieu de distribuer aux pauvres ce patrimoine, le dissiperoient en se l'attribuant à eux-

mêmes. Ces tems où l'avarice, l'ambition, le luxe ayant inondé jusqu'au sanctuaire, ce fonds destiné à la subsistance des membres de Jesus-Christ, seroit prophané, & si j'ose user de ce terme, prostitué à des usages mondains. Dieu, dis-je, prévoyoit ce scandale. Il étoit donc nécessaire, ajoûte saint Chrysostôme, qu'à ce scandale, dont un Apôtre réprouvé avoit été l'auteur, Dieu opposât un exemple, qui en fût le reméde & le correctif : je veux dire, un homme dont la fidélité irréprochâble, dont le parfait désintéressement, dont l'exacte & inaltérable probité dans la dispensation des biens de l'Eglise, fût dès-lors pour ceux qui les posséderoient, une régle vivante & toujours présente, & servît au moins à confondre ceux qui viendroient à se relâcher de leurs obligations dans une matiére aussi essentielle que celle-là. Or je l'ai dit, c'est dans cette vûe, que saint Etienne a été suscité de Dieu ; & c'est ce qui fait une des principales parties de sa sainteté & de son éloge. On lui confie le trésor de l'Eglise ; & il le ménage d'une maniére qui lui attire non-seulement l'approbation, mais la vénération de tout le peuple de Dieu. A peine est-il chargé de cet emploi, que les Grecs cessent de se plaindre, qu'on ne murmure plus contre

les Hébreux ; que ſans diſtinction les pauvres, ſoit étrangers, ſoit domeſtiques, ſont abondamment ſecourus. La charité de ce ſaint Diacre ſuffit à tout ; & avec une vigilance pleine d'équité, il fournit à tous les beſoins d'une multitude, qui pour être par profeſſion pauvre de cœur, n'étoit pas inſenſible à l'indigence, moins encore à la négligence de ceux qui y devoient pourvoir.

Ces biens de l'Egliſe entre les mains de ſaint Etienne ne ſont donc employés, ni à raſſaſſier la cupidité, ni à entretenir la vanité ; ni à ſatisfaire la ſenſualité ; mais il les partage ſelon la meſure de la néceſſité. Ils ne deviennent pas dans la perſonne d'Etienne l'héritage de la chair & du ſang, mais l'héritage de l'orphelin & de l'indigent. Etienne n'en diſpoſe pas comme maître, mais comme ſerviteur prudent & fidéle, qui ſe ſouvient qu'il en doit rendre compte lui-même au ſouverain maître. Ah ! mes Freres, s'écrioit ſaint Bernard, déplorant les déſordres de ſon ſiécle, que ne puis-je voir l'Egliſe de Dieu dans cet ancien luſtre, & dans cette pureté de mœurs & de diſcipline, où elle étoit autrefois. Bern. *Quis mihi det ut videam Eccleſiam Dei, ſicut erat in diebus antiquis !* Et moi je dirois volontiers, touché du même zéle

que ce grand ſaint : que ne puis-je voir des hommes du caractère de ſaint Etienne, pourvûs des bénéfices de l'Egliſe ! des hommes, comme ſaint Etienne, pleins de Religion & de Juſtice : des hommes auſſi perſuadés que ſaint Etienne des obligations attachées aux bénéfices & aux dignités dont ils ſont revêtus ; des hommes auſſi convaincus, que ces dignités & ces bénéfices les engagent à être les peres des pauvres ; qu'à cette ſeule condition, il leur eſt permis d'y entrer ; que l'Egliſe a bien eu le pouvoir de leur en conférer les titres, mais qu'elle n'a jamais pû ni prétendu leur en donner l'entier & abſolu domaine ; qu'ils n'en ſont les propriétaires que pour les autres, & qu'ils n'ont droit d'en recueillir les fruits que pour les répandre par-tout où il y a des misères à ſoulager. Que n'ai-je la conſolation de voir des hommes pénétrés de ces vérités, & agiſſants ſelon ces principes ! C'eſt vous, Seigneur, qui les formez, ces dignes ſujets : c'eſt vous & vous ſeul, qui pouvez faire revivre dans votre Egliſe cet eſprit de ſaint Etienne, que la corruption de l'eſprit du monde ſemble y avoir éteint. Si ceux qui joüiſſent de ces ſacrés revenus en comprenoient bien la nature, ils n'en craindroient jamais aſſez les conſéquences : bien loin de s'ap-

plaudir d'en avoir la possession, ils gémiroient sous le fardeau d'une telle administration ; bien loin d'en désirer la pluralité, ils en redouteroient même, pour m'exprimer de la sorte, la singularité & l'unité. Pourquoi ces biens sont-ils si funestes à plusieurs, & pourquoi leur attirent-ils la malédiction de Dieu? parce qu'on ne pense à rien moins qu'au saint usage qu'il en faudroit faire ; parce qu'uniquement occupé des avantages temporels qu'on y recherche & qu'on y trouve, on s'en fait aux dépens des pauvres une matiére continuelle de sacrilége & de larcin. Je dis de larcin, en s'appropriant par une criminelle usurpation, des aumônes que la charité des fondateurs avoit destinées à l'entretien du troupeau de Jesus-Christ. Et c'est pour corriger cet abus, que je vous propose l'exemple de saint Etienne. Exemple contre lequel ni la coutume ni l'impunité, ni l'erreur ne prescriront jamais, & qui seul suffira pour vous confondre au jugement de Dieu.

Non-seulement Etienne en vertu de la commission qu'il avoit reçûe, étoit chargé du trésor de l'Eglise, mais de la conduite des veuves qui vivoient séparées du monde, & dévoüées au culte divin. C'étoit à lui de les instruire, de les diriger, de les consoler, & par conséquent de traiter

souvent avec elles, de les voir & de les écouter. Or c'est ici que Dieu mit encore à l'épreuve toute sa probité ; c'est ici que parut avec éclat l'intégrité de ses mœurs, & que le témoignage public lui fut également avantageux & nécessaire. Car ne vous persuadez pas que la charité, ni même que la sainteté des premiers Chrétiens le dût garantir de la censure, s'il y eût donné quelque lieu. Au contraire, plus le Christianisme étoit saint, plus devoit-on être disposé à condamner sévérement jusqu'aux moindres apparences. Outre que la charité de ces premiers siécles n'étoit pas exempte de toute imperfection humaine (car déja la jalousie s'étoit glissée dans les cœurs, déja l'esprit de dissension avoit formé des partis ;) quelque sainte que fût l'Eglise, elle étoit composée d'hommes ainsi qu'elle l'est aujourd'hui, & l'on y jugeoit à peu près des choses comme nous en jugeons. L'histoire de saint Etienne ne nous le prouve que trop. Il n'auroit donc pas évité les fâcheux & sinistres jugemens que l'on eût fait de lui, s'il s'étoit démenti de l'inviolable régularité dont il faisoit profession. Mais c'est justement par cette régularité inviolable qu'il se soutient ; & voici, mes chers Auditeurs, ce que je vous prie de bien observer. Quoique l'engage-

ment où se trouve saint Etienne de converser avec un sexe si foible lui-même & si capable d'affoiblir les plus forts, soit une de ces fonctions qui dans tous les tems ont donné plus de prise à la médisance ; par un effet tout opposé, c'est ce qui augmente l'opinion & la haute estime qu'on a conçûe de sa personne. Sa réputation est si bien établie que la plus rigide censure est forcée sur ce point de la respecter. Etienne à la fleur de son âge, & dans l'exercice de son ministère, converse avec des femmes, dirai-je sans scandale ? c'est peu si vous le voulez : dirai-je sans reproche ? c'est beaucoup : dirai-je sans soupçon ? c'est encore plus ; mais ce n'est point assez : car il le fait avec honneur : il le fait avec fruit, il le fait avec une édification qui se communique à toute l'Eglise. Voilà ce qui approche du miracle. Voulez-vous voir, Chrétiens, de quelle distinction & de quel poids est cette loüange pour Etienne ? souvenez-vous de ce qu'ont eu à essuyer les plus grands Saints en de pareilles occasions. Souvenez vous de ce qu'il en coûta à saint Jérôme. C'étoit un homme vénérable & par sa doctrine & par son austérité, un homme crucifié & mort au monde, un homme dont la vie étoit une affreuse & perpétuelle pénitence. Toutefois quelles

perſécutions, quoiqu'injuſtes, n'eut-il pas à ſoutenir ? quels bruits, quoique mal fondés, la critique ne répandit-elle pas contre ſa conduite ? Malgré les ſages précautions dont il uſa, dans la direction de ces illuſtres Romaines qu'il avoit gagnées à Dieu, de quelles couleurs, quoique fauſſes, n'entreprit-on pas de le noircir ? de quelles apologies n'eut-il pas beſoin pour juſtifier ſon zéle, quoique ſaint, & ſes intentions, quoique pures ? Quelles plaintes n'en faiſoit-il pas, & comment lui-même s'en eſt-il expliqué ? Choſe étrange, ce ſont ſes propres paroles dans une de ſes Epîtres ! Avant que je connuſſe Paule, tout l'univers ſe déclaroit en ma faveur. Il n'y avoit point d'éloge qu'on ne me donnât ; point de vertu qui ne fût en moi ; point de place où je n'euſſe droit de prétendre, juſques là qu'on me jugeoit digne du ſouverain Pontificat : *Antequàm domum ſanctæ Paulæ noſſem, totius in me urbis conſonabant ſtudia ; dignus ſummo ſacerdotio decernebar ; dicebar humilis, ſanctus, diſcretus.* Hieron. Mais depuis, ajoûtoit-il, que j'ai commencé à honorer cette ſervante de Dieu, & à prendre ſoin de ſon ame, dès-là par une bizarre révolution, tout s'eſt ſoulevé contre moi ; on ne m'a plus trouvé aucun mérite ; j'ai ceſſé d'être ce que j'étois, & toutes mes

Ibid. vertus m'ont abondonné : *Sed postquam illam pro merito suæ castitatis colere cœpi, omnes me illicò deseruere virtutes.*

Que veux-je conclure de là, Chrétiens ? vous le voyez : que comme il n'y a rien à quoi la censure s'attache plus malignement, qu'à ce qui regarde ces fréquens entretiens des Ministres de Jesus-Christ avec ses épouses ; rien où il soit plus difficile à un serviteur de Dieu d'avoir pour soi le suffrage du public, puisque les Saints mêmes les plus autorisés, tel qu'étoit entre les autres saint Jérôme, y sont à peine parvenus : aussi n'est-il rien, où ce qui s'appelle exactitude de devoir, sainteté de mœurs, irrépréhensibilité de vie, soit plus nécessaire, & tout ensemble plus glorieux. C'est donc là ce qui fait la gloire de saint Etienne. Car pourquoi est-il respecté, révéré, canonisé par la voie publique, dans un ministère où les autres sont si sujets à être calomniés & décriés ? Ah, mes Freres, répond saint Augustin, ne vous en étonnez pas. C'est qu'il étoit rempli de cette grace qui rend les hommes parfaits selon Dieu & selon le monde : *Stephanus autem plenus gratiâ.* C'est que pour correspondre à cette grace, il avoit toute la vigilance & tous les égards que demandoit l'honneur de sa profession. C'est qu'agissant par le mou-

vement de cette grace, il se comportoit envers le sexe dévot comme un homme au-dessus de l'humanité; avec la pureté d'un Ange, & la modestie d'une Vierge; grave sans affectation, prudent sans dissimulation, mortifié & austère sans dureté, charitable & doux sans foiblesse. C'est qu'étant sanctifié par l'onction de cette grace, on pouvoit à la lettre dire de lui qu'il étoit cet ouvrier dont parle l'Apôtre, qui marche la tête levée, & qui ne fait rien dont il puisse rougir : *Operarium inconfusibilem.* Pour cela, reprend saint Augustin, on lui donne la conduite des femmes, & par-là il reçoit authentiquement le témoignage qu'on lui doit, de la plus épurée, de la plus solide, & de la plus consommée vertu : *Virgo præponitur fœminis, & in hoc testimonium accipit integerrimæ castitatis.* Par-là il s'acquiert l'estime, non seulement des domestiques de la foi, mais des étrangers. Par-là il triomphe de ses ennemis, qui transportés de fureur, après avoir fait de vains efforts pour opprimer son innocence, grincent des dents contre lui, parce que toutes les accusations dont ils le chargent, se détruisent d'elles-mêmes, & ne peuvent rien contre cet honorable témoignage que lui rend malgré eux la vérité : *Dissecabantur cordibus suis, & stride-*

2. Tim. c. 2.

Aug.

Act. c. 7.

bant dentibus in eum. Par-là, dis-je, il triomphe de la calomnie, & c'étoit aussi le grand moyen, le moyen unique d'en triompher. Car pour continuer à faire de cet éloge notre instruction particuliére, prétendre être à couvert de la médisance sous un autre voile que celui de l'innocence ; espérer que les hommes nous épargneront, tandis que nous ne marchons point dans les voies droites ; croire qu'on excusera nos vices par la considération de nos personnes : c'est nous flatter, Chrétiens, & nous méconnoître. Fussions-nous les Dieux de la terre, on nous jugera ; & s'il y a du foible en nous, on nous condamnera. Il n'y a que la probité, & la probité reconnue, qui puisse être au-dessus des discours & des jugemens du monde.

Venons au détail, & développons ce point de morale si naturellement enfermé dans mon sujet. Ainsi mes chers Auditeurs, prétendre, sur-tout dans le siécle où nous vivons, échapper à la malignité du monde par une autre voie que par celle d'une exacte & constante régularité. Pour une femme, par exemple, se persuader qu'elle pourra se donner impunément toute sorte de liberté, sans que l'on pense à elle, ni qu'on parle d'elle ; qu'il lui sera permis d'entretenir tels commerces qu'il

lui plaira, ſans qu'on en tire des conſéquence au préjudice de ſon honneur; qu'elle aura droit d'avoir dans le monde des liaiſons dangereuſes & ſuſpectes, ſans qu'on ait droit de s'en ſcandaliſer; & que quoi quelle faſſe, on ſera obligé à ne rien croire, à ne rien ſoupçonner, à ne rien voir; ou plûtôt, qu'on ſera obligé à s'aveugler ſoi-même, pour la ſuppoſer réguliére & ſage, n'eſt-ce pas une prétention auſſi chimérique qu'injuſte? Cependant c'eſt la prétention de tant de femmes mondaines. On veut avoir tout le crédit de la bonne vie, & toute la réputation de la vertu, ſans qu'il en coûte de ſe contraindre, ni de s'aſſujettir à aucune régle. Diſons-mieux: on veut avoir tout le crédit de la vertu & de la bonne vie avec toute l'indépendance du libertinage & du vice. Ainſi verrez-vous des femmes engagées dans des ſociétés que la charité même la plus indulgente ne peut excuſer, ni favorablement interpréter, ſe piquer néanmoins d'être exemptes de reproche, vouloir qu'on les eſtime telles, trouver mauvais qu'on n'en convienne pas, prendre à partie ceux qui en doutent, & qui ſe malédifient de leurs actions; & cela ſous prétexte de l'obligation que Dieu nous impoſe de ne point juger. Obligation ſur laquelle elles ſont élo-

quentes, parce qu'elles y sont intéressées, sans considérer que si ce principe avoit toute l'étendue qu'elles lui donnent, les plus honteux désordres régneroient tranquillement dans le monde, puisqu'il ne seroit plus permis d'en condamner les apparences, qui néanmoins en font tout le scandale, & que les apparences ainsi autorisées en fomenteroient les plus pernicieux effets. Mais ce sont, me direz-vous, des jugemens téméraires qu'on fait de moi; & moi je prétends que ce sont des jugemens raisonnables, prudens, bien fondés. Ils peuvent être faux : mais dans la conduite peu circonspecte que vous tenez, ils ne peuvent être téméraires. Car vous devez sçavoir que tout jugement désavantageux n'est pas jugement téméraire; & que souvent dans la matiére dont je parle, moins de chose que vous ne pensez, suffit pour nous mettre en droit de prononcer. Et en effet, du moment que vous ne gardez pas les bienséances qui conviennent à votre état ou à votre sexe, & que vous vous donnez certaines libertés qui choquent les loix de la modestie & de la prudence chrétienne, vous justifiez tous les jugemens que je fais de vous. Si je me trompe, en me scandalisant, vous êtes responsable devant Dieu de mon scandale & de mon erreur.

Mais cet homme, ajoûtez-vous, dont on me reproche la fréquentation comme un crime, est l'homme du monde à qui je dois le plus de reconnoissance, & qui m'a le plus sensiblement obligée ? Que concluez-vous de-là ? En est-il moins homme ? En est-il moins dangereux pour vous ? En êtes-vous moins un objet de passion pour lui ? N'est ce pas pour cela même que vous devez le craindre, & que ce qui seroit peut-être indifférent à l'égard d'un autre, doit à son égard allarmer votre conscience, & vous troubler ? C'est en ceci, mes chers Auditeurs, plus qu'en tout le reste, qu'il faut accomplir le précepte de l'Apôtre, lequel nous ordonne de faire le bien, non-seulement devant Dieu qui en est le Juge, mais devant les hommes qui en sont les témoins. *Providentes bona, non tantùm coram Deo, sed etiam coram omnibus hominibus.* Rom. c. 12. Voilà en quoi saint Etienne s'est signalé, & ce qu'a opéré dans sa personne la grace dont il étoit rempli : *Stephanus plenus gratiâ.*

Mais allons plus avant. J'ai dit qu'en prêchant Jesus-Christ, Etienne avoit fait paroître dans son ministère, une sagesse toute divine, & je n'en veux point d'autre preuve que cet incomparable discours qu'il fit dans la Synagogue, lorsque toutes les

fectes du Judaïfme s'étant élevées contre lui, il foutint feul la caufe de Dieu, & l'honneur de l'Evangile. Vit-on jamais dans un difcours tant de dignité avec tant de modeftie, tant de véhémence avec tant de douceur, tant de force avec tant d'infinuation, tant de fermeté avec tant de charité ; & ne fut-ce pas là le plus évident témoignage de la haute & fublime fageffe qui l'éclairoit ? Avec cela faut-il s'étonner s'il eut le don de perfuader, ou du moins de confondre les Juifs les plus paffionnés pour leur Loi ? Vous êtes infidéles à Dieu, leur difoit-il, animé de zéle, & ne refpirant que leur converfion, (car pour votre édification, Chrétiens, fouffrez que je le rapporte ici en propres termes ce difcours de faint Etienne, qui eft fans contredit un des monumens les plus authentiques du Chriftianifme,) vous êtes infidéles à Dieu, mais je n'en fuis point furpris. Vous reffemblez à vos Peres. Tel a été leur aveuglement & leur fort malheureux ; ainfi ont-ils par leur conduite irrité Dieu dès les premiers tems. Voyez comme ils trahirent Jofeph le plus innocent des hommes, & la figure du Meffie, en le vendant à des étrangers. Voyez comme ils traiterent Moyfe, leur Légiflateur & leur Chef, en murmurant contre fes ordres, en fe révoltant malgré

ses miracles, en adorant un veau d'or pour lui faire insulte : c'étoit ce Moyse qui leur promettoit un Dieu Sauveur, & ils ne l'ont pas cru. Voyez comme ils ont reçû les Prophétes : en est-il venu un seul, qu'ils n'aient pas persécuté ? Dites-moi celui dont ils ont épargné le sang : & néanmoins ces Prophétes étoient les Députés de Dieu, & leur annonçoient la venue du Christ. Il n'est donc pas surprenant, concluoit Etienne, que leur mauvais exemple vous ait séduits. Mais ce que je déplore, c'est que vous ne vouliez pas enfin ouvrir les yeux ; que vous ne profitiez pas de leur malheur, & qu'au lieu de vous rendre sages par la vûe des châtimens que Dieu a exercés sur eux, vous remplissiez la mesure de leurs crimes, & vous deveniez encore plus coupables qu'eux : car ils n'ont fait mourir que les Prophétes & les Précurseurs du Messie ; & vous avez crucifié le Messie même, & le Dieu des Prophétes. C'est ainsi, dis-je, que saint Etienne pressoit les Juifs, sans qu'aucun d'eux pût résister à la sagesse & à l'esprit divin qui parloit en lui : *Et non poterant resistere sapientiæ & spiritui qui loquebatur.* S'il eût dit tout cela avec fierté, & d'une maniere impérieuse, en les convainquant même par ses raisons, il les auroit aigris : mais parce qu'il étoit plein de sagesse,

Act. c. 6.

il accompagnoit tout cela de tant de grace, de ménagement, de respect pour leurs personnes, qu'il montroit bien que c'étoit en effet la sagesse qui parloit par sa bouche.
Ibid. c. 7. *Viri Fratres, & Patres, audite* : Mes Freres, ajoûtoit-il, écoutez-moi ; c'est pour votre salut que Dieu m'inspire le zéle dont je suis touché. Je ne suis ni un inconnu, ni un étranger à votre égard. Je fais profession de la même Foi que vous. Je suis comme vous de la race d'Abraham. Je vous honore tous comme mes Peres ; mais encore une fois ne méprisez pas ma parole. Rendez-vous à mes remontrances, & ne rejettez pas la grace que Dieu vous offre, par mon ministère. Il parloit, Chrétiens, comme un Ange du Ciel, & ses ennemis même appercevoient dans son visage je
Ibid. ne sçai quoi de céleste : *Et intuebantur vultum ejus tanquam vultum Angeli stantis inter illos.* Mais enfin parce qu'il en voit quelques-uns, malgré de si salutaires avertissemens, persister dans leur incrédulité, son zéle s'enflamme, & il en vient aux re-
Ibid. c. 7. proches & aux menaces. *Durâ cervice & incircumcisis cordibus, vos semper Spiritui sancto resistitis.* Allez, ames indociles, esprits durs, cœurs incirconcis, vous êtes parvenus au comble de l'obstination, & il n'y a rien à attendre de vous qu'une éter-

nelle résistance au Saint-Esprit & à la vérité. Hé bien, confirmez vous dans votre malice, achevez ce que vos Peres ont commencé, soyez des réprouvés comme eux : *Sicut Patres vestri, ita & vos.* Autant de foudres, mes chers Auditeurs, qui partoient de la bouche de saint Etienne, tandis que les Juifs confondus demeuroient dans le silence : pourquoi ? parce que c'étoit la sagesse, non pas de l'homme, mais de Dieu qui s'expliquoit par l'organe de ce fervent Prédicateur. *Ibid.*

Or à combien de pécheurs pourrois-je adresser ces reproches qu'Etienne faisoit à une nation aveugle & rebelle ? Il y a si long-tems, Chrétiens, qu'on vous prêche dans cette Chaire les vérités du salut : Dieu vous a envoyé des Ministres de son Evangile, qui vous ont même persuadés ; des Prédicateurs éloquens & touchans, que plusieurs ont écouté avec fruit. Si donc il y avoit ici de ces cœurs indomptables & infléxibles de qui saint Etienne parloit, *Durâ cervice, & incircumcisis cordibus :* pourquoi, leur dirois-je, vous obstinez-vous à ne pas sortir de votre désordre ; & pourquoi opposez-vous aux saintes maximes de la sagesse chrétienne dont on a soin de vous instruire, une fausse sagesse du monde qui est ennemie de Dieu ?

Car voilà, hommes du ſiécle, ce qui vous endurcit, & ce qui vous perd. Comme les Juifs vouloient être ſage ſelon leur Loi, & non pas ſelon la loi de Jeſus-Chriſt, vous voulez être ſages ſelon le monde, prudens ſelon le monde, intelligens, prévoyans, habiles ſelon le monde: vous voulez accorder Jeſus-Chriſt avec le monde, ſon Evangile avec les loix du monde, ſon eſprit avec l'eſprit du monde. Tout convaincus que vous êtes de vos devoirs envers Dieu, vous ne pouvez vous réſoudre à aller contre le torrent du monde, vous craignez la cenſure du monde, vous vous faites une obligation & une néceſſité de vous conformer aux uſages du monde, & de vivre comme on vit dans le monde. Tel eſt le principe de cette dureté de cœur, qui comme un obſtacle invincible arrête votre converſion. Or penſez-vous que ces Juifs ſoulevés contre Jeſus-Chriſt, & dont ſaint Etienne avoit entrepris de combattre l'infidélité, fuſſent plus coupables que vous dans leur endurciſſement & dans leur impénitence? Je ſoutiens, moi, que votre endurciſſement eſt ſans comparaiſon plus criminel, & que par mille endroits, leur impénitence a dû paroître devant Dieu plus excuſable & plus pardonnable que la vôtre.

Non, mes chers Auditeurs, ne nous flattons point : ces Juifs que saint Etienne a confondus, quelques idées que nous en ayons, étoient moins infidéles que nous. Ils péchoient par un faux zéle de religion, & nous péchons par un fonds de libertinage qui va souvent jusqu'à l'irréligion. Ils fermoient leurs oreilles & leurs cœurs à la parole de Dieu, & nous par un outrage encore plus grand, nous n'entendons cette parole que pour en être les Censeurs & les Prévaricateurs. Ils résistoient au Saint-Esprit, mais dans un tems où le Saint-Esprit étoit à peine connu : notre confusion est que ce divin Esprit ayant rempli tout l'univers de ses lumiéres, & sanctifié le monde par sa venue, il trouve en nous la même résistance ; & qu'après les merveilleux effets & les prodigieux changemens, dont son adorable mission a été suivie, on puisse encore nous dire : *Vos semper Spiritui sancto resistitis.* La source de ce déréglement, je le répéte, c'est cette malheureuse sagesse du monde dont nous sommes prévenus. Car avec cela il est impossible que Dieu se communique à nous, puisque cette sagesse du monde, selon saint Paul, est une sagesse charnelle, & que Dieu est un pur esprit. Tout ce que Dieu opère en nous, cette sagesse du monde le détruit,

Dieu nous éclaire, & cette ſageſſe du monde nous aveugle; Dieu nous anime, & nous excite, & cette ſageſſe du monde nous rend froids & lâches; Dieu nous donne des déſirs de pénitence, & cette ſageſſe du monde les étouffe. Il faut donc, ſi je veux que l'eſprit de Dieu agiſſe en moi, que je renonce à cette fauſſe ſageſſe, & que la premiére régle de ma conduite ſoit la ſageſſe évangélique. Non, je ne veux plus vivre ſelon les loix de cette ſageſſe mondaine que Dieu réprouve. Non-ſeulement je déteſte les folies du monde, les extravagances du monde, mais la ſageſſe même du monde; car ce monde ennemi de Dieu eſt réprouvé juſques dans ſa ſageſſe, & ſa ſageſſe prétendue eſt ſon déſordre capital. S'il affectoit moins d'être ſage, tout monde qu'il eſt, il ſeroit moins corrompu, puiſqu'il eſt évident que ſa plus dangereuſe corruption vient de l'orgueil que lui inſpire la ſageſſe dont il ſe pique. Je veux donc en m'attachant pour j'amais à la maxime de l'Apôtre, devenir fou ſelon le monde, pour être ſage ſelon Dieu; paſſer pour inſenſé aux yeux du monde, afin d'être fidéle & chrétien aux yeux de Dieu. *Si quis videtur ſapiens eſſe in hoc ſæculo, ſtultus fiat, ut ſit ſapiens.* (1. Cor. c. 3.) Revenons à l'éloge de ſaint Etienne. Vous l'avez vû plein de

grace dans l'accompliſſement de ſon miniſtère ; voyez-le maintenant plein de force dans la conſommation de ſon martyre. C'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

II. PARTIE.

C'Eſt un Payen qui l'a dit, & la ſeule raiſon humaine, indépendamment de la Foi, lui a ſuffi pour le comprendre : il n'y a point de ſpectacle plus digne de Dieu, qu'un homme aux priſes avec la mauvaiſe fortune, & qui triomphe par ſa conſtance de ſes diſgraces & de ſes malheurs : *En ſpectaculum ad quod reſpiciat intentus operi ſuo Deus, vir compoſitus cum malâ fortunâ.* Senec. Je puis, Chrétiens, pour la gloire de notre Religion, enchérir ſur la penſée de ce Philoſophe, & vous faire voir dans la perſonne de ſaint Etienne un ſpectacle encore plus divin ; je veux dire, un homme non pas ſimplement aux priſes avec la mauvaiſe fortune, mais livré à la cruauté & à la rage de tout un peuple, qui l'accable de coups, & dont il triomphe par ſon héroïque patience. Un homme vainqueur de ſoi-même, & qui ſupérieur à tous les ſentimens de la nature, triomphe de la haine de ſes ennemis par ſon héroïque charité. Deux miracles où notre Saint a fait éclater cette force dont il étoit rempli : *Plenus fortitudine, faciebat prodigia, & ſigna*

magna in populo. Deux prodiges dignes de l'attention de Dieu : *Spectaculum ad quod respiciat intentus operi suo Deus.* Le prodige de la patience de saint Etienne dans toutes les circonstances de sa mort, & le prodige de sa charité envers les auteurs de sa mort. Or si ces deux prodiges ont servi de spectacle à Dieu, pouvez-vous, mes chers Auditeurs, être assez attentifs à les contempler, tandis que je vous les propose comme des modéles qui doivent vous instruire & vous édifier.

Saint Etienne est le premier qui ait souffert la mort pour Jesus-Christ; c'est-à-dire, qu'il a été le premier témoin de la divinité de Jesus-Christ, le premier Confesseur de son nom, le premier Martyr de son Evangile, le premier combattant des Armées de Dieu, en un mot le premier Héros du Christianisme & de la Loi de grace. Ainsi l'Eglise le reconnoît-elle dans la solemnité de ce jour. Et afin que vous ne pensiez pas que cette primauté soit un vain titre, qui n'ajoûte rien au mérite du sujet; souvenez-vous de ce qui arriva en figure au peuple Juif, lorsque poursuivi par Pharaon, il se trouva réduit à la nécessité inévitable de traverser la mer rouge, pour se délivrer de l'oppression & de la servitude des Egyptiens. C'est S. Chrysostôme qui fait

fait cette remarque. Moyse par une vertu divine, ayant étendu sa main sur les eaux, les avoit déja divisées, & montroit aux Israëlites dans la profondeur de cet abysme qui venoit de s'ouvrir à leurs yeux, le chemin qu'ils devoient prendre, & qui les devoit sauver. Toutes les Tribus étoient rangées en ordre de milice : mais quelque confiance qu'ils eussent tous dans la protection de leur Dieu, chacun frémissoit à la vûe de ce passage; les flots élévés & suspendus de part & d'autre faisoient trembler les plus hardis. Que fait Moyse? Pour les rassûrer & les fortifier, il marche le premier, il entre dans ce gouffre affreux, le franchit, arrive heureusement à l'autre bord, & détermine par son exemple & par son intrépidité tout le reste du peuple à le suivre: figure, dont voici l'accomplissement dans saint Etienne. Le Sauveur du monde qui fût souverainement & par excellence le Conducteur du peuple de Dieu, mourant sur la Croix, avoit ouvert à ses Elûs, pour arriver au terme du parfait bonheur, une voie aussi difficile que nouvelle, sçavoir, la voie du martyre, qui selon la pensée des Peres, devoit faire par l'effusion du sang, comme une espéce de mer rouge, dans l'Eglise. Un nombre infini de Chrétiens étoit destiné à essuyer, si je puis par-

ser de la sorte, le passage de cette mer; mais parce qu'ils étoient foibles, il falloit les encourager, & les soutenir. Qu'a fait Dieu, ou plûtôt qu'a fait saint Etienne suscité de Dieu, pour être leur Chef après Jesus-Christ ? Comme un autre Moyse, il s'expose le premier, il marche à leur tête, il les attire par son exemple, en leur faisant voir que la mort endurée pour Dieu, que la voie du sang répandu pour le nom de Jesus-Christ, est un chemin sûr qui conduit à la gloire & à la vie : & voilà ce qui lui acquit la qualité de Prince des Martyrs. Après lui tous les autres sont devenus inébranlables, & les plus sanglantes persécutions ne les ont point étonnés : mais ils marchoient sur les pas de saint Etienne; c'étoit saint Etienne qui les animoit tous : & s'il m'est permis de le dire, ils participoient tous à la plénitude de sa force : *Plenus fortitudine.*

Ce n'est pas assez : outre qu'il souffre le premier, il souffre de tous les genres de martyre un des plus cruels. Car on le condamne à être lapidé : supplice prescrit pour punir le plus grand des crimes, qui fut le blasphême contre la Loi, dont on accusoit Etienne. Que dis-je ? Ce supplice eut quelque chose encore pour lui de singulier, & le voici : au lieu d'y procéder

dans l'ordre, & selon les formes de la justice, on le fait avec emportement & avec fureur : *Et impetum fecerunt unanimiter in eum.* On se jette sur ce saint Diacre, on l'outrage & on l'insulte, on l'entraîne hors de la Ville ; & là sans nul sentiment d'humanité, après avoir déchargé sur son sacré corps une grêle de pierres, on le laisse expirer dans les plus violentes douleurs. Que vit-on jamais de plus barbare ? Mais aussi vit-on jamais rien de plus surprenant que la patience de cet illustre Martyr ? Sous cette grêle de pierres il demeure ferme & immobile ; il conserve au milieu de son tourment toute la tranquillité & toute la paix de son ame ; il s'entretient avec Jesus-Christ, il lui recommande les besoins de l'Eglise, il pense à la conversion de Paul. Quel miracle de force ! Il est si grand, que le Fils de Dieu en veut être lui même spectateur. Car c'est pour cela qu'il se léve de son Thrône, & que touché de ce prodige, il se tient debout, pour le considérer: *Video Cœlos apertos, & Filium hominis stantem à dextris Dei :* Il ne se léve pas, dit saint Ambroise, pour compatir à saint Etienne ; une si heureuse mort n'étoit pas un objet de compassion : mais il se léve pour voir combattre son serviteur, dont il regarde la patience comme son propre

Act. c. 7.

Ibid.

Ambr. triomphe : *Surgit exultans de victoriâ famuli sui, & illius patientiam suum ducens triumphum.* Il se léve pour être plus prêt à recevoir dans le sein de la gloire ce généreux Athlête de la Foi : *Surgit ut paratior sit ad coronandum Athletam.* Car c'est bien ici, Seigneur, que vous vérifiâtes à la lettre ces paroles du Pseaume : *Posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso.* Les Juifs accabloient Etienne de pierres, & vous vous serviez de ces pierres pour le couronner. Ils lui en faisoient un supplice, & vous lui en faisiez un diadême d'honneur. Leur cruauté sembloit être de concert avec votre magnificence ; vous vouliez mettre sur sa tête une couronne de pierres précieuses, & ils vous en fournissoient la matiére. En effet, quelles pierres furent jamais plus précieuses que celles qui produisirent à l'Eglise ce premier Martyr de notre Religion ?

Psal. c. 20.

Or pour nous appliquer ceci, Chrétiens, sçavez-vous ce qui m'afflige ? C'est la comparaison que je fais de notre lâcheté avec cette force héroïque de saint Etienne. Je dis de notre lâcheté, soit dans les maux de la vie que nous avons à supporter, soit dans les biens dont nous avons à user, puisque dans l'un & dans l'autre état nous la faisons également paroître.

Car voilà, mes chers Auditeurs, ce que nous devons aujourd'hui nous reprocher devant Dieu. Saint Etienne avec un courage invincible a soutenu le plus rigoureux martyre, & nous dans les moindres épreuves nous témoignons des foiblesses honteuses: une légère disgrace, une contradiction, une humiliation nous fait perdre cœur; & de-là viennent ces abattemens, ces chagrins, ces impatiences, & ces désespoirs où notre vie se passe. De-là ces troubles qui nous agitent, qui nous désolent, qui nous ôtent toute attention à nos devoirs les plus essentiels, qui nous causent de mortels dégoûts pour les plus saints exercices de la piété, qui nous mettent dans une espéce d'impuissance de nous élever à Dieu, qui ébranlent jusqu'aux fondemens de notre Foi, & qui nous font non-seulement croire que Dieu nous abandonne, mais souvent douter s'il y a un Dieu & une providence, ne considérant pas, aveugles & insensés que nous sommes, & ne voyant pas que c'est par-là même que nous devons être convaincus qu'il y a un Dieu qui nous gouverne, & une providence qui veille sur nous, puisqu'il est vrai qu'à notre égard, comme à l'égard de saint Etienne, les persécutions & les croix sont la précieuse matiére dont notre couronne doit

être formée ; que ſans cela le Royaume de Dieu ne ſeroit plus cette place de conquête qui ne peut être emportée que par violence ; que c'eſt pour cela que nous ſommes les enfans des Saints, & que nous n'avons pas encore réſiſté comme eux juſqu'à verſer du ſang.

Tel eſt, dis-je, le premier ſujet de ma douleur, & voici l'autre encore plus touchant. Saint Etienne plein de force a triomphé des tourmens & de la mort ; & nous tous les jours nous ſommes vaincus par la molleſſe, & par les douceurs de la vie. Ah, mes Freres, diſoit ſaint Cyprien, parlant au peuple de Carthage, il eſt bien étrange que la paix dont joüit préſentement l'Egliſe, n'ait ſervi qu'à nous corrompre & à nous pervertir. Tant que la perſécution a duré, nous étions vifs & ardens ; mais maintenant que le Chriſtianiſme reſpire, nous languiſſons. Nous n'avons plus à combattre que nous-mêmes, & nous ſuccombons ; nos vices ſont nos ſeuls perſécuteurs, & nous leur cédons. C'eſt l'oiſiveté qui nous affoiblit, c'eſt la proſpérité qui nous relâche, c'eſt le plai-
Cypr. ſir qui nous enchante : *Et nunc frangunt otia, quos bella non vicerant.* Je vous dis de même, mes chers Auditeurs : notre confuſion eſt, que la Foi ayant été dans les

Martyrs victorieuse de la barbarie & de l'inhumanité, elle soit aujourd'hui dans la plûpart des Chrétiens esclave de la volupté & de la sensualité. Car il faut l'avoüer, & en rougir ; on ne sçait plus de nos jours ce que c'est que la force chrétienne ; on ne pense pas seulement à résister au péché ; on ne se met pas même en défense contre l'iniquité du siécle. Des trois ennemis du salut que l'Apôtre nous marque, le Démon, la chair & le monde, le plus redoutable c'est la chair : mais bien loin de la traiter en ennemie, on la flatte, on l'épargne, on la nourrit, autant qu'il est possible, dans les délices, & l'on se trouve ensuite honteusement asservi & livré à ses désirs impurs. Le plus artificieux c'est le Démon ; & bien loin d'être en garde contre lui, on est d'intelligence avec lui, on se plaît à en être tenté, ou plûtôt on se suscite à soi-même des tentations plus dangereuses que toutes celles qui viennent de lui. Le plus contagieux c'est le monde ; & bien loin de le fuir, on le recherche, on l'idolâtre, on en veut être approuvé & applaudi, on se fait un mérite de s'y attacher. Ces armes spirituelles dont le même saint Paul vouloit que nous fussions revêtus, pour repousser des ennemis si formidables ; c'est-à-dire, ce bouclier de la Foi, cette cui-

raſſe de la juſtice, ce glaive de la parole de Dieu, on ſe rend tout cela inutile, parce qu'on n'en fait aucun uſage. Ces moyens établis de Dieu pour ſe fortifier contre les attaques & les ruſes du tentateur, c'eſt-à-dire, la pénitence, la vigilance, la perſévérance dans la priére & dans les bonnes œuvres, ne nous ſervent à rien, parce qu'on refuſe de les prendre; on ſe rebute de tout, on s'effraie de tout; les moindres difficultés ſont des monſtres pour nous, & de ſpécieux prétextes, pour ne rien entreprendre, ou pour tout quitter. Ce n'eſt pas qu'on n'en ait des remords; ce n'eſt pas qu'on ne s'apperçoive bien que le relâchement où l'on vit, eſt directement oppoſé à l'eſprit de l'Evangile : mais on ſe contente d'en accuſer ſa foibleſſe, ſans l'imputer jamais à ſon infidélité ni à ſa malice. Votre foibleſſe, mon cher Auditeur? Et à qui eſt-ce de la vaincre qu'à vous-même? Or quelles violences vous faites-vous, quelles victoires remportez-vous? Vous êtes foible dans les moindres rencontres, mais que ſeroit-ce donc s'il falloit rendre à votre Dieu le témoignage que lui ont rendu les Martyrs? Auriez-vous le courage de ſouffrir comme eux? Et pour juger ſi vous l'auriez alors, l'avez-vous dès-à-préſent? Si vous ne l'avez pas, êtes-vous Chrétien? Si

vous l'avez, que ne le faites-vous voir dans les occasions que Dieu vous en fournit? C'est-là ce que saint Etienne vous prêche; & je vous annonce moi, que quand la voix de son sang ne le diroit pas, les pierres dont les Juifs le lapidérent, vous le feront entendre, malgré vous, dans le jugement de Dieu; *Dico vobis, quia lapides clamabunt.* *Luc. c. 19.*

Je dis plus : parce que saint Etienne étoit plein de force, j'ajoûte qu'il a triomphé d'un autre ennemi plus difficile encore à vaincre que la mort, qui est la passion de la vengeance, & voilà le prodige de sa charité. Si je vous disois qu'il s'est contenté de pardonner à ses ennemis, en ne leur voulant point de mal, peut-être vous flatteriez-vous d'accomplir aussi-bien que lui la loi de la charité parfaite. Car c'est, dans le style du monde, à quoi communément on la réduit. Cet homme m'a offensé, & je lui pardonne; mais qu'on ne me demande rien davantage. J'oublie l'injure qu'il m'a faite; mais qu'on ne me parle point de lui. Je ne lui ferai nul tort; mais qu'il n'attende de moi nulle grace. Phantôme de charité, dont on se laisse aveugler jusqu'à s'en faire une fausse conscience. Mais quand, pour vous détromper d'une erreur si pernicieuse, je vous dis que saint

Etienne a voulu du bien à ceux qui le lapidoient ; quand je vous dis qu'il les a aimés jusqu'à se faire leur Intercesseur auprès de Dieu, jusqu'à prier Dieu pour eux avec plus de zéle que pour lui-même, jusqu'à leur obtenir par son crédit des graces insignes, qu'avez-vous à répondre, & que pouvez-vous opposer à cet exemple ? Oui, mon cher Auditeur, c'est à cet exemple que j'en appelle de toutes les maximes que vous inspire le monde, pour vous justifier à vous même vos vengeances : Saint Etienne a aimé ses ennemis : il n'avoit garde de les haïr, dit saint Augustin; car il sçavoit qu'il leur étoit redevable de toute sa gloire, & que c'étoit par eux que le Royaume du Ciel lui étoit ouvert : *Nesciebat iis irasci, per quos sibi videbat Regni cœlestis aulam aperiri.* Si vous agissiez dans les vûes de la Foi, ce seul motif suffiroit pour étouffer tous les ressentimens qui se forment dans votre cœur. En effet, cet homme que vous prétendez être votre ennemi, cet homme qui vous a piqué, qui vous a raillé, qui vous a décrié & calomnié; cet homme qui vous a rendu, & qui vous rend sans cesse de mauvais offices, est celui que la providence a destiné pour être un des instrumens de votre salut, pour être un moyen de votre sanctifica-

Aug.

tion, pour servir à vous faire pratiquer ce qu'il y a de plus méritoire & de plus saint devant Dieu. Or en cette qualité, quoique d'ailleurs votre ennemi, n'est-il pas juste que vous l'aimiez, & même que vous le respectiez? Non-seulement saint Etienne a aimé ses persécuteurs ; mais il les a aimés, parce qu'ils étoient ses persécuteurs. Que font les Juifs, en le lapidant? Ecoutez la pensée de saint Fulgence, qui vous paroîtra aussi solide qu'ingénieuse. Etienne, dit ce Pere, comme premier Martyr du Christianisme, est une des pierres vivantes, dont Jesus-Christ commence à bâtir son Eglise ; & les Juifs qui sont eux-mêmes des cœurs de pierres, frappant cette pierre mystérieuse, en font sortir les étincelles de la charité & de l'amour divin : *Dùm lapidei Judæi Stephanum percutiunt, ignem ex eo charitatis eliciunt.* Excellente idée d'une charité vraîment chrétienne. Aimer ceux qui vous font du bien, ceux qui sont dans vos intérêts, ceux qui vous servent, & qui vous plaisent, c'est la charité des Payens, & pour cela il ne faut point avoir recours à l'évangile ; mais aimer ceux qui vous haïssent, ceux qui vous persécutent, ceux qui vous oppriment ; & les aimer, lors même qu'ils travaillent avec plus d'ardeur, & qu'ils sont plus obstinés à vous *Fulg.*

opprimer, c'eſt la charité du Chrétien ; c'eſt l'eſprit de votre Religion, c'eſt ce qui doit vous diſcerner du Juif & de l'Infidéle. Sans cette charité parfaite, dont Jeſus-Chriſt a été le modéle & le Légiſlateur, en vain ſeriez-vous auſſi mortifié & auſſi auſtère que les plus fervens Religieux : pour un homme du monde comme vous, voilà en quoi conſiſte votre eſſentielle auſtérité & votre premiere mortification.

Ah ! Chrétiens, n'admirez-vous pas juſqu'où va la force de ce prodigieux amour d'Etienne pour ſes ennemis ? Pendant qu'ils le lapident, il intercéde pour eux, il demande grace pour eux, il plaide leur cauſe, & il la plaide ſi éloquemment, dit ſaint Auguſtin, qu'il paroît bien que c'eſt la charité même, & le Saint-Eſprit qui parle par ſa bouche. Seigneur, s'écrie-t-il, en s'adreſſant au Fils de Dieu, ne leur imputez pas ce péché : c'eſt vous-même qui ſur la Croix m'avez appris par votre exemple à tenir ce langage ; & je ne crains point que ma priere, en faveur de ces malheureux, ſoit téméraire & préſomptueuſe, puiſqu'elle eſt conforme à la vôtre, & fondée ſur la vôtre. Il eſt vrai que leur crime eſt grand ; mais ſouvenez-vous que vous avez prié votre Pere pour la rémiſſion d'un crime mille fois encore plus grand : car

vous étiez le maître, & je ne ſuis que le ſerviteur & le diſciple. J'ai donc droit d'eſpérer que puiſque vous avez vous-même jugé digne de pardon l'attentat & le déicide commis dans votre adorable perſonne, l'outrage qu'on me fait aujourd'hui ne ſera point irrémiſſible; & qu'après que vous avez dit pour ceux qui vous crucifioient, *Pater, dimitte illis*, je puis dire pour les Auteurs de ma mort, *Domine, ne ſtatuas illis hoc peccatum.* C'eſt ainſi que la charité de ſaint Etienne cherche à excuſer & à diſculper ſes ennemis. Cela vous paroît héroïque; & moi je ſoutiens que cet héroïſme bien entendu, n'eſt point un ſimple conſeil, mais un précepte, & que ſi nous ne priez ſincérement & de bonne foi pour vos plus cruels ennemis, il n'y a point de ſalut pour vous. N'eſt-ce pas ce que vous enſeigne l'Evangile, & n'y avez-vous pas lû cent fois ces paroles ſi expreſſes: *Orate pro perſequentibus vos, ut ſitis filii Patris veſtri*: priez pour ceux qui vous outragent, afin que vous ſoyez les enfans de votre Pere céleſte? Pouvoit-on vous déclarer ce point en des termes plus forts? n'eſt-ce pas la régle que ſaint Etienne a ſuivie? en avez-vous une autre que lui? l'entendez-vous mieux que lui? penſez-vous & prétendez-vous qu'il vous

Luc. c. 23.
Act. c. 7.
Matth. c. 3.

en coûte moins qu'à lui ?

Qu'il est important, Chrétiens, de méditer souvent ces vérités ? Je vous ai dit que saint Etienne avoit prié pour ceux qui le lapidoient, avec plus de zéle que pour lui même. C'est ce qui paroît encore dans la description que saint Luc nous a fait de son martyre. Car pourquoi pensez-vous que ce saint Diacre, après s'être tenu debout en recommandant son ame à Dieu, fléchisse les genoux pour recommander le
Act. c. 7. salut de ses bourreaux : *Positis autem genibus ?* c'est qu'il sçait que dans cette posture il sera plus en état d'être exaucé, & d'obtenir pour eux miséricorde. Il avoit donc pour ses ennemis, conclut saint Bernard, une charité plus ardente que pour sa pro-
Bern. pre personne : *Ampliorem ergò pro inimicis, quàm pro se ipso, habebat sollicitudinem.* Mais de plus, pourquoi hausse-t-il alors la voix, & pousse-t-il un grand cri vers le ciel, *Clamavit voce magnâ* ? pour empêcher, répond le Cardinal Pierre Damien, que les cris des Juifs n'aillent jusqu'à Dieu, & n'attirent sur eux sa vengeance. Les Juifs crioient par un emportement de fureur, & saint Etienne par un excès de cha-
Dam. rité : *Clamor lapidantium furoris erat, clamor Stephani pietatis.* Or il falloit, ajoûte ce Pere, que le cri de la charité l'emportât

ſur les cris de la fureur, & c'eſt ce qui arrive : la voix de ſaint Etienne eſt ſi forte, qu'elle ſe fait ſeule entendre; Dieu n'a d'oreilles que pour lui; & il eſt ſi touché de ſa priére, qu'il ne peut, ce ſemble, lui réſiſter, & qu'il répand ſur les plus indignes ſujets ſes graces les plus abondantes. C'eſt de là que Saul, le plus violent perſécuteur de l'Egliſe, eſt changé dans un Apôtre & devient un vaiſſeau d'élection; comme ſi Dieu avoit entrepris de ſeconder par le plus éclatant miracle de ſa miſéricorde, les prodiges de la charité d'Etienne. Car c'eſt à la charité d'Etienne qu'étoit attachée la prédeſtination, la vocation, la converſion de Paul : puiſqu'il eſt vrai, comme l'a remarqué ſaint Auguſtin, que ſi ſaint Etienne n'eût prié, l'Egliſe n'auroit pas eu ce Docteur des nations & cette grande lumiére : *Si Stephanus non oraſſet, Eccleſia Paulum non haberet.* Aug. Or tirez la conſéquenſe pour vous-mêmes, mes chers Auditeurs, & prenez pour un des ſignes les plus certains de votre prédeſtination bienheureuſe, cette charité envers vos ennemis. Vous êtes pécheurs, & peut-être au moment que je vous parle, votre conſcience eſt-elle dans un déſordre qui vous doit faire trembler : mais eſpérez-tout, ſi vous pouvez vous réſoudre à aimer chrétienne-

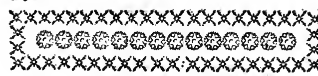
ment cet homme qui s'eſt tourné contre vous, & dont vous avez reçu une injure qui vous bleſſe. Car cette victoire que vous remportez ſur vous-même, ce ſacrifice que vous faites de votre reſſentiment, eſt une preuve convaincante que vous aimez Dieu ; & dès que vous aimez Dieu, vous êtes en grace avec Dieu.

Ce fut en achevant ſa priére, que ſaint Etienne s'endormit paiſiblement dans le Seigneur : *Cùm hæc dixiſſet, obdormivit in Domino.* Et il étoit juſte, reprend ſaint Auguſtin, qu'il mourût de la ſorte, & qu'il ne ſurvécût pas à une priére ſi ſainte. Qu'auroit-il pû dire, ou qu'auroit-il pû faire dans la ſuite d'une plus longue vie, qui approchât du mérite d'une telle charité ? C'eſt par-là même auſſi que je finis, Chrétiens, en vous conjurant d'imiter la charité de ce ſaint martyr, de l'exercer comme lui, cette charité ſi digne de la perfection & de l'excellence de votre foi ; cette charité que le Paganiſme n'a point connue, & que la nature ne peut inſpirer. Pardonnons, afin que Dieu nous pardonne : car il nous traitera avec la même indulgence que nous aurons eue pour les autres ; il nous rendra bien pour bien & grace pour grace. Autant que nous aurons remis d'offenſes, autant il nous en

Act. c. 7.

remettra. Disons mieux : pour une offense remise, il nous remettra toutes les nôtres, & nous couronnera dans son Royaume éternel, que je vous souhaite, &c.





SERMON

POUR LA FÊTE DE



SAINT JEAN L'EVANGELISTE.

Converſus Petrus vidit illum diſcipulum quem diligebat Jeſus ſequentem, qui & recubuit in cœna ſuper pectus ejus.

Pierre ſe retournant, vit venir après lui le diſciple que Jeſus aimoit, & qui pendant la cêne s'étoit repoſé ſur ſon ſein. En ſaint Jean, chap. 20.

TEL eſt, Chrétiens, en deux mots l'éloge du bienheureux Apôtre dont nous ſolemniſons la mémoire en ce ſaint jour. Voilà ce qui nous le doit rendre vénérable ; ce qui nous doit inſpirer pour lui, & un profond reſpect, & une tendre dévotion. C'eſt le diſciple que Jeſus aimoit ; caractère qui le diſtingue, & qui lui donne entre tous les Saints de la loi de

grace un rang si élevé. Saint Jean fut appellé comme les autres, à l'Apostolat; il porta comme saint Jacques, le nom d'enfant du tonnerre; Ezéchiel nous le représente comme l'aigle entre les Evangélistes; son Apocalypse en a fait le premier & le plus éclairé de tous les Prophétes du nouveau Testament; il a souffert une cruelle persécution pour Jesus-Christ, & mérite d'être mis au nombre de ses plus zélés martyrs; il tient dans le culte que nous lui rendons, une place honorable parmi les vierges; les Eglises d'Asie l'ont reconnu pour leur Patriarche & leur Fondateur: mais tout cela ne nous donne point de sa personne l'idée singuliére qu'expriment ces paroles de mon texte, *Discipulus quem diligebat Jesus*, le disciple que Jesus-Christ aimoit. Attachons-nous donc à cette idée; & puisque la régle la plus sûre pour loüer les Saints, est de nous proposer leur sainteté comme le modéle de la nôtre; ne nous contentons pas de dire que saint Jean a été le bien aimé disciple de Jesus, & pour parler de la sorte, son disciple favori; mais examinons comment il est parvenu à cette faveur, de quelle maniére il en a usé, les effets qu'elle a produits en lui; & delà tirons de quoi nous édifier & nous instruire. Car quelque imparfaits, & quelque

éloignés que nous ſoyons des voies de Dieu, nous devons, mes chers Auditeurs, aſpirer nous mêmes à la faveur de Jeſus-Chriſt; & de tous les Saints qui l'ont poſſédée, il n'y en a point dont l'exemple ſoit plus propre à nous y conduire, à nous y diſpoſer, à nous y former, que celui du glorieux Apôtre dont j'entreprends le panégyrique. Ainſi je veux aujourd'hui vous enſeigner l'important ſecret de mériter la faveur de Jeſus-Chriſt, de trouver grace devant ſes yeux, d'être de ſes diſciples bien-aimés, & de lui plaire. Faſſe le Ciel que ce diſcours ne ſoit, ni pour vous, ni pour moi, une vaine ſpéculation; mais que les leçons que j'ai à vous tracer, entrent dans tout le réglement & tout l'ordre de notre vie. C'eſt ce que je demande par l'interceſſion de cette divine Mere, qui fut entre toutes les femmes, la plus chérie de Jeſus Chriſt ſon Fils. *Ave, Maria.*

QUelque avantageuſe que puiſſe être ſelon le monde la faveur des Grands & des Princes de la terre, il faut néanmoins convenir que par rapport au monde même, elle eſt ſujette à trois défauts eſſentiels. Car premiérement, il n'arrive que trop qu'elle ſoit aveugle; & qu'au lieu d'être

la récompenſe du mérite & de la vertu, elle s'attache ſans diſcernement & ſans choix, ou plûtôt par un choix bizarre, à d'indignes ſujets. Secondement, elle devient ſouvent orgueilleuſe & fiere ; & par l'abus qu'en fait le favori, elle l'enfle en l'élevant & le corrompt. D'où il s'enſuit en troiſiéme lieu, qu'à l'égard de ceux qui en ſont exclus, & qui auroient droit d'y prétendre, la faveur eſt preſque toujours odieuſe ; & qu'en faiſant le bonheur d'un ſeul, elle eſt pour tous les autres un objet d'envie. Trois défauts auſquels par une fatalité preſque inévitable, la faveur des hommes eſt communément expoſée. Pour la rendre parfaite, que faudroit-il ? trois choſes. Qu'elle fût juſte & raiſonnable dans le choix du ſujet ; c'eſt la premiere : qu'elle fût modeſte & bienfaiſante dans la conduite de celui qui en eſt honoré ; c'eſt la ſeconde : & qu'elle n'éxcitât, ni la jalouſie, ni les murmures de ceux qui n'y parviennent pas ; c'eſt la troiſiéme. Qu'elle fût juſte dans le choix du ſujet ; parce qu'autrement ce que les hommes appellent faveur, n'eſt plus l'ouvrage de la raiſon, mais un pur effet du caprice. Qu'elle fût modeſte & bienfaiſante dans la conduite de celui qui en eſt honoré ; parce qu'autrement il en abuſe, ne la faiſant ſervir qu'à

son ambition & à son intérêt. Qu'elle n'excitât ni les murmures, ni la jalousie de ceux qui n'y parviennent pas; parce qu'autrement la concorde & la paix en est troublée. Or c'est sur ces principes, Chrétiens, que je fonde l'excellence de la faveur spéciale dont le Fils de Dieu a gratifié saint Jean : car voici les trois caractères & les trois qualités qui lui conviennent. Elle a été parfaitement juste dans le choix que Jesus-Christ a fait de cet Apôtre ; elle a été solidement humble dans la maniere dont cet Apôtre en a usé ; & elle n'a rien eu d'odieux à l'égard des autres disciples, ausquels cet Apôtre semble avoir été préféré. Concevez bien le partage de ce discours. Je dis que le Sauveur du monde a fait un choix plein de sagesse en prenant saint Jean pour son disciple bien-aimé, parce qu'il a trouvé dans lui un mérite particulier que n'avoient pas les autres Apôtres; ce sera la premiére partie. Je dis que saint Jean a usé de la faveur de son maître de la maniere la plus sainte, parce qu'outre qu'il ne s'en est point laissé éblouïr, il en a répandu les fruits, en communiquant à toute l'Eglise, ce qu'il avoit puisé dans la source des lumiéres & des graces, lorsqu'il reposa sur le sein de Jesus-Christ ; ce sera la seconde partie. Enfin

Je dis que la faveur de ſaint Jean n'a point été odieuſe aux autres diſciples, parce que tout favori qu'il étoit, il n'a point été plus ménagé que les autres, ni plus exempt de ſouffrir; ce ſera la derniére partie. Trois points, mes chers Auditeurs, qui me donnent lieu de traiter les plus ſolides vérités du Chriſtianiſme, & qui demandent toute votre attention.

IL n'y a que Dieu, Chrétiens, qui puiſſe choiſir & ſe faire des favoris, ſans être obligé, pour y garder la loi de la juſtice, à diſcerner leurs mérites: & ce qui eſt encore bien plus remarquable, il n'y a que Dieu qui ſe faiſant ainſi des favoris, ſans nul diſcernement de leurs mérites, ſoit néanmoins incapable de ſe tromper dans le choix qu'il en fait: pourquoi? les Théologiens, après ſaint Auguſtin, en apportent une excellente raiſon: parce qu'il n'y a que Dieu, diſent-ils, dont le choix ſoit efficace, pour opérer tout ce qu'il lui plaît de vouloir; c'eſt-à-dire, parce qu'il n'y a que Dieu, qui choiſiſſant un favori, lui donne en vertu de ce choix, le mérite qu'il faut pour l'être. Il n'en eſt pas de même des Rois de la terre. Qu'un Roi honore de ſa faveur un courtiſan, il ne lui donne pas pour cela ce qui lui ſeroit néceſſaire I. PART.

pour en être digne. Il peut bien le faire plus riche, plus grand, plus puissant ; il peut le combler de plus d'honneurs : mais il ne peut le rendre plus parfait ; & quoi qu'il fasse pour l'élever, par cet accroissement d'élévation & de fortune, il ne lui ôte pas un seul défaut, ni ne lui communique pas un seul dégré de vertu. Il n'y a donc encore une fois que la faveur de Dieu, qui porte avec soi le mérite. Comme Dieu, il a seul le pouvoir de perfectionner les hommes par son amour ; & quand il les admet au nombre de ses favoris (c'est la belle réfléxion de saint Jérôme) il ne les y appelle pas parce qu'ils en sont dignes ; mais il fait, en les y appellant, qu'ils en soient dignes : *Non idoneos vocat, sed vocando facit idoneos*. Cette raison seule devroit suffire pour justifier le choix que le Sauveur du monde fit de saint Jean. Ce Dieu-homme le voulut ainsi ; c'est assez, puisqu'en le voulant, il rendit son disciple tel qu'il devoit être, pour devenir le favori d'un Dieu. Mais sans prendre la chose de si haut, & sans remonter à la source de la prédestination éternelle, je prétends que le Fils de Dieu eut des raisons particuliéres, qui l'engagerent à aimer saint Jean, d'un amour spécial ; & que la prédilection qu'il lui marqua, fut de la part même de

Hieron.

ce

ce glorieux Disciple très-solidement fondée. Sur quoi fondée ? sur le mérite de cet Apôtre, lequel entre tous les Apôtres a eu des qualités personnelles, qui l'ont distingué, & qui lui ont acquis la faveur de son Maître. L'Evangile & les Peres nous en proposent sur-tout deux, & les voici. Car il a été Vierge, dit saint Jérôme, & de plus il a été fidéle à Jesus-Christ dans la tentation. Il a été Vierge, & c'est pour cela qu'il eut l'honneur de reposer sur le sein de cet Homme-Dieu dans la derniere céne: *Qui & recubuit super pectus ejus.* Il a été fidéle à Jesus-Christ dans la tentation, lui seul l'ayant suivi jusqu'au Calvaire ; & voilà par où il mérita d'entendre cette consolante parole qui lui donna spécialement Marie pour Mere, & qui le donna spécialement lui-même à Marie pour Fils : *Ecce Mater tua, ecce Filius tuus.* Or ces deux avantages qu'eut saint Jean, de reposer sur le sein d'un Dieu, & d'être substitué au Fils de Dieu, pour devenir après lui le Fils de Marie, sont les deux plus illustres & plus authentiques preuves d'une faveur toute singuliere, & vous voyez qu'ils ont été l'un & l'autre les récompenses de sa vertu ; celui-là de sa virginité, celui-ci de son attachement à son devoir & de sa fidélité. Il est donc vrai que le choix de

Joan. c. 21.

Ibid. c. 19.

Jesus-Christ fut un choix d'estime,& fondé sur le mérite de la personne. Ecoutez-moi, s'il vous plaît, tandis que je vais développer ces deux pensées.

Ne nous étonnons pas, Chrétiens, que saint Jean ayant été de tous les Disciples du Sauveur le seul Vierge par état, comme nous l'apprenons de la Tradition, il ait eu sur eux la préférence & la qualité de Disciple bien-aimé. Dans l'ordre des dons divins, l'un sembloit devoir être la suite de l'autre : car de même que saint Bernard, parlant de l'auguste Mystère de l'Incarnation, ne craignoit point d'en tirer ces deux conséquences, ou d'avancer ces deux propositions; sçavoir, que si un Dieu incarné & fait homme a dû naître d'une mere, il étoit de sa dignité que cette mere fût vierge; & que si une vierge demeurant vierge, a dû concevoir un fils, il étoit comme na-
Bern. turel que ce fils fût Dieu : *Neque enim aut partus alius Virginem, aut Deum decuit partus alter :* aussi puis-je dire aujourd'hui que si un Dieu descendu du ciel devoit avoir un favori sur la terre, il étoit convenable que ce favori fût Vierge; & que si le titre de Vierge devoit être nécessaire, pour posséder la faveur d'un Maître, ce Maître ne pouvoit être qu'un Dieu. En effet, qui méritoit mieux d'avoir part à la

faveur de Jesus-Christ, que celui de tous qui par le caractère de distinction qu'il portoit, je veux dire par sa virginité, s'étoit rendu plus semblable à Jesus-Christ? Qui devoit plûtôt reposer sur ce sein vénérable où habitoit corporellement la plénitude de la divinité, que cet Apôtre dont la sainteté étoit en quelque sorte au-dessus de l'homme par la profession qu'il faisoit d'une inviolable pureté? Qui se trouvoit plus digne d'être le Dépositaire & le Confident des secrets du Verbe de Dieu, que ce Disciple, lequel ayant épuré son cœur de tous les désirs charnels, étoit, selon l'Evangile, par une béatitude anticipée, déja capable de voir Dieu, & par conséquent ce qu'il y avoit de plus intime & de plus caché dans Dieu? Quiconque, dit le Saint-Esprit, aime la pureté du cœur, aura le Roi pour ami : *Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum Regem.* Voilà, Chrétiens Auditeurs, l'accomplissement de cet Oracle. Les autres Apôtres engagés dans le mariage en avoient comme rompu les liens, pour s'attacher au Fils de Dieu; & c'est pour cela même que le Fils de Dieu, le Roi des Rois, ne dédaigna point de s'attacher à eux par le lien d'une étroite amitié : *Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos.* Mais saint Jean n'avoit

Prov. c. 12.

Joan. c. 15.

point de liens à rompre ; & parce qu'il étoit Vierge, il est parvenu à un dégré bien plus haut : car il est entré non-seulement dans l'amitié, mais dans la familiarité, dans la privauté, dans la confidence de ce Roi de gloire : *Discipulus quem diligebat Jesus.* Ceux-là ont été les amis, parce qu'ils ont aimé la pureté ; mais celui-ci a été le favori, parce qu'il a aimé la plus parfaite pureté, qui est la pureté virginale : *Qui amat cordis munditiam, habebit amicum Regem.* Voyez-vous, mes Freres, nous fait remarquer là-dessus saint Grégoire de Nysse, jusqu'à quel point notre divin Rédempteur a aimé cette vertu ? Entre toutes les femmes il en a choisi une pour Mere, & entre tous les Disciples qui le suivoient, il en a choisi un pour son favori ; mais il a voulu que cette Mere & ce favori eussent le don & le mérite de la virginité. Marie devoit être Vierge, pour porter dans ses chastes flancs le corps de Jesus-Christ ; & saint Jean le devoit être, pour devenir un homme selon le cœur de Jesus-Christ : *Diligebat eum Jesus, quoniam specialis prærogativa castitatis ampliori dilectione fecerat dignum.*

Joan. c. 13.

Greg. Nyss.

Vous me demandez pourquoi ce Sauveur adorable étant sur la Croix, voulut encore par une autre grace donner à saint

Jean le gage le plus précieux de son amour, en lui résignant, si je puis ainsi m'exprimer, sa propre Mere : & ne vous ai-je pas dit d'abord que ce fut pour reconnoître la fidélité & la constance héroïque de ce généreux Apôtre qui le suivit dans sa passion & jusqu'à sa mort, lorsque tous les autres l'avoient lâchement & honteusement abandonné ? Représentez-vous, Chrétiens ce qui se passoit au Calvaire : le Sauveur du monde étoit à sa derniére heure, & sur le point d'expirer ; il avoit un trésor, dont il vouloit disposer en mourant ; c'étoit Marie, la plus parfaite de toutes les créatures. A qui la donnera-t-il ? Ou plûtôt y eut-il lieu de délibérer ? Un dépôt si cher ne devoit être confié qu'au plus fidéle : or le plus fidéle ne fut-ce pas celui qui fit paroître un attachement plus solide à son devoir ? De tous les Disciples de Jesus-Christ Jean est le seul qui dans l'adversité n'a point manqué à son Maître. Tout le reste l'a trahi, ou renoncé, ou deshonoré par une fuite scandaleuse. Il n'y a que Jean qui sans crainte & sans nulle considération humaine, l'ait accompagné jusqu'au pied de la Croix ; il n'y a que lui qui y demeure avec une fermeté inébranlable. Jesus-Christ regardant de toutes parts, n'apperçoit que lui. C'est

donc à lui que ce Sauveur se trouve comme obligé de laisser Marie ; & puisqu'il veut partager avec un de ses Disciples la possession de ce trésor, c'est à Jean, préférablement à tout autre, qu'il doit faire cet honneur. Mais admirez, mes chers Auditeurs, la maniére dont il le fait. Tout attaché qu'il est à la Croix, tout réduit qu'il est dans une mortelle agonie, il jette les yeux
Joan. c. 19. sur son Disciple : *Cùm vidisset Discipulum stantem.* Dans un tems où il est appliqué au grand sacrifice de notre Rédemption, interrompant, si je l'ose dire, pour quelques momens l'affaire du salut du monde ; ou plûtôt, selon l'expression de saint Ambroise, différant de quelques momens à
Ambr. la consommer, *Paulisper publicam differens salutem :* il pense à saint Jean, il lui recommande sa Mere, il le substitue à sa place, il en fait un autre lui-même. Comme s'il lui eût dit : Cher & fidéle Disciple, recevez cette derniére marque de ma tendresse, comme je reçois ici la derniére preuve de votre zéle. Mes ennemis m'ont tout ôté, & je meurs pauvre, après avoir voulu naître & vivre pauvre : mais il me reste une Mere dont le prix est inestimable, & qui renferme dans sa personne des trésors infinis de grace. Je vous la donne, & je veux qu'elle soit à vous, mais en sorte

que vous ſoyez pareillement à elle. La voilà, *Ecce Mater tua :* Soyez ſon fils, comme je l'ai été moi-même ; & elle ſera votre Mere, comme elle a été la mienne. Qui parle ainſi, Chrétiens ? C'eſt un Dieu ; & à qui parle-t-il ? A ſaint Jean. Ne falloit-il pas, dit le ſçavant Abbé Rupert, que Jean fût un homme bien parfait, puiſqu'on ne le jugeoit pas indigne de remplir la place de Jeſus-Chriſt ? Marie, ajoûte ce Pere, perdoit un Fils, (voici une penſée qui vous ſurprendra, mais qui n'a rien néanmoins d'outré, puiſque c'eſt le fonds même du Myſtère que je vous prêche,) Marie perdoit un Fils, & elle en acquéroit un autre. Elle perdoit un Fils qui l'étoit par nature, & elle en acquéroit un qui le devenoit par adoption. Or l'adoption eſt une eſpéce de reſſource pour conſoler les peres & les meres de la perte de leurs enfans. Marie alloit perdre Jeſus-Chriſt, & par l'ordre de Jeſus-Chriſt même elle adoptoit ſaint Jean. Il falloit donc qu'elle trouvât dans ſaint Jean, non pas de quoi ſe dédommager, ni de quoi réparer la perte qu'elle faiſoit de Jeſus-Chriſt, mais au moins de quoi l'adoucir, & ſe la rendre plus ſupportable. Il falloit qu'entre ſaint Jean & Jeſus-Chriſt il y eût des rapports de conformité ; tellement que Marie voyant ſaint Jean,

Joan. c. 19.

eût toujours devant les yeux comme une image vivante du Fils qu'elle avoit perdu, & uniquement aimé, afin que la parole du
Ibid. Sauveur se vérifiât : *Ecce Filius tuus.* Peut-on rien concevoir de plus glorieux à ce saint Apôtre ? Non répond saint Augustin ; mais aussi fut-il jamais une plus grande fidélité que la sienne, & jamais vit-on un attachement plus inviolable & plus constant ?

Voilà, mes Freres, par où saint Jean mérita la faveur de son Maître, & voilà par où nous la mériterons nous-mêmes. Voulez-vous que Dieu vous aime, & voulez-vous être du nombre de ses Elûs ? Tra-
Prover. vaillez à purifier votre cœur : *Qui diligit*
c. 2. *cordis munditiam, habebit amicum Regem.* Sans cela, mon cher Auditeur, qui que vous soyez, vous êtes indigne, & même incapable d'être aimé de votre Dieu : or du moment que vous êtes exclus de son amour, dès-là vous êtes anathême & un sujet de malédiction. Il est vrai que Dieu, comme souverain arbitre de la prédestination des hommes, n'a acception de personne ; qu'il n'a égard, ni aux qualités, ni aux conditions de ceux qu'il choisit : l'Ecriture nous l'apprend, & c'est un article de
Act. c. notre Foi ? *Non est personarum acceptor*
10. *Deus.* Mais il n'est pas moins de la Foi ;

que le même Dieu, qui ne confidère ni les conditions ni les qualités des hommes prises dans l'ordre naturel, fans déroger à cette régle, ne laisse pas dans l'ordre de la grace, d'avoir des égards particuliers pour les ames pures, jusqu'à les élever aux premiers rangs de ses prédestinés, jusqu'à les combler de ses dons les plus exquis, jusqu'à les honorer de ses plus intimes communications. C'est pour cela qu'il les traite d'épouses dans le Cantique. C'est pour cela que dans l'Apocalypse, les vierges seules nous sont représentées commes les compagnes de l'Agneau. C'est pour cela qu'elles environnent son thrône, & que plus elles sont pures, plus elles ont d'accès auprès de lui. C'est pour cela que rien de souillé n'entrera jamais dans le ciel, qui est sa demeure & le palais de sa gloire. Ah ! mon cher Auditeur ; si je vous disois qu'il dépend aujourd'hui de vous d'être en faveur auprès du plus grand Roi du monde ; si je vous en marquois le moyen, & si je vous le garantissois comme un moyen infaillible, que feriez-vous ? y a-t-il sacrifice qui vous étonnât ? y a-t-il engagement & passion qui vous arrêtât ? la condition que je vous proposerois pour cela, vous paroîtroit-elle onéreuse ? y trouveriez-vous quelque difficulté ? Or ce que je ne

puis vous promettre de la faveur d'un Roi de la terre, c'est ce que je vous promets & ce qui est inconteftablement vrai de la faveur d'un plus grand que tous les Rois de l'univers. Car je dis que la faveur de Dieu vous est acquise, pourvû que vous vous préserviez de la corruption de ce péché qui souille votre ame en déshonorant votre corps. S'il vous reste une étincelle de foi, pouvez-vous être insensible à ce motif? Pour en venir au détail & vous mieux instruire, je dis que vous n'avez qu'à rompre ces amitiés sensuelles qui vous lient à la créature, ces funestes attaches qui vous portent à tant de désordres, ces passions que le démon de la chair inspire, ces commerces qui les entretiennent, ces libertés prétendues innocentes, mais évidemment criminelles dans les principes de votre religion. Dès que vous vous ferez violence là-dessus, je vous réponds du cœur de Dieu.

Je vais plus avant, & je dis aussi que sans cette pureté vous êtes du nombre de ces réprouvés que l'Ecriture traite d'infâmes, & contre lesquels notre Apôtre a prononcé ce formidable arrêt: *Foris canes & impudici*; hors de la maison de Dieu, voluptueux & impudiques. Je dis que dès le commencement du monde, Dieu s'en est

Apoc. c. 22.

lui-même déclaré par ces paroles de la Genèse : *Non permanebit spiritus meus in æternum in homine, quia caro est :* non, mon esprit ne demeurera jamais dans l'homme tandis que l'homme sera esclave de la chair. Et en effet, mon Dieu, ne voyons-nous pas l'accomplissement de cet oracle ? n'éprouvons-nous pas tous les jours, qu'autant que nous nous laissons dominer par la chair, autant votre esprit se retire de nous ; qu'après avoir succombé à une tentation impure, confus & piqués des remords secrets de notre conscience, nous n'osons plus nous présenter devant vous ; que semblables à l'infortuné Caïn, nous fuyons de devant votre face, nous nous éloignons de vos autels, nous nous regardons comme bannis de votre sanctuaire, & absolument indignes du sacrement de votre amour ? au lieu que nous en approchons avec une humble & ferme confiance, quand nous croyons avoir ce cœur pur que vous béatifiez dès cette vie : *Beati mundo corde.* Sainte pureté qui nous ouvre le ciel ! c'est le premier titre pour obtenir la faveur de Dieu, & l'autre est la fidélité & une persévérance que rien n'ébranle.

Genes. c. 6.

Matth. c. 5.

Car selon la belle remarque d'un Pere de l'Eglise, il se trouve assez de Chrétiens qui suivent Jesus-Christ jusqu'à la céne,

comme les autres Apôtres; mais il y en a peu qui le ſuivent, comme ſaint Jean, juſqu'au Calvaire. C'eſt-à-dire, il s'en trouve aſſez qui marquent de la ferveur & du zéle quand Dieu leur applanit toutes les voies du ſalut & de la ſainteté chrétienne; mais peu qui ne ſe relâchent, dès qu'ils n'y ſentent plus les mêmes conſolations, & qu'il s'y préſente des obſtacles à vaincre. Or c'eſt néanmoins à cette conſtance que la faveur de Dieu eſt attachée. Oui, Seigneur, une victoire que nous remporterons ſur nous-mêmes, un effort que nous ferons, un dégoût, un ennui que nous ſoutiendrons, ſera devant vous d'un plus grand prix & contribuera plus à nous avancer, que de ſtériles ſentimens à certaines heures où vous répandez l'onction céleſte, & que les plus ſublimes élévations de l'ame. Car ce ſera dans cette victoire, dans cet effort, dans ce dégoût & cet ennui ſoutenu conſtamment, que nous vous donnerons les preuves les plus ſolides d'un dévouement ſincere & fidéle. Les hommes du ſiécle qui n'ont nul uſage des choſes de Dieu, ne comprennent pas ce myſtère: mais les Juſtes qui en ont l'expérience, & à qui Dieu ſe fait ſentir, le conçoivent bien. C'eſt ainſi que ſaint Jean eſt parvenu à la faveur de Jeſus-Chriſt: voyons de quelle

maniére il en a usé. Je prétends que comme le choix de ce favori a été juste & raisonnable de la part du Fils de Dieu, la faveur du Fils de Dieu a été de la part de ce bien-aimé disciple, également modeste & bienfaisante. Je vais vous le montrer dans la seconde partie.

IL n'est rien de plus rare dans le monde qu'un homme humble & élevé, puissant & bienfaisant, modeste par rapport à lui-même & charitable à l'égard des autres. Ce tempéramment d'élévation & de modestie, a je ne sçai quoi, qui tient de la nature des choses célestes & de la perfection même de Dieu. Car Dieu, le plus parfait de tous les êtres, est aussi le plus simple & le plus égal : les cieux dont la sphère est supérieure à celle de la terre, sont, dans leurs mouvemens rapides, les corps les plus réglés & les plus justes ; & c'est l'excellente idée que saint Jérôme nous donne d'une sage modération dans les prospérités humaines. Mais ce qu'il y a de plus admirable, ajoûte ce Pere, c'est avec cette modération, un naturel heureux, ouvert, libéral & obligeant. De sorte qu'on mette sa gloire à faire du bien ;qu'on ne renferme point en soi-même les graces dont on est comblé, qu'on se plaise à les répandre au II. PARTIE.

dehors, & qu'on ne les reçoive que pour les communiquer. Alors, Chrétiens, la faveur du particulier devient le bonheur public, & le favori n'est plus que le dispensateur des bienfaits du Souverain : semblable à ces fleuves, qui ne ramassent les eaux & ne se grossissent que pour arroser les campagnes ; ou comme ces astres, qui ne luisent que pour rendre la terre par la bénignité de leurs influences, beaucoup plus féconde. Or voilà le second caractère de la faveur de saint Jean. Elle a été modeste & bienfaisante : en pouvoit-il faire un usage plus saint & plus propre à nous servir d'exemple ?

Je dis modeste par rapport à lui. Voyez, dit saint Augustin, avec quelle humilité il parle de lui-même ; ou plutôt, voyez avec quelle humilité il n'en parle pas. Jamais (cette remarque est singuliére) jamais dans toute la suite de son Evangile s'est-il une fois nommé ? jamais a-t-il marqué qu'il s'agit de lui, ni fait connoître qu'il eût part à ce qu'il écrivoit ? Pourquoi ce silence ? Les Peres conviennent que ce fut un silence de modestie ; & qu'il n'a voulu de la sorte supprimer son nom, que parce qu'il n'avoit rien que d'avantageux & de grand à écrire de sa personne. C'est ce disciple, dit-il toujours,

Hic est discipulus ille : ce disciple qui rend témoignage des choses qu'il a vûes, ce disciple dont nous sçavons que le témoignage est vrai. Ne croiroit-on pas qu'il parle d'un autre que de lui-même, & qu'en effet ce qu'il raconte, ne le touche point ? il ne dit pas, c'est moi qui eus l'honneur d'être aimé de Jesus, c'est moi qui fus son confident, c'est moi qui entrai dans ses secrets les plus intimes. Il se contente de dire, c'est ce disciple que Jesus aimoit, *Discipulus quem diligebat Jesus :* laissant aux Interprétes à examiner si c'est lui qu'il entend, & par la maniére dont il s'explique, leur donnant lieu d'en douter; disant & publiant la vérité, parce que son devoir l'y engage, mais du reste dans la vérité qu'il publie & qui lui est honorable, cherchant à n'être pas connu ; & jusques dans son propre éloge, pratiquant la plus héroïque humilité. Si même, sans se nommer, il eût dit, c'est ce disciple qui aimoit Jesus, c'eût été une loüange pour lui & la plus délicate de toutes les loüanges, puisqu'il n'y a point de mérite comparable à celui d'aimer Jesus-Christ. Mais ce n'est point ainsi qu'il parle : il dit : C'est ce disciple que Jesus Christ aimoit ; parce qu'à être simplement aimé, il n'y a ni loüange ni mérite, & que c'est une pure

Joan. c. 21.

Ibid.

grace de celui qui aime. Voilà comment l'humilité de saint Jean est ingénieuse ; voilà comment elle sçait se retrancher contre les vaines complaisances, que peuvent faire naître dans un cœur les faveurs & les dons de Dieu. Que si néanmoins ce grand Saint est quelquefois obligé de se déclarer & de parler ouvertement de lui, comme nous le voyons sur tout dans son Apocalypse, ah ! mes chers Auditeurs, c'est en des termes bien capables de confondre notre orgueil ; en des termes que l'humilité même semble lui avoir dictés. Ecoutez-les, & dites-moi ce que vous y trouverez qui se ressente, non pas de la fierté ou de la hauteur, mais de la moindre présomption qu'il y auroit à craindre de la
Apoc. c. 1. part d'un favori. *Ego Joannes frater vester.* Oui, dit-il, en s'adressant à nous, & à tous les fidéles qu'il instruisoit dans ce livre divin, c'est moi qui vous écris ; moi qui suis votre frere, moi qui me fais un honneur d'être votre compagnon & votre associé dans le service de Jesus-Christ, *Ego frater vester.* Un Apôtre, Chrétiens, un prophéte, un homme de miracles, le favori d'un Dieu se glorifier d'être notre frere, & mettre cette qualité à la tête de toutes les autres, est-ce là s'élever & se méconnoître ?

Faveur non-ſeulement modeſte dans les ſentimens que ſaint Jean eut de lui-même, mais utile & bienfaiſante pour nous ; & c'eſt ici que je vous prie de vous appliquer & de comprendre combien nous ſommes redevables à ce glorieux Apôtre. Car n'eſt-il pas étonnant qu'un homme ſi grand devant Dieu, ne ſoit entré dans la faveur de ſon maître que pour nous en faire part, & qu'il n'ait été, ſi je puis uſer de cette figure, un vaiſſeau d'élection, que pour contenir les lumiéres & les graces abondantes qui nous étoient réſervées, & que Dieu par ſon miniſtère vouloit nous communiquer? Or c'eſt de quoi nous avons l'évidente démonſtration, & la voici. Car ſi Jeſus-Chriſt confie ſes ſecrets à ſaint Jean, ſaint Jean ſans craindre de les violer, & par le mouvement de la charité qui le preſſe, nous les révéle. Si Jeſus-Chriſt, comme Fils de Dieu, lui découvre les plus hauts myſtères de ſa divinité, ſaint Jean ſe regarde comme inſpiré & ſuſcité pour en inſtruire toute l'Egliſe. Si Jeſus-Chriſt, comme Fils de l'homme, lui apparoît dans l'iſle de Patmos, & ſe manifeſte à lui par de céleſtes viſions, ſaint Jean animé d'un zéle ardent prend ſoin de les rendre publiques, & veut pour l'édification du peuple de Dieu qu'on ſçache ce qu'il a

vû & ce qu'il a entendu dans ces prodigieuses extases. Au lieu que saint Paul, après avoir été ravi jusqu'au troisiéme ciel, avoue seulement que Dieu lui avoit appris des choses surprenantes, mais des choses ineffables, & dont il n'étoit pas permis à
2. Cor. c. 12. un homme mortel de parler, *Arcana verba quæ non licet homini loqui*; saint Jean plein de cet esprit d'amour, dont il a reçû l'onction, tient un langage tout opposé.
1. Joan. c. 1. *Quod vidimus & audivimus, hoc annuntiamus vobis, ut & vos societatem habebatis nobiscum.* Je vous prêche, disoit-il, mes chers enfans, ce que j'ai vû & ce que j'ai oüi, afin que vous soyez unis avec moi dans la même société : car je ne veux rien avoir de caché pour vous, & tout mon désir est de vous voir aussi éclairés & aussi intelligens que je le suis moi-même dans les voies de Dieu. Sans cela mon zéle ne seroit pas satisfait; sans cela les hautes lumiéres dont Dieu m'a rempli, ne seroient pas pour moi des graces entiéres & parfaites. C'est pour vous qu'elles m'ont été données, c'est pour vous que j'ai prétendu les recevoir; & voilà pourquoi non-seulement je vous prêche, mais je vous écris tout ceci, afin que votre joie soit pleine & qu'il ne manque rien à votre bonheur :
Ibid. *Et hæc scribimus vobis ut gaudeatis, &*

gaudium vestrum sit plenum.

Aussi est-ce à saint Jean que nous devons la connoissance des personnes divines. C'est lui qui nous a découvert ce profond abysme de la Trinité, où notre foi ne trouvoit que des obscurités & des ténébres. C'est de lui, selon la remarque de saint Hilaire, que l'Eglise a emprunté toutes les armes dont elle s'est servi, pour combattre les ennemis de cet auguste mystère. Par où confondoit-on les Ariens? par l'Evangile de saint Jean. Par où les Sabelliens, les Macédoniens & tant d'autres hérétiques, étoient-ils convaincus d'erreur dans les anciens Conciles? par l'Evangile de saint Jean. C'est saint Jean qui nous a donné en trois courtes paroles tout le précis de la plus éminente Théologie & de la plus sublime Religion, quand il nous a dit que le Verbe s'est fait chair: *Verbum caro factum est.* *Joan. c. 1.* Marie, belle pensée de saint Augustin, ne la perdez pas, Marie nous a rendu ce Verbe sensible, & saint Jean nous l'a rendu intelligible. Marie l'a exposé à nos yeux, lorsqu'elle l'a enfanté dans l'étable de Bethléem; & saint Jean l'a développé à nos esprits, lorsqu'il nous a expliqué ce que le Verbe étoit en Dieu avant la création du monde; ce que Dieu faisoit par lui au commencement du monde; &

ce qu'il a commencé à être hors de Dieu; quand Dieu a voulu réparer & ſauver le monde. Les autres Evangéliſtes ſe ſont contentés de nous annoncer la génération temporelle de ce Verbe incarné; mais ſaint Jean nous a conduits juſques à la ſource de la génération éternelle du Verbe incrée. D'où vient que le Saint-Eſprit nous a repréſenté ceux-là ſous des ſymboles d'animaux terreſtres, & ſaint Jean ſous la figure d'un aigle; mais d'un aigle, dit l'Abbé Rupert, lequel après avoir contemplé fixement le ſoleil, ſe plaît à former ſes aiglons, à les élever de la terre, à leur faire prendre l'eſſor, & à les rendre capables de ſoutenir eux mêmes les rayons de ce grand aſtre. Or en nous faiſant connoître le Verbe, ſaint Jean nous a révélé tous les tréſors de la ſageſſe & de la ſcience de Dieu, puiſque la plénitude de ces tréſors eſt dans le Verbe, comme dit ſaint Paul, ou plûtôt n'eſt rien autre choſe que le Verbe de Dieu même. Et voilà l'eſſentielle obligation que nous avons, en qualité de Chrétiens, à ce diſciple bien-aimé & favori.

Mais admirez avec quel ordre ces ſecrets de la divinité nous ont été communiqués. C'étoient des ſecrets inconnus aux hommes, parce qu'ils étoient cachés dans le ſein du Pere. Qu'a fait Jeſus-Chriſt?

lui qui repose, comme Fils unique, dans le sein du Pere, il les en a tirés: *Unigenitus qui est in sinu Patris, ipse enarravit.* Mais ce n'est pas assez : car ces secrets ayant passé du sein du Pere dans le sein du Fils, il falloit quelqu'un qui les allât chercher dans le sein du Fils, & c'est ce qu'a fait saint Jean, lorsqu'il a reposé sur le sein de Jesus-Christ. Et parce que saint Jean étoit lui-même comme un sanctuaire fermé, lui-même par un saint zéle de notre perfection, nous a ouvert ce sanctuaire, en nous révélant ce qu'on lui avoit révélé, & en nous confiant ce qu'on lui avoit confié. Ainsi, conclut Hugues de saint Victor, saint Jean reposant sur le sein du Fils de Dieu, & le Fils de Dieu dans le sein de son Pere, *Unigenitus in sinu Patris, Joannes in sinu Unigeniti :* le Pere n'ayant point de secret pour son Fils unique, son Fils n'en ayant point voulu avoir pour son disciple bien-aimé, & le disciple bien-aimé s'étant fait une loi & un mérite de n'en point avoir pour nous, ces secrets d'où dépendoit notre bonheur & notre salut, sont venus par une transfusion divine, du Pere au Fils, du Fils au disciple, du disciple à nous; ensorte que nous avons connu Dieu, & tout ce qui est en Dieu.

Ibid.

Hug. à S. Vict.

Excellente idée, mes chers Auditeurs,

de la maniére dont nous devons user des faveurs & des graces du ciel. Etre humble en les recevant, & en faire le sujet de notre charité, après les avoir reçûes. Prenez garde, être humble en recevant les faveurs de Dieu: car si nous nous en prévalons, si nous nous en sçavons gré; si par de vains retours sur nous, elles nous inspirent une secrette estime de nous-mêmes, dès-là nous les corrompons, dès-là nous en perdons le fruit, dès-là nous nous les rendons non-seulement inutiles, mais pernicieuses. Qu'avez-vous, disoit l'Apôtre des Gentils, que vous n'ayez pas reçû; & si vous l'avez reçû, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si vous le teniez de vous-mêmes? *Quid habes quod non accepisti; si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis?* Or, supposé ce principe incontestable, quelque avantage que nous ayons reçû de Dieu, il doit être aisé de conserver l'humilité du cœur. Car outre que ces faveurs de Dieu, par la raison que ce sont des faveurs, ne nous sont pas dûes, & qu'elles ne viennent pas de notre fonds; outre que de nous-mêmes nous ne pouvons jamais les mériter, & par conséquent que nous ne pouvons sans crime nous les attribuer; outre que nous en sommes, comme pécheurs, positivement indignes, la

1. Cor. c. 4.

ſeule penſée que nous en rendrons compte un jour à Dieu, ſuffit pour réprimer tous les ſentimens d'orgueil qu'elles pourroient exciter en nous. Et en effet, ſi nous faiſons ſouvent cette réflexion, que ces graces, ſoit intérieures, ſoit extérieures, ſoit naturelles, ſoit ſurnaturelles, dont Dieu nous favoriſe, en nous les donnant ou plus abondamment qu'aux autres, ou même à l'excluſion des autres; que ces graces, dis-je, ſont ces talens Evangéliques qui doivent ſervir à notre prédeſtination éternelle ou à notre réprobation; que plus nous en aurons reçû, plus Dieu nous jugera rigoureuſement; que ce ſera peu de n'en avoir pas fait un mauvais uſage, mais qu'on nous en demandera l'intérêt; & qu'un des chefs les plus terribles de l'examen que nous aurons à ſubir, ſera notre négligence à les faire profiter : ſi nous méditions bien ces vérités ſolides & importantes, il ſeroit difficile que la vanité trouvât jamais entrée dans nos eſprits. Le croirez-vous, Chrétiens ? mais il ne dépend point de vous de le croire ou de ne le pas croire, puiſque c'eſt un fait certain & avéré : rien n'a rendu les Saints plus humbles, que les faveurs & les graces dont Dieu les a honorés. C'eſt ce qui les a fait trembler; c'eſt ce qui leur a cauſé

cette douleur vive & cette confusion salutaire de leurs relâchemens & de leurs tiédeurs. La vûe de leurs péchés les allarmoit; mais la vûe des graces qu'ils recevoient continuellement, & dont ils craignoient d'abuser, ne les étonnoit pas moins. Or il seroit bien étrange que ce qui a été le fondement de leur humilité, fût la matiére de notre présomption, & que nous vinssions à nous énorgueillir de ce qui les a saisis de frayeur & confondus. Pussions-nous, comme saint Jean, les favoris de Jesus-Christ, il faut être humble : autrement de favori de Jesus-Christ, on devient un réprouvé.

J'ajoûte qu'il faut être bienfaisant & charitable, en communiquant aux autres les faveurs qu'on a reçûes de Dieu. Voulez-vous, Chrétiens, vous appliquer utilement cette maxime ? en voici le moyen facile, & maintenant plus nécessaire que jamais. Il y en a dans cet auditoire, que Dieu a libéralement pourvûs des biens de la terre, & en cela il les a favorisés. Car les biens mêmes temporels par rapport à leur fin, qui est le salut, sont des faveurs & des graces. Mais du reste qu'a prétendu Dieu, en vous donnant ces biens temporels ? n'a-t-il point eu d'autre dessein que de vous distinguer, que de vous mettre

mettre à votre aise, que de vous faire vivre dans l'abondance, pendant que les autres souffrent? ah! mes chers Auditeurs, rien n'est plus éloigné de ses intentions, & ce seroit faire outrage à sa providence de penser qu'il eût borné là toutes ses vûes. En vous donnant les biens temporels, il prétend que vous en soyez les distributeurs; & qu'au lieu de les resserrer par une avarice criminelle, vous les répandiez avec largesse sur les pauvres & les misérables. Tel est l'ordre qu'il a établi; & cette largesse, surtout dans un tems de nécessité publique, comme celui-ci, n'est point un conseil ni une œuvre de surérogation, mais un précepte rigoureux & une loi indispensable. Car tandis que les pauvres gémissent, se persuader qu'on puisse faire, ou des épargnes, ou des dépenses dans une autre vûe que de pourvoir à leurs besoins; ne pas augmenter l'aumône à proportion que la misère croît; ne pas vouloir se priver de quelque chose, pour contribuer au soulagement des membres de Jesus-Christ; ne pas rabattre quelque chose de son luxe, pour les faire subsister; être aussi magnifique dans ses habits, aussi prodigue dans le jeu, aussi adonné à la bonne chère & aux vains divertissemens du monde, c'est ce qui ne peut s'accorder avec les principes de notre

religion ; & il n'y auroit plus d'Evangile, si l'on pouvoit ainsi se sauver. Souffrez cette remontrance que je vous fais : ce n'est pas seulement par le zéle que je dois avoir pour les pauvres, mais par celui que Dieu m'inspire pour vous-mêmes ; ce n'est pas seulement pour l'intérêt de la charité, mais pour celui de la justice. Voilà ce que saint Jean lui-même vous demande aujourd'hui, pour reconnoître ce que vous lui devez. Il veut que vous soyez ses imitateurs ; que comme il vous a fait part des trésors du ciel, vous fassiez part à vos freres, des biens du siécle. Car il a droit de vous dire ici, ce que disoit saint Paul aux
Ibid. c. 9. premiers chrétiens : *Si nos vobis spiritualia seminavimus, magnum est si nos carnalia vestra metamus ?* quel tort vous faisons-nous, lorsqu'après avoir semé dans vos ames les biens spirituels, nous prétendons recueillir le fruit de vos biens temporels ? Si c'étoit pour nous-mêmes, vous pourriez vous en plaindre avec raison : mais que pouvez-vous donc alléguer, quand c'est pour d'autres, quand c'est pour les pauvres, quand c'est pour vos freres mêmes que nous vous sollicitons ? *Magnum est si nos carnalia vestra metamus.* Achevons, Chrétiens, & apprenez enfin comment la faveur où fut saint Jean auprès de Jesus-

Christ, n'a point été pour ceux qui n'eurent pas le même avantage, une faveur odieuse : c'est la troisiéme partie.

CE qui rend la faveur odieuse, c'est de voir un sujet, sous ombre & par la raison seule qu'il est favori, dispensé des loix les plus inviolables, exempt de tout ce qu'il y a d'onéreux; vivant sans peine, tandis que les autres gémissent, & tellement traité, qu'on peut dire de lui ce que disoit le Prophéte Royal, parlant de ceux que l'iniquité du siécle a élevés aux plus hauts rangs de la fortune humaine : Il semble qu'ils ne soient plus de la masse des hommes, parce qu'ils ne ressentent plus les misères communes des hommes, *In labore hominum non sunt, & cum hominibus non flagellabuntur*. Voilà ce qui excite non-seulement la jalousie, mais l'indignation & la haine. Car si le favori avoit part aux obligations pénibles & rigoureuses des autres sujets; s'il portoit comme eux le fardeau; si malgré son élévation, on ne l'épargnoit en rien, dès-là quelque chéri qu'il fût d'ailleurs, sa fureur ne seroit plus un objet d'envie, & nul n'auroit droit de la regarder d'un œil chagrin & d'en murmurer. Or tel est, Chrétiens, le troisiéme & dernier caractère de la faveur de S. Jean. Il a été le disciple bien aimé, j'en

III. PARTIE.

Psalm. 72.

conviens : mais cet avantage & ce titre de bien-aimé ne l'a point déchargé de ce qu'il y a de plus pesant & de plus sévère dans la loi de Jesus-Christ. Au contraire, plus il a eû de distinction entre les autres disciples, plus il a éprouvé les rigueurs de cette loi ; selon qu'il a été favorisé & considéré de son maître, il a été destiné à de plus grands travaux : desorte que cette prérogative dont le Fils de Dieu l'honore, bien loin d'être un privilége pour lui, ne fut qu'un engagement particulier aux croix & aux souffrances. Et c'est, mes chers Auditeurs, ce que J. C. voulut faire entendre, lorsque la mere de ce saint disciple s'approchant du Sauveur des hommes & l'adorant, elle le pria d'accorder à ses deux fils les deux premiéres places de son Royaume, & d'ordonner qu'ils fussent assis l'un à sa droite & l'autre à sa gauche. Ceci est bien remarquable. Que fit J. C. ? au lieu de contenter la mere, il se mit à instruire les enfans, & à les détromper de leur erreur. Allez, leur dit-il, vous ne sçavez ce que vous demandez, *Nescitis quid petatis*. Vous pensez que ma faveur est semblable à celle des hommes, qui ne se termine qu'à de vaines prospérités, & qu'on ne recherche que pour être plus heureux en ce monde : or rien n'est plus opposé à mes maximes,

Matth. 20.

Mais pouvez-vous, leur ajoûta le même Sauveur, pouvez-vous boire le calice que je boirai, & être baptisés du baptême dont je ferai baptisé? *Poteſtis bibere calicem quem ego bibiturus ſum?* Ce calice plein d'amertume qui m'eſt préparé, ce calice de ma paſſion, pouvez-vous le partager avec moi: Car j'aime mes élûs, mais d'un amour ſolide & fort; & pour les aimer, je n'en ſuis pas moins diſpoſé à les exercer. Mon calice donc & mon baptême, c'eſt-à-dire, mes ſouffrances & ma croix, voilà d'où ma faveur dépend: voyez ſi vous pouvez accepter & accomplir cette condition? *Poteſtis?* Et comme ils répondirent qu'ils le pouvoient, *poſſumus;* quoique J. C. n'eût rien, ce ſemble, à exiger de plus, & qu'en apparence il dût être content de leur réſolution, il ne voulut pas néanmoins s'expliquer ſur le point de leur demande, ni leur en aſſûrer l'effet. C'eſt la réflexion de S. Grégoire Pape. Il ne leur dit pas pour cela: Je vous reçois donc au nombre de mes favoris, vous ſerez donc placés dans mon Royaume, vous y tiendrez donc les premiers rangs; non, il ne leur dit rien de ſemblable; pourquoi? parce qu'un tel diſcours eût ſuſcité contre eux tout le reſte des diſciples encore foibles & imparfaits, & par conſéquent ambitieux & jaloux. Il leur dit ſeulement

Ibid.

Ibid.

qu'ils auront part à son calice, & qu'ils le boiront ; qu'ils seront persécutés comme lui, calomniés comme lui, sacrifiés & li-
Ibid. vrés à la mort comme lui : *Calicem quidem meum bibetis*. Parole bien capable de réprimer le murmure des uns, & la cupidité des autres. Je sçai que les Apôtres ne laisserent pas de s'élever contre S. Jean &
Ibid. contre son frere ; *Et audientes decem indignati sunt de duobus fratribus* : mais vous sçavez aussi la sainte & sage correction que leur fit le Sauveur, lorsque leur reprochant sur cela même leur grossiéreté & leur ignorance dans les choses de Dieu, il leur remontra que c'étoit ainsi que raisonnoient les partisans du monde; qu'il n'en seroit pas de même parmi eux, & que l'avantage qu'auroient quelques-uns d'être en faveur auprès de lui, ne seroit point une grace odieuse, comme la faveur des Grands de la terre, parce que celui qui parmi les siens voudroit être le premier, devoit s'attendre à devenir le serviteur & l'esclave de tous ; à être le plus chargé de soins, le plus accablé de travaux, le plus exposé à souffrir & le plus prêt à mourir. Divine leçon qui calma bien-tôt les Disciples, & qui effaça pour jamais ces impressions & ces sentimens d'envie qu'ils avoient conçus contre la personne de saint Jean.

Et en effet, Chrétiens, S. Jean qui fut le favori & le bien-aimé du Fils de Dieu, est, à le bien prendre, celui de tous les Apôtres qui passa par de plus rudes épreuves. On demande s'il a été martyr ; & moi je soutiens qu'au lieu d'un martyre que les autres ont souffert, il en a enduré trois : le premier au Calvaire, que j'appelle le martyre de son cœur ; le second dans Rome, que nous pouvons regarder comme son martyre véritable & réel ; & le troisiéme dans l'exil où il mourut. Que ne souffroit-il pas, lorsqu'étant au pied de la croix, il vit expirer son maître, couvert de malédictions & d'opprobres, lui qui brûloit de zéle pour cet homme-Dieu, lui qui en connoissoit tout le mérite & toute la sainteté ? Ah, dit excellement Origène, il n'étoit pas nécessaire après cela, qu'il y eût pour saint Jean une autre espéce de martyre. Il ne falloit plus, pour éprouver sa foi, ni épées, ni roues, ni feu ; cela étoit bon pour les autres Apôtres, qui n'avoient pas été présens au cruel spectacle du crucifiement de Jesus-Christ. N'ayant pas senti comme saint Jean ce martyre intérieur, il leur en falloit un extérieur, parce que d'une ou d'autre maniére, ils devoient être, selon l'expression de l'Ecriture, les témoins de Jesus-Christ mourant. Mais saint Jean qui

l'avoit été au Calvaire, étoit dégagé de cette obligation : il y avoit satisfait par avance ; & bien loin qu'il eût été dispensé du martyre, il étoit devenu par-là le premier martyr de l'Eglise. Oui, Chrétiens, martyr de zéle & de charité; de cette charité qui est l'esprit du martyre même, & qui en fait tout le mérite. Car, comme raisonne S. Cyprien, ce que notre Dieu veut de nous, ce qu'il cherche en nous, ce n'est pas notre sang, mais notre foi : *Non quærit in nobis sanguinem, sed fidem.* S. Jean par l'excès de sa douleur en voyant J. C. crucifié, lui avoit déja rendu le témoignage de sa foi ; c'étoit assez : J. C. ne demandoit plus le témoignage de son sang.

Cypr.

Mais je me trompe : le martyre du sang n'a pas manqué à S. Jean, non plus que celui du cœur. L'Eglise autorisée de la tradition, nous l'apprend bien lorsqu'elle célébre le jour bienheureux, où ce zélé disciple combattant à Rome pour le nom de son Dieu, souffrit devant la porte Latine. Quel tourment, si nous en croyons Tertullien & le récit qu'il nous en a fait ! un corps vivant plongé peu à peu dans l'huile bouillante. Cette seule idée ne vous saisit-elle pas d'horreur ? J'avoue que S. Jean fortifié d'une grace extraordinaire, eût la vertu de résister à ce supplice; & que Dieu par le mi-

racle le plus authentique l'y conserva : mais suivant le Cardinal Pierre Damien, ce miracle fut un miracle de rigueur; un miracle que Dieu opéra pour mettre S. Jean en état de souffrir, & plus long-tems & plus vivement; un miracle pour lui faire boire à plus longs traits le calice qui lui avoit été présenté, & qu'il avoit accepté; un miracle plus affreux que la mort même. Car voilà, Chrétiens, si je puis ainsi m'exprimer, les miracles de la faveur de J. C. Miracles que S. Pierre ne comprenoit pas, quand J. C. lui disoit, parlant de Jean : Que vous importe, si je veux que celui-ci demeure jusqu'à ce que je vienne ? *Si eum volo manere donec veniam, quid ad te ?* *Joan. c. 21.* La conséquence qu'en tira S. Pierre, fut que Jean, par un privilége particulier, ne mourroit point : mais ajoûte S. Jean lui-même, ce n'étoit pas ce qu'avoit dit le Sauveur. Il avoit seulement marqué que Jean ne mourroit pas comme les autres, d'un court & simple martyre mais qu'il leur devoit survivre, pour accomplir un troisiéme genre de martyre à quoi Dieu l'avoit réservé. Quel est-il ce dernier martyre ? c'est, Chrétiens, le rigoureux exil où notre Apôtre eut tant de persécutions à essuyer, tant de calamités & de misères : se trouvant relégué dans une isle déserte, sé-

paré de son Eglise, arraché d'entre les bras de ses disciples, sans consolation de la part des hommes, sans soutien, & destitué enfin de tout secours dans une extrême vieillesse & jusqu'au moment de sa mort.

Voilà comment saint Jean fut traité, & voilà quel fut son partage. C'est donc une erreur d'en prétendre un autre; & l'illusion la plus grossiére est de nous promettre, que plus nous aurons part aux bonnes graces de notre Dieu, plus nous serons exempts de souffrir. Dire, je suis aimé de Dieu, donc j'ai droit de lui demander une vie heureuse & tranquille: ou dire au contraire, ma vie est pleine de souffrances, donc je ne suis pas aimé de Dieu : raisonnement d'infidéle & de payen. Cela pourroit convenir au judaïsme, où l'on mesuroit les faveurs de Dieu par les bénédictions temporelles. Mais dans le christianisme les choses ont changé de face, & Dieu s'en est hautement déclaré. Depuis l'établissement de la loi de grace, plus de priviléges pour les élûs du Seigneur à l'égard des biens de ce monde, plus d'exemptions pour eux ni de dispenses à l'égard des croix de cette vie. Pourquoi cela ? ah ! mes Freres, répond S. Augustin, y a-t-il rien de plus juste ? le bien-aimé du Pere ayant souffert, étoit-il de l'ordre que les bien-aimés du Fils ne souffrissent pas ? Jesus-

Christ, le prédestiné par excellence, ayant été un homme de douleurs, étoit-il raisonnable qu'il y eût après lui des prédestinés d'un caractère différent ? Il est donc pour vous & pour moi d'une absolue nécessité que nous buvions le calice du Fils de Dieu. Mais le secret c'est que nous le buvions comme ses favoris, & c'est ce que nous n'entendons pas ; c'est ce que n'entendoit pas S. Jean lui-même, quand J. C. lui demandoit, *Potestis bibere Calicem ?* Mais qu'il le conçut bien dans la suite en souffrant les trois genres de martyre dont je viens de vous parler ! Tous les jours, Chrétiens, nous buvons malgré nous & sans y penser, le calice du Sauveur : tant de disgraces qui nous arrivent, tant d'injustices qu'on nous fait, tant de persécutions qu'on nous suscite, tant de chagrins que nous avons à dévorer, tant d'humiliations, de contradictions, de traverses, tant d'infirmités, de maladies, mille autres peines que nous ne pouvons éviter; c'est pour nous la portion de ce calice que Dieu nous a préparée. Nous avalons tout cela, permettez-moi d'user de cette expression, & de quelque maniére que ce soit, nous le digérons. Mais parce que nous ne le considérons pas comme une partie du calice de notre Dieu, de là vient que ce calice n'est point pour nous un calice du salut;

& c'est en quoi notre condition est déplorable : de ce que buvant tous les jours ce calice si amer, nous n'avons pas encore appris à le boire comme il faut; c'est-à-dire à le boire, non-seulement sans impatience & sans murmure, non-seulement avec un esprit de soumission & de résignation, mais avec joie & avec action de graces : de ce que nous ne sçavons pas encore faire volontairement & utilement, ce que nous faisons à toute heure par nécessité & sans fruit. S'il dépendoit de nous, ou d'accepter, ou de refuser ce calice, & que la chose fût à notre choix, peut-être faudroit-il des raisons, & même des raisons fortes, pour nous résoudre à le prendre. Mais la loi est portée ; elle est générale, elle est indispensable : ensorte que si nous ne buvons ce calice d'une façon, nous le boirons de l'autre ; si nous ne le buvons en favoris, nous le boirons en esclaves; si, comme parle l'Ecriture, nous n'en buvons le vin, qui est pour les justes & pour les prédestinés, nous en boirons la lie qui est pour les pécheurs & les réprouvés. Ne sommes-nous donc pas bien à plaindre de perdre tout l'avantage que nous pouvons retirer d'un calice si précieux; & d'en goûter tout le fiel & toute l'amertume, sans en éprouver la douceur ?

Voilà, Chrétiens, la grande leçon dont

nous avons si souvent besoin dans le monde. Voilà dans les souffrances de la vie quelle doit être notre plus solide consolation : de penser que ce sont des faveurs de Dieu, qu'elles ont de quoi nous rendre agréables à Dieu & les élûs de Dieu ; que la prédestination & le salut y sont attachés, & qu'on ne peut autrement parvenir à l'héritage des enfans de Dieu. Gravez profondément ces maximes dans vos esprits & dans vos cœurs. Elles vous formeront, non point précisément à souffrir (car où est l'homme sur la terre qui ne souffre pas) mais à souffrir chrétiennement & saintement. Le pouvez-vous ? c'est la question que vous fait ici le Sauveur du monde, après l'avoir faite à S. Jean : le pouvez-vous, & le voulez-vous ? *Potestis ?* Ah ! Seigneur, nous vous répondrons avec toute la confiance que votre grace nous inspire : oui, nous le pouvons, & nous nous y engageons ; *Possumus.* Nous ne le pouvons de nous-mêmes, mais nous le pouvons avec vous & par vous. Nous le pouvons, parce que vous l'avez pû avant nous ; & qu'en le faisant, vous nous en avez communiqué le pouvoir. Daignez encore nous en donner le courage, afin que nous en recevions un jour la récompense éternelle, où nous conduise, &c.

SERMON

POUR LA FÊTE DE Ste. GENEVIEVE.

Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia; & ignobilia mundi & contemptibilia elegit Deus, & ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.

Dieu a choisi ce qu'il y avoit de plus foible dans le monde, pour confondre les forts; & il a pris ce qu'il y avoit de moins noble & de plus méprisable, même les choses qui ne sont point, pour détruire celles qui sont. Dans la premiére Epître aux Corinthiens, chapitre 1.

TEL est, Chrétiens, l'ordre de la divine providence; & c'est ainsi que notre Dieu prend plaisir à faire éclater sa grandeur souveraine & sa toute-puissante vertu. Si pour opérer de grandes choses, il ne choisissoit que de grands sujets, on pourroit attribuer ses merveilleux ouvrages, ou à la sagesse, ou à l'opulence, ou au pouvoir & à la force des ministres qu'il y auroit em-

ployés. Mais, dit l'Apôtre des Gentils, afin que nul homme n'ait de quoi s'enfler d'une fausse gloire devant le Seigneur, ce ne sont communément, ni les sages selon la chair, ni les riches, ni les puissans, ni les nobles qu'il fait servir à l'exécution de ses desseins : il prend au contraire ce qu'il y a de plus petit pour confondre toutes les puissances humaines; & suivant l'expression de l'Apôtre, il va chercher jusques dans le néant, ceux qu'il veut élever au-dessus de toutes les grandeurs de la terre, *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia: & ignobilia mundi & contemptibilia elegit Deus, & ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.* Pensée bien humiliante pour les uns, & bien consolante pour les autres. Bien humiliante pour vous, Grands du siécle : tout cet éclat qui vous environne, cette autorité, cette élévation, cette pompe, qui vous distinguent à nos yeux, ce n'est point là ce qui attire sur vous les yeux de Dieu : que dis-je ? c'est même, selon les régles ordinaires de sa conduire, ce qu'il rejette, quand il veut opérer par le ministère des hommes ses plus étonnantes merveilles. Mais au même tems, pensée bien consolante pour vous, pauvres ; pour vous que votre condition a placés aux derniers rangs ; pour vous que l'obscurité de votre origine, que la foiblesse

de vos lumiéres rend, ce semble, incapables de tout. Prenez confiance : plus vous êtes méprisables dans l'opinion du monde, plus Dieu aime à vous glorifier, & à se glorifier lui-même en vous : *Infirma mundi elegit Deus.* En voici, mes chers Auditeurs, un bel exemple : c'est celui de l'illustre & sainte Patrone dont nous solemnisons la Fête, & dont j'ai à faire le panégyrique. Qu'étoit-ce, selon le monde, que Geneviéve ? une fille simple & dépourvûe de toutes les lumiéres de la science; une fille foible & sans pouvoir; une bergère réduite, ou par sa naissance, ou par la chûte de sa famille, au plus bas état. Mais en trois mots, qui comprennent trois grands miracles, & qui vont partager d'abord ce discours, je vous ferai voir la simplicité de Geneviéve plus éclairée que toute la sagesse du monde, c'est la premiére partie; la foiblesse de Geneviéve, plus puissante que toute la force du monde, c'est la seconde partie; & si je puis parler de la sorte, la bassesse de Geneviéve, plus honorée que toute la grandeur du monde, c'est la troisiéme partie. Quel fonds, Chrétiens, de réflexions & de morale! Ménageons tout le tems nécessaire pour le creuser, & pour en tirer d'utiles & de salutaires leçons, après que nous aurons demandé le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

DIEU seul, Chrétiens, eſt le Pere des lumiéres, & une créature ne peut être véritablement éclairée, qu'autant qu'elle s'approche de Dieu, & que Dieu ſe communique à elle. Tel fut auſſi le grand principe de l'éminente ſageſſe qui parut dans la conduite de l'illuſtre & glorieuſe Geneviéve. C'étoit une ſimple fille, il eſt vrai; mais par un merveilleux effet de la grace, cette ſimple fille trouva le moyen de s'unir à Dieu, dès l'inſtant qu'elle fut capable de le connoître; & Dieu réciproquement prit plaiſir à répandre ſur elle la plénitude de ſes dons & de ſon eſprit. Voilà ce qui a relevé ſa ſimplicité, & ce qui lui a donné, dans l'opinion même des hommes, cet aſcendant admirable au-deſſus de toute la prudence du ſiécle. I. PARTIE.

Il falloit bien que Geneviéve, toute ignorante & toute groſſiére qu'elle étoit d'ailleurs, eût de hautes idées de Dieu, puiſque dès ſa premiére jeuneſſe elle ſe dévoüa à lui de la maniére la plus parfaite. Ce fut peu pour elle de dépendre de Dieu comme ſujette; elle voulut lui appartenir comme épouſe. Comprenant que celui qu'elle ſervoit, étoit un pur eſprit; pour contracter avec lui une ſainte alliance, elle fit un divorce éternel avec la chair. Sçachant que par un amour ſpécial de la virginité, il s'é-

toit fait le Fils d'une Vierge; elle forma, pour le concevoir dans son cœur, le dessein de demeurer Vierge; & pour l'être avec plus de mérite, elle voulut l'être par engagement, par vœu, par une profession solemnelle. Car elle étoit dès-lors instruite & bien persuadée de cette Théologie de saint Paul, que quiconque se lie à Dieu, devient un même esprit avec lui; & elle n'ignoroit pas qu'une Vierge dans le Christianisme, je dis une Vierge par choix & par état, est autant élevée au-dessus du reste des Fidéles, qu'une épouse de Dieu l'est au-dessus des serviteurs, ou pour m'exprimer encore comme l'Apôtre, au-dessus des domestiques de Dieu. C'est dans ces sentimens que Geneviéve voue à Dieu sa virginité, & qu'elle lui fait tout à la fois le sacrifice de son corps & de son ame, ne voulant plus disposer de l'un ni de l'autre, même légitimement; renonçant avec joie à sa liberté, dans une chose où elle trouve un souverain bonheur à n'avoir plus de liberté; & ajoûtant aux obligations communes de son Baptême celle qui devoit lui tenir lieu d'un second Baptême, puisque selon saint Cyprien, l'obligation des Vierges est une espéce de sacrement qui met dans elles le comble & la perféction au sacrement de la Foi.

Mais admirons, mes chers Auditeurs,

l'ordre qu'elle observe en tout cela. Le Saint-Esprit dans les Proverbes dit que la simplicité des Justes est la régle sûre & infaillible dont Dieu les a pourvûs, pour les diriger dans leurs entreprises & dans leurs actions. Or c'est ici que vous allez voir l'accomplissement de ces paroles de l'Ecriture : *Justorum simplicitas diriget illos.* Geneviéve formoit un dessein dont les suites étoient à craindre, non-seulement pour tout le cours de sa vie, mais pour son salut & sa prédestination. Que fait-elle? Parce qu'elle est humble, elle ne s'en fie pas à elle-même; & parce qu'elle est docile, elle évite cet écueil dangereux du propre sens & de l'amour-propre, qui fait faire tous les jours aux sages du monde tant de fausses démarches, & qui détourne si souvent de la voie du Ciel ceux qui croient la bien connoître, & y marcher. Pour ne pas s'engager même à Dieu par un autre mouvement que celui de Dieu, Geneviéve consulte les Oracles par qui Dieu s'explique. Elle traite avec les Prélats de l'Eglise, qui sont les Interprétes de Dieu & de ses volontés. Deux grands Evêques qui vivoient alors, celui d'Auxerre, & celui de Troyes, passant par Nanterre, sa patrie & le lieu de sa demeure, elle va se jetter à leurs pieds, elle leur ouvre son cœur, elle écoute leurs avis; & parce qu'elle re-

Prov. c. 11.

connoît que c'est Dieu qui l'appelle, elle s'oblige à suivre une si sainte vocation. Non-seulement elle s'y oblige, mais elle accomplit fidélement ce qu'elle a promis; & quelques années d'épreuve écoulées, elle fait entre les mains de l'Evêque de Chartres, ce qu'elle avoit déja fait dans l'intérieur de son ame, je veux dire le sacré vœu d'une perpétuelle virginité : n'agissant que par conseil, que par esprit d'obéissance, que par ce principe de soumission qui faisoit souhaiter à S. Bernard d'avoir cent Pasteurs pour veiller sur lui, bien loin d'affecter, comme on l'affecte souvent dans le monde, de n'en avoir aucun. Belle leçon, Chrétiens, qui nous apprend à chercher & à discerner les voies de Dieu, sur-tout quand il s'agit de vocation & d'état, où tous les égaremens ont des conséquences si terribles, & en quelque maniére si irréparables pour le salut. Instruction nécessaire pour notre siécle, où l'esprit de direction abonde, quoiqu'en même tems il soit si rare; où tant de gens s'ingèrent d'en donner des régles, & où si peu de personnes les veulent recevoir; où chacun a le talent de gouverner & de conduire, & où l'on en voit si peu qui aient le talent de se soumettre, & d'obéir. Mais exemple plus important encore de cet attachement inviolable que nous devons avoir à la con-

duite de l'Eglise, hors de laquelle, comme disoit saint Jérôme, nos vertus même ne sont plus des vertus; la virginité n'est qu'un fantôme, le zéle qu'une illusion, & tout ce que nous faisons pour Dieu se trouve perdu & dissipé.

L'élément des Vierges, & des ames dévoüées à J. C. en qualité de ses épouses, c'est la retraite & la séparation du monde. Aussi est-ce le parti que Geneviéve choisit. Car d'aimer à voir le monde, & à en être vûe, & prétendre cependant pouvoir répondre à Dieu de soi-même: vouloir être de l'intrigue, entrer dans les divertissemens, avoir part aux belles conversations; & quelque idée de piété que l'on se propose, se réserver toujours le droit d'un certain commerce avec le monde; en user, dis-je, de la sorte, & croire alors pouvoir garder ce trésor que nous portons dans nos corps, comme dans des vases de terre, j'entends le trésor d'une pureté sans tache, c'est ce que la prudence du siécle a de tout temps présumé de faire, mais c'est ce que la simplicité de Geneviéve, plus clair-voyante & plus pénétrante, traita d'espérance chimérique, & ce qui ne lui parut pas possible. Dès le moment qu'elle fit son vœu, elle se couvrit du saint voile qui distinguoit ces prédestinées & ces élûes que S. Cyprien appelle

la plus noble portion du troupeau de J.C. Il ne lui fallut point de Prédicateurs pour renoncer à tous ces vains ornemens, qui corrompent l'innocence des filles du siécle, & qui servent d'amorce à la cupidité & à la passion. Sans étude & sans lecture, elle connut qu'elle devoit faire le sacrifice de toutes les vanités humaines. Une croix apportée du Ciel par le ministère d'un Ange, & qui lui fut présentée par saint Germain, lui tint lieu désormais de tout ce que l'envie de paroître lui eût fait ambitionner, si c'eût été une fille mondaine : & la maniére simple dont elle traitoit avec Dieu, sans disputer ses droits contre lui, & sans raisonner inutilement sur la rigueur du précepte, lui fit prendre des décisions plus exactes que celles de la Théologie la plus sévère. Or si nous agissions, Chrétiens, dans le même esprit, c'est ainsi que nous ferions voir en nous les fruits d'une sincère & véritable réformation de mœurs. Car si les Prédicateurs de l'Evangile gagnent si peu à vous remontrer ces vérités si importantes; si malgré tous leurs discours, vous demeurez encore aussi attachés à je ne sçai combien d'amusemens & de bagatelles du monde corrompu; si, par exemple, on peut dire à la honte de notre Religion, que les Dames chrétiennes sont maintenant plus payennes

que les Payennes mêmes, en ce qui regarde l'immodestie & le luxe de leurs habits; si la licence & le désordre sur mille autres points croissent tous les jours, ce n'est, mes chers Auditeurs, que parce que nous voulons nous persuader qu'il y a là-dessus un devoir du monde qui nous autorise; ce n'est que parce que nous nous flattons de sçavoir bien accorder des choses que tous les Saints ont jugées incompatibles, & sauver l'essentiel du Christianisme au milieu de tout ce qui le détruit; enfin ce n'est que parce que nous devenons ingénieux à nous aveugler nous-mêmes; & qu'au lieu de nous étudier à cette bienheureuse simplicité, qui fut toute la science de Geneviéve, nous opposons à l'esprit de Dieu les fausses maximes d'un esprit mondain qui nous perd.

Que fait de plus cette sainte fille? Apprenez-le: pour conserver le mérite de sa virginité, elle s'engage par état & par profession de vie, aux emplois les plus bas de la charité & de l'humilité. Car d'être Vierge & d'être superbe, elle sçait que c'est un monstre aux yeux de Dieu; elle sçait, sans que saint Augustin le lui ait appris, qu'autant qu'une Vierge humble est préférable, selon l'Evangile, à une femme honnête dans le mariage, autant une femme humble dans le mariage mérite-t-elle la préférence sur une

Vierge orgueilleuse. C'est pour cela qu'elle s'humilie ; & que par un rare exemple de sagesse, elle se réduit à la condition de servante ; c'est pour cela qu'elle s'attache à une maîtresse fâcheuse dont elle supporte les mauvais traitemens, & à qui elle obéit avec une patience & une douceur digne de l'admiration des Anges ; & c'est par là même aussi qu'elle évite le reproche que S. Augustin faisoit à une Vierge chrétienne : *O tu, Virgo Dei, nubere noluisti, quod licebat ; & extollis te, quod non licet.* O ame insensée, que faites-vous ? Vous n'avez pas voulu vous allier à un époux de la terre, ce que la Loi de Dieu vous permettoit ; & vous vous élevez par une fausse & vaine gloire, ce que la Loi ne vous permet pas.

Aug.

Mais pourquoi Geneviéve ajoûte-t-elle à ces exercices d'humilité une si grande austérité de vie ? Pourquoi se condamne-t-elle à des jeûnes si continuels, & fait-elle de son corps une victime de pénitence ? C'étoit une Sainte, en qui le péché n'avoit jamais régné ; c'étoit une ame pure, en qui la grace du Baptême s'étoit maintenue ; pourquoi donc se traiter si rigoureusement elle-même ? Ah ! Chrétiens, c'est un Mystère que la prudence de la chair ignore, mais qu'il plût encore à Dieu de révéler à la simplicité de Geneviéve. Elle étoit Vierge ; mais elle

elle avoit à préserver sa virginité du plus contagieux de tous les maux, qui est la mollesse des sens. Elle étoit sainte ; mais elle avoit un corps naturellement corps de péché, dont elle devoit faire, comme dit saint Paul, une hostie vivante. Elle étoit soumise à Dieu ; mais elle avoit une chair rebelle qu'il falloit dompter & assujettir à l'esprit. Voilà ce qui lui fit oublier qu'elle étoit innocente, pour embrasser la vie d'une pénitente. Le monde ne raisonne pas ainsi ; mais je vous l'ai dit, la grande sagesse de Geneviéve est de raisonner tout autrement que le monde. Le monde, quoique criminel, prétend avoir droit de vivre dans les délices ; & Geneviéve, quoique juste, se fait une loi de vivre dans la pratique de la mortification. Excellente pratique, par où elle se dispose aux communications les plus sublimes qu'une créature ait peut-être jamais eues avec Dieu. Nous avons peine à le comprendre ; mais c'est la merveille de la grace. Une fille sans instruction & sans lettres, telle qu'étoit Geneviéve, parle néanmoins de Dieu comme un Ange du ciel. Elle ne sçait rien ; & l'onction qu'elle a reçûe d'en-haut, lui enseigne toutes choses. Elle demeure sur la terre & dans ce lieu d'exil ; mais toute sa conversation est parmi les bienheureux & dans le séjour de

la gloire. Tandis que les doctes peuvent à peine s'occuper une heure dans l'oraiſon, elle y paſſe les jours & les nuits. La vûe de ſon troupeau, l'aſpect des campagnes, tout ce qui ſe préſente à elle, lui fait connoître Dieu, & l'éleve à Dieu. C'eſt une fleur champêtre, que la main des hommes a peu cultivée; mais qui expoſée aux rayons du Soleil de juſtice, en tire tout cet éclat dont brillent les juſtes, & toute cette bonne odeur de Jeſus-Chriſt dont parle ſaint Paul. Tant d'explications, de leçons, de diſcours, de livres, ne ſervent ſouvent qu'à nous confondre. Geneviéve ſans tous ces ſecours, découvre ce qu'il y a dans Dieu de plus profond & de plus caché, pourquoi? parce que notre Dieu, dit Salomon,
Prov. c. 3. ſe plaît à parler aux ſimples : *Et cum ſimplicibus ſermocinatio ejus.* De-là ces extaſes qui la raviſſent hors d'elle-même, & ces viſions céleſtes dont elle eſt éclairée. Ce ſont des myſtères impénétrables pour nous, & des ſecrets qu'il ne lui étoit pas plus permis qu'à l'Apotre de nous révéler : *Arcana verba quæ non licet homini loqui.*
1. Cor. c. 12. Graces ſinguliéres & faveurs divines d'autant moins ſuſpectes, que jamais elles ne produiſirent dans cette ame ſolidement humble, ni eſprit d'orgueil & de ſuffiſance, ni eſprit de cenſure & d'une réforme

outrée, ni esprit de singularité & de distinction, mais modestie & réserve, mais soumission & obéissance, mais charité & douceur, mais discrétion la plus parfaite & prudence la plus consommée. De-là ce don de discerner les esprits, de démêler l'illusion & la vérité, les voies détournées & les voies droites, les fausses inspirations de l'Ange de ténébres & la vraie lumiére de Dieu ; ensorte que de toutes parts on accourt à elle, qu'elle est consultée comme l'oracle, & que les maîtres mêmes les plus éclairés ne rougissent point d'être ses disciples, de recevoir ses conseils & de les suivre. De-là cette confiance avec laquelle on lui donne la conduite des vierges & le soin des veuves, pour les préserver des piéges du monde, pour leur inspirer l'amour de la retraite, pour les former aux exercices de la piété chrétienne, pour les instruire de tous leurs devoirs & pour les leur faire pratiquer. Sainte école où Dieu lui même préside, parce que c'est, si j'ose parler de la sorte, l'école de la simplicité Evangélique.

Mais, Chrétiens, qu'oppose le monde à cette simplicité tant recommandée dans l'Ecriture, & maintenant si peu connue dans le Christianisme ? une fausse sagesse que Dieu réprouve. On veut rafiner sur

tout, & jusques sur la dévotion. On se dégoûte de ces anciennes pratiques, autrefois si vénérables parmi nos Peres, & de nos jours regardées par des esprits présomptueux & remplis d'eux-mêmes, comme de frivoles amusemens. On veut de nouvelles routes pour aller à Dieu, de nouvelles méthodes pour s'entretenir avec Dieu, de nouvelles priéres pour célébrer les grandeurs de Dieu. On veut qu'une prétendue raison soit la régle de toute notre perfection ; & tout ce qui peut en quelque maniére se ressentir de cette candeur & de cette pieuse innocence, par où tant d'ames avant nous se sont élevées & distinguées, on le met au rang des superstitions populaires & on le rejette avec mépris. Toutefois, mes chers Auditeurs, comment le Sage nous apprend-il à chercher Dieu ? dans la simplicité de notre cœur :
Sap. *In simplicitate cordis quærite illum.* De
c. 1. quoi Job est-il loüé par l'esprit même de
Job. Dieu ? de sa simplicité : *Et erat vir ille*
c. 1. *simplex & rectus.* Par quel moyen Daniel mérita-t-il la protection de Dieu ? par sa
1. Mac. simplicité : *Daniel in simplicitate sua libera-*
c. 2. *tus est.* Je sçai ce que le monde en pense, que c'est une vertu toute contraire à ses maximes, qu'il en fait le sujet ordinaire de ses railleries : mais malgré tout ce qu'en

pense le monde, malgré tout ce qu'il en dit & ce qu'il en dira, il me suffit, mon Dieu, de sçavoir, comme votre Prophéte, que vous aimez cette bienheureuse simplicité ; *Scio quòd simplicitatem diligas* : & c'est assez pour moi que vous en connoissiez le prix ; *Sciat Deus simplicitatem meam.* 1. Paral. c. 29. Job. c. 31.

Voilà, mes Freres, ce qui doit nous affermir dans le droit chemin de la justice chrétienne, & ce qui nous y doit faire marcher avec assurance. Le monde parlera, le monde rira ; de faux sages viendront nous dire, ce que la femme de Job disoit à son époux : *Adhuc permanes in simplicitate tua* ? Hé quoi, vous vous arrêtez à ces bagatelles ? vous vous laissez aller à ces scrupules ; & dans un siécle comme celui-ci, vous prenez garde à si peu de chose ? quelle simplicité & quelle folie ! On nous le dira, mais nous répondrons : Oui, dans un siécle si dépravé je m'attacherai à mon devoir, j'irai tête levée, & je ferai gloire de ma simplicité. J'y vivrai, & j'y mourrai dans cette simplicité de la foi, dans cette simplicité de l'espérance, dans cette simplicité de la charité de Dieu & de la charité du prochain, dans cette simplicité d'une conduite équitable, humble, modeste, désintéressée, sans détours, sans arti- Job. c. 1.

fices, sans intrigues. Par-là j'engagerai Dieu à me conduire lui-même; & avec un tel guide je ne craindrai point de m'égarer : *Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter.*

Prov. c. 10.

Voulez-vous en effet, Chrétiens, que Dieu répande sur vous ses lumiéres, avec la même abondance qu'il les répandit sur Geneviéve ? voici pour cela quatre régles que je vous propose, & que me fournit l'exemple de cette sainte Vierge. Première régle : suivre le conseil de ceux que Dieu a établis dans son Eglise, pour être les pasteurs de vos ames & pour vous diriger dans les voies du salut. Ne rien entreprendre d'important, & où votre conscience se trouve en quelque péril, sans les consulter. Aller à eux comme à la source des graces, & les écouter comme Dieu même; leur ouvrir votre cœur, & leur exposer simplement & avec confiance vos sentimens, vos désirs, vos bonnes & vos mauvaises dispositions. Prendre là-dessus leurs avis ; & quelques vûes contraires qui vous puissent survenir à l'esprit, les tenir pour suspectes & les déposer, si ce n'est que vous eussiez d'ailleurs une évidence absolue de l'erreur où l'on vous conduit & de l'égarement où l'on vous jette. Suivant une telle maxime & la suivant de

bonne foi, vous agirez sûrement : car Dieu est fidéle, dit l'Apôtre, & puisqu'il vous envoie à ses Ministres, il est alors engagé par sa providence à les éclairer eux-mêmes, à leur inspirer ce qui vous convient, & à leur mettre pour vous dans la bouche des paroles de vie. Je vais plus loin, & pour votre consolation, j'ose dire que si quelquefois ils se trompoient, ou Dieu feroit un miracle pour suppléer à leur défaut & pour vous redresser, ou que jamais il ne vous imputeroit une illusion dont vous n'avez pas été l'auteur, & dont vous n'avez pû moralement vous préserver.

Seconde régle : fuir le monde & ce que vous sçavez être dans le commerce du monde, ou pernicieux, ou seulement même dangereux. Je ne prétends pas que tous doivent se renfermer dans le cloître, & se cacher dans la solitude. Dieu dans le monde a ses serviteurs sur qui il fait reposer son esprit, à qui il fait entendre sa voix, & qu'il comble des trésors de sa miséricorde. Mais pour goûter ces divines communications, il faut qu'ils soient au milieu du monde sans être du monde : c'est-à dire, il faut qu'ils vivent séparés au-moins d'un certain monde, d'un monde corrompu où le libertinage regne, d'un

monde médiſant où le prochain eſt attaqué; d'un monde volage où l'eſprit ſe diſſipe, où toute l'onction de la piété ſe deſſéche, où l'on ne peut éviter mille ſcandales, légers, il eſt vrai, mais dont la conſcience eſt toujours bleſſée. Il faut que ſe réduiſant à la ſimplicité d'une vie retirée, s'éloignant du tumulte & du bruit, renonçant aux vanités & aux pompes humaines, uniquement attentifs à écouter Dieu, ils lui préparent ainſi & leurs eſprits & leurs cœurs. Telle fut la prudence de Geneviéve, de cette fille ſi ſimple ſelon le monde; mais ſelon Dieu, ſi ſage & ſi bien inſtruite des myſtères de la grace & des diſpoſitions qu'elle demande.

Troiſiéme régle : s'adonner à la pratique des bonnes œuvres & ſur-tout des œuvres de charité & d'humilité, en faire toute ſon étude, & y borner toute ſa ſcience. Et pendant que les eſprits curieux s'arrêtent à raiſonner ſur les ſecrets de la prédeſtination divine ; pendant qu'ils en diſputent avec chaleur, & qu'ils entrent ſans ceſſe là-deſſus en de longues & d'éternelles conteſtations, s'en tenir ſimplement, mais ſolidement, à cette courte déciſion du
2. Petr. c. 1. Prince des Apôtres : *Quapropter, Fratres, magis ſatagite, ut per bona opera certam veſtram electionem faciatis :* point tant de

difcours, mes Freres, point tant de controverfes & de fubtilités; vous avez la loi, pratiquez-la; vous avez tous vos devoirs marqués, obfervez-les; vous avez parmi vous des pauvres & des malades, prenez foin de les affifter: foyez charitables, foyez humbles, foyez foumis, foyez patiens, vigilans, fervens. C'eft-là tout ce qu'il vous importe de fçavoir, & dès que vous le fçaurez bien, vous en fçaurez plus que ne peuvent vous en apprendre, dans leurs queftions curieufes & fouvent peu utiles, tous les Philofophes & les Théologiens: pourquoi? non feulement parce que c'eft en cela qu'eft renfermée toute la fcience du falut; mais parce que Dieu qui fe découvre aux ames fidéles & humbles, fe fera lui-même fur tout le refte votre maître, & vous donnera des connoiffances où la plus fublime Théologie ne peut atteindre.

Quatriéme & derniére régle: ajoûter à la pratique des bonnes œuvres, l'auftérité de la pénitence; & comme votre vie, mes chers Auditeurs, eft déja par elle-même une pénitence continuelle, puifqu'elle eft remplie de fouffrances, les prendre ces peines & ces afflictions de la vie, avec un efprit chrétien, avec un efprit foumis, en un mot avec un efprit pénitent. Voilà par où vous purifierez votre cœur, en vous

acquittant devant Dieu de toutes vos dettes ; & où Dieu fait-il plus volontiers sa demeure, que dans les cœurs purs ? Ainsi quelque dépourvûs que vous puissiez être de toute autre lumiére, la lumiére de Dieu vous conduira, vous touchera, vous élévera. Il ne lui faudra point de dispositions naturelles ; il ne sera point nécessaire que vous soyez de ces grands génies que le monde admire, & à qui le monde donne un si vain encens. Sans cette doctrine qui enfle ; sans être capable par la supériorité de vos vûes ou la profondeur de vos raisonnemens, de pénétrer les secrets de la nature les plus cachés, d'éclaircir les questions de l'école les plus épineuses & les plus obscures, de former de hautes entreprises & de gouverner les états, vous serez capables dans la ferveur de la priére de recevoir les dons de Dieu, & d'avoir avec lui le commerce le plus sacré, le plus étroit, le plus sensible, le plus touchant. Vous l'avez vû dans l'exemple de votre illustre Patrone. Mais si la simplicité de Geneviéve a été plus éclairée que toute la sagesse du monde, je puis dire encore que sa foiblesse a été plus forte que toute la puissance du monde : c'est la seconde partie.

JE l'ai dit d'abord, Chrétiens, & je dois ici le redire : c'est le propre de Dieu de se servir d'instrumens foibles, & souvent même des plus foibles, pour les plus grands ouvrages de sa puissance ; & quand Cassiodore veut faire l'éloge de cette vertu souveraine & sans bornes que nous reconnoissons en Dieu, & qui est un de ses premiers attributs, il ne croit pas en pouvoir donner une plus haute, que de s'écrier en s'adressant à Jesus-Christ : O Seigneur, qui peut douter que vous ne soyez un Dieu, & un Dieu tout-puissant, puisque dans votre sainte humanité, & ensuite dans la personne de vos serviteurs, vous avez rendu les foiblesses & les misères même toute-puissantes ! *O verè omnipotens, qui ipsas miserias fecisti potentes !* Aussi est-ce pour cela que Dieu tant de fois a fait des coups extraordinaires, a opéré des miracles, a triomphé de ses ennemis, non par sa main, mais par la main d'une femme. Est-il question de dompter l'orgueil d'un Holopherne ? il suscite une Judith. Faut-il défaire des armées nombreuses & les mettre en fuite ? Il y emploie une Débora. Veut-il sauver tout son peuple, dont on a conjuré la ruine ? il ne lui faut qu'une Esther. Mais voici, Chrétiens, quelque

II. PARTIE.

Cassiod.

chose de plus surprenant & qui marque mieux la force de notre Dieu. Car aprés tout ces femmes dont nous parle l'Ecriture, & dont les faits héroïques ont été si hautement loüés par le saint Esprit, c'étoient des femmes distinguées, des Princesses même & des Reines, des Sujets recommandables selon le monde. Judith possédoit de grands biens, Débora jugeoit le peuple avec une autorité suprême, Esther se trouvoit assise sur le thrône. Or dans ces conditions éminentes, une femme, toute foible qu'elle est, ne laisse pas sans miracle de pouvoir beaucoup, & d'être capable d'entreprendre des choses importantes. Mais qu'une bergère telle qu'étoit Geneviéve, pauvre, dénuée de tout, sans nom, sans crédit, sans appui, demeurant dans son état vil & méprisable, remplisse le monde du bruit de ses merveilles, exerce un empire absolu sur les corps & sur les esprits; dispose, pour ainsi dire, à son gré des puissances du ciel, commande aux puissances de la terre, fasse trembler les puissances de l'enfer, devienne la protectrice des Villes & des Royaumes, ah! Chrétiens, c'est un des mystères que saint Paul a voulu nous faire connoître, lorsqu'il a dit: *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.* Et jamais cette parole de

l'Apôtre s'est elle accomplie si visiblement & si authentiquement, que dans la personne de cette bienheureuse fille dont nous honorons aujourd'hui la mémoire ?

Car qu'est-ce que la vie de Geneviéve, sinon une suite de prodiges & d'opérations surnaturelles, que l'infidélité même est obligée de reconnoître ? Y a-t-il maladie si opiniâtre & si incurable, qui n'ait cédé à l'efficacité de sa priére ; & ce don des guérisons que le Maître des Gentils assûre avoir été une des graces communes & ordinaires dans la primitive Eglise, quand & en qui a-t-il paru avec plus d'éclat ? Je ne parle pas de ces guérisons secrettes, particuliéres, faites à la vûe d'un petit nombre de témoins, & contre lesquels un esprit incrédule croit toujours avoir droit de s'inscrire en faux : mais je parle de ces guérisons publiques, connues, avérées, & que les ennemis même de la foi n'ont pû contester. Ce miracle des Ardens, dont l'Eglise de Paris conserve des monumens si certains ; cent autres aussi incontestables que celui-là, qu'il me seroit aisé de produire, mais dont je n'ai garde de remplir un discours qui doit servir à votre édification, ne nous marquent-ils pas de la maniére la plus sensible, quel pouvoir Geneviéve avoit reçû de Dieu pour tous ces

effets de grace & de bonté qui sont au-dessus de la nature ? Si son corps après sa mort n'a pas prophétisé comme celui d'Elie, ne semble-t-il pas qu'il ait encore fait plus ? n'en est-il pas sorti mille fois une vertu semblable à celle qui sortoit de Jesus-Christ même, ainsi que nous l'apprend l'Evangile ? n'est-il pas jusques dans le tombeau une source de vie pour tous ceux qui ont recours à cette précieuse relique ; & les esprits les moins disposés à en convenir, convaincus par leur propre expérience ne lui ont-ils pas rendu des hommages ? témoin cette action de grace, en forme d'éloge, qu'Erasme composa, & où il déclara si hautement que notre Sainte étoit après Dieu sa libératrice, & qu'il ne vivoit que par le bienfait de son intercession.

Il n'y a que pour elle-même, Chrétiens, que Geneviéve n'usa jamais de ce don des miracles, qui fut un de ses plus beaux priviléges ; ayant passé toute sa vie dans des infirmités continuelles, & voulant en cela se conformer au Sauveur des hommes, à qui l'on reprochoit d'avoir sauvé les autres & de ne s'être pas sauvé lui-même. Mais la patience invincible qu'elle fit paroître dans tous les maux dont elle fut accablée, la joie dont elle se

ſentoit comblée en ſouffrant, cette vigueur de l'eſprit qui dans un corps infirme la mettoit en état de tout entreprendre & de tout exécuter, n'étoit-ce pas à l'égard d'elle-même un plus grand miracle, que tout ce qu'elle opéroit de plus merveilleux en faveur des autres? Et cette vertu de Dieu dont elle étoit revêtue, ne trouvoit-elle pas de quoi éclater, ou ſelon le terme de ſaint Paul, de quoi ſe perfectionner davantage dans une ſanté languiſſante, que dans un corps robuſte? *Nam virtus in infirmitate perficitur.* 2. Cor. c. 12.

A ce don de guérir les corps, ajoûtez un autre don mille fois plus excellent, c'eſt celui de guérir les ames. Ainſi l'avoit prédit le grand Evêque d'Auxerre ſaint Germain, en diſant de Geneviéve, qu'elle ſeroit un jour la cauſe du ſalut de pluſieurs. Prédiction vérifiée par l'événement. Combien de pécheurs a-t-elle retirés de leurs voies corrompues, & remis dans les voies de Dieu? Combien de payens & d'idolâtres a-t-elle éclairés dans un tems où les ténébres de l'infidélité étoient répandues ſur la terre; & quels fruits ne produiſit point ſon zéle dans ce Royaume maintenant très-Chrétien, mais où l'erreur dominoit alors, & étoit placée juſques ſur le thrône? Qui ſçait combien d'affligés elle

consoloit, combien de misérables elle soutenoit, combien d'ignorans elle instruisoit, dans ces saintes & fréquentes visites, où tour à tour elle parcouroit les prisons, les hôpitaux, les cabanes des pauvres, faisant par-tout sentir les salutaires effets de sa charité ? Et sans m'engager dans un détail infini, qui peut dire combien de cœurs depuis tant de siécles ont été touchés, pénétrés, gagnés à Dieu, & le sont tous les jours, par la puissante vertu de ses cendres que nous avons conservées & que nous conserverons comme un des plus riches dépôts ? Vous le sçavez, Seigneur, vous en avez été témoin, & vous l'êtes sans cesse. Vous le sçavez, dis-je, de quelle onction on est rempli à la vûe de ce tombeau, dont vous avez fait notre espérance & notre asyle : vous sçavez quelles lumiéres on y reçoit, & quels sentimens on en remporte. Daignez, ô mon Dieu, ne tarir jamais cette source féconde de toutes les bénédictions célestes.

Voilà donc, Chrétiens, le miracle que nous ne pouvons assez admirer, & que je vous ai d'abord proposé. Geneviéve assez forte dans sa foiblesse, pour fléchir les puissances même du ciel, pour humilier les plus fiéres puissances de la terre, pour confondre toutes les puissances de l'enfer.

Prenez garde : je dis pour fléchir les puissances même du Ciel ; appaisant en faveur des hommes la colère de Dieu ; détournant ses fléaux, & l'engageant à suspendre ses foudres prêtes à tomber sur nos têtes ; nous obtenant après tant de désordres un pardon que nous n'eussions pas osé demander par nous-mêmes, & dont l'énormité de nos crimes nous rendoit indignes ; nous ouvrant tous les trésors de la divine miséricorde, & la forçant en quelque sorte à nous combler de ses richesses. Je dis pour humilier les plus fieres puissances de la terre : le fameux & barbare Attila en fut un exemple mémorable. Ce Prince accoutumé au sang & au carnage, marchoit à la tête de la plus nombreuse armée. Déja l'Allemagne avoit éprouvé les tristes effets de sa fureur ; déja notre France étoit inondée de ce torrent impétueux, qui répandoit par-tout devant soi la terreur, & portoit le ravage & la désolation. Que lui opposer, & par où conjurer cette affreuse tempête dont tant de Provinces étoient menacées ? Sera-ce par les supplications & les remontrances des plus grands hommes, qui tour à tour font sans cesse de nouvelles tentatives auprès de ce redoutable Conquérant, pour le gagner ? Mais enflé de ses succès, il n'en devient que plus auda-

cieux & plus intraitable. Sera-ce par les menaces & par les promesses ? Mais ses forces jusques-là invincibles, le mettent en état de ne rien craindre ; & les plus belles promesses ne répondent point encore à son attente, & ne peuvent contenter son insatiable ambition. Sera-ce par la multitude & la valeur des combattans ? Mais tout plie en sa présence, & sur son passage il ne trouve nul obstacle qui l'arrête. Ah ! Chrétiens, l'heure néanmoins approche où ce cruel Tyran doit être abattu, & toutes ses forces détruites. Ce tison fumant, pour user de cette expression d'Isaïe, sera éteint, & comment? C'est assez pour cela de quelques larmes qui couleront des yeux de Geneviéve, & qu'elle versera au pied de l'Autel. Oui, ces larmes suffisent : l'ennemi se trouble, une subite frayeur le saisit, cette formidable armée est en déroute, & l'orage, comme une fumée, se dissipe. Enfin je dis pour confondre toutes les puissances de l'enfer. Avec quel empire a-t-elle commandé aux Démons mêmes? Avec quel respect ces esprits de ténébres ont-ils écouté sa voix, & lui ont-ils obéi ? Avec quelle honte ont-ils vû leur domination renversée, & sont-ils sortis des corps, au premier ordre qu'ils en ont reçû ? C'est de quoi nous avons les preuves certaines, & ce qui

me fait reprendre avec le Docteur des nations : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.*

C'eſt pour cela même auſſi, mes chers Auditeurs, vous le ſçavez, que la ſage piété de nos Peres n'a pas cru pouvoir mieux défendre & conſerver cette Ville capitale où nous vivons, qu'en la confiant aux ſoins, & la mettant ſous la protection de la toute-puiſſante & glorieuſe Geneviéve. Ceci vous regarde, & demande une réflexion particuliere. Dès le tems que la Monarchie Françoiſe prit naiſſance, Dieu lui déſigna cette Protectrice. Paris devint dans la ſuite des ſiécles une des plus nobles & des plus ſuperbes Villes du monde; & s'il s'eſt maintenu juſqu'à préſent dans cette ſplendeur; ſi malgré les viciſſitudes continuelles des choſes humaines, il a ſubſiſté & ſubſiſte encore; ſi mille fois il n'a pas péri, ou par le feu, ou par le fer, ou par la famine, ou par la contagion, ou par la ſéchereſſe, ou par l'inondation des eaux, ignorez-vous que c'eſt à ſa bienheureuſe Patrone qu'il en eſt redevable. Après les ſecours qu'il en a reçûs dans les plus preſſantes néceſſités; après qu'elle l'a ſi ſouvent préſervé, & des fureurs de la guerre, & de l'ardeur des flammes, & des injures de l'air, & de la ſtérilité des campa-

gnes, & du débordement des fleuves, les Payens auroient érigé Geneviéve en divinité : mais vous, mes Freres, mieux instruits, vous vous contentez & devez en effet vous contenter de la reconnoître pour votre bienfaitrice ; de l'honorer & de l'invoquer comme votre avocate auprès d'un seul Dieu que vous adorez. Protection visible dont nous avons eû & dont nous avons tous les jours les plus éclatans témoignages. Protection invisible, & non moins efficace en mille rencontres sur la personne de nos Rois, & sur tout le corps de l'Etat. Protection, (le dirai-je, mes chers Auditeurs, mais n'est-il pas vrai ?) protection d'autant plus nécessaire, que l'iniquité du siécle est plus abondante, & doit plus irriter le Ciel contre nous.

Car qu'est-ce que cette Ville si nombreuse, & quel spectacle présenterois-je à vos yeux, si je vous en faisois voir toutes les abominations ? Qu'est ce, dis-je, que Paris ? Un monstrueux assemblage de tous les vices, qui croissent, qui se multiplient, qui infectent & les petits & les grands, & les pauvres & les riches, qui profanent même ce qu'il y a de plus sacré, & qui s'établissent jusques dans la maison de Dieu. Ne tirons point le voile qui couvre en partie ces horreurs : nous n'en connoif-

fons déja que trop. Or que feroit-ce donc, fi nous n'avions pas une Médiatrice, pour prendre nos intérêts auprès de Dieu, & pour arrêter fes coups? Mais après tout, mes Freres, Dieu ne fe laffera-t-il point? La mefure de nos crimes ne fe remplira-t-elle point, & ne pourra-t-il point arriver que ce fecours de Geneviéve ceffe enfin pour nous? Quand les Ifraëlites eurent oublié le Seigneur, jufques à faire des facrifices à un Veau d'or, pendant que Moyfe étoit fur la montagne, & prioit pour eux, l'Ecriture nous apprend que Dieu en fit un reproche à ce Légiflateur. Va, Moyfe, lui dit-il, defcends de la montagne, & tu verras le défordre de ton peuple : car c'eft ton peuple, & non plus le mien; *Vade, defcende, peccavit populus tuus.* Ce n'eft plus mon peuple, puifqu'il a choifi un autre Dieu que moi, & que dans l'état de corruption où il eft réduit, je ne le connois plus. Mais c'eft encore le tien, puifque tout corrompu qu'il eft, tu viens intercéder & me folliciter pour lui. Va donc, & tu feras toi-même témoin de fes déréglemens & de fes excès? Tu te promettois quelque chofe de fa piété & de fa religion; mais tu connoîtras en quelle idolâtrie il eft tombé depuis qu'il t'a perdu de vûe. Après s'être abandonné à l'in-

Exod. c. 32.

tempérance, aux jeux, aux festins, à la bonne chère; après s'être plongé dans les débauches les plus impures & les plus abominables, tu verras avec quelle insolence il s'est fait une idole qu'il adore comme le Dieu d'Israël, protestant qu'il n'y a point d'autre divinité que celle-là, qui l'ait pû tirer de la servitude. Voilà où en est ce peuple qui t'est si cher: *Vade, descende, peccavit populus tuus.* Mais laisse moi, Moyse, ajoûte le Seigneur; car je vois bien que c'est un peuple indocile & endurci dans son péché: *Cerno quòd populus iste duræ cervicis sit.* Ne me parle donc plus en sa faveur, ne t'oppose plus au dessein que j'ai de l'exterminer, & de le perdre. Tes prieres me font violence: donne-moi tréve pour quelques momens, afin que
Ibid. ma colère éclate; *Dimitte me, ut irascatur furor meus.* Je sçai, Chrétiens, ce que fit Moyse; qu'il ne désista pas pour cela de demander grace; qu'il conjura Dieu de retenir encore son bras, lui remontrant qu'il y alloit de sa gloire, l'intéressant par la considération d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob; consentant plûtôt à être effacé lui même du livre de vie, que de voir périr ce peuple; & par des instances si fortes faisant enfin changer l'arrêt que la justice divine avoit prononcé.

Mais vous sçavez que ce ne fut pas sans des suites bien funestes & bien terribles ; puisqu'outre les vingt-trois mille hommes que Moyse, pour punir ce scandale, fit passer par le fil de l'épée, de tous les autres qui se trouverent coupables, il n'y en eut pas un qui entrât dans la terre de Chanaan.

Faut-il, mes chers Auditeurs, que je vous explique cette figure, ou pour mieux dire, cette vérité qui ne vous convient que trop ? N'en faites vous pas vous-mêmes l'application, & n'en découvrez-vous pas déja tout le mystère ? Tandis que Geneviéve vivoit sur la terre, & qu'elle animoit le peuple par sa présence & par son exemple, Paris étoit dans la ferveur, & l'on admiroit l'innocence & la sainteté de ce petit nombre de Chrétiens qui l'habitoient. Maintenant que la mort nous a ravi ce grand modéle, & que Geneviéve est sur la montagne où elle représente à Dieu nos besoins, nous nous licencions, nous nous faisons des idoles à qui nous présentons notre encens, des idoles d'or, des idoles de chair ; & comme les Israëlites, nous nous disons les uns aux autres : voilà les Dieux que nous devons servir ; *Hi sunt Dii tui.* Or sur cela, mes chers Auditeurs, le Seigneur si indignement traité, & si *Ibid.*

juſtement courroucé contre nous, n'a-t-il pas droit de dire à la ſainte Patrone, dont vous implorez auprès de lui l'aſſiſtance, ce qu'il diſoit à Moyſe : *Vade, deſcende, peccavit populus tuus.* Allez, & voyez quel eſt ce peuple pour qui vous employez avec tant de zéle votre crédit. Que ce ſoit votre peuple, j'y conſens, mais ce n'eſt plus le mien ; car c'eſt un peuple idolâtre : idolâtre du monde, qu'il adore comme ſon Dieu ; idolâtre des faux biens du monde, dont il ne cherche qu'à ſe remplir par tous les moyens que lui ſuggère ſon inſatiable convoitiſe ; idolâtre des grandeurs du monde, où ſes ambitieux déſirs le font ſans ceſſe aſpirer ; idolâtre des plaiſirs du monde & des plus infâmes voluptés, où il demeure honteuſement plongé. Pourquoi donc vous tenez-vous entre lui & moi ? Pourquoi entreprenez-vous de toucher ma miſéricorde, & que ne laiſſez-vous agir ma juſtice, *Dimitte me, ut iraſcatur furor meus.* Qui doute encore une fois, Chrétiens, que Dieu ne parle, ou ne puiſſe parler de la ſorte à Geneviéve ? Et qui ſçait ſi Geneviéve elle-même, indignée que nous ſecondions ſi mal ſes ſoins, ne ſe retirera pas ? Si peut-être elle ne ſe tournera pas contre nous ? Car les Saints n'ont pas moins de zéle pour la gloire de Dieu, que pour

pour notre salut. Qui sçait, dis-je, je le répéte, qui sçait si Geneviéve de sa part ne répondra point à Dieu : Seigneur, vous êtes juste, & tous vos jugemens sont équitables ; j'ai veillé sur ce peuple que vous aviez confié à ma garde ; je vous ai mille fois offert pour lui mes vœux, & vous les avez écoutés ; mais c'est toujours un peuple infidéle, un peuple endurci. J'en ai pris soin, & rien ne le touche, rien ne le guérit : je le remets entre vos mains, & je le livre à vos vengeances.

A Dieu ne plaise, mes chers Auditeurs, que nous attirions sur nous une telle malédiction. Il y a, j'en conviens, une providence de Dieu toute spéciale sur cette ville: mais aussi cette providence de faveur a ses bornes, qu'elle ne passe point, & hors desquelles elle ne nous suivra point. Geneviéve, il est vrai, fait des miracles ; mais ces miracles ne doivent point servir à fomenter vos désordres, & à vous autoriser dans votre impénitence. Dès que vous en profiterez pour vous convertir, tout ira bien, & jamais ils ne cesseront ; mais quand vous en abuserez pour pécher avec plus d'impunité, avec plus d'obstination & plus d'audace, ce seroient alors des miracles contre Dieu-même ; & qui peut croire que Dieu voulût communiquer à



ses Saints sa toute-puissance, ou qu'ils voulussent la recevoir, pour en user contre ses propres intérêts ? Que faut-il donc faire ? imiter la foi de sainte Geneviéve ; la ranimer dans nos cœurs, la réveiller cette foi divine. Avec cela, si nous ne faisons pas les mêmes miracles que Geneviéve a faits, nous en ferons d'autres ; c'est-à-dire, nous nous convertirons & nous rentrerons en grace avec Dieu. Nous guérirons les maladies, non pas celles de nos corps, mais celles de nos ames, dont les suites sont encore bien plus dangereuses & plus funestes pour nous. Nous confondrons l'enfer, & nous le surmonterons, en nous dégageant de ses piéges & de la honteuse captivité où il nous tient asservis. Nous chasserons de notre cœur les démons qui nous possédent, le démon de l'avarice, le démon de l'ambition, le démon de l'impureté ; nous triompherons du monde & de tous ses charmes. Car voilà les miracles que Dieu exige de nous, & pour lesquels Jesus-Christ nous a promis sa grace ; *Signa autem eos qui crediderint, hæc sequentur : in nomine meo dæmonia ejicient ; super ægros manus imponent, & bene habebunt.* Aux premiers tems de l'Eglise, tout cela s'accomplissoit à la lettre dans l'ordre de la nature ; maintenant que l'E-

Matth. c. 5.

glise n'a plus besoin de ces témoignages sensibles, tout cela peut s'accomplir en esprit, & dès aujourd'hui s'accomplira si nous le voulons, dans l'ordre surnaturel. Sans ces miracles ne comptons point sur la protection de Geneviéve ; car elle n'est point la protectrice de nos vanités & de notre luxe, de notre mollesse & de nos sensualités, de notre amour propre & de nos passions.

Ah ! grande Sainte, reprenez en ce jour tout votre zéle pour notre sanctification & notre salut ; & dès ce même jour nous reprendrons les voies de notre Dieu, & nous embrasserons une vie toute nouvelle. Comme Prédicateur de l'Evangile, je ne viens point ici vous demander pour mes Auditeurs des prospérités temporelles : c'est ce qui les a perdus en mille rencontres, & ce qui acheveroit de les perdre. Je ne vous prie point de détourner de nous les fléaux salutaires qui peuvent nous rappeller de nos égaremens & nous convertir : l'effet de cette priére nous seroit trop préjudiciable & trop funeste. Mais ce que je vous demande, & ce que doit vous demander tout chrétien éclairé des lumiéres de la foi, ce sont les graces de Dieu : ces graces purement spirituelles, ces graces fortes & victorieuses, ces gra-

ces propres à nous toucher, à nous avancer, à nous perfectionner. Si les afflictions & les adversités humaines nous sont pour cela néceſſaires, j'oſe en mon nom & au nom de toutes les ames vraîment fidéles, vous ſupplier de nous les obtenir. Agiſſez contre nous, afin de mieux agir pour nous. Vous connoiſſez dans Dieu nos véritables intérêts, & nos intérêts ſont bien mieux entre vos mains que dans les nôtres. Cependant, Chrétiens, il nous reſte à voir comment enfin la baſſeſſe de Geneviéve, pour uſer toujours de cette expreſſion, a été plus honorée que toute la grandeur du monde ; c'eſt le ſujet de ma troiſiéme partie.

III. PARTIE. IL eſt de l'honneur de Dieu que ſes ſerviteurs ſoient honorés, & qu'après les avoir employés à procurer ſa gloire, il prenne ſoin lui-même de les glorifier. C'eſt ſur quoi le Prophéte Royal lui diſoit : Seigneur, vous ſçavez bien rendre à vos amis ce que vous en avez reçû ; & s'ils ont eû le bonheur de vous faire connoître parmi les hommes, ils en ſont bien payés par le haut dégré d'élévation où vous les faites monter dans le ciel, & même par la profonde vénération où leurs noms ſont ſur la terre : *Nimis honorificati ſunt amici tui, Deus.* Or entre les

Pſal. 138.

Saints, il semble que Dieu s'attache spécialement à élever ceux, qui dans le monde se sont trouvés aux plus bas & aux derniers rangs. Les saints Rois, tout Rois qu'ils ont été, sont moins connus & moins révérés que mille autres Saints qui sont sortis des plus viles conditions, & qui ont vécu dans l'obscurité & dans l'oubli. Comme si Dieu jusques dans l'ordre de la sainteté, se plaisoit encore à humilier la grandeur du siécle, & à faire voir une prédilection particuliére pour les petits : *Et exaltavit humiles.* Ainsi pour ne me point éloigner de mon sujet, Geneviéve, quoique bergère, & rien de plus, a-t-elle été jusqu'à présent honorée, & l'est-elle de nos jours par tout ce qu'il y a de plus auguste & de plus grand : je veux dire, honorée par les Princes & les Rois, honorée par les Evêques & les Prélats de l'Eglise, honorée par les Saints, enfin honorée par tous les peuples. Je ne prétends pas m'engager dans un long récit de faits, que les Ecrivains ont recueillis. En voici quelques-uns plus marqués, & qui pourront me suffire. Ecoutez-les.

Luc. c. 1.

Honorée par les Princes & les Rois. L'histoire nous apprend combien Chilperic, l'un des premiers Rois de notre France & encore payen, la respecta ; jusqu'a lui

donner un accès libre dans son palais & au milieu de sa cour ; jusqu'à l'entretenir, à la consulter & à suivre ses conseils ; jusqu'à révoquer un arrêt porté contre des criminels qu'il vouloit punir sans rémission, & dont il ne put néanmoins se défendre d'accorder la grace aux sollicitations de Geneviéve. Nous sçavons quel fut son crédit auprès de Clovis, combien elle contribua à la conversion de ce Prince infidéle & de tout son Royaume, quelles conférences elle eut sur cette importante affaire avec l'illustre Clotilde, quels moyens elle lui fournit pour l'accomplissement de ce grand dessein, & quel succès répondit à ses vœux, & consomma heureusement une si sainte entreprise. On a vû dans le cours de tous les âges suivans, nos Rois eux-mêmes venir à son tombeau, & là déposer toute la Majesté Royale pour fléchir les genoux en sa présence, pour lui présenter leurs hommages, pour lui adresser leurs priéres, pour reconnoître son pouvoir, & pour lui soumettre en quelque sorte leur couronne & leurs Etats. O triomphe de notre Religion ! les tombeaux des Rois sont foulés aux pieds, & le tombeau d'une bergère est révéré comme un sanctuaire : pourquoi ? parce que Dieu veut couronner son humilité : *Et exaltavit humiles.*

Honorée par les Evêques & les Prélats de l'Eglise. Quelle idée en conçût saint Germain Evêque d'Auxerre, & en quels termes s'en expliqua-t-il ? Poussé par l'esprit de Dieu, il passoit en Angleterre pour y combattre l'hérésie victorieuse & triomphante, & pour y établir la grace de Jesus-Christ contre les erreurs de Pélage : mais sur sa route combien s'estima-t-il heureux, d'avoir trouvé Geneviéve encore enfant ? Avec quelle admiration vit-t-il dans un âge si tendre une raison si avancée, des lumiéres si pures, des connoissances si justes, des inclinations si saintes, & une piété si solide & si chrétienne ? De quels éloges & de quelles bénédictions la combla-t-il ? Sans égard ni à l'obscurité de sa naissance, ni à la pauvreté de sa famille, de quoi félicita-t-il les parens, & qu'annonça-t-il de la fille pour l'avenir ? Il la considéra, & la recommanda comme un des plus précieux trésors que posédât la France, & un des plus riches dons que le ciel eût fait à la terre. Quels témoignages lui rendit le généreux & glorieux Evêque de Troyes, saint Loup ? Quels sentimens en eut le vénérable & zélé Archevêque de Rheims, saint Remi ; & que ne puis-je parler de tant d'autres, qui tout Pasteurs des ames qu'ils étoient, ne

crurent point avilir leur miniſtère ni ſe dégrader, en lui communiquant leurs deſſeins, en recevant ſes avis, en écoutant ſes humbles & reſpectueuſes remontrances ; en entrant dans ſes vûes, & profitant, ſi j'oſe dire, de ſes inſtructions.

Honorée des Saints. Je n'en veux qu'un exemple ; il eſt mémorable, & c'eſt celui du fameux Siméon Stylite. Cet homme tout céleſte, cet homme le miracle de ſon ſiécle par l'auſtérité de ſa pénitence, du fond de l'Orient & du haut de cette colonne où il n'étoit occupé que des choſes divines, apperçût l'éclatante lumiére qui brilloit dans l'Occident, connut tout le mérite & toute la ſainteté de Geneviéve, porta vers elle ſes regards, la ſalua en eſprit & l'invoqua. Enfin, honorée de tous les peuples. Où ſon nom ne s'eſt-il pas répandu, & dans quel endroit du monde chrétien n'a-t-il pas été parlé d'elle ? Elle n'étoit pas encore en poſſeſſion de cette gloire immortelle dont elle joüit dans le ſéjour bienheureux, que la voix publique la mit au rang des Saints, la béatifia & la canoniſa. Le jugement des fidéles prévint le jugement de l'Egliſe : & l'événement nous a bien appris que la voix du peuple étoit dès lors la voix de Dieu-même.

Ce n'eſt pas qu'elle n'ait eû des perſécu-

tions à soutenir : Dieu qui l'avoit prédestinée pour la couronner dans le Ciel, lui fit éprouver sur la terre le sort de ses élûs : & plus il voulut rehausser l'éclat de son triomphe, plus il exerça sa patience, & lui laissa essuyer de violens combats. Nous sçavons qu'il y eut un tems orageux, où ce Soleil parut obscurci; où cette ame si innocente & si nette se trouva chargée des plus atroces accusations & des plus noires calomnies; où tous les Ordres, Ecclésiastiques & Séculiers, se tournerent contre elle; où sa vertu fut traitée d'hypocrisie & d'illusion; où les merveilleux effets de son pouvoir auprès de Dieu furent attribués aux sortiléges & à la magie. Nous le sçavons : mais aussi n'ignorons-nous pas que le Soleil sortant du nuage qui le couvroit, n'en est que plus lumineux; & que toutes les suppositions de l'envie, toutes ses inventions contre Geneviéve, ne servirent qu'à la relever, qu'à la mettre dans un plus grand jour, & à lui donner une splendeur toute nouvelle. Les Evêques se firent ses Apologistes. Bien-tôt les esprits furent détrompés, le mensonge fut confondu, la vérité tirée des ténébres qui l'enveloppoient, l'innocence hautement confirmée, & l'incomparable vierge dont l'enfer avoit entrepris de flétrir la mémoire, remise

dans son premier lustre & rétablie dans sa premiére réputation. Depuis cette victoire que remporta Geneviéve, quels honneurs lui ont rendu le ciel & la terre? Le ciel, dis-je, qui nous l'a enlevée, mais afin qu'elle nous devînt, pour ainsi parler, encore plus présente par une protection continuelle. La terre, où elle répand les saintes richesses qu'elle va puiser dans le sein de la Divinité, & qu'elle nous communique si abondamment.

C'est de cette terre d'exil que nous faisons monter vers elle, & que nous lui offrons notre encens. Culte le plus solemnel: nous voyons pour cela toutes les sociétés de l'Eglise se réunir, les plus augustes compagnies s'assembler, tout le peuple, grands & petits, paroître en foule, & chacun se faire un devoir de contribuer par sa présence à la pompe de ces cérémonies & de ces fêtes, où comme l'Arche du Seigneur, sont portées avec tant d'appareil les précieuses reliques dont nous avons éprouvé mille fois & dont tous les jours nous éprouvons la vertu. Culte le plus universel: il y a des dévotions particuliéres, & propres de certaines ames, de certains états; celle-ci est la dévotion commune, de tout sexe, de tout âge, de toute condition. Culte le plus ancien & le plus constant: tout s'al-

tère & tout se rallentit par le nombre des années. Des pieux exercices que nos Peres pratiquoient, combien se sont abolis, ou par la négligence de ceux qui leur ont succédé, ou par une prétendue force d'esprit dont on s'est piqué, ou par le dangereux penchant que nous avons à la nouveauté : mais depuis tant de siécles on a toujours conservé, sur-tout dans cette ville capitale, les mêmes sentimens à l'égard de Geneviéve : ceux qui nous ont précédés, nous les ont transmis ; nous les avons, & nous en ferons part à ceux qui viendront après nous, afin qu'ils les fassent eux-mêmes passer aux autres qui les suivront jusqu'à la derniere consommation des tems. La face des choses a changé bien des fois : mais dans les différentes situations des affaires & au milieu de toutes les révolutions, le culte dont je parle a toujours subsisté. La face des choses changera encore ; car dans la vie humaine, y a-t il rien qui ne soit sujet aux vicissitudes & aux variations ? mais malgré les variations & les vicissitudes, jugeant de l'avenir par le passé, ce culte si solidement établi & si profondément gravé dans les cœurs, subsistera. L'hérésie l'a combattu, le libertinage en a raillé ; mais tous les efforts de l'hérésie, toutes les impiétés du libertinage, ne lui ont pû donner

la moindre atteinte. Il s'eſt maintenu contre toutes les attaques, & jamais les plus violentes attaques ne l'affoibliront. Culte le plus religieux : il y a certains tems de l'année, certaines fêtes & certains jours où la piété des peuples ſe réveille, & où ils donnent des marques plus ſenſibles de leur religion. Telle eſt la fête que nous célébrons aujourd'hui. Il ſemble qu'à ce grand jour tous les cœurs ſe raniment. On voit le tombeau de Geneviéve entouré & comme inveſti de troupes innombrables de ſupplians, qui ſe relévent ſans ceſſe & ſe ſuccédent. Le temple qui les reçoit, cet auguſte & vénérable monument de la pieuſe antiquité, les peut à peine contenir. A l'entrée de cette ſainte maiſon, il n'eſt point d'ames ſi indifférentes qui ne ſe trouvent, ou ſaiſies d'une crainte reſpectueuſe, ou remplies d'une confiance toute filiale. Que de ſacrifices offerts au Dieu vivant ! que de vœux préſentés à Geneviéve ! que de cantiques récités en ſon honneur ! que de larmes répandues à ſes pieds ! Ah, Chrétiens, que ces ſentimens de religion ſi ardens & ſi vifs, ne ſont-ils d'ailleurs auſſi efficaces & auſſi parfaits qu'ils le devroient être ! mais nous en abuſons, & nous les corrompons. Nous allons à Geneviéve avec des cœurs tendres pour elle,

& durs pour Dieu. Nous demandons à Geneviéve qu'elle nous conduise au port du salut où Dieu nous appelle, & nous n'en voulons pas prendre la voie que Dieu nous a marquée. Nous apportons auprès des cendres de Geneviéve nos péchés pour en obtenir la rémission; & nous ne voulons, ni les expier par la pénitence, ni même en interrompre le cours par la réformation de nos mœurs. Nous prétendons honorer Geneviéve, sans cesser de deshonorer Dieu & de l'outrager. Comment l'entendons-nous? & par où avons-nous cru jusqu'à présent pouvoir faire une si monstrueuse alliance?

Quoi qu'il en soit, vous voyez dans notre Sainte l'accomplissement de cette parole du Saint-Esprit, que la mémoire du juste sera éternelle; *In memoria æterna erit justus*: au lieu que celle des pécheurs périra, & périt en effet tous les jours; *Periit memoria eorum*. Tant de Grands, idolâtres de leur grandeur & enflés de leur fortune, étoient recherchés, respectés, redoutés sur la terre, tandis que l'humble Geneviéve ne pensoit qu'à y servir Dieu. Ils n'étoient attentifs qu'à leur propre gloire, & elle n'étoit attentive qu'à la gloire de Dieu. Ils ne travailloient qu'à éterniser leur nom dans le monde, & elle ne travailloit

Ps. 111.

Psal. 9.

qu'à y rendre le nom de Dieu plus célébre. Qu'eſt-il arrivé ? Toute la grandeur des uns s'eſt évanoüie, leur fortune dans un moment a été détruite, ils ont diſparu, & la mort en les faiſant diſparoître aux yeux des hommes, les a effacés de notre ſouvenir. Où parle-t-on d'eux ; & ſi l'on parle de quelques-uns, eſt ce pour ſolemniſer leurs fêtes ? eſt-ce pour chanter publiquement leurs loüanges ? eſt-ce pour implorer auprès de Dieu leur ſecours ? eſt-ce pour ſe proſterner devant leurs tombeaux ? Je dis devant ces tombeaux abandonnés & déſerts ; ces tombeaux, d'où nous ne remportons qu'une triſte & lugubre idée de la fragilité humaine ; ces tombeaux, où ſouvent ſans nulle réflexion à celui qu'ils couvrent de leur ombre & qu'ils tiennent enſéveli dans les ténébres, nous allons ſeulement vanter les ornemens qui frappent notre vûe, & admirer les inventions de l'art dans la matiére qui les compoſe. Voilà, Grands du ſiécle, à quoi ſe termine cette fauſſe gloire, dont vous êtes ſi jaloux. Mais la gloire des Saints, & en particulier la gloire de Geneviéve, eſt une gloire ſolide & durable. Sans avoir jamais cherché à briller dans le monde, elle y eſt plus connue & plus révérée que tous les monarques & tous les

conquérans du monde. Ce n'eſt pas que par rapport au monde, Dieu n'ait laiſſé & ne laiſſe encore bien des Saints, après leur mort, dans l'état obſcur où ils ont voulu vivre. Mais que leur importe que leurs noms ſoient inconnus aux hommes, lorſqu'ils ſont marqués avec les caractères les plus glorieux dans le livre de vie ? Leur humilité n'eſt-elle pas abondamment récompenſée par ce poids immenſe d'une gloire immortelle dont ils ſont comblés dans le ſéjour même de la gloire. C'eſt à cette gloire, Chrétiens, que nous devons aſpirer ſans ceſſe ; c'eſt à l'égard de cette gloire qu'il nous eſt permis de penſer à nous élever, à nous pouſſer, à nous avancer. Travaillons-y ſelon les exemples & ſous les auſpices de l'illuſtre Geneviéve : ſelon ſes exemples, puiſque Dieu nous la propoſe aujourd'hui comme notre modéle : ſous ſes auſpices, puiſque nous l'avons choiſie, & que Dieu lui-même nous l'a donnée pour notre avocate auprès de lui & notre Patrone. Imitons ſes vertus, pour nous rendre dignes de ſa protection ; & ſervons nous de ſa protection, pour nous mettre en état de bien imiter ſes vertus. C'eſt ainſi que nous aurons part à ſes faveurs en cette vie, & à ſon bonheur dans l'autre, où nous conduiſe, &c.

SERMON
POUR LA FÊTE
DE
SAINT FRANÇOIS DE SALES.

In fide & lenitate ipsius sanctum fecit illum.

Dieu l'a fait saint par l'efficace de sa foi & de sa douceur. Dans l'Ecclésiastique, chap. 45.

C'EST la conclusion de l'éloge que l'Ecriture sainte a fait de Moyse : mais il semble qu'en faisant cet éloge, elle ait eu au même tems en vûe le glorieux saint François de Sales, dont nous célébrons la fête ; & je n'aurois qu'à suivre dans le texte sacré le paralléle de ces deux grands hommes, pour satisfaire pleinement à ce que vous attendez de moi, & pour vous donner une haute estime de celui que vous honorez en cette Eglise. Car prenez garde, s'il vous plaît : le Saint-Esprit entreprenant lui-même de canoniser Moyse,

dit que ce ſaint Légiſlateur eut une grace ſpéciale, pour être chéri de Dieu & des hommes, *Dilectus Deo & hominibus* : que ſa mémoire eſt en bénédiction, *Cujus memoria in benedictione eſt ;* que Dieu l'a égalé dans ſa gloire aux plus grands Saints, *Similem illum fecit in gloria Sanctorum ;* que par la vertu de ſes paroles, il a appaiſé les monſtres, *Et in verbis ſuis monſtra placavit ;* que le Seigneur l'a glorifié en préſence des Rois, *Glorificavit illum in conſpectu Regum ;* qu'il lui a confié la conduite & le gouvernement de ſon peuple, *Et juſſit illi coram populo ſuo ;* qu'il l'a établi pour enſeigner à Iſraël & à Jacob une Loi dont la pratique doit être une ſource de vie, *Et dedit illi legem vitæ & diſciplinæ :* mais ſur-tout qu'il l'a fait Saint en conſidération de ſa foi & de ſa douceur, *In fide & lenitate ipſius ſanctum fecit illum.* Je vous demande, Chrétiens, ſi vous ne reconnoiſſez pas à tous ces traits, le grand Evêque de Genève ; & ſi dans le deſſein que j'ai de lui en faire l'application, vous ne m'avez pas déja prévenu ? Un Saint chéri de Dieu & des hommes, un Saint dont la mémoire eſt par-tout en bénédiction, un Saint qui a dompté les monſtres de l'héréſie & du ſchiſme, un Saint reſpecté & honoré des Monarques de la terre, un Saint qui n'eſt

Eccleſ. c. 45.

entré dans le gouvernement de l'Eglise que par l'ordre exprès de Dieu, un Saint qui a instruit tout le monde chrétien des devoirs de la véritable piété, un Saint Instituteur & Auteur de cette admirable régle qui a sanctifié tant d'épouses de Jesus-Christ, mais particuliérement un Saint canonisé pour l'excellent mérite de sa douceur, *In lenitate ipsius sanctum fecit illum* : encore une fois, mes chers Auditeurs, n'est-ce pas l'incomparable François de Sales ? Arrêtons-nous là : c'est la plus juste & la plus parfaite idée que nous puissions concevoir de cet homme de Dieu. Il a été l'Apôtre de la Savoye, l'Oracle & le Prédicateur de la France, le modéle des Prélats, le Protecteur des intérêts de Dieu dans les Cours des Princes, le fléau de l'hérésie, le Défenseur de la vraie Religion, le Pere d'un Ordre florissant ; en un mot, l'ornement de notre siécle : mais nous comprendrons tout cela, en disant que ce fut, comme Moyse, un homme doux ; & par sa douceur, capable aussi bien que Moyse, de faire des prodiges. Douceur évangélique, aimable caractère de notre Saint, qui fera le sujet non-seulement de son Panégyrique, mais de votre instruction & de la mienne. Car à Dieu ne plaise que je sépare l'un de l'autre, ni que je pré-

tende aujourd'hui loüer ce ſaint Evêque, uniquement pour le loüer, & pour l'élever. Son éloge doit être notre édification, & tout-enſemble notre confuſion : l'édification de notre Foi, & la confuſion de notre lâcheté. C'eſt ici un Saint de nos jours, & par-là même plus propre à faire impreſſion ſur nos cœurs : un Saint dont les exemples encore récens ont je ne ſçai quoi de vif, qui nous anime & qui nous touche. Il ne s'agit donc pas de lui rendre un ſimple culte ; il s'agit de nous former ſur lui, comme il s'eſt lui-même formé ſur le Saint des Saints, qui eſt Jeſus-Chriſt ; & voilà pourquoi nous avons beſoin du ſecours du Ciel. Demandons-le par l'interceſſion de la Reine des Vierges. *Ave, Maria.*

QUand je parle de la douceur, & que je fonde toute la gloire du ſaint Evêque de Genève ſur le mérite de cette vertu, ne croyez pas que je veuille parler d'une vertu commune qui ſe trouve en de médiocres ſujets, & qui n'ait rien de grand & de relevé. La douceur, dit excellemment ſaint Ambroiſe, appellée dans l'homme humanité, eſt en Dieu l'un des plus ſpécifiques & des plus beaux attributs de la divinité. Car, ajoûte ce ſaint Docteur, de voir un

Dieu aussi puissant & aussi indépendant que le nôtre, souffrir néanmoins ce qu'il souffre des impies; & malgré leur impiété, conserver pour eux un cœur de Pere, faire luire sur eux son Soleil, les prévenir de ses bienfaits, & les combler de ses graces, n'est-ce pas ce qu'il y a dans ce souverain Maître de plus admirable? Tout le reste, si je l'ose dire, ne m'étonne point. Qu'étant Dieu, il soit éternel, c'est une conséquence de son être, qui ne surprend point ma raison. Mais qu'étant Dieu, il soit patient jusqu'à l'excès, & comme insensible aux injures qu'il reçoit; que même il en aime les auteurs, & qu'il les recherche, c'est ce que j'ai peine à comprendre. Demandez à saint Paul ce que c'est que l'Incarnation du Verbe, cet ineffable & auguste Mystère? Rien autre chose que la bénignité d'un Dieu Sauveur, qui a paru avec éclat, & qui s'est révélé au monde : *Cùm autem benignitas & humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei.* Aussi que n'a pas fait le Fils de Dieu, pour exalter cette vertu dans le Christianisme, puisqu'il l'a canonisée si hautement, *Beati mites*; puisqu'il l'a proposée comme l'abrégé de toute sa doctrine, *Discite à me quia mitis sum*; puisqu'il en a fait l'appanage de sa Royauté, *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus*;

Epist. ad Tit. c. 3.

Matth. c. 5.

Matth. c. 11.

Matth. c. 21.

puisque son Précurseur s'en est servi comme d'une preuve sensible que cet Agneau de Dieu étoit le Messie, *Ecce Agnus Dei ;* *Joan. c. 1.* puisque l'Apôtre exhortant les Fidéles, & voulant les engager par ce que Jesus-Christ avoit eû de plus cher, à pratiquer leurs devoirs, les en conjuroit par la douceur de cet Homme-Dieu, *Obsecro vos per* *2. Cor. c. 10.* *mansuetudinem Christi ;* puisqu'au rapport du sixiéme Concile, on ne représentoit Jesus-Christ dans les premiers siécles de l'Eglise que sous la figure de Pasteur, si toutefois on peut appeller figure ce qui étoit une solide & incontestable vérité. En voilà trop, Chrétiens, pour ne pas connoître tout le prix & toute l'excellence de la douceur ; laquelle après tout, n'est pas tant une vertu particuliére, qu'un tempérament général de toutes les vertus. Car la grace a son tempérament aussi-bien que la nature ; & la douceur chrétienne, au sentiment même de l'illustre François de Sales, n'est qu'une certaine constitution de l'homme intérieur, qui le rend soumis à Dieu, tranquille en lui-même, & bienfaisant à l'égard des autres. Or elle ne peut avoir ces trois effets, qu'elle ne se répande en quelque sorte sur toutes les vertus; réglant les entreprises de la Force, modérant l'extrême sévérité de la Justice, inspirant

du courage à l'humilité, corrigeant les excès du zéle, dépouillant la charité de toute affection propre, pour lui en donner d'universelles. Un homme avec de telles dispositions est sans doute un homme débonnaire & doux. Vertu sublime, mais sur-tout vertu la plus efficace & la plus puissante comme je vais vous le faire voir dans l'exemple de saint François de Sales.

Je trouve que ce saint Prélat a été choisi de Dieu pour deux fins importantes, qui ont également partagé sa vie, & ses glorieux travaux : premierement, pour combattre & détruire l'hérésie ; secondement pour rétablir la piété chrétienne presqu'entiérement ruinée. Il a fait pour l'un & pour l'autre tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme apostolique ; & il a eû des succès que nous aurions peine à croire, si les témoignages encore vivans, avec le consentement public, n'en étoient une double conviction. Mais je prétends que c'est à sa douceur, que ces bénédictions du Ciel doivent être singuliérement attribuées. Voici donc le partage de ce discours. François par la force de sa douceur a triomphé de l'hérésie ; c'est le premier point. François par l'onction de sa douceur a rétabli la piété dans l'Église ; c'est le second point. Tous deux feront le sujet de votre attention.

DE dire que la providence ait permis la propagation de l'héréſie dans le Diocèſe de Genève, pour donner à François de Sales une matiére de triomphe, c'eſt une penſée, Chrétiens, qui n'eſt pas hors de toute vrai-ſemblance, & qui peut abſolument s'accorder avec les ſecrets & adorables conſeils de la prédeſtination divine. J'aime mieux dire néanmoins, ce ſentiment eſt plus conforme à la conduite ordinaire du Ciel, que ſuppoſé le déſaſtre de ces peuples voiſins de la France, Dieu ſuſcita cet homme apoſtolique, pour être tout-enſemble & leur Prince & leur Paſteur : de même qu'autrefois il ſuſcita David en faveur des Iſraëlites ; *Et ſuſcitabo Paſtorem unum, ſervum meum David ; ipſe erit Princeps in medio eorum.* Vous ſçavez en quel état ſe trouvoit réduit ce pays infortuné, quand Dieu uſa envers lui de cette miſéricorde. Genève dont la Seigneurie avoit été conteſtée pendant pluſieurs ſiécles entre les Evêques & les Comtes de Genévois, étoit à la fin devenue ſujette de l'héréſie. Depuis ſoixante ans elle avoit ſecoué le joug des Puiſſances de la terre & du Ciel, pour ſe ſoumettre à celles de l'enfer. La religion nouvelle de Calvin s'y étoit retranchée comme dans ſon fort ; & la Fran-

I PARTIE.

Ezech. c. 34.

ce avoit eû au moins le bonheur de pouſſer ce poiſon hors de ſon ſein, après l'y avoir malheureuſement conçû : Dieu ne voulant pas que ce Royaume très-Chrétien fût le ſiége & le rempart de l'erreur. C'étoit un triſte ſpectacle de voir tous les environs de Genève, c'eſt-à-dire, des Provinces entiéres, embraſées du même feu que cette Ville infidéle : plus de Loi, ni de Prophéte ; les pierres du Sanctuaire étoient diſperſées, les Temples détruits, ou profanés. Jéruſalem ne fut jamais plus digne de larmes : car elle n'avoit été violée que par ſes ennemis, *Manum ſuam miſit hoſtis ad omnia deſiderabilia ejus ;* au lieu que Genève, ſelon l'expreſſion d'Iſaïe, étoit infectée de ſes propres habitans ; *Terra infecta eſt ab habitatoribus ſuis.* Eux-mêmes avoient porté les mains ſur l'Autel du Seigneur, pour le renverſer ; eux-mêmes avoient aboli les ſacrifices, & rompu l'alliance que Dieu avoit faite avec leurs Peres : *Quia tranſgreſſi ſunt leges, diſſipaverunt fœdus ſempiternum.* Or qui réparera ces ruines ? ne faut-il pas la force d'un Conquérant, pour purger cette terre de tant de monſtres ? Non il ne faut que la douceur de François de Sales.

Jerem. Thren. c. 1.

Iſaï. c. 24.

Ibid.

Il me ſemble que j'entends les Anges tutélaires de Genève, qui en font à Dieu la demande

demande & le vœu public, en lui adressant ces belles paroles de l'Ecriture : *Emitte agnum, Domine, dominatorem terræ.* Isaï. c. 16.
Seigneur, vous vous voyez ici désormais comme dans une terre étrangère, depuis qu'elle n'est plus de votre obéissance : envoyez au plûtôt l'Agneau que vous avez choisi, pour la soumettre & pour y rétablir votre empire. Dieu les exauce, mes chers Auditeurs ; François, quoique l'aîné d'une illustre maison dont il devoit être l'appui, éclairé des lumiéres du ciel, abandonne tous les avantages de sa naissance, renonce même à son patrimoine, pour se consacrer & pour donner ses soins à l'Eglise de Genève. Le Duc de Savoye forme un dessein digne de sa piété. Ce Prince entreprend la conversion de ce grand Diocèse, & François le seconde dans cette entreprise. Il en reçoit la Mission de son Evêque, qui put bien lui dire en cette rencontre ce que le Sauveur disoit à ses disciples : *Ecce ego mitto vos sicut agnos* Luc.
inter lupos ; je vous envoie comme un c. 10.
agneau au milieu des loups. Le saint Siége autorise ce choix ; & afin qu'il soit encore plus authentique, le nouvel Apôtre est nommé successeur à l'Evêché de Genève. Dignité qu'il ne cherche point, & qu'il ne refuse point : qu'il ne cherche

point, parce que c'eſt un titre d'honneur ; mais auſſi qu'il ne refuſe point, parce qu'il l'enviſage comme un moyen que la Providence lui fournit, pour travailler plus efficacement à la deſtruction de l'héréſie. Ainſi, Chrétiens, le voilà cet agneau choiſi de Dieu, pour exercer ſur ces peuples égarés une domination auſſi puiſſante que ſainte. Oui, Genève lui obéira. Il eſt ſon Prince, & elle reléve de lui ; il eſt ſon Paſteur, & elle eſt ſon troupeau ; les droits qu'il a ſur elle ne ſouffrent point de preſcription : tant qu'elle portera le caractère du baptême, elle n'effacera jamais les marques de ſa dépendance. Si les armes de la Savoye n'ont rien pû ſur elle, il faut qu'elle ſoit vaincue par la douceur de François de Sales.

Il entre, mes chers Auditeurs, dans cette vigne déſolée, qui refleurit à ſa vûe pour porter bientôt des fruits de grace. Il y marche, mais comme un géant. Autant de pas qu'il fait, autant de conquêtes. Par-tout il arbore l'étendart de la vraie Religion ; par-tout on ne voit que des Egliſes renaiſſantes ; par-tout les Saints, dégradés, pour ainſi dire, & privés du culte qui leur eſt dû, ſont rétablis dans leurs anciens titres & dans tous leurs honneurs. Chaque jour raméne de nouveaux ſujets à

Jesus-Christ, & chaque jour grossit la moisson que François prend soin de recueillir. Ah! Chrétiens, que ne peut point un homme possédé de l'esprit de Dieu, & libre des intérêts de la terre! Vous sçavez combien la conversion d'une ame engagée dans l'erreur, est un ouvrage difficile. Ce retour du mensonge à la vérité, sur-tout dans un esprit opiniâtre, est mis au nombre des miracles, tant il est rare. Rappeller un homme du péché à la grace, c'est beaucoup, disoit Pierre de Blois. De l'idolâtrie payenne le convertir à la connoissance d'un Dieu, c'est quelque chose de plus. Mais de l'hérésie embrassée volontairement & défendue avec obstination, le faire revenir à la créance orthodoxe & catholique, c'est une espéce de prodige. Nous avons bien vû des peuples, dit un sçavant historien, quitter tout d'un coup la superstition pour se soumettre à la foi chrétienne. Un Xavier a de la sorte converti lui seul des millions d'ames. L'hérésie a eû ses décadences, tantôt par la succession des tems comme la Pélagienne, tantôt par le changement des Etats comme l'Arienne, quelquefois par la force des armes comme plusieurs autres. Mais que des Provinces entiéres, sans autre secours que celui de la parole, aient été réduites

d'une créance hérétique à l'obéiſſance de la foi, c'eſt ce que nous ne liſons point dans l'hiſtoire de l'Egliſe. Non, mes chers Auditeurs, on ne le liſoit point avant que l'homme de Dieu, François de Sales, eût opéré cette merveille ; elle étoit réſervée à nos jours, ou plûtôt à ſa vertu. Car il eſt vrai que jamais Apôtre ne travailla avec de plus prompts & de plus merveilleux ſuccès. A peine eut-il prêché dans Thonon, ville du Chablais, que plus de ſix cens perſonnes ouvrirent les yeux & renoncérent à l'erreur qui les aveugloit. Le démon de l'héréſie fuit de toutes parts, & le zélé Prédicateur de la vérité le pourſuit juſques dans Genève, où ce fort-armé regnoit en paix. L'enfer eſt confondu, ſes miniſtres mêmes ſont ébranlés ; François les gagne & en fait des miniſtres de l'Evangile.

Diſpenſez-moi, Chrétiens, de vous dire en détail tous les avantages qu'eut ce ſaint Prélat, & qu'il remporta ſur l'héréſie. Ce qui n'a pas épuiſé ſa charité, laſſeroit peut-être votre patience. Tout le Chablais fut étonné de ſe voir catholique, mais d'un étonnement bien plus heureux que celui dont le monde, ſelon les termes de ſaint Jérôme, fut autrefois ſurpris en ſe voyant Arien. Genève eſt forcée de

payer le juste tribut d'un grand nombre de ses citoyens, qui discernent enfin la voix de leur pasteur. De tous les endroits de la France l'héréſie vient lui faire hommage, & presque tous ceux de ce Royaume qui pensent à leur conversion, vont chercher l'Evêque de Genève. Il y dispose par ses soins l'un des plus grands hommes de notre siécle, le Connétable de Lesdiguiéres; & pour vous faire voir que je ne dis rien qui ne soit établi sur les preuves les plus certaines, je vous prie de remarquer que ce n'est point ici un sujet dont la vérité puisse être altérée, ou par l'éloignement des lieux, ou par l'antiquité des faits. Je parle suivant la déposition publique & juridique des témoins les plus irréprochables: témoins oculaires, témoins illustres & pour leur doctrine & pour leur piété, qui nous apprennent que François de Sales, par l'ardeur de son zéle & ses glorieux travaux, gagna à l'Eglise & convertit plus de soixante & dix mille hérétiques.

Mais dites moi, Chrétiens, comment s'accomplit ce miracle, comment François trouva le secret de dompter ces esprits rébelles; quelles armes il opposa à l'esprit de ténébres, & de quel charme il usa pour adoucir la fierté de l'héréſie & pour la rendre traitable. Ce fut un charme sans doute,

mais un charme innocent que lui fournit la Sagesse increéée : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.* La douceur de son esprit le mit en possession de tant de cœurs ; & si vous m'en demandez la raison, je la donne en deux mots : c'est que pour exécuter ce grand ouvrage, il fallut souffrir beaucoup, & agir de même. Or ce fut la douceur chrétienne qui lui rendit tout supportable, & tout possible. Tout supportable ; car ce fut une douceur patiente. Tout possible ; car ce fut une douceur entreprenante & agissante. D'où je conclus que c'est par cette vertu qu'il a si glorieusement triomphé de l'erreur.

Matth. v. 5.

Douceur patiente & à l'épreuve de tout. Par combien de calomnies l'enfer s'efforce-t-il de décrier son ministère ? Autant que sa réputation est entiére & saine en elle-même, autant est-elle déchirée par les ennemis de Dieu ; mais ce sont les partisans du mensonge, disoit-il ; permettons-leur cette vengeance. Il y a quelque espéce de justice pour eux, & beaucoup de gloire pour nous : aimons-les & gagnons-les à Dieu, ils seront les premiers à nous justifier. De-là ses propres calomniateurs, en l'outrageant par intérêt, l'aimoient par inclination. Cette inclination, quoique forcée, préparoit la voie à François de Sales ;

pour entrer dans ces cœurs endurcis ; & je puis dire que c'étoit aussi comme la grace prévenante qui les disposoit à se reconnoître, & à sortir de leur égarement. Combien d'insultes a-t-il reçûes, & combien sa douceur en a-t-elle remporté de signalées victoires sur ceux mêmes qui l'insultoient ? Il veut rétablir l'Eglise de Thonon ; toute la ville se soulève contre lui ; on court aux armes ; les nouveaux convertis les prennent pour sa défense. Ah ! mes chers enfans, s'écrie-t-il, en s'adressant à ses défenseurs, vous ne sçavez pas encore sous quelle loi vous vivez, & de quel esprit vous devez être animés. En pensant défendre le pasteur, vous allez dissiper le troupeau. L'Eglise est fondée sur la croix, & nous ne pouvons la rebâtir sur un autre fondement. Prions pour nos persécuteurs ; c'est ainsi que nous devons les combattre, & nous garantir de leurs coups. Evénement merveilleux, Chrétiens ! ces paroles calment l'orage de la sédition ; François fait avec solemnité l'ouverture de son Eglise ; trois bourgades entiéres viennent par leur présence & par leur soumission la consacrer, & sa douceur opère ce qu'on n'eût pû espérer de la violence. Seigneur, disoit David, vous m'avez donné un bouclier de salut, *Clypeum* 2. Reg. c. 22.

salutis : c'étoit après avoir échappé à mille périls. Cet esprit débonnaire & doux que vous m'avez inspiré, ne m'a pas seulement préservé de mes ennemis ; il a même *Ibid.* multiplié le nombre de mes sujets : *Mansuetudo multiplicavit me.* N'est-ce pas François de Sales qui parle, mes chers Auditeurs, ou ne pouvoit-il pas parler de la sorte, lorsqu'un parti lui ayant dressé des embûches sur le chemin des Alinges, il en dressa lui-même d'autres à ses assassins, mais bien différentes. Ils venoient pour lui ôter la vie, & ils la reçûrent de lui ; sa douceur les désarma, les entraîna, & sur l'heure même les arracha à l'hérésie & les éclaira. Je passe tant d'autres exemples, où la douceur de notre saint Evêque fut toujours victorieuse. Douceur non-seulement patiente & souffrante, mais entreprenante & agissante.

Il l'a bien fallu, Chrétiens, pour porter les affaires de la religion au point où il les a conduites. Un sage prophane s'étonnoit autrefois que nos anciens Prophétes se fussent trouvés si souvent dans les Cours des Princes, traitant & conversant avec eux. Pour des hommes du ciel, disoit-il, c'étoit avoir beaucoup de commerce avec la terre. Oui, répond saint Jérôme, mais ils n'en avoient que pour les affaires de

Dieu ; & s'ils les eussent abandonnées, qui en eût pris soin ? L'Evêque de Genève a paru dans les Palais des Grands, mais comment ? comme un Elie pour y soutenir les intérêts du Seigneur & de la vraie foi. Je puis même ajoûter qu'il y a plus fait par sa douceur, que ce Prophéte avec son esprit de feu. On n'eût jamais pensé que ce qu'il proposa au Conseil de Savoye pour l'extirpation de l'hérésie, dût être agréé. La prudence humaine s'y opposoit, & le projet étoit trop conforme aux maximes de Dieu, pour s'accorder avec la politique des hommes. Mais laissez agir François de Sales. Tandis qu'on tient conseil en la présence du Duc, il en tient un autre avec Dieu même, & c'est assez. Le sentiment du saint Apôtre l'emportera; l'interdit de la nouvelle secte sera publié ; les ministres seront bannis, les catholiques maintenus ; ceux de Genève exclus de leurs demandes ; tous ces articles arrêtés, ratifiés, exécutés. N'en soyons point surpris. C'est que Dieu qui tenoit en sa main le cœur du Prince, l'a remis en celle de François ; & François par l'impression de sa douceur lui fait prendre tous les mouvemens de son zéle.

Mais, ô Providence, que faites-vous ! Pendant que la paix entre les couronnes

de France & de Savoye, favorise la guerre que cet Apôtre a faite à l'héréſie, vous laiſſez une autre guerre s'allumer entre ces deux Etats ; & cette guerre portée juſques dans le ſein de ſon Egliſe, va donner la paix aux rébelles. Avez-vous donc entrepris de troubler vos propres deſſeins ? Non, Chrétiens ; mais elle veut faire part à la France du bien que la Savoye poſſédoit : & parce que ce bienheureux Prélat eſt attaché auſſi fortement à Genève, qu'une intelligence à l'aſtre qu'elle remue, il faut que les intérêts de ce Diocèſe l'en ſéparent, afin qu'il puiſſe dire avec le Sauveur du monde en quittant ſon troupeau : Il eſt à propos pour vous que je vous
Joan. 6. 10. quitte ; *Expedit vobis ut ego vadam.* Ce coup ſans doute fut un des plus favorables pour la France. Notre invincible Héros, Henri le Grand, fit bien des conquêtes ſur la Savoye : mais une des plus avantageuſes fut d'attirer à ſa Cour cet homme de Dieu. Il y eſt conduit par le même eſprit, qui conduiſit Jeſus-Chriſt au déſert. L'opinion de ſa ſainteté, le bruit de ſes merveilles préviennent les cœurs en ſa faveur. Les peuples le comblent d'honneurs ; & Henri, c'eſt-à-dire, le plus grand Roi qui portât alors la couronne, n'épargne rien pour lui donner toutes les marques

d'une ſinguliére eſtime. Cet Auguſte Monarque, qui ne priſoit que le mérite, & dont le diſcernement étoit admirable pour le connoître, découvrit d'abord dans le ſaint Prélat d'éminentes qualités ; & s'en expliquant un jour : Non, dit il, je ne connois point d'homme dans tout mon Royaume plus capable de ſoutenir les intérêts de la Religion & ceux de l'Etat. Comme la reſſemblance forme les liaiſons, ce Prince également belliqueux & débonnaire aima François, en qui il voyoit tant de courage à combattre les ennemis de l'Egliſe, & au même tems une douceur ſi engageante. Il l'aima, dis-je, juſqu'à l'honorer de ſa plus intime familiarité, n'eſtimant pas qu'il y eût de la diſproportion, quand la majeſté ſe trouvoit d'une part & la ſainteté de l'autre. Les belles eſpérances de fortune, dira peut-être ici quelque mondain ! ſi ce Prélat eût ſçû profiter de ſon crédit, il pouvoit parvenir aux plus hauts rangs. Ce n'étoient pas ſeulement des eſpérances, mes chers Auditeurs, c'étoient de la part d'Henri des preuves effectives d'une bienveillance & d'une magnificence toute Royale. Déja par ſon Ambaſſadeur auprès du ſouverain Pontiſe, il demandoit pour François le chapeau de Cardinal, déja il lui aſſûroit des Evêchés

de ſon Royaume le premier vaquant; déja pour l'attacher de plus près à ſa perſonne, il lui offroit le ſiége de Paris, ſous le titre de Coadjuteur. La fortune ne lui a donc pas manqué; mais cet homme Evangélique ſe crut obligé, pour l'intérêt de Dieu, de manquer à une ſi éclatante fortune; & quelque jugement qu'en puiſſe faire la ſageſſe du ſiécle, ſi François de Sales eût uſé de ſa faveur ſuivant les vûes du monde, jamais il n'eût eu dans l'eſtime d'Henri la place qu'il y occupoit, & nous ne ferions pas aujourd'hui ſon éloge. C'eût été un grand Cardinal, & non un grand Saint: on eût parlé de lui, tandis qu'il vivoit encore ſur la terre; mais maintenant ſon nom ſeroit dans l'oubli: au lieu que par un renoncement ſi généreux & ſi rare, il l'a rendu immortel.

Ce fut après tout un langage bien nouveau à la Cour, que celui de Francois de Sales. Que répondit-il à notre glorieux Monarque, & que lui repréſenta-t-il? Qu'il étoit à la ſuite de la Cour, non point pour ſes propres affaires, mais pour celles de ſon Diocèſe. Qu'il ſeroit bien condamnable, s'il négligeoit les unes pour avancer les autres. Que l'Egliſe de Genève étoit ſon épouſe; & qu'il lui ſeroit d'autant plus fidéle, que c'étoit une épouſe affli-

gée, dont il devoit être la consolation & le soutien. Que Dieu l'avoit appellé à la conversion de sa patrie, & qu'il mourroit dans la poursuite de ce dessein. Que pour cela il avoit besoin de toutes les bontés de sa Majesté, & qu'il n'en attendoit nulle autre grace. Voilà, pour m'exprimer de la sorte, comment les Saints font leur cour. Voilà comment les Athanases l'ont faite auprès de Constantin, les Remis auprès de Clovis, les Thomas auprès de Henri Roi d'Angleterre, toujours pour la gloire de Dieu & la cause de l'Eglise. Grand Roi, ajoûta François, Dieu vous demande trois choses : le rétablissement de la Religion catholique dans le pays de Gex, mainlevée de tous les bénéfices usurpés par l'héréfie, & sûreté pour les Eglises qu'il lui a plû édifier par mes soins. Tous ces chefs étoient importans, Chrétiens ; & je me suis trompé, quand j'ai dit que François de Sales n'avoit point usé de son crédit : il en eût moins fallu pour s'élever aux plus grandes dignités. Mais possédant le cœur de Henri, que ne pouvoit-il pas se promettre & obtenir ? On lui dépêcha toutes les expéditions néceſſaires. De-là il se transporte à Dijon. Il y annonce la parole de Dieu ; & pour toute reconnoissance, il souhaite que ses lettres soient enre-

giſtrées au Parlement de Bourgogne. Elles le ſont, il retourne en Savoye, il les fait exécuter avec une vigueur toute Apoſtolique. L'héréſie eſt déconcertée de ſe voir enlever le patrimoine de l'Egliſe, & il triomphe de voir tout le pays de Gex reconquis à J. C. Or encore une fois qui fit tout cela ? la douceur agiſſante de notre Apôtre. Tel fut le moyen qu'il mit en œuvre pour ſe rendre maître de tant d'eſprits. Eſt-ce par ſa doctrine qu'il perſuadoit ? il eſt vrai, c'étoit un des plus ſçavans Prélats de ſon ſiécle ; ſa profonde capacité fut admirée par les premiers hommes du monde, j'entends les Cardinaux Baronius & Bellarmin ; le ſaint Siége le conſulta ſur les points les plus difficiles de notre religion ; il a donné cent fois le défi aux miniſtres de l'héréſie, & leur fuite n'étoit pas tant une marque de leur peu de capacité & d'érudition, puiſqu'ils paſſoient pour les plus habiles qui fuſſent dans leur ſecte, qu'une preuve de la haute ſuffiſance de François. Mais vous ſçavez la belle parole du grand Cardinal du Perron : J'ai, diſoit-il, aſſez de ſcience pour convaincre les hérétiques ; mais l'Evêque de Genève a la grace pour les convertir. Quoi donc ? Etoit-ce une grace de miracles, comme celle d'un ſaint Grégoire ? Il en a fait,

Chrétiens, & de tels que les plus sévères informations n'ont servi qu'à les autoriser. Quand il n'y en auroit point d'autre, celui-ci seroit le plus authentique de tous, d'avoir converti tant d'hérétiques sans miracles. Mais disons toujours, & reconnoissons que c'est sa douceur qui le rendit si habile dans l'art tout divin de gagner les ames. C'est elle qui lui concilia les esprits les plus indociles & les plus farouches, pour les ramener à Dieu. C'est par elle que les hérétiques mêmes, comme Théodore de Bèze, ont été si fortement combattus, que sans les intérêts humains qui les dominoient, elle les eût soumis. C'est elle qui tant de fois a engagé les plus obstinés hérétiques à le choisir pour arbitre de leurs différends. En sorte qu'on peut dire de lui, ce que l'Ecriture a dit de Moyse, que ce fut le plus affable, le plus prévenant, le plus condescendant de tous les hommes qui vivoient sur la terre : *Vir mitissimus super omnes homines qui morabantur in terrâ.* Num. c. 12. A quoi nous pouvons ajoûter que ce fut par-là même le plus efficace & le plus heureux dans ses saintes entreprises : qu'il a dompté Pharaon, ou plûtôt qu'il a dompté l'hérésie, plus intraitable encore que Pharaon ; & qu'il a délivré le peuple de Dieu de la servitude, en le réduisant sous

l'obéïssance de son légitime Pasteur.

De-là, mes chers Auditeurs, double instruction pour nous. L'une par rapport à la vraie foi que François a prêchée & rétablie ; & l'autre par rapport à la maniére dont il l'a prêchée, & au moyen dont il s'est servi pour la défendre & la rétablir. Car apprenons d'abord à estimer notre foi, pour laquelle ce digne ministre du Dieu vivant a si glorieusement combattu. Cultivons là dans nous-mêmes, comme il l'a cultivée dans les autres. Gardons surtout cette importante maxime, qu'il recommandoit si souvent, de faire paroître notre foi dans les moindres observances de notre religion, & particuliérement en celles dont l'hérésie a témoigné plus de mépris & plus d'horreur. Car ces pratiques, disoit-il, supposé les principes de notre créance, sont saintes & vénérables : il faut donc autant qu'il nous est possible, les maintenir, & d'autant plus les respecter en les observant, que l'erreur s'est plus attachée à les décrier en les rejettant. Plus elles sont petites, plus elles servent d'exercice à notre soumission & à notre foi. C'est bien mal travailler à la conversion des hérétiques, que d'entrer dans leurs sentimens sous prétexte de ne retenir que les choses essentielles. Enfin, ajoûtoit-il,

je n'ai jamais vû perſonne reſpecter & obſerver les points les plus légers de la diſcipline de l'Egliſe, qui ne demeurât ferme dans la Foi : mais j'en ai bien vû de ceux qui les négligeoient, ſe démentir peu à peu, & tomber malheureuſement dans l'incrédulité. Voilà pourquoi il faiſoit état de ces Confrairies ſaintement inſtituées dans l'Egliſe, en ayant lui-même établi une ſous le titre de la Croix. Plus les Novateurs s'efforçoient de décréditer la pratique des vœux, plus il s'appliquoit à la relever ; s'étant lui-même engagé par vœu à réciter le Chapelet tous les jours de ſa vie. Plus ils railloient des jeûnes & des auſtérités corporelles, plus il en exaltoit l'uſage. Plus ils ſe déchaînoient avec fureur contre les Ordres Religieux, plus il portoit leurs intérêts & s'en déclaroit le Protecteur.

Mais d'ailleurs quelle autre leçon que cette douceur dont il aſſaiſonnoit toutes ſes paroles, tous ſes diſcours, & dont il ne ſe départit jamais dans toutes les occaſions où il eut à traiter avec le prochain. En cela imitant Dieu même, qui ſelon le beau mot du Sage, nous gouverne d'autant plus efficacement, qu'il nous conduit doucement : *Attingit à fine uſque ad finem* Sap. *fortiter, & diſponit omnia ſuaviter.* Car c. 8.

pour développer ce fonds de morale si étendu & si nécessaire dans tous les états, prenez garde, s'il vous plaît : ce n'est point par la souveraineté de son empire que notre Dieu gagne nos cœurs. Il nous fait par-là dépendre de lui ; mais par-là il ne nous attire pas à lui. Ce n'est point par la sagesse de son entendement divin ; il peut bien nous éclairer par-là, mais non pas nous toucher. Si donc il s'insinue dans nos ames, & s'il s'en rend le Maître, c'est par la douceur de son esprit & de sa grace. Ainsi, Chrétiens, ce n'est point par la hauteur & par la domination, beaucoup moins par la fierté & l'arrogance que nous nous concilierons les cœurs de ceux avec qui nous avons à vivre, ou dont la providence nous a chargés. Ce n'est point par nos belles qualités, ni par tous les avantages de notre esprit, mais par la douceur de notre charité. Nous avons des monstres à combattre, aussi-bien que François de Sales, *Placavit monstra :* les uns dans nous-mêmes, & les autres dans le prochain. Dans nous-mêmes ce sont nos vices qui nous corrompent, nos passions qui nous dominent, l'esprit du monde, l'amour du plaisir, le libertinage, l'impiété, l'avarice, l'orgueil, l'ambition. Or ces monstres domestiques, j'en conviens, c'est par la sévérité que nous

Ecclef. v. 45.

devons les exterminer de notre cœur, & les détruire. Soyons févères alors, & ne nous épargnons point, ne nous flattons point; notre douceur nous feroit pernicieufe, & bien loin d'étouffer nos paffions, elle ne ferviroit qu'à les nourrir, & à les fortifier. Mais il y a d'autres monftres que nous devons attaquer dans le prochain, fur-tout dans ceux avec qui nous avons certains rapports de fupériorité, de proximité, d'amitié: & ces monftres, par exemple, ce font la colère de l'un, fes emportemens & fes violences, la haine de l'autre, fes animofités & fes reffentimens; l'humeur de celui-là, fes bifarreries & fes caprices; les défordres de celui-ci, fes habitudes criminelles & fes débauches. Voilà fouvent la matiére de nos combats. Or je prétends que dans ces combats vous ne pouvez efpérer de vaincre que par la douceur. Vous aurez beau chercher d'autres voies; il en faudra toujours revenir à celle que l'Evangile nous a enfeignée: *Beati mites, quoniam ipfi poffidebunt terram.* Heureux ceux qui font doux & pacifiques, parce qu'ils pofféderont la terre: c'eft-à-dire, parce qu'ils fe rendront Maîtres des cœurs, & qu'ils les tourneront où il leur plaira. Non, tout autre moyen ne nous réuffira pas; autorité, rigueur du droit,

Matth. c. 5.

raison, adresse de l'esprit. Car les autres ne déféreront pas à nos belles pensées, & ils croiront juger des choses aussi sainement que nous. Nous dirons bien des raisons; mais on ne prendra pas toujours pour régle notre raison. Nous ferons valoir notre autorité; mais ce ne sera souvent que pour causer de plus grandes révoltes. D'y procéder par la rigueur du droit, c'est s'engager dans des contestations éternelles, dans des examens infinis, & susciter des guerres qui ne s'éteindront jamais. Il ne reste donc que la douceur, qui gagne peu à peu, qui persuade sans dispute, & qui entraîne sans effort. Apprenez de moi, disoit le Sauveur du monde, que je suis doux & humble de cœur: soyez-le comme moi, & vous entretiendrez le bon ordre & la paix; *Discite à me quia mitis sum & humilis corde, & invenietis requiem animabus vestris.* Je sçai que pour cela il faudra prendre sur soi, compatir, excuser, dissimuler, céder, condescendre, se soumettre, & s'humilier; & de plus, je sçai que tout cela est difficile. Mais voilà pourquoi je vous disois, il y a quelque tems, que la grande sévérité du Christianisme consistoit dans la pratique de la charité, & que c'étoit une illusion de la vouloir chercher hors de-là, ou de prétendre la trouver sans cela. Saint

Matth. 11.

François de Sales s'eſt adonné à un continuel exercice de la douceur pour l'intérêt de la Foi, & nous devons nous y attacher pour l'intérêt de la charité. Car la charité ne nous doit pas être moins précieuſe que la Foi, & nous ne devons pas moins faire pour l'une que pour l'autre. C'eſt par la force de ſa douceur que François a triomphé de l'héréſie; & c'eſt par l'onction de ſa douceur qu'il a rétabli la piété dans l'Egliſe. Renouvellez, s'il vous plaît, votre attention pour cette ſeconde partie.

LEs Evêques, dit ſaint Denis, ſont les Princes de la Hiérarchie Eccléſiaſtique: il leur appartient donc de perfectionner les Fidéles, comme les Anges dans la Hiérarchie Céleſte perfectionnent ceux qui leur ſont inférieurs. De là vient, ajoûte ſaint Thomas, l'obligation indiſpenſable qu'ont les Evêques d'être parfaits, puiſqu'il n'eſt pas poſſible, au moins dans l'ordre naturel des choſes, qu'ils communiquent aux autres par leur action ce qu'ils n'ont pas eux-mêmes. Cette vérité dont les exemples particuliers ne nous convainquent pas toujours, ſe trouve pleinement juſtifiée dans notre illuſtre Prélat. Il a été choiſi de Dieu, pour répandre l'eſprit de piété II. PARTIE.

dans tout le corps de l'Eglise, & il l'a fait par trois excellens moyens : par la douceur de sa doctrine, par la douceur de sa conduite, par la douceur de ses exemples. C'est ce qui l'a élevé à un si haut rang, & placé comme l'Agneau de Dieu, sur la sainte Montagne : *Et vidi, & ecce Agnus stabat supra montem Sion.*

Apoc. 14.

La piété tire un merveilleux secours de la doctrine, mais toute doctrine n'est pas propre à la piété. Sans parler de la fausse doctrine qui séduit, de la mauvaise doctrine qui corrompt, de la doctrine profane qui enfle, il y en a d'autres qui, toutes bonnes & toutes saintes qu'elles sont, ou surpassent l'esprit par leur élévation, ou l'épuisent par leur subtilité, ou l'accablent par leur rigueur. Les unes l'éclairent, sans l'émouvoir; d'autres la touchent, sans l'instruire; celles-ci sont trop mystérieuses, & l'embarrassent; celles-là trop austères, & le rebutent. Pourquoi de tant d'éloquentes prédications & de tant de livres remplis de piété, y en a-t-il si peu qui nous l'inspirent? C'est que la doctrine des hommes partant & d'un esprit défectueux, & d'un sens particulier, elle tient toujours des qualités de son principe; & par conséquent ne peut être ni parfaite ni universelle. Si elle entre dans un cœur, elle en trouve un autre fer-

mé; pour un qui la reçoit, cent l'écoutent avec indifférence; au lieu que celle qui vient de Dieu, se fait comprendre à tous, & goûter de tous: *Et erunt omnes docibiles Dei.* Or telle est la merveille que je découvre dans le grand & incomparable François de Sales. Sa doctrine est une viande, non de la terre, mais du Ciel, qui de la même substance nourrit aussi-bien que la manne, toutes sortes de personnes. Et je puis dire, sans blesser le respect que je dois à tous les autres Ecrivains, qu'après les saintes Ecritures, il n'y a point d'ouvrages qui aient plus entretenu la piété parmi les Fidéles, que ceux de ce saint Evêque. Oui, Chrétiens, les Peres ont écrit pour la défense de notre Religion, les Théologiens pour l'explication de nos mystères, les Historiens pour conserver la Tradition de l'Eglise; ils ont tous excellé dans leur genre, & nous leur sommes à tous redevables; mais pour former les mœurs des Fidéles, & pour établir dans les ames une solide piété, nul n'a eû le même don que l'Evêque de Genève. Son Introduction seule à la Vie dévote, combien a-t-elle converti de pécheurs? Combien a-t-elle formé de Religieux? combien d'hommes & de femmes a-t-elle sanctifiés dans le mariage? Combien dans tous les états a-t-elle fait de

Joan. c. 6.

changemens admirables? Je vous le demande, Chrétiens. Car pourquoi citer ici les souverains Pontifes, les Cardinaux, les Princes & les Rois qui lui ont donné tant d'éloges; & pourquoi rapporter un nombre presque infini de miracles que la lecture de ce Livre a produits? Vous l'avez entre les mains; & une des marques les plus évidentes de son excellence & de son prix, c'est que dans le Christianisme il soit devenu si commun. L'avez-vous jamais ouvert, sans vous sentir excités à la pratique de la vertu, sans concevoir de saints désirs d'être à Dieu, sans que l'esprit de grace vous ait parlé intérieurement, sans que la conscience vous ait fait quelque reproche? Or ce que vous avez éprouvé, mes chers Auditeurs, est une expérience générale, & la meilleure preuve de la proposition que j'ai avancée, sçavoir, que François par sa doctrine a répandu dans les cœurs l'esprit de la vraie piété.

Mais qu'y a-t-il donc dans cette doctrine qui la rende si universelle & si efficace? Qui fait que ni les sçavans n'y trouvent rien au-dessous d'eux, ni les foibles rien de trop relevé; qu'elle convient à toutes sortes de conditions; qu'il n'y a point de tempérament qui n'en ressente l'impression? C'est, mes Freres, cette douceur inestimable

eſtimable, qui faiſoit diſtiller de la plume de notre ſaint Evêque, comme des lévres de l'Epouſe, le lait & le miel : *Favus diſtillans labia tua, mel & lac ſub lingua tua.* *Cant. c. 4.* Voilà ce qui a donné tant de goût pour ſes ouvrages aux ames les plus mondaines & les moins ſenſibles à la piété. Prenez garde au reſte : je ne dis pas que la doctrine de François de Sales ſoit douce dans ſes maximes. Il n'y a rien de ſi difficile dans la loi chrétienne, qu'elle n'embraſſe ; mais en cela même elle eſt plus conforme à celle de Jeſus-Chriſt. Le Sauveur, remarque ſaint Auguſtin, dit que ſon joug eſt doux ; *Jugum meum ſuave eſt :* pourquoi ? parce qu'il nous impoſe une charge plus légère ? *Matt. c. 11.* non ſans doute : trois additions à la loi écrite qu'il exprime en ces termes, *Ego autem dico vobis*, ſont d'une obſervance plus rigoureuſe, que tous les anciens préceptes. *Matt. c. 5.* Le joug du Seigneur eſt doux, ajoûte ce Pere, non point à raiſon de ſa matiére, car c'eſt un joug ; mais par la grace de l'Evangile, qui nous aide à le porter. Ainſi la morale que François a enſeignée, eſt en elle-même une morale ſublime & de la plus haute perfection. Mais ſuivant le deſſein de ſon maître, il a par l'onction de ſes écrits adouci l'amertume de la croix, que Jeſus-Chriſt avoit rendue ſi déſirable

& si précieuse en la détrempant dans son sang. Ah ! Chrétiens, si la morale de ce saint Prédicateur, seulement tracée sur le papier, est encore si puissante, que ne pouvoit-elle point, quand elle étoit vivante & animée ? & lorsqu'elle partoit immédiatement de ce cœur embrasé du zéle le plus pur & le plus ardent, quel feu ne devoit-elle pas répandre par tout ? De vous dire que François de Sales a été l'oracle de son tems, que Paris l'a admiré, que les Parlemens de France par des députations honorables l'ont recherché pour entendre sa doctrine, qu'il fut l'Apôtre de la Cour, ce seroit peu ; & si vous sçavez peser les choses au poids du sanctuaire, vous l'estimerez plus sortant de ce grand monde d'admirateurs qui le suivoient en foule & se retirant dans le désert, c'est-à-dire, quittant la Cour & Paris, pour consacrer les carêmes entiers aux moindres villes de son Diocèse, & aimant mieux, comme Jesus-Christ, prêcher dans les bourgades que dans Jérusalem. De-là même aussi ces bénédictions abondantes que Dieu donnoit à son ministère. De-là ces soupirs que poussoient vers le ciel ses auditeurs ; & ces larmes qui couloient de leurs yeux. De-là ces fruits de pénitence qu'il recueilloit après ses prédications Evangéliques, comme le seul

tribut qu'il prétendoit tirer de cet emploi : recevant les pécheurs, écoutant leurs confessions, les encourageant & les consolant, leur prescrivant des régles de vie conformes à leur état, & tout cela avec cette sage douceur qui les convainquoit & qui les attachoit inviolablement à leurs devoirs. Un des souhaits de saint Fulgence étoit de voir saint Paul prêchant l'Evangile ; & ne vous sentez-vous pas, Chrétiens, touchés du même désir à l'égard de François de Sales ? Or il est aisé de vous satisfaire : l'Evêque de Genève vit encore dans ses écrits, parce qu'il y a laissé tout son esprit : choisissez-le pour votre Prédicateur ; en tous tems & en tous lieux vous pouvez l'entendre. Je n'aurai pas peu fait pour votre salut, si je puis vous engager à cette sainte pratique ; & cet homme de Dieu aura la gloire de continuer après sa mort ce qu'il a si heureusement commencé pendant sa vie, lorsqu'il a établi la piété & le culte de Dieu par la douceur de sa doctrine.

Ce sujet est trop vaste, mes chers Auditeurs, pour le renfermer dans un seul discours. A cette douceur de la doctrine François joignit la douceur de la conduite dans le gouvernement des ames, & quel nouveau champ s'ouvre devant moi ? Que dirai-je des effets merveilleux que produisit dans

l'Eglise une telle direction ? Je n'en veux qu'un exemple : il est mémorable. Je parle de ce saint Ordre qu'il a institué sous le titre de la Visitation de Marie. Oui, Chrétiens, c'est à la conduite de son Instituteur, à cette conduite également religieuse & douce qu'il doit sa naissance ; c'est sur cette conduite qu'il est fondé, c'est par cette conduite qu'il subsiste. Vous le sçavez : Dieu choisit l'illustre & vénérable Dame de Chantal pour l'exécution de ce grand ouvrage, & l'adressa à François de Sales, auquel il avoit inspiré le même dessein. Dès qu'elle a vû ce saint Prélat, qu'elle l'a entendu, la voilà d'abord gagnée par l'attrait de sa douceur. Cette femme forte que nous avons enfin trouvée dans notre France, *Mulierem fortem quis inveniet ?* connoît bientôt que son saint directeur agit de concert avec Dieu dans cette affaire : *Gustavit & vidit quia bona est negotiatio ejus.* Cela suffit, & sans une plus longue délibération elle se résout à tout entreprendre pour seconder son zéle : *Manum suam misit ad fortia.* Elle rompt les liens qui la tiennent attachée au monde, elle quitte sa patrie & va dans une autre terre planter une nouvelle vigne, qui devoit fructifier au centuple & se répandre de toutes parts ; *De fructu manuum suarum plan-*

Prov. 31.

tavit vineam. A peine a-t-elle mis la main à l'œuvre du Seigneur, qu'un nombre de saintes vierges se joignent à elle pour prendre part au travail, & pour s'enrichir de graces & de vertus : *Multæ filiæ congregaverunt divitias.* Tel fut l'origine de cet Ordre si florissant. Vous me demandez quelle est sa loi fondamentale ? la voici dans les paroles du Sage au même endroit : *Et lex clementiæ in lingua ejus* ; une autre version porte, *lex mansuetudinis* ; c'est la loi de douceur, cette loi extraite du cœur de François, pour être gravée dans celui de ses filles en Jesus-Christ. Car il ne falloit pas qu'une si belle vertu mourût dans sa personne ; & si le double esprit du Prophéte dût être transmis à un autre, il étoit encore plus important que l'esprit simple & doux de ce glorieux fondateur fût multiplié : *Mansuetudo multiplicavit me.* Il semble en effet, que dans ces excellentes lettres par où il forma ce cher troupeau dont il étoit le conducteur, il ne leur recommande rien autre chose que la douceur de l'esprit. Cette douceur d'esprit est le sujet ordinaire de ces admirables entretiens que nous lisons, & qu'il avoit avec ces ames prédestinées. A cette douceur d'esprit il rapporte toutes les constitutions de son Ordre. Pourquoi de toutes les Con-

grégations religieuſes, celle-ci eſt-elle ſpécialement favoriſée du ciel ? Pourquoi par un avantage aſſez rare, lorſque le tems altère tout, croît-elle ſans ceſſe dans la perfection de ſon inſtitut, au lieu d'en dégénérer ? Pourquoi ſe remplit-elle tous les jours de tant de ſujets diſtingués, & par la ſplendeur de leur naiſſance, & par le mérite de leurs perſonnes ? c'eſt que l'eſprit de François y regne, c'eſt qu'elle eſt gouvernée par ſa douceur. Je ne dis pas ceci, mes très-chères Sœurs, pour vous donner la préférence au deſſus de tous les Ordres de l'Egliſe : vous les devèz honorer, & ce ſera toujours beaucoup pour vous d'être les plus humbles dans la maiſon de Dieu. Mais je vous le dis pour vous faire encore plus aimer cette douceur, qui vous doit être ſi précieuſe, puiſque c'eſt l'héritage de votre Pere, & que vous ne la pratiquerez jamais ſelon ſes régles, ſans triompher de toutes les paſſions, ſans acquérir toutes les vertus, & ſans vous élever comme lui juſqu'au ſommet de la montagne ou de la ſainteté Evangélique : *Et vidi, & ecce Agnus ſtabat ſupra montem Sion; & cum eo centum quadraginta quatuor millia.*

Apoc. c. 4.

Quand le grand Evêque de Genève par la douceur de ſa conduite & pour l'avan-

cement de la piété, n'auroit rien fait davantage que d'établir dans le Christianisme un ordre où Dieu est si parfaitement & si constamment servi, ne seroit-ce pas assez, & ne trouverois-je pas en cela même l'ample matiére d'un des plus solides & des plus magnifiques éloges? Mais non, Chrétiens; Dieu a prétendu de lui, & attend aujourd'hui de moi quelque chose de plus. Dieu, dis-je, a prétendu de lui que par la douceur de ses exemples il fît renaître en vous l'esprit de la piété chrétienne; & Dieu attend encore de moi qu'en vous les proposant, je contribue à une fin si importante. Oubliez, s'il est possible, tout ce que j'ai dit, & regardez seulement la vie de François de Sales: c'est un des plus excellens modèles que vous puissiez imiter. Hélas! mes chers Auditeurs, où la piété en est-elle maintenant réduite? François de Sales lui avoit donné du crédit; elle régnoit de son tems jusques dans la Cour, où il l'avoit introduite avec honneur: & présentement n'est-elle pas en quelque sorte bannie de la société des hommes? Les libertins méprisent insolemment ses maximes, & elle passe parmi ces prétendus esprits forts pour simplicité & pour foiblesse, parce qu'elle nous fait dépendre de Dieu, & qu'elle nous assujettit à la loi

de Dieu. Les Grands dont elle devoit être autorisée, l'abandonnent, parce qu'elle ne peut compatir avec l'ambition & l'intérêt qui les dominent. Tout le reste à peine la connoît-il, tant il est aveugle & grossier. On se contente de vivre, sans penser à vivre chrétiennement. Ce désordre n'est-il pas tel que je le dis; & si nous avons encore quelque sentiment de religion, n'en devons-nous pas être touchés? Mais quoi, mes Freres, ne le corrigerons-nous point ce désordre si déplorable? & faisant profession de garder si exactement tous les devoirs où la vie civile nous engage, n'aurons-nous nul soin de cette belle vie qui fait toute la perfection d'un chrétien? Ah! du moins considerez ici le modéle que je vous présente: il vous fera voir ce que c'est que la piété; il vous la fera non seulement estimer, mais aimer. La Providence qui vouloit nous donner François pour exemple, l'a attaché à une vie commune, afin qu'elle n'eût rien que d'imitable. Il n'a point passé les mers, pour aller dans un nouveau monde chercher de l'exercice pour son zéle. Il est demeuré dans sa patrie; mais il y a été Prophéte & plus que Prophéte, puisqu'il en a été le salut. Voilà ce que vous pouvez faire par proportion dans vos familles, & n'y

êtes-vous pas indifpenfablement obligés ?

François n'a point refufé les bénéfices de l'Eglife : il étoit plus néceffaire qu'il nous enfeignât à les bien recevoir. Voyez s'il y eft entré par des confidérations humaines, & déplorez les abus & les fcandales de notre fiécle, où ce font des vûes intéreffées, des vûes ambitieufes qui nous fervent de vocation pour tous les états, meme les plus faints. De cet exemple vous tirerez deux régles de conduite ; l'une particuliére, l'autre générale. Car d'abord vous apprendrez en particulier, avec quel efprit vous devez approcher de l'Autel du Seigneur, & paroître dans fon Sanctuaire ; que c'eft le Seigneur même qui doit vous appeller à ce facré miniftère, & non point vous qui ayez droit de vous y porter. Et par une conféquence plus générale, vous conclurez enfuite, que Dieu étant le maître de toutes les conditions, c'eft à lui de les partager, à lui de vous les marquer, à lui de vous choifir, fans qu'il vous foit permis de prévenir ou d'interpréter fon choix à votre gré. Si ces régles étoient fidélement obfervées, nous ne verrions pas dans les bénéfices & les dignités Eccléfiaftiques tant de fujets qui ne s'y font ingérés que par la faveur, que par l'intrigue, que par les voies les plus fordides & les plus baffes ;

& nous n'aurions pas encore la douleur de voir dans le monde tant d'hommes ſans mérite, ſans talent, ſans nulle diſpoſition, occuper les places les plus honorables & ſe charger des fonctions les plus importantes.

François en acceptant la dignité Epiſcopale, ne nous a pas donné le même exemple de renoncement, que pluſieurs autres qui ont pris la fuite & ſe ſont cachés dans les déſerts, pour éviter ou un fardeau, ou un honneur qu'ils craignoient. Mais j'oſe dire néanmoins, qu'en cela même il a fait quelque choſe de plus rare & de plus inſtructif pour nous. Car ſe trouvant engagé à une Egliſe pauvre & déſolée dont Dieu lui avoit confié le ſoin, jamais rien ne l'en put ſéparer. C'étoit ſon épouſe; & toute défigurée qu'elle paroiſſoit à ſes yeux, il lui fut toujours fidéle: en ſorte qu'il la préféra à tout ce qu'on put lui offrir de plus ſpécieux & de plus brillant. Un tel exemple n'a t-il pas je ne ſçai quoi qui gagne le cœur? Vous me demandez, Chrétiens, quelle application vous en pouvez faire à vos mœurs? rien de plus juſte & de plus néceſſaire à une ſolide piété. C'eſt d'aimer la condition où Dieu vous a appellés, quelle qu'elle ſoit; de vous y tenir, & de ne chercher rien au-de-

là : persuadés que si vous y suivez les vûes de la Providence, si vous y demeurez par l'ordre de Dieu, il n'y a point de condition où vous n'ayez tous les moyens de vous sanctifier. C'est de réprimer ces insatiables désirs, qui inspirent aux ames mondaines, ou l'envie d'avoir, ou l'envie de paroître ; formant toute votre vie sur les grandes maximes du véritable honneur, de la raison, de la foi, & n'écoutant point ces faux principes qu'on se fait dans le siécle & même dans l'Eglise, pour viser sans cesse plus haut, & pour ne mettre jamais de bornes à ses prétentions. Dès que vous sçaurez ainsi vous fixer, vous ne serez plus si entêtés de votre fortune, si distraits & si dissipés : vous vous préserverez de mille écueils, où l'innocence échoue ; & plus attentifs sur vous-mêmes, vous serez plus en état de goûter Dieu, & de marcher tranquillement & avec assûrance dans ses voies.

François revêtu de l'Episcopat a fait consister sa perfection dans la pratique des devoirs propres de son ministère, visitant son Eglise, tenant des synodes, conférant les Ordres sacrés, instruisant les Prêtres, dirigeant les consciences, prêchant la parole de Dieu, administrant les Sacremens. En tout cela rien d'extraordinaire, sinon

qu'il le faisoit d'une maniére non ordinaire, parce qu'il le faisoit en saint : c'est-à-dire, parce qu'il le faisoit avec fidélité, descendant à tout, jusques à converser avec les pauvres, & à enseigner lui-même la doctrine chrétienne aux enfans ; parce qu'il le faisoit avec assiduité, ayant ses heures, ses jours, tous ses tems marqués, & donnant à chacun ce qui lui étoit destiné : parce qu'il le faisoit avec persévérance & sans relâche, s'élevant au-dessus de tous les dégoûts, de tous les ennuis, de toutes les humeurs, principes de ces vicissitudes & de ces changemens perpétuels, qui selon les différentes conjonctures, nous rendent si différens de nous-mêmes ; parce qu'il le faisoit toujours avec une ferveur vive & animée, ne se déchargeant point sur les autres de ce qu'il pouvoit lui-même porter ; le premier au travail, & le dernier à le quitter ; ne comptant pour rien les fatigues passées, & ne pensant qu'à en prendre de nouvelles & qu'à recommencer : enfin, parce qu'il le faisoit avec une droiture & une pureté d'intention, qui relevoit devant Dieu le prix de toutes choses, même des plus légères en apparence, & leur imprimoit un caractère de sainteté ; n'ayant en vûe que Dieu, que le bon plaisir de Dieu, que l'honneur de

Dieu. Ah ! Chrétiens, on se fait tant de fausses idées de la piété; on la croit fort éloignée, lorsqu'elle est auprès de nous; on se persuade qu'il faut sortir de son état, & abandonner tout pour la trouver, & voilà ce qui rallentit toute notre ardeur & ce qui nous désespère. Mais étudiez bien François de Sales, c'est assez pour vous détromper. Vous apprenez de lui que toute votre piété est renfermée dans votre condition & dans vos devoirs. Je dis dans vos devoirs fidélement observés : ne manquez à rien de tout ce que demandent votre emploi, votre charge, les diverses relations que vous avez plus directement, ou avec Dieu en qualité de ministres des autels, ou avec le public en qualité de juges, ou avec des domestiques en qualité de maîtres, ou avec des enfans en qualité de peres & de meres, avec qui que ce puisse être, & dans quelque situation que ce puisse être; embrassez tout cela, accomplissez tout cela, ne négligez pas un point de tout cela. Je dis dans vos devoirs assidûment pratiqués : ayez dans l'ordre de votre vie certaines régles qui distribuent vos momens, qui partagent vos soins, qui arrangent vos exercices, selon la nature & l'étendue de vos obligations; tracez-les vous-mêmes ces régles, ou pour agir plus sûre-

ment & plus chrétiennement, engagez un sage Directeur à vous les prescrire, & faites-vous une loi inviolable de vous y soumettre. Je dis dans vos devoirs constamment remplis : avancez toujours dans la même route, sans vous détourner d'un pas; & malgré l'ennui que peut causer une longue & fatigante continuité, n'ayez pour mobiles que la raison & la foi, qui chaque jour sont les mêmes, & qui chaque jour, autant qu'il vous convient, vous appliqueront aux mêmes œuvres. Je dis dans vos devoirs gardés avec une sainte ardeur; non pas toujours avec une ardeur sensible, mais avec une ardeur de l'esprit, indépendante des sentimens, & au-dessus de tous les obstacles. Enfin je dis dans vos devoirs sanctifiés par la droiture de votre intention, tellement que dégagés de tout autre intérêt & de tout autre désir, vous ne soyez en peine que de plaire à Dieu, & ne vous proposiez que de faire la volonté de Dieu. Voilà, dis-je, mes chers auditeurs, ce que vous enseignera le saint Directeur, dont vous venez d'entendre l'éloge, & dont je voudrois que les leçons fussent gravées dans votre souvenir avec des caractères ineffaçables. Voilà dans ses exemples le précis & l'abrégé de sa morale; de cette morale également ennemie de tout excès,

ſoit de relâchement, ſoit de rigueur; de cette morale qui ne ménage & ne flate perſonne, mais auſſi qui ne décourage & ne rebute perſonne; de cette morale qui joint ſi bien enſemble, & toute la douceur, & toute la perfection de la loi Evangelique.

Vous me direz qu'on ne voit point là, ni de rigoureuſes pénitences à pratiquer, ni de grands efforts à ſoutenir. J'en conviens; mais j'ajoûte & je réponds, que c'eſt cela même qui en fait l'excellence & qui nous en doit donner la plus haute eſtime. Car c'eſt-là que ſans qu'il paroiſſe beaucoup de mortifications, on a ſans ceſſe à ſe mortifier; que ſans croix en apparence, on trouve ſans ceſſe à ſe crucifier; que ſans nulle violence au dehors, il faut ſans ceſſe ſe vaincre & ſe renoncer. Et je vous le demande en effet, Chrétiens: pour s'aſſujettir comme François de Sales, à une obſervation exacte & fidéle, à une obſervation pleine & entiére, à une obſervation conſtante & aſſidue, à une obſervation ſainte & fervente des devoirs de chaque état, quelle attention eſt néceſſaire? quelle vigilance & quels retours ſur ſoi-même? Et pour ſe maintenir dans cette attention & cette vigilance continuelle, de quelle fermeté a-t-on beſoin, & en combien de ren-

contres faut-il ſurmonter la nature, captiver les ſens, gêner l'eſprit ? D'ailleurs combien de devoirs difficiles en eux-mêmes & très-onéreux ? combien qui nous expoſent à mille contradictions & à mille combats ? Combien dont on ne peut s'acquitter ſans ſe faire la victime du public, la victime du bon droit, la victime de l'innocence ? combien qui demandent le plus parfait déſintéreſſement, le ſacrifice le plus généreux de toutes les inclinations, de toutes les liaiſons du ſang & de la chair ? Et comme tout cela ſe fait ſelon les obligations ordinaires de la condition, & n'a pas un certain faſte, ni un certain brillant, que la ſingularité donne à d'autres œuvres; quelle doit être la force & la pureté de nos ſentimens, lorſque ſans nul ſoutien extérieur, ſans nul éclat & ſans nulle vûe de paroître, la ſeule religion nous anime, la ſeule équité nous ſert d'appui, le ſeul devoir nous tient lieu de tout. Ah, mes chers Auditeurs, entrons dans cette voie, & ne craignons point qu'elle nous égare. C'eſt la voie la plus droite & la plus courte. Elle eſt ouverte à tout le monde, & François a eû la conſolation d'y attirer après lui une multitude innombrable de fidéles. Si par une dangereuſe illuſion, elle ne nous ſemble pas encore aſſez étroi-

te, c'eſt que nous n'y avons jamais bien marché, & que nous ne la connoiſſons pas. Faiſons-en l'épreuve, & quand après une épreuve ſolide nous la trouverons trop large, alors il nous ſera permis de chercher une autre route, & d'aſpirer à une plus ſublime perfection.

Vous cependant ſur qui Dieu répandit ſa lumiére avec tant d'abondance, & qui nous l'avez communiquée avec tant de charité, fidéle & zélé Paſteur des ames, grand Saint, recevez les honneurs ſolemnels que vous rend aujourd'hui tout le peuple chrétien. Recevez les hommages que toute la France vous offre, comme autant de gages de ſa reconnoiſſance. Elle ſçait ce qu'elle doit à vos ſoins, & elle tâche dans cette cérémonie à s'acquitter en quelque ſorte auprès de vous. C'eſt elle qui la premiere vous avoit déja canoniſé par la voix publique, & c'eſt elle qui vient enfin de conſommer l'ouvrage de votre canoniſation par la voix de l'Egliſe. C'eſt à la requête de ſon Roi, à l'inſtance de ſes Prélats, à la ſollicitation de tout ſon Clergé, que vous avez été proclamé Saint. Il étoit juſte qu'elle vous rendît, autant qu'elle le pouvoit, devant les hommes, ce que vous lui avez donné devant Dieu. Pendant votre vie vous avez travaillé à la

Le Pere Bourdaloue fit ce Sermon pour la cérémonie de la Canoniſation de S. François de Sales.

sanctifier : il étoit juste qu'après votre mort elle travaillât à faire déclarer authentiquement & hautement votre sainteté. Recevez en particulier les hommages que je vous présente, comme membre d'une Compagnie, à qui l'éducation de votre jeunesse fut confiée ; dans les mains de qui vous remîtes le plus précieux dépôt de votre conscience ; & qui eut enfin la consolation de recueillir vos derniers soupirs, & de conduire votre bienheureuse ame dans le sein de Dieu. Du reste, mes chers Auditeurs, entrons tous dans l'esprit de cette solemnité. Qu'est-ce que la Canonisation d'un Saint ? Un engagement à acquérir nous-mêmes, avec la grace & le secours de Dieu, toute la sainteté qui nous convient. Car célébrer la Canonisation d'un Saint, c'est professer que la véritable gloire consiste dans la sainteté ; qu'il n'y a rien de grand & de solide dans le monde que la sainteté ; que toute la félicité & tout le bonheur de l'homme est attaché à la sainteté. Or je ne puis professer tout cela, sans me sentir excité fortement, & sollicité à la poursuite de la sainteté ; & je me condamne moi-même par ma propre confession, si reconnoissant tout cela, je n'en ai pas plus de zéle pour ma sanctification. Il n'est pas nécessaire que nous soyons canonisés

dans l'Eglise, comme François de Sales; mais il est d'une nécessité absolue que nous soyons saints par proportion comme lui. Nous trouverons dans sa doctrine de quoi nous éclairer, dans ses exemples de quoi nous animer, & dans la gloire où il est parvenu, de quoi éternellement & pleinement nous récompenser. C'est ce que je vous souhaite, &c.



SERMON
POUR LA FÊTE
DE
SAINT FRANÇOIS
DE PAULE.

Ego minimus in domo Patris mei.
Je suis le plus petit dans la maison de mon Pere. Au Livre des Juges, chap. *6.*

CEs paroles que j'applique au glorieux Patriarche dont nous célébrons ici la Fête, furent autrefois prononcées par Gédéon, l'un des plus grands hommes de l'ancienne Loi. Dieu l'avoit choisi pour combattre les Madianites enflés de leur victoire, pour délivrer les Hébreux ses compatriotes de l'oppression, & pour être enfin le Chef, le Conducteur, & le Souverain de son peuple. Mais qui suis-je, dit ce saint Capitaine, surpris du choix que Dieu faisoit de lui pour une si haute entreprise; & comment est-ce, Seigneur,

que vous avez jetté les yeux ſur moi ? Je ſuis de la derniere des douze Tribus, qui eſt celle de Manaſſé. Dans la Tribu de Manaſſé ma famille eſt la moindre de toutes; & moi je ſuis le plus petit de la maiſon de mon Pere : par où donc pourrai-je ſauver Iſraël ? *In quo liberabo Iſraël ? Ecce familia mea infirma eſt in Manaſſe, & ego minimus in domo Patris mei.* Va, lui répondit le Seigneur, ne ſois point en peine : je me joindrai à toi, je t'éléverai, & te ferai grand. Cette promeſſe s'accomplit, & vous ſçavez à quel point de grandeur Gédéon parvint, & combien ſon nom fut redouté des ennemis du peuple de Dieu, & fameux dans toute la terre. N'eſt-ce pas-là, Chrétiens, l'image la plus naturelle & la plus parfaite de l'incomparable François de Paule; & ne ſemble-t-il pas que le Saint-Eſprit ſous ces traits ait prétendu nous le marquer par avance, & nous le faire connoître ? Dieu le deſtinoit à des commiſſions importantes : à fonder dans l'Egliſe un nouvel Ordre; à combattre le monde, le démon, & la chair, ces dangereux ennemis de notre ſalut: & ſur cela quel étoit le ſentiment de ce ſaint Inſtituteur ? Le même que celui de Gédéon. Hé quoi, mon Dieu, s'écrioit-il, vous me connoiſſez; je ſuis le plus petit des hommes, & le

Jud. c. 6.

moyen que dans mon extrême foiblesse, je sois en état de seconder vos vûes sur moi, & de les remplir ? *Ego minimus in domo Patris mei.* Je le sçai, répond le Seigneur; mais c'est pour cela même que je t'exalterai, & que je te comblerai de gloire. Arrêtons-nous-là, mes chers Auditeurs, puisque c'est la plus juste idée de l'éloge que j'entreprends. Faire le panégyrique de François de Paule, c'est faire le panégyrique de l'humilité ; ou faire le panégyrique de l'humilité, c'est faire celui de François de Paule. Toutes ses vertus se sont comme abysmées dans celle-là : sa foi merveilleuse, sa charité ardente & zélée, son austérité de vie, & sa mortification. Mais avant que de vous expliquer mon dessein, implorons le secours du Ciel, & demandons-le par l'intercession de la plus humble des Vierges. *Ave, Maria.*

QUoique l'humilité soit de toutes les vertus la plus pacifique, la plus soumise & la plus modeste, souvent néanmoins, si je puis ainsi m'exprimer, elle voudroit aussi-bien que l'orgueil, résister à Dieu, & combattre contre Dieu. L'Ecriture sainte, au livre de la Genèse, nous représente un combat qui se passa dès le commencement du monde entre Dieu & les hommes, & dont

l'orgueil des hommes fut le ſeul principe. Des hommes entreprirent de s'élever malgré Dieu même ; & Dieu malgré eux, entreprit de les humilier. L'orgueil des Géants s'arma d'inſolence & de préſomption contre la toute-puiſſance de Dieu ; & la toute-puiſſance de Dieu s'arma de foudre contre l'orgueil des Géants. Mais, Chrétiens, j'ai à vous propoſer aujourd'hui un combat bien différent, & non moins ſaint que l'autre étoit criminel. Car quoique ce ſoit un combat entre Dieu & l'homme, il a cela de propre & de merveilleux, que bien loin de ſéparer l'homme de Dieu, il l'unit étroitement à Dieu, & l'entretient dans une paix éternelle avec Dieu. Ce combat, mes chers Auditeurs, c'eſt celui de l'humilité de François de Paule, contre la liberalité & la magnificence divine. Dieu veut exalter François ; & François, autant qu'il lui eſt permis, s'oppoſe à ſon exaltation. François veut s'abaiſſer & s'anéantir ; & Dieu, pour le relever, le tire de l'obſcurité où il veut vivre, & s'oppoſe à ſon anéantiſſement. Voilà tout mon ſujet ; concevez-le bien, parce que ce ſera tout le fonds & tout le partage de ce diſcours. Saint François de Paule a employé tous les efforts de ſon humilité, pour ſe faire petit dans le monde, c'eſt la premiere

partie. Et Dieu a employé tous les trésors de sa magnificence pour le faire grand, c'est la seconde. Le Sauveur des hommes avoit dit dans son Evangile, que celui qui s'humilieroit, seroit exalté, *Qui se humiliaverit, exaltabitur ;* & il falloit que cet Oracle se vérifiât : or je prétends qu'il n'a jamais été plus authentiquement vérifié, ni dans un exemple plus illustre que dans la personne du saint Fondateur que nous honorons en ce jour ; & pour vous en convaincre, je vous ferai voir d'une part François de Paule qui s'humilie, & Dieu de l'autre qui glorifie François de Paule. Appliquez-vous, Chrétiens : il y aura là également & de quoi satisfaire à votre dévotion, & de quoi servir à votre instruction.

Matt. c. 23.

I. Partie.

N'Etre rien, & ne s'estimer rien ; être peu de chose, & s'estimer peu de chose ; être méprisable, & se mépriser en effet soi-même, c'est l'indispensable devoir de l'humilité. Mais être grand, & s'étudier à devenir petit ; être distingué aux yeux de Dieu, & n'être à ses propres yeux qu'un vil sujet ; être tout ce que l'on peut être de plus relevé dans l'opinion des hommes, & dans la sienne propre se rabaisser au-dessous de tous les hommes, c'est

la

la grace, c'est la perfection de l'humilité, & ce que saint Bernard admiroit plus que toutes les autres vertus : *Mirabilem te apparere, & contemptibilem reputare, hoc ego virtutibus ipsis mirabilius judico.* Or voilà, Chrétiens, le caractère de l'humilité de saint François de Paule. Figurez-vous un homme comblé d'honneur & de gloire, un homme puissant en œuvres & en paroles, un homme vénérable aux souverains de la terre, chéri des Papes, recherché des Rois, honoré des peuples ; un homme de miracles, & dont tout le soin néanmoins est de se cacher & de s'obscurcir ; qui ne travaille que pour cela, & qui n'a de pensée que pour cela ; qui met en usage tout ce que l'esprit de Dieu peut suggérer, & tout ce que l'esprit humain peut imaginer pour cela : voilà en racourci tout le portrait de ce grand Saint. Bern.

François reussit d'abord dans cette entreprise. Dès qu'il s'apperçut que Dieu commençoit à opérer en lui des choses extraordinaires ; que dès les premiéres années de sa vie le Ciel le prévenoit des plus rares bénédictions, que déja son enfance étoit devenue illustre par divers prodiges, & que le bruit de ces prodiges se répandant au dehors, son humilité en pourroit recevoir quelque atteinte, que fait-il ? il forme

un dessein que la seule grace du Christianisme lui put inspirer. S'il eût consulté la prudence de la chair, elle eût traité de folie une si sage résolution; mais c'est l'esprit du Seigneur qui le conduit, & il ne veut point d'autre conseil. Sous un tel guide, il se dérobe de la maison paternelle. Il entre dès l'âge de treize ans dans un désert, qui sembloit plûtôt être la retraite des bêtes sauvages que des hommes. Il y trouve une solitude, que Dieu même lui avoit préparée dans une étroite caverne. Il regarde cette grotte comme son tombeau; il s'y ensevelit tout vivant, & il est résolu d'y demeurer & d'y mourir.

Ce fut là, Chrétiens, comme le premier pas de son humilité. De vous dire ce que fit ce saint solitaire, séparé de tout commerce, & n'ayant à traiter qu'avec Dieu: de vous dire quelles faveurs célestes il reçut, de quelles lumiéres il fut éclairé, de quels sentimens il fut pénétré, à quelles austérités il se condamna, combien de vertus héroïques il pratiqua, ce sont des secrets qui passent toutes nos connoissances, & qu'il ne nous appartient pas de découvrir. Je ne sçai qu'une seule chose, mais cette seule chose est plus que tout ce que nous en pourrions d'ailleurs sçavoir, & que tout ce que je vous en pourrois ap-

prendre : & quoi ? c'est que François de Paule voulut vivre dans cette solitude inconnu aux hommes, ignoré des hommes, abandonné généralement & oublié des hommes : *Oblivioni datus sum tanquam mortuus à corde.* C'est-là, dis-je, tout ce que je sçai, & ce qui vaut les plus pompeux & les plus magnifiques éloges. Si je vous disois que dans son désert il mena une vie toute Evangélique ; qu'il y eut avec Dieu les communications les plus intimes, & si j'ose ainsi m'exprimer, les entretiens les plus familiers ; qu'il y fut gratifié de tous les dons de l'oraison la plus sublime & de la plus haute contemplation ; si je vous disois qu'il consacra ce saint lieu par des ferveurs & même des excès de pénitence, qui l'égalérent aux Élies & aux Jean-Baptistes ; que le jeûne y fut sa nourriture, le cilice son vêtement, la terre son lit ; qu'il y fit de sa chair une victime de mortification : tout cela vous paroîtroit grand, admirable, divin. Mais encore une fois, j'ai quelque chose de plus grand à vous dire que tout cela ; & c'est qu'en tout cela François voulut être caché, qu'en tout cela il suivit la belle maxime de saint Bernard, qui est le précis de l'humilité Evangélique, *Ama nesciri* ; qu'il dit à Dieu en tout cela comme Jéré-

Ps. 30 *Bernar.*

Jerem. c. 37. mie, *Diem hominis non desideravi, tu scis* : Seigneur, vous le sçavez, je n'ai point recherché la vûe des hommes; au contraire je m'en suis éloigné, & je n'ai voulu avoir que vous pour témoin de mes actions & de ma vie.

Si donc il fut saint dans le desert, ce fut d'une sainteté cachée; s'il y fut sévère à lui-même, ce fut d'une sévérité cachée; mais sur-tout s'il y fut humble, ce fut d'une humilité cachée, & par-là même de l'humilité la plus parfaite. Il y a dans le monde & dans le monde chrétien, une humilité d'une autre espéce, une humilité qui éclate, une humilité qui se produit avec un extérieur plein de piété, une humilité qui attire le respect, qui se donne du crédit, qui reçoit tous les honneurs qu'elle semble fuir. Est-ce une vraie humilité? Je n'en juge point, car c'est à Dieu d'en faire le discernement. Du reste, quand je vois une humilité de ce caractère, je l'honore, mais je crains pour elle. Je l'honore, parce qu'elle a le corps & la surface de l'humilité chrétienne, & qu'il ne m'appartient pas d'en sonder le fond. Mais je crains pour elle, parce qu'il est très-dangereux qu'avec toute l'apparence de l'humilité, elle n'en ait pas l'esprit. Je m'en défie, parce que je me souviens de l'excellente instruction de

ſaint Grégoire Pape, ſçavoir que l'humilité eſt de la nature de ces ſenteurs précieuſes, qui ne ſe conſervent jamais mieux que dans un vaſe bien fermé, & qui s'évaporent dès qu'elles ſont expoſées au grand air. Voilà pourquoi François de Paule ſolidement humble, cacha dans les ténébres juſqu'à ſon humilité même, perſuadé qu'on ſe laiſſe bientôt enlever ce tréſor Evangélique, dès qu'on le découvre, & qu'on le fait paroître au grand jour.

Que dis-je après tout, Chrétiens? Eſt-ce que l'humilité doit toûjours demeurer ſous le boiſſeau, & ne ſe montrer jamais? Elle le voudroit ainſi; mais il y a des conjonctures où elle eſt en quelque ſorte forcée de ſe faire voir; & quand par une longue & ſolide épreuve elle s'eſt bien affermie, elle peut enfin ſortir de ſon obſcurité pour ſuivre la voix de Dieu, & pour ſe conformer aux vûes de la Providence. François de Paule vivoit depuis ſix années entiéres dans la plus ſombre retraite. Ce n'étoit point aſſez ſelon les deſirs de ſon cœur; mais c'étoit trop pour l'Egliſe à qui Dieu le réſervoit, & trop pour les ames qui devoient être éclairées de ſes lumiéres. Quelques charmes qu'ait donc pour lui ſa ſolitude, il faut qu'il la quitte. Je me trompe, mes chers Auditeurs, il ne la quitta

point, mais son histoire nous dit un beau mot, & qui est plein d'un grand sens : que cet homme de Dieu sans quitter sa solitude, qui fut le centre de son humilité, porta dans le monde, en y entrant, tout l'esprit de sa solitude & de son humilité; ou plûtôt que le monde vint le chercher dans sa solitude, pour y être sanctifié par la vertu & par les exemples de son humilité. C'est ainsi que s'explique l'historien de sa vie. Et en effet, dès que le solitaire de la Calabre commença malgré lui à être connu, dès que son nom fut divulgué dans les provinces voisines, on vit les peuples de toutes parts aborder à sa cellulle, & y recourir comme à la source de la piété.

Quel prodige! c'étoit un jeune homme : il n'avoit pas encore atteint sa vingtiéme année, il n'avoit nulle teinture des Lettres, il sembloit n'avoir nulle expérience ; & voici néanmoins un nombre presque infini de disciples qui le viennent trouver, qui renoncent à toutes choses pour se donner à lui, qui le choisissent pour leur maître, qui le reconnoissent pour leur législateur, qui l'écoutent comme un oracle, qui lui obéissent comme à leur pere, qui se soumettent à sa discipline & à ses instructions. Et que leur enseigne-t-il ? un seul point sur quoi Dieu l'a rendu sça-

vant, & qu'il a lui-même pris soin d'apprendre à l'école du Saint-Esprit : *Discite à me quia mitis sum & humilis corde.* Mes Freres, leur dit-il, je ne sçais pas ce que vous prétendez en me cherchant dans ce désert, & me demandant des leçons & des régles de conduite. Mais je vous déclare que toute ma doctrine se réduit à un seul article. N'attendez point que je vous découvre de grands secrets, que je vous communique des pensées sublimes, que je vous rende capables de pénétrer dans les mystères de Dieu : je n'ai qu'une science qui est Jesus-Christ, & Jesus-Christ anéanti par l'humilité. Etre débonnaire & doux comme lui, être humble de cœur comme lui, c'est l'unique chose que je veux sçavoir; & dès que vous la sçaurez, vous sçaurez tout. Il ne leur prêche que cela ; & avec cela il les persuade, il les convertit, il les détache du monde, il en fait des hommes tout spirituels, il les engage dans les voies de la croix les plus étroites : & ce qui tient du miracle, dès l'âge de dix-neuf ans, il devient fondateur d'un Ordre approuvé par le saint Siége.

Matth. c. 11.

Mais de quel Ordre? ah! Chretiens, voilà ce que nous ne pouvons assez admirer : d'un Ordre qu'il établit sur le seul fondement de l'humilité, d'un Ordre qu'il

gouverne par le seul esprit de l'humilité; d'un Ordre qu'il distingue par le seul caractère de l'humilité. Tous les Ordres ont leur caractère propre, & c'est ce qui fait cette variété mystérieuse du corps de l'Eglise dont parloit David, *Circumdata varietate.* L'un a l'austérité pour partage, l'autre la pauvreté; celui ci la contemplation, celui là le zéle des ames. Que fait saint François de Paule? Il embrasse tout, l'austérité des uns, la pauvreté des autres, la contemplation de ceux-ci, le zéle de ceux-là; mais à tous ces caractères il en ajoute un qu'il veut être particulier à ses enfans, c'est l'humilité. De là, il demande au souverain Pontife, & il en obtient comme un privilége & une grace qu'ils soient appellés Minimes, c'est à-dire les plus petits dans la maison de Dieu. Il ne veut pas qu'ils portent son nom, parce qu'il ne veut pas que son nom vive dans la mémoire des hommes. Il ne veut pas qu'ils portent un nom qui les fassent connoître, ou comme pénitens, quoiqu'ils aient toutes les rigueurs de la pénitence; ou comme pauvres selon l'Evangile, quoiqu'ils aient toute la pauvreté Evangélique: ou comme d'habiles maîtres de la vie spirituelle & contemplative, quoiqu'ils en possédent tous les trésors; ou comme des ministres zélés

Ps. 44.

pour la gloire de Dieu & pour l'avancement des ames, quoiqu'ils travaillent avec édification & avec fruit à l'un & à l'autre. Mais il veut que leur nom, si j'ose parler ainsi, les rabaisse au dessous de tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre. Il va plus loin, & pour les maintenir toujours dans cette humilité qu'il leur propose comme leur essentielle perfection, il établit parmi eux une forme de gouvernement où regne l'humilité, dont l'humilité est la base & le soutien, qui ordonne & qui régle tout par l'humilité. Dès-là que c'est une assemblée d'hommes, il faut, pour entretenir la subordination, qu'il y ait un Supérieur; mais qu'est-ce dans l'idée de François de Paule, que ce Supérieur? un homme au fond plus dépendant que les autres, & en qui s'accomplit à la lettre cette parole du Sauveur à ses Apôtres; que celui qui est entre vous le plus grand, se fasse le serviteur de tous; *Qui major est in vobis, fiat sicut minor.* *Luc. c. 22.* Mais l'autorité par-là n'est-elle point affoiblie? Ah! mes chers enfans, leur répondoit là-dessus leur glorieux Pere, il y aura toûjours assez d'autorité parmi vous, s'il y a de l'humilité; & dès qu'il n'y aura point d'humilité, l'autorité seroit onéreuse & insupportable. Dans le monde l'autorité supplée au défaut de l'humilité; mais dans

une ſociété religieuſe & entre des diſciples de Jeſus-Chriſt, l'humilité doit étre le ſupplément de l'autorité. C'eſt pour cela qu'étant Général de ſon Ordre, François étoit toûjours occupé dans les offices les plus abjects & dans les plus vils miniſtères, ſervant les autres & ne pouvant ſouffrir qu'on le ſervît lui-même. C'eſt pour cela qu'il fut un grand nombre d'années ſans faire aucunes régles. Et en effet, s'il n'y avoit dans la vie que des humbles, il ne ſeroit plus beſoin de régles ni de loix.

Mais il eſt temps, Chrétiens, de faire paroître l'humilité de François de Paule ſur le théâtre que la providence lui avoit préparé, je veux dire dans la Cour, & dans la premiére Cour du monde, qui eſt celle de nos Rois. Car il y fut appellé, il y vécut; & nous pouvons dire en ce ſens, que ça été un homme de la Cour. Il eſt vrai, mais il eſt encore plus vrai, que la Cour qui eſt le ſiége de l'orgeuil du monde, devint comme le ſiége de ſon humilité. C'étoit ſans doute un pas bien gliſſant pour un ſolitaire & un religieux, que d'entrer dans la Cour d'un Prince: car qui ne ſçait pas quels ſont les dangers de la Cour, que c'eſt l'écueil de la ſainteté, & que les plus fortes vertus ſont ſujettes à y faire naufrage? Mais ne craignons rien pour

François de Paule; il eſt humble, & cela ſuffit : s'il entre à la Cour, ce ne ſera que par la porte de l'humilité; s'il y demeure, ce ne ſera que pour y exercer l'humilité; & s'il en ſort, il remportera avec lui toute ſon humilité.

Oui, Meſſieurs, ce fut par la porte de l'humilité, qu'il entra dans la Cour de Louis XI. Vous le ſçavez. Il fallut un commandement abſolu du ſouverain Pontiſe pour l'y obliger. Le Roi preſſoit, il faiſoit inſtance, il écrivoit à François des lettres pleines d'honneur, il lui députoit des Ambaſſadeurs; & François s'humilioit, François ſe confondoit, François proteſtoit qu'il n'étoit point celui que cherchoit le Prince, ou que ce Prince ne le connoiſſoit pas. Un autre ſéduit par un faux zéle, eût volé à la premiére invitation de ce Monarque. Il l'eût regardée comme une heureuſe ouverture à l'avancement de la gloire de Dieu & au progrès de ſon Ordre. Mais non, diſoit François, ce n'eſt pas ainſi que mon Ordre s'établira. Puiſque nous ſommes petits, & que nous faiſons même profeſſion d'être les plus petits de tous, c'eſt par l'humilité des petits, & non point par la puiſſance & la faveur des grands, que nous nous multiplierons. Cependant le Vicaire de Jeſus-

Chrift parle, & en vertu de fon autorité fuprême, il ordonne. Ah! Chrétiens, François obéira; mais en obéiffant, il aura cet avantage de n'être introduit à la Cour que par la voie de la dépendance & de la foumiffion. Auffi eft-ce l'unique voie de s'y introduire chrétiennement, felon les loix de la confcience & avec fûreté pour le falut. Quiconque y entre par une autre route, y périra: pourquoi? parce qu'il n'y a que l'obéiffance & l'humilité du chriftianifme, qui puiffe fervir de préfervatifs contre la corruption & les défordres de la Cour. Y entrer par un intérêt humain, c'eft y chercher un précipice, c'eft fe mettre au péril certain d'une ruine prochaine & prefque inévitable. Je fçai que la fageffe du monde a des maximes toutes contraires, & qu'elle en juge tout autrement : mais je fçai d'ailleurs combien la fageffe du monde eft aveugle; & fur-tout je fçai que c'eft une fageffe réprouvée de Dieu.

Quoi qu'il en foit, François paroît à la Cour; mais y prend-il les fentimens de la Cour? y méne-t-il la vie de la Cour? comment y demeure t il, & qu'y fait-t-il? Ce qu'il y fait, mes chers Auditeurs? ce quil a fait dans fon défert, & ce qu'il a fait dans le cloître. Il prie avec la même

assiduité, il jeûne avec la même rigueur, il converse avec la même simplicité, il s'adonne aux mêmes exercices : si bien que par-là il fait regner l'humilité religieuse, dans un lieu où elle étoit auparavant regardée comme étrangère, & traitée avec mépris. Le beau spectacle de voir la cellule de cet anachoréte placée au milieu de la maison Royale, comme un sanctuaire où Dieu habitoit, comme l'arche d'alliance au milieu des tribus d'Israël, comme le propitiatoire où saint François de Paule offroit continuellement à Dieu pour la personne de son Prince le sacrifice de son humilité. C'étoit une pauvre cabane, dont il avoit lui même tracé le dessein, & où sans cesse il faisoit sa cour au Roi du ciel, tandis que les autres la faisoient à un Roi de la terre. Mais à qui tenoit-il qu'à François, d'avoir un appartement plus magnifique ? Louis vouloit qu'il fût logé comme les grands de son palais; & l'humble solitaire ne voulut point être autrement logé, que les pauvres de Jesus-Christ. Louis prétendoit que l'humilité de François ne devoit point faire la loi à sa magnificence ; & François soutenoit que la magnificence de Louis ne devoit point faire de violence à son humilité. Qui l'emportera ? l'humilité. François établit jus-

que dans la Cour la pauvreté de son institut. Il y vécut pauvre au milieu de l'abondance & du luxe, humble au milieu des pompes humaines & des grandeurs, mortifié au milieu des divertissemens & des plaisirs du monde.

Ainsi, tel qu'il étoit entré à la Cour, tel il en sortit. Il y étoit venu avec la seule qualité de religieux, & c'est le seul titre avec lequel il en sort & avec lequel il en veut sortir. Prenez garde, Chrétiens: je dis avec lequel il en veut sortir. Car il n'y en a que trop, qui en sortent comme saint François de Paule, aussi dépourvûs qu'ils étoient en y entrant. Mais c'est de quoi ils se plaignent, sur quoi ils murmurent & s'épanchent en des regrets si amers. Au lieu que François s'estime heureux de ne remporter de la Cour que ce qu'il y a apporté, je veux dire le double trésor de sa pauvreté & de son humilité. Voilà toutes ses richesses & toutes ses dignités; & voilà, disoit saint Bernard sur un sujet à peu près semblable, voilà ce qu'on ne peut assez hautement vanter, & ce qui est au-dessus de toute dignité. D'être Evêque, écrivoit ce Pere à un saint Prélat, c'est ce que vous avez de commun avec plusieurs autres, & par conséquent c'est peu par rapport à vous : mais d'être Evêque & de vivre

pauvre comme vous vivez, c'est ce que vous avez de singulier, & ce qui n'est pas seulement grand, mais très grand : *Non magni fait Episcopum te fieri; sed Episcopum pauperem vivere, id verò planè magnificum.* Bern. Disons le même de François de Paule : ç'eût été une petite louange pour *lui* qu'un Roi de France l'eût fait Evêque; mais qu'en quittant la Cour d'un Roi de France, il n'ait rien recherché, rien demandé, rien voulu recevoir, c'est ce qui l'éleve au-dessus des Prélats & des Rois. Il eût pû être tout ce qu'il eût vou-u ; mais il ne voulut être que ce qu'il étoit, & c'est ce qui le distingue plus que out ce qu'il eût été.

Ce fut par ce même esprit de l'humilité hrétienne & religieuse, que non content e renoncer à l'Episcopat, il renonça mê-ne au sacerdoce; parce que le sacerdoce int aux autres graces que Dieu lui avoit ites & lui faisoit tous les jours, lui eut onné plus d'autorité : & qu'il n'en vou-it point avoir. Ce fut par ce même es-it, que quoiqu'il eût une éloquence ute divine, qui sembloit lui être comme turelle; un don particulier & extraor-naire de parler de Dieu & de toucher cœurs, il ne voulut jamais exercer le nistère de la prédication; parce qu'il

craignoit que cette fonction éclatante ne lui acquît trop de crédit dans le monde, & qu'il ne cherchoit qu'à y tenir toute sa vie le dernier rang. Ce fut enfin par ce même esprit, qu'il ne voulut jamais s'adonner à l'étude des sciences : mais on peut bien dire de lui, ce que saint Bernard disoit de Gérard son frere ; *Non cognovit litteraturam, sed habuit litteram Jesum.* On ne l'a point vû dans les écoles receuillir de la bouche des maîtres & des sçavants une doctrine humaine; mais il a eu pour maître Jesus-Christ méme ; ou plûtôt toute sa science, ç'a été Jesus-Christ, & Jesus Christ humilié, Jesus-Christ crucifié. Or cette science renferme toutes les autres ; & sçavoir Jesus-Christ comme l'Apôtre, c'est tout sçavoir. Ainsi François de Paule se réduisit-il dans une espéce d'anéantissement & dans l'abnégation la plus parfaite, par son renoncement total & absolu aux richesses du siécle, aux plaisirs du siécle, aux honneurs du siécle & à ceux méme de l'Eglise, aux talens de la nature, aux connoissances de l'esprit, au plus saint de tous les caractères : humble par tout, dans la solitude, dans le cloître, à la Cour, afin de pouvoir dire par tout, *Ego minimus in domo Patris mei.*

Heureux, Chrétiens, si vous vous for-

mez ſur ce modèle, & ſi vous imitez ce grand Saint dans la pratique d'une des plus eſſentielles vertus du chriſtianiſme, qui eſt l'humilité. C'eſt l'unique & importante leçon que vous fait ici ſon exemple ; & qu'eſt-il néceſſaire que vous appreniez autre choſe de lui, puiſqu'il n'y a point de déſordre que l'humilité ne puiſſe corriger, ni de vertu qu'elle ne vous faſſe acquerir? En effet, ſoyez humbles, & vous ne ſerez plus vindicatifs, parce que vous ne ſerez plus ſi délicats ſur le point d'honneur, & ſi ſenſibles aux injures que vous prétendez avoir reçûes. Soyez humbles, & vous ne ſerez plus colères & emportés, parce que votre cœur moins vif & moins ardent ſur ce qui le bleſſe, ne s'aigrira plus ſi aiſement & ne s'élevera plus avec tant de hauteur. Soyez humbles & vous ne ſerez plus opiniâtres & entêtés, parce que vous ne croirez plus que tout doit vous céder, & que vous céderez vous-méme volontiers aux autres. L'humilité corrigera vos jugemens déſavantageux & téméraires, vos railleries & vos médiſances, vos vaines complaiſances & vos fiertés, vos vûes mondaines & ambitieuſes, votre libertinage & votre irreligion, bien d'autres déſordres qui n'ont pour principe que votre orgueil. C'eſt par l'orgueil que le péché eſt entré

dans le monde, & c'est par l'humilité qu'il en sera banni. Car l'humilité est la source, & comme la mere de toutes les vertus. Dès que vous serez humbles, vous aurez la crainte de Dieu, vous paroîtrez avec respect devant Dieu, vous mettrez toute votre confiance en Dieu, vous serez soumis à toutes les volontés de Dieu, parce que vous reconnoîtrez toute votre dépendance & tout votre néant en la présence de Dieu. Dès que vous serez humbles, vous serez charitables envers le prochain, vous l'excuserez, vous le supporterez, vous lui pardonnerez, vous le soulagerez, vous le préviendrez en tout, parce que ne vous préférant jamais à lui, & le mettant même toujours au dessus de vous dans votre estime, vous vous trouverez toujours bien disposés en sa faveur. Dès que vous serez humbles, vous serez mortifiés, désintéressés, détachés de vous-mêmes, vigilans & attentifs sur vous mêmes, parce que vous vous défierez de vous-mêmes, que vous vous mépriserez-vous-mêmes, que dans le sens & selon l'esprit de l'Evangile, vous vous haïrez vous-mêmes.

C'est sur ce fondement de l'humilité, comme sur la pierre ferme, que François de Paule établit tout l'édifice de son salut & de sa sanctification. Il connut tout le

prix de cette perle Evangélique; & pour l'acheter, il se dépouilla de tout. Je ne vous dis pas de quitter comme lui vos biens, de vous démettre de vos emplois, d'abandonner vos justes prétentions, de renoncer à tous les honneurs attachés aux places que vous occupez, & aux rangs que vous tenez dans le monde : mais je vous dis que dans ces places mêmes & dans ces rangs, que dans ces charges, & dans ces emplois, qu'au milieu de ces biens & de ces honneurs, vous ne devez rien perdre de l'humilité d'un Chrétien. Cela est difficile, je l'avoue; & si vous voulez, je conviendrai avec vous, quil seroit en quelque sorte plus aisé de se confiner, comme saint François de Paule, dans un désert, ou de se cacher dans le Cloître, puisque ce pas une fois fait, l'occasion ne seroit plus si fréquente ni si présente : & qu'on n'auroit plus tant de combats à soutenir. Mais il ne s'agit point ici, mes chers Auditeurs, de ce qui est plus aisé, ni de ce qui est plus difficile. Il s'agit de ce que Dieu veut, & de ce qu'il demande indispensablement de vous. Or il veut que vous soyez petits & humbles comme François de Paule, quoique vous ne soyez ni solitaires comme lui, ni religieux. La difficulté est d'allier cette humilité avec vos états; mais c'est à quoi

vous devez travailler, ou plûtôt c'est à quoi la grace doit travailler en vous & avec vous. Car sans cela, j'ose vous dire que vos vertus même les plus éclatantes aux yeux des hommes, seront réprouvées de Dieu, & par conséquent qu'il n'y a point sans cela pour vous de salut. Ah! Chrétiens, nous estimons tant l'humilité dans les autres, & elle nous y paroît si aimable: ayons-la dans nous. Contemplons souvent le grand modèle de l'humilité, qui est Jesus-Christ; & si cet exemple est trop relevé, contemplons un des plus parfaits Imitateurs de l'humilité de Jesus-Christ, qui est François de Paule. Il a employé tous ses soins & tous ses efforts pour se faire petit dans le monde, & pour s'abaisser; mais par un merveilleux retour, Dieu de sa part a employé sa toute puissante vertu & tous les trésors de sa magnificence, pour le faire grand, & pour l'élever: c'est ce que vous allez voir dans la seconde partie.

II. PARTIE. LE Prophéte nous l'apprend, & il est vrai que Dieu se plaît à glorifier tous les Saints, qui sont ses amis: *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus.* Mais entre les Saints il faut convenir qu'il n'en est point que Dieu prenne plus soin de faire con-

Psalm. 138.

noître, que ceux qui ont été plus parfaits dans l'humilité ; & qu'autant qu'ils ont voulu vivre obscurs & sans nom, autant il s'attache à rendre leur nom célébre, & à les mettre dans le plus grand jour. Pourquoi cela, demande saint Augustin ? C'est répond ce saint Docteur, qu'avec les humbles sa grace ne court aucun risque ; c'est que sa gloire, dont il est souverainement jaloux, n'est exposée de leur part à aucun péril ; & que s'il les exalte, ce n'est point tant eux qu'il exalte, que ses dons qu'il exalte en eux, qu'il couronne en eux, qu'il magnifie, & qu'il canonise en eux : *Nec tam illos coronat donis suis, quàm in illis coronat dona sua.* Augusti
Et pouvons-nous produire une preuve plus autentique & un exemple plus éclatant, que saint François de Paule ? Son humilité l'a réduit aux plus profonds abaissemens, & Dieu pour cela même l'a comblé d'honneur. Il l'a glorifié en toutes les maniéres, & par soi-même, & par le ministère des créatures. Par soi-même, en lui communiquant les caractères les plus essentiels de la divinité. Par le ministère des créatures, en le rendant vénérable aux Peuples & aux Potentats de la terre, & lui attirant leurs respects & leurs hommages. Ecoutez-moi, Chrétiens : voici dans l'éloge de ce glo-

rieux Patriarche ce qu'il y a de plus magnifique & de plus grand.

Dieu, dit ſaint Thomas, a ſur-tout deux attributs de grandeur, qui marquent la ſupériorité & l'infinité de ſon être, ſçavoir la ſcience & la toute-puiſſance. La ſcience, par où il connoît juſques aux choſes mémes futures, juſques aux ſecrets des cœurs : la toute puiſſance, par où il ordonne tout, & il fait tout. Or je trouve qu'il a communiqué l'un & l'autre à François de Paule, mais dans toute la plénitude dont un homme eſt capable. Sa ſcience, par l'eſprit de prophétie, dont il le remplit ; ſa toute-puiſſance, par le don des miracles qu'il lui conféra. En ſorte que François parut dans le monde comme un homme plus qu'homme, c'eſt-à-dire, comme un homme éclairé de la ſageſſe de Dieu, & revêtu de la force de Dieu. Je ne dis rien dont nous n'ayons les témoignages les plus inconteſtables, & qui n'ait été univerſellement reconnu.

Oui, Chrétiens, c'eſt à François de Paule que l'eſprit des Prophétes fut donné ſans réſerve & ſans meſure. Dieu demandoit autrefois à Iſaïe : Sur qui repoſera mon eſprit, cet eſprit de ſageſſe & de lumiére ? Et le Prophéte lui répondit que ce ſeroit ſur l'humble de cœur. Parole qui

s'est bien vérifiée dans le saint Fondateur dont je fais le panégyrique. D'autres ont eû l'esprit de prophétie en quelques rencontres, par une inspiration passagère & pour quelques momens : mais François de Paule l'a possédé habituellement : & l'on peut dire à la lettre que ce céleste & divin esprit a reposé sur lui. Ne sembloit-il pas qu'il eût la clef de tous les cœurs, pour y pénétrer ; & pour en découvrir les pensées & les sentimens les plus cachés ? Ne sembloit-il pas qu'il fût tout à la fois dans tous les lieux, pour être témoin de ce qui se passoit au-delà des mers, & dans les régions les plus éloignées ? Ne sembloit-il pas que tous les tems lui fussent présens, & qu'il n'y eût point pour lui d'avenir ? Disons mieux, ne voyoit-il pas l'avenir comme le présent ? & quand il l'annonçoit, étoit-ce avec des circonstances douteuses ? Etoit-ce dans le secret d'une confidence particuliére ? Etoit-ce à des personnes inconnues & sans autorité ? Que dis-je ? N'étoit-ce pas si hautement & avec tant d'éclat, que l'Europe en retentissoit ?

Ainsi prédit il aux Grecs la ruine de leur Empire & la prise de Constantinople, s'ils s'obstinoient dans le schisme scandaleux qui les séparoit de l'Eglise Romaine. Ils furent sourds à la voix de Dieu, qui

leur parloit par la bouche de son Ministre.
Ils n'écouterent ni le Seigneur, ni son Prophéte, & vous sçavez ce qu'il leur en coûta. La prédiction s'accomplit : la Gréce se vit innondée d'un déluge d'Infidéles, qui y porterent la désolation & l'effroi ; Constantinople fut assiégée, pillée, réduite enfin sous l'obéissance & le joug des ennemis de la Foi. Ainsi prédit-il au Roi de Naples une signalée victoire sur les Turcs, en lui ordonnant de la part de Dieu de les attaquer, & de les chasser de la Calabre qu'ils infectoient. L'effet repondit à sa parole : le Prince l'écouta, & malgré l'inégalité des forces, il combattit, & fut victorieux. Ainsi prédit-il à Ferdinand, Roi d'Espagne, qu'il chasseroit les Mores de ses Etats ; & que s'il agissoit contre eux avec confiance, il recouvreroit le Royaume de Grenade qu'ils lui avoient enlevé. Le succès fut aussi heureux que François l'avoit promis ; les Mores furent défaits, Ferdinand rentra en possession des terres qu'il avoit perdues, & l'Espagne se délivra de la plus dure & de la plus tyrannique domination qu'elle eut à craindre. Or jugez quel bruit de pareils évenemens firent dans le monde, ce qu'on dut penser du saint Prophéte, ce qu'on en dut dire. On le regarda, si j'ose m'exprimer de la sorte,

ſorte, comme le plus intime confident de Dieu même & comme l'oracle de l'Egliſe.

Ajoûtez à ce don de prophétie, le don des miracles, qui lui a ſoumis, ce ſemble, toute la nature. Mais ſur les miracles dont je parle, il y a un point important à remarquer, & où paroît également la providence de Dieu, ſoit pour rehauſſer la gloire de ſon ſerviteur, ſoit pour confondre l'incrédulité des libertins. Car prenez garde, s'il vous plaît : les miracles de ſaint François de Paule n'ont point été des miracles douteux & incertains. On nous raconte divers miracles, & il eſt de notre piété d'y donner une créance raiſonnable & ſage. Mais après tout, ce ne ſont pas toujours des miracles tellement inconteſtables, qu'ils portent avec eux-mêmes leurs preuves & une pleine conviction. Ce ſont des miracles faits en préſence d'un petit nombre de témoins, dont l'autorité ne ſuffit pas pour entraîner les eſprits & pour répondre à toutes les difficultés qui peuvent naître. Au lieu qu'il s'agit ici de miracles publics, & tellement avérés, que l'infidélité même la plus opiniâtre eſt forcée d'y ſouſcrire & de ſe rendre à la vérité reconnue. En effet, ſi la mer obéit à François auſſi-bien qu'à ſaint Pierre, & s'il paſſe le détroit de Sicile ſans autre ſe-

cours que celui de son manteau étendu sur les eaux, c'est à la vûe de tout un peuple, qui l'attend sur le rivage & qui le reçoit en triomphe. Si le feu perd en ses mains toute sa vertu, & si pour confirmer sa régle il prend des charbons ardens, sans en ressentir la moindre atteinte, c'est aux yeux des députés du souverain Pontife & dans une nombreuse assemblée de ses freres qu'il convainc par ce prodige. S'il transporte les rochers d'un lieu à un autre, pour aider à la construction de la premiére Eglise qu'il voulut bâtir; c'est devant toute la ville de Paule qui lui applaudit & le comble de bénédictions. S'il rétablit l'air dans sa pureté, & s'il fait cesser une contagion mortelle qui ravageoit tout un pays, c'est à la priére de tous les habitans qui ont recours à lui, & qui le regardent comme leur libérateur. Il faudroit faire le récit de toute sa vie, pour faire le récit de ses miracles. Tous les élémens ont entendu sa voix, ont éxécuté ses ordres, ont pris tel mouvement & telle disposition qu'il a voulu, comme s'il en eût été le maître, & que Dieu l'eût établi l'arbitre absolu du monde.

Après cela faut-il s'étonner que toutes les Puissances de la terre l'aient honoré? que les Rois se soient humiliés devant

lui, que les Papes lui aient donné tant d'éloges, qu'il ait été recherché des peuples avec tant d'empressement ? Non, Chrétiens, je n'en suis point surpris, & vous ne devez point l'être : l'humilité, quand elle est sincère, mérite tout cela, & autant de fois que Dieu entreprendra de glorifier en cette vie un homme humble, c'est ainsi qu'il sera glorifié : *Sic honorabitur, quemcumque voluerit Rex honorari.* Le Pape Paul second l'envoya saluer par un des officiers de sa chambre, qui se prostèrna à ses pieds & les voulut baiser par respect. Il fit informer des actions miraculeuses de ce saint homme, même avant sa mort, comme s'il eût eu dessein de le canoniser tout vivant. Quoi qu'il en soit, la voix publique le canonisoit déja par avance. Sixte quatriéme le reçut à Rome comme un Ange du ciel, le consulta sur les plus importantes affaires de la Religion, & par honneur le fit asseoir auprès de sa personne. Mais c'est sur-tout à notre France qu'il étoit réservé de faire connoître cet homme incomparable, & de l'exalter. C'est de la Cour de nos Rois, que toute l'Europe devoit apprendre ce que valoit François de Paule, & ce qui lui étoit dû. Je ne puis lire dans notre histoire, sans une consolation sensible, la magnifique réception

Esth. c. 6.

qui fut faite par Louis XI. & par tous les Seigneurs du Royaume à cet humble Religieux. Vous étiez alors, ô mon Dieu, connu dans le monde, & les Cours des Princes n'étoient pas des lieux inaccessibles à votre grace, ni à la piété chrétienne, puisque vos serviteurs y étoient si honorablement traités. A peine Louis a-t-il sçû la marche de François, qu'il envoie au-devant de lui son héritier présomptif & son Dauphin, pour le recevoir. Qu'eût-il fait davantage pour une Tête couronnée? Mais aussi, permettez-moi de le dire, quelle tête couronnée étoit plus respectable, qu'un Saint à qui Dieu destinoit la couronne de gloire, & qu'il avoit revêtu de tout son pouvoir? Jamais la France n'avoit vû de Prince plus jaloux de sa grandeur, ni plus impérieux que Louis onziéme. Mais à la vûe de François de Paule, ce Monarque oublie toute sa grandeur & dépose tout son orgueil. Tout le monde trembloit en la présence de Louis, & Louis s'humilie en la présence de François. Louis faisoit la loi à ses sujets, & il la reçoit de François. O merveilleux effet de la toute-puissance du Seigneur, qui tient dans ses mains les cœurs des Rois, & qui les tourne comme il lui plaît! O spectacle digne de l'admiration du ciel &

de la terre ! un Roi, la terreur de tant de peuples, un Roi également redouté & des étrangers & des siens, un Roi si fier, devient respectueux & soumis devant un homme nourri dans la solitude, & sorti de l'obscurité du cloître.

Vous me direz que cette soumission & ce respect de Louis XI. étoient intéressés; qu'il demandoit sa guérison, & qu'il vouloit l'obtenir; que François hors de-là ne lui étoit rien, & qu'il l'eût toute autrement regardé sans cette espérance. Mais d'abord je vous réponds, & je dis : voilà comment Dieu sçait relever ses Saints, & voilà comment en particulier il a voulu relever l'humilité de saint François de Paule. Il a fait dépendre de lui les Rois mêmes, il a réduit un des plus grands Monarques dans la nécessité de recourir à lui. Tous les secours humains long-tems & inutilement employés manquoient à Louis, & il ne lui est resté pour derniére & unique ressource que l'humble serviteur de Dieu. Je vais plus loin, & j'ajoûte : ce qui fit appeller François à la Cour, ce fut, il est vrai, l'intérêt d'une santé ruinée, que Louis XI. cherchoit par tous les moyens à rétablir. Mais ce qui le maintint ensuite à la Cour, ce qui le mit dans un si grand crédit à la Cour, ce fut l'éclat

de ses vertus, ce fut l'estime & la confiance du Prince. La preuve en est évidente, puisque dès le jour même que cet homme de miracles parût pour la premiére fois à la Cour, & dès la premiére audience qu'il eut de Louis, il lui prononça l'arrêt de sa mort. Il lui parla en prophéte, & lui dit
Isa. c. 38. comme un autre Isaïe : *Dispone domui tuæ, quia morieris tu & non vives.* Sire, mettez ordre à votre Etat & à ce que vous avez de plus précieux dans votre Etat, qui est votre conscience : car il n'y a point de miracle pour vous ; votre heure est venue, & il faut mourir. C'étoit une parole bien dure pour tout homme, encore plus pour un Roi, mais sur-tout pour un Roi aussi attaché à la vie. Quel autre eût osé lui annoncer une si triste nouvelle, & n'étoit-ce pas s'exposer à toute son indignation ? Mais par le changement le plus subit, & qui ne put venir que de la droite du très-Haut, Louis écouta François avec respect. Il l'estima, & se confia en lui plus que jamais. Il lui mit son ame entre les mains, il le pria de le disposer à la mort, il voulut expirer dans son sein, & en mourant il lui recommanda la France & son Fils, ne croyant pas pouvoir laisser l'un & l'autre sous une plus puissante protection. Voilà sur quoi furent fondés les honneurs dont

ſaint François de Paule fut comblé à la Cour de Louis XI. Il fit dans la perſonne de ce Monarque un miracle bien plus difficile & plus grand, que s'il lui eût rendu la ſanté du corps, puiſqu'il lui rendit la ſanté de l'ame, puiſqu'il le détacha de la vie que ce Prince aimoit juſqu'à l'excès, puiſqu'il l'accoutuma à entendre parler de la mort, qu'il le prépara à ce dernier paſſage, & qu'il l'aida à le ſanctifier.

Cependant Louis mort, comment Charles VIII. ſon ſucceſſeur en uſa-t-il à l'égard de l'homme de Dieu? Vous le ſçavez, Chrétiens. Il hérita de la piété de ſon pere, c'eſt-à-dire, de ſa vénération pour François de Paule. Que dis-je, il la ſurpaſſa. François fut ſon conſeil, fut ſon confident, fut ſa conſolation. S'agiſſoit-il d'un choix honorable à faire? C'eſt ſur François de Paule qu'il tomboit; témoin l'honneur qu'il eut d'être choiſi pour nommer le Dauphin de France dans la cérémonie ſolemnelle de ſon baptême. Y avoit-il une affaire importante à traiter? c'eſt à François de Paule qu'on s'adreſſoit & ſur lui qu'on s'en repoſoit; témoin celle où il fut employé pour le mariage de Charles avec Anne héritiére de Bretagne, & où il réuſſit avec tant de ſuccès & tant d'avantage pour l'un & pour l'autre. Car

je puis le dire, c'eſt à ce grand Saint que la France doit en partie l'avantage qu'elle eut alors & dont elle joüit encore aujourd'hui d'être unie avec la Bretagne. C'eſt à lui que nos Rois ſont en partie redevables de cette illuſtre province, qu'ils regardent comme une des plus belles & des plus nobles portions de leur héritage; & c'eſt pareillement à François de Paule que la Bretagne doit le bonheur & la gloire d'appartenir aux premiers Rois de la chrétienté.

Mais ſi Dieu dans cette vie mortelle, qui eſt le tems du travail, veut bien de la ſorte glorifier ſes Saints, que leur prépare-t-il après la mort, qui eſt pour eux le tems de la récompenſe? Que préparoit-il à François? La mort eſt l'humiliation des Grands du monde. Qu'ils aient rempli toute la terre de leur nom, qu'ils aient ébloüi tout l'univers de la ſplendeur de leur gloire; dans les ombres du tombeau, toute cette gloire s'obſcurcit, & ces noms ſi fameux s'effacent bientôt de la mémoire des hommes, dès que ceux qui les portoient ont diſparu à nos yeux. Mais c'eſt dans le ſein même de la mort & dans les plus profondes ténébres du tombeau, que Dieu donne un nouvel éclat à ſes amis; & le tombeau de François de Paule n'a-

t-il pas été, selon l'expression du Prophéte, après le sépulchre de Jesus-Christ, un des plus glorieux, *Et erit sepulchrum ejus gloriosum ?* Son corps sans voix & sans vie, a prophétisé aussi-bien que celui d'Elisée ; ses ossemens, précieuses & saintes reliques, tout insensibles & tout inanimés qu'ils étoient, ont conservé la même vertu & le même don de miracles, ont chassé les démons, ont guéri les malades, ont éclairé les aveugles, ont fait entendre les sourds, ont fait parler les muets, ont fait marcher les paralytiques. Dans quelle partie de l'Europe n'en a-t-on pas ressenti les salutaires effets ; & de quelle partie de l'Europe n'y a t-on pas eû recours, comme à l'asyle commun de tous les affligés ? L'hérésie déclarée contre le culte des Saints n'a pû voir sans en frémir, cette confiance des peuples. Elle s'est armée contre ce saint Corps, que la France conservoit, que le monde révéroit, autour duquel tant de vœux de toutes les nations étoient suspendus. Elle l'a insulté, elle l'a outragé, elle l'a livré à la fureur des flammes. Mais tous les efforts de l'hérésie n'ont pas arraché & n'arracheront jamais du cœur des Fidéles les sentimens de respect, de reconnoissance, de zéle, dont ils sont prévenus pour un de leurs plus puissans

Isa. c. 11.

protecteurs auprès de Dieu. Ses cendres nous sont restées, & c'est assez : ces cendres purifiées par le feu, ou pour mieux dire consacrées par une espéce de martyre, n'en ont que plus de pouvoir ; nous les honorons, & nous y trouvons toujours les mêmes secours. Quoi qu'il en soit, sa mémoire est toujours vivante ; & tant qu'il y aura des hommes sur la terre, elle y vivra. Ses fêtes y seront célébrées, son nom y sera invoqué, ses vertus y seront publiées.

Mais qu'est-ce après tout pour les Saints que cette gloire de la terre, toute juste & toute éclatante qu'elle peut être, en comparaison de cette couronne immortelle, qu'ils reçoivent dans le ciel ? Que leur importe d'être grands devant les hommes, pourvû qu'ils soient grands devant Dieu ; & que leur importe que leurs noms soient ici gravés dans le souvenir des hommes, pourvû qu'ils soient écrits & connus dans le Royaume de Dieu ? Ah ! Chrétiens, tous ces honneurs dont je viens de vous parler, & que tant de nations ont déférés à saint François de Paule, ne lui étoient point nécessaires ; & s'il a plû à Dieu de l'exalter parmi nous, ce n'est que pour nous apprendre à estimer l'humilité. Du reste François pouvoit être sans cela éternellement heureux, & souverainement

glorieux. Car il pouvoit ſans cela parvenir à toute la gloire dont il joüit dans la béatitude céleſte. C'eſt-là que les humbles ſont bien dédommagés de leurs abaiſſemens volontaires, & c'eſt à cette unique & véritable grandeur que nous devons aſpirer comme eux? Mais par le plus étrange aveuglement, de quelle grandeur ſommes-nous jaloux? d'une grandeur toute mondaine. Briller dans le monde comme François de Paule, être comme lui recherché des Grands, & adoré des petits, voilà de quoi nous ſommes touchés, & ce qui combleroit, à ce qu'il nous ſemble, tous nos vœux. Mais voilà, de la maniére que nous l'enviſageons, ce que j'appelle une fauſſe grandeur. Prenez garde, je vous prie : c'étoit pour notre Saint une grandeur véritable & réelle, & ce n'eſt pour nous qu'une grandeur chimérique & fauſſe. Grandeur réelle & véritable pour François, comment cela? parce que c'étoit une récompenſe anticipée de ſon humilité; parce que c'étoit une grandeur fondée ſur le mépris même qu'il faiſoit de toute grandeur humaine; parce que c'étoit une grandeur qu'il fuyoit, dont il ſe défioit, qui par un amour & un déſir ſincère des humiliations lui devenoit onéreuſe, bien loin qu'il cherchât à en gouter les vaines douceurs;

parce qu'au milieu de cette grandeur visible, il ne se rendoit attentif qu'aux grandeurs invisibles de l'éternité. Mais ce qui étoit réel & solide pour François de Paule n'est pour nous qu'erreur, n'est que mensonge & illusion ; pourquoi ? parce que nous ne cherchons cette prétendue grandeur du monde, que pour nourrir notre orgueil & contenter notre ambition ; parce que nous ne nous y proposons qu'un certain éclat, qui nous éblouït & qui nous aveugle ; parce que nous nous en laissons entêter & infatuer, jusqu'à nous oublier nous-mêmes au moindre avantage que nous avons, & au moindre dégré d'élévation où nous parvenons ; parce que nous en abusons pour entretenir nos complaisances, pour autoriser nos hauteurs, pour prendre sur les autres l'ascendant, pour les regarder avec dédain & les traiter avec empire ; parce qu'uniquement occupés d'une grandeur mortelle, nous perdons absolument le souvenir de cette glorieuse immortalité, qui seule devroit emporter toutes nos réflexions & tous nos soins. Or en ce sens & sous cet aspect, tout ce quil y a de plus grand dans la vie, n'est rien ; & s'y attacher de la sorte, s'y laisser ainsi surprendre, c'est un des plus sensibles sujets de notre confusion, puisque c'est une

des marques les plus évidentes de notre foiblesse.

Et souvent encore qu'arrive t-il ? c'est que Dieu par une sage conduite de sa providence, nous refuse ce que nous désirons avec tant d'ardeur, & le donne aux humbles, qui travaillent à s'en préserver & à l'éviter. Que de mondains dans la Cour de Louis XI. s'empressoient autour du Prince, pour s'insinuer auprès de lui, pour gagner sa faveur, pour avoir part à ses graces, & ne pouvoient y réussir ? Au lieu que François de Paule, dégagé de toute espérance, sans vûes, sans prétentions, sans intrigues, ne pensant qu'à se retirer & à disparoître, parlant au premier Monarque de l'Europe avec toute la liberté de l'Evangile, ne faisant rien pour ce Prince de tout ce qu'il attendoit, au contraire lui présentant un objet aussi triste pour lui que la mort, & le lui montrant de près, en devint le favori le plus intime & le directeur. Je ne veux pas après tout vous faire entendre que les Saints aient toujours ces sortes de distinctions sur la terre. Il y en a & un grand nombre que Dieu laisse dans l'obscurité & dans l'oubli parmi les hommes. Il y en a qui ne sont pas seulement humbles, mais en effet humiliés & très-humiliés. Se plaignent-ils de leur état ?

ils ſont bien éloignés de s'en plaindre ; puiſqu'ils l'ont choiſi, puiſqu'ils l'aiment, & qu'ils s'en font, ſelon l'Evangile, un bonheur. Car ils ſçavent quel eſt le prix de l'humiliation où ils vivent, quand elle eſt ſanctifiée par l'humilité. Ils ſçavent ce que c'eſt que toute la grandeur du ſiécle ; que ce n'eſt qu'une grandeur imaginaire, & ſurtout que ce n'eſt qu'une grandeur paſſagère. D'où ils concluent qu'ils doivent porter toutes leurs eſpérances & tous leurs déſirs vers une autre grandeur qui leur eſt promiſe dans le ciel. A quoi tient-il, mes chers Auditeurs, que nous ne tirions la même conſéquence, puiſque nous ſommes auſſi inſtruits qu'eux du même principe ? Nous connoiſſons malgré nous la vanité des pompes du monde ; & plus même nous ſommes engagés dans le monde, plus en voyons-nous le néant. Nous nous en expliquons ſi bien dans les rencontres, & nous en faiſons de ſi beaux diſcours. Pourquoi donc ne mépriſons-nous pas ce qui nous paroît ſi mépriſable, ou pourquoi ne nous détachons-nous pas de ce que nous mépriſons ? Allons à la gloire, & cherchons-la. Mais comme il n'y a point d'autre véritable gloire à déſirer pour nous ſelon l'Evangile, que cette gloire future où Dieu nous appelle, c'eſt-là qu'il nous

ordonne de tourner tous nos regards, & c'eſt-là auſſi la ſeule gloire que je vous ſouhaite, au nom du Pere, &c.



SERMON
POUR LA FÊTE
DE
S. JEAN-BAPTISTE.

Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Joannes. Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine.

Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelloit Jean. Ce fut lui qui vint pour rendre témoignage à la lumiére. En saint Jean, ch. 1.

MONSEIGNEUR,

Messire Henri Feydeau de Brou Evêque d'Amiens.

C'EST le vrai caractère du glorieux précurseur S. Jean dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Un homme suscité de Dieu pour servir de témoin à celui qui, comme Fils de Dieu, & Verbe de Dieu, étoit la lumiére increéée. Un homme prédestiné pour annoncer, & pour faire connoître au monde le Dieu incarné. Un homme miraculeusement conçû par une

mere ſtérile. Un homme dont on peut dire, dès ſon berceau, que l'eſprit de Dieu étoit en lui, & que la main du Seigneur étoit avec lui. Un homme dont la miſſion fut autoriſée par la plus éclatante preuve de la vérité, qui eſt ſon éminente ſainteté : & tout cela pour rendre témoignage à Jeſus-Chriſt. Voilà à quoi ſe réduiſent les hautes idées que l'Evangile nous en donne. Il n'étoit pas la lumiére, *Non erat ille lux :* **Joan. c. 1.** mais il étoit le témoin de celui qui fut la lumiére même ; de cet Homme-Dieu, à qui seul il appartenoit de pouvoir dire abſolument & ſans condition, *Ego ſum lux mundi*, Je ſuis la lumiére du monde. Car c'eſt pour atteſter la vérité de cette parole du Sauveur, que Jean-Baptiſte eſt venu ; & voilà encore une fois l'abrégé de ſon éloge : *Hic venit in teſtimonium, ut teſtimonium perhiberet de lumine.* **Joan. c. 1.** Eloge, mes chers Auditeurs, que vous ne devez pas conſidérer comme un ſimple panégyrique du Saint, que l'Egliſe honore en ce jour ; mais comme un diſcours fondamental ſur un des points capitaux de notre Religion; comme une inſtruction eſſentielle dans le Chriſtianiſme ; comme une expoſition du grand Myſtère de notre Foi, qui eſt l'Incarnation divine. Car entre Jeſus-Chriſt & Jean-Baptiſte il y a eu des liaiſons ſi

étroites, qu'on ne peut bien connoître l'un, sans connoître l'autre : & si la vie éternelle
Jean. c. 17. consiste à connoître Jesus-Christ, *Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, & quem misisti Jesum Christum;* aussi une partie de notre salut consiste-t-elle à connoître saint Jean. Or il suffit pour le connoître parfaitement, de bien comprendre qu'il a été le témoin de Jesus-Christ, & qu'il est venu pour cela : *Hic venit in testimonium.* Dès le moment de sa naissance il délia par un miracle visible la langue de son pere Zacharie, pour lui faire publier les loüanges de Dieu. Opérez ici, grand Saint, un pareil miracle; & déliez ma langue, afin que je puisse dignement & utilement annoncer vos illustres priviléges & vos vertus à cet Auditoire chrétien. J'ai besoin, pour y réüssir, d'un puissant secours; & pour l'implorer plus efficacement, je m'adresse à la Reine des Vierges. *Ave, Maria.*

IL en faut convenir, Chrétiens : c'est quelque chose de bien singulier dans la destinée de Jean-Baptiste, qu'il ait été choisi de Dieu, pour servir de témoin au Sauveur du monde. Mais c'est encore quelque chose de plus surprenant, que le Sauveur du monde, tout Dieu qu'il étoit, ait

eu besoin du témoignage de saint Jean ; & que dans l'ordre, ou du moins dans l'exécution des divins décrets, le témoignage de ce glorieux Précurseur ait été nécessaire pour l'établissement de notre Foi. Or l'un & l'autre est néanmoins vrai, & l'Evangile qui est notre regle, ne nous permet pas d'en douter. Oui le Sauveur, tout Dieu qu'il étoit, a eû besoin du témoignage de Jean-Baptiste. Ainsi cet Homme-Dieu le reconnoissoit-il lui-même, lorsqu'il disoit aux Juifs : *Si testimonium perhibeo de me ipso, testimonium meum non est verum : alius est qui testimonium perhibet de me.* Si je rendois seul témoignage de moi-même, vous diriez, quoiqu'injustement, que mon témoignage n'est pas recevable : mais en voici un autre qui rend témoignage de moi. Car selon la pensée de saint Chrysostôme, expliquant à la lettre ce passage, cet autre dont parloit Jesus-Christ, étoit saint Jean son Précurseur. De plus, dans l'ordre des divins décrets le témoignage de saint Jean étoit nécessaire pour l'établissement de notre Foi. Car le même Evangéliste qui nous apprend que Jean est venu pour rendre témoignage à la lumiére, *Ut testimonium perhiberet de lumine*, en rapporte aussi-tôt la raison ; *Ut omnes crederent per illum*, afin que tous

Joan. c. 5.

Joan. c. 1.

cruſſent par lui. D'où il s'enſuit que notre Foi, je dis notre Foi en Jeſus-Chriſt, eſt donc originairement fondée ſur le témoignage de ce grand Saint, puiſqu'en effet c'eſt par lui que nous avons cru, par lui que la voie du ſalut nous a été premiérement révélée, en un mot par lui que nous ſommes Chrétiens. Ceci ſans doute lui eſt bien avantageux : mais ce n'eſt pas là néanmoins que je borne ſon éloge ; & ce que j'ajoûte, en va faire le complément & la perfection. Car de même que Jean-Baptiſte a ſervi de témoin au Sauveur du monde, le Sauveur du monde par une eſpéce de reconnoiſſance, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, a voulu ſervir de témoin à Jean-Baptiſte. De même que par rapport à nous, le Sauveur, tout Dieu qu'il eſt, a eû beſoin du témoignage de ſaint Jean, ſaint Jean par rapport à lui-même, a plus eû beſoin encore du témoignage du Sauveur. Et autant que la Foi chrétienne eſt fondée ſur le témoignage que Jeſus-Chriſt a reçû de ſon Précurſeur, autant la gloire du Précurſeur eſt-elle fondée ſur le témoignage qu'il a reçû de Jeſus-Chriſt. Voilà tout mon deſſein, que je renferme en ces deux points. Jean-Baptiſte rendant témoignage au Fils de Dieu, c'eſt le premier ; & le Fils de Dieu rendant témoignage à

Jean-Baptiste, c'est le second. De-là deux conséquences pour votre édification : l'une, que nous devons tous, à l'exemple de saint Jean, & en qualité de Chrétiens, être autant de témoins de Jesus-Christ : l'autre, que comme Jesus-Christ a rendu témoignage à saint Jean, il faut qu'il nous le rende un jour, & que nous méritions de le recevoir, si nous voulons être du nombre de ses Elûs. Imiter saint Jean, en faisant de nos actions & de notre vie un témoignage sensible & continuel, dont Jesus-Christ soit honoré ; mériter comme saint Jean, que Jesus-Christ au moins dans son dernier jugement nous honore devant Dieu de son témoignage : deux conclusions morales, dont la pratique bien entendue est le précis de toute la sainteté chrétienne, & pour lesquelles je vous demande une favorable attention.

I. PARTIE.

CInq choses, Chrétiens, sont nécessaires à quiconque est choisi pour témoin, & en doit faire l'office : la fidélité & le désintéressement dans le témoignage qu'il porte ; l'exacte connoissance du sujet dont il porte témoignage ; l'évidence des preuves sur quoi il appuie son témoignage ; le zéle pour la vérité, en faveur de laquelle il rend témoignage ; enfin la constance & la fer-

meté pour soutenir son témoignage. Or je trouve que saint Jean a eû dans le dégré le plus éminent ces cinq qualités. Car il a été pour le Sauveur du monde un témoin fidéle & désintéressé, un témoin instruit & pleinement éclairé, un témoin sûr & irréprochable, un témoin zélé & ardent, un témoin constant & ferme. D'où je conclus qu'il a donc parfaitement répondu au dessein de Dieu sur lui, & que rien ne lui a manqué, pour vérifier dans toute leur étendue ces paroles de mon Texte, *Hic venit in testimonium.* Ecoutez-moi ; je ne dirai rien qui ne soit tiré de l'Evangile même.

Je prétends d'abord que Jean-Baptiste a fait à l'égard de Jesus-Christ l'office d'un témoin fidéle & désintéressé. La preuve en est incontestable. Car voici selon l'Evangéliste, le témoignage que rendit cet homme de Dieu, lorsque les Juifs lui députerent des Prêtres & des Lévites, pour
Joan. c. 1. lui demander qui il étoit ; *Et hoc est testimonium Joannis.* Que fit il ? Il ne délibéra point, il confessa de bonne foi, & il protesta non-seulement sans peine, mais avec
Ibid. joie, qu'il n'étoit point le Christ : *Et confessus est, & non negavit, & confessus est, quia non sum ego Christus.* Ils le presserent : quoi donc ? Etes-vous Elie ? Et il dit, je ne

le ſuis point : *Non ſum.* Etes-vous Prophéte ? Il répondit, non : *Et reſpondit, non.* *Ibid.*
Mais qui êtes-vous ,répliquerent-ils, afin que nous puiſſions en rendre compte à ceux qui nous ont envoyés ? Que dites-vous de vous-même ? Et c'eſt alors qu'il leur fit cette humble, mais héroïque déclaration, *Ego vox clamantis ;* Je ne ſuis qu'une ſimple voix, qui crie, & qui annonce au monde la venue du Seigneur. Ah ! Chrétiens, quelle fidélité ! En vit-on jamais un plus bel exemple ? Prenez garde, s'il vous plaît. Les Juifs étoient diſpoſés, ſi ſaint Jean l'eût voulu, à le reconnoître pour leur Meſſie, c'eſt-à-dire, pour leur Libérateur & pour leur Roi ; & Jean avec une droiture d'ame qui les étonne, renonce à cette dignité pour la conſerver à Jeſus-Chriſt. Il n'avoit qu'à dire une parole, il n'avoit qu'à donner ſon conſentement, & toute la Synagogue ſeroit venue en foule lui rendre hommage. Mais il ſçait trop bien ce qu'il eſt, & à qui il eſt : Non, leur dit-il, mes Freres, je ne ſuis point ce Meſſie que vous attendez. Vous lui faites tort, & vous vous faites tort à vous même de le confondre avec moi. Ce n'eſt point moi. C'eſt un autre plus grand, plus fort, plus puiſſant que moi. Un autre à qui je ne ſuis pas digne de rendre les plus vils ſervices. *Ibid.*

C'eſt celui-là, mes Freres, qui eſt votre Chriſt & votre Roi. Ne le cherchez point dans ce déſert; il eſt au milieu de vous, & vous ne le connoiſſez pas. Je n'en ai ni le mérite, ni la ſainteté; je ſuis un homme pécheur : & l'erreur la plus pernicieuſe & la plus groſſiére où vous puiſſiez tomber, eſt de m'attribuer cette qualité de Meſſie, qui eſt infiniment au-deſſus de moi, & de tous les dons de grace que je puis poſſéder. Encore une fois, y eut-il jamais un témoignage plus déſintéreſſé & plus fidéle ?

Concevez-le encore mieux par la réflexion que fait ici ſaint Chryſoſtôme, & dont ſans doute vous ſerez touchés : la voici. Saint Jean par une heureuſe conformité de caractères, ſe trouvoit ſi ſemblable à Jeſus-Chriſt, qu'on le prenoit ſouvent pour Jeſus-Chriſt ; & Jeſus-Chriſt par la même raiſon, quoique Fils unique de Dieu, étoit ſi ſemblable à ſaint Jean, qu'au rapport de l'Evangile, on le prenoit auſſi ſouvent pour ſaint Jean. Car de-là vient qu'Hérodes apprenant les miracles que cet Homme-Dieu faiſoit dans la Judée, diſoit que c'étoit Jean-Baptiſte, qui étoit reſſuſcité : & de-là vient que les Phariſiens, voyant la vie toute céleſte que Jean menoit dans le déſert, ne doutoient point

point qu'il ne fût le Christ, jusqu'à lui envoyer un ambassade pour le saluer comme Christ. Peut-on rien dire de plus glorieux à l'avantage de ce grand Saint? oui, Chrétiens, & quoi? c'est que Jean-Baptiste, étant pris pour le Christ & passant pour l'être, déclara hautement qu'il ne l'étoit pas, & refusa, sans balancer, l'honneur qu'on lui vouloit faire, pour avoir celui d'être fidéle à son Dieu. Car la fidélité de ce témoignage valut mieux pour lui, que toute la gloire & tous les honneurs qu'il eût pû recevoir de la synagogue. Mais admirez, Chrétiens, les autres marques de cette fidélité : c'est pour cela, disent les Peres, que saint Jean jusqu'à l'âge de trente ans se tint caché dans le désert, sans vouloir converser avec les hommes, de peur que les hommes déja trop prévenus en sa faveur, ne s'attachassent à lui, au préjudice du souverain attachement qu'ils devoient avoir, & qu'il vouloit leur inspirer pour Jesus-Christ. C'est pour cela, qu'encore que la main du Seigneur fût avec lui par une disposition particuliere de la Providence, il ne fit jamais de miracles, de peur d'autoriser l'erreur où étoient les Juifs qui le regardoient comme le Messie promis de Dieu : car s'ils étoient prêts, sans lui avoir vû faire aucun miracle, à

le reconnoître pour le Messie, qu'auroient-ils fait s'ils l'avoient vû ressusciter les morts, & commander aux vents & à la mer? C'est pour cela qu'il ne parloit jamais de Jesus-Christ, que dans les termes les plus magnifiques & les plus sublimes; & de soi-même au contraire, avec les sentimens de la plus profonde & de la plus parfaite humilité : prennant plaisir à s'abaisser, pour exalter Jesus-Christ; disant de Jesus-Christ, il faut qu'il croisse, & de soi-même, il faut que je diminue; témoignant que le comble de sa joie & l'accomplissement de ses desirs, étoit de voir Jesus-Christ connu & adoré dans le monde. Ceux de mes Auditeurs qui m'écoutent avec un esprit & un cœur chrétien, comprennent & goûtent ce que je dis. Mais enfin si saint Jean fidéle à son Dieu, refusa, comme il étoit juste, les honneurs dûs au seul Messie, que n'acceptoit-il ceux au moins qui lui convenoient, & que les Juifs sans le flatter ni se tromper, lui déféroient? que n'avoüoit-il qu'il étoit Prophéte, puisqu'il l'étoit en effet? que ne confessoit-il qu'il étoit Elie, puisqu'il en avoit l'esprit, & que c'étoit personnellement de lui que le Sauveur disoit, *Elias venit*, Elie est venu, c'est-à-dire, Jean-Baptiste, en qui Dieu fait revivre l'esprit d'Elie? Non

Marc. c. 9.

Chrétiens, il ne consent à rien de tout cela; il ne veut être ni Elie, ni prophéte, ni docteur, ni maître. Il se contente d'être la voix de celui qui crie, préparez les voies du Seigneur, *Ego vox* : pourquoi? parce qu'il veut être tout au Seigneur, & rien à lui même; parce que comme la voix n'a point d'autre usage que d'exprimer la pensée & de la rendre sensible, aussi Jean-Baptiste n'a t-il point d'autre vûe ni d'autre fin, que de faire connoître le Verbe de Dieu en rendant témoignage à l'homme-Dieu : *Hic venit ut testimonium perhiberet de lumine.*

J'ai dit de plus que ce saint Précurseur avoit été à l'égard du Sauveur du monde un témoin pleinement instruit : car tout tout ce que nous sçavons de Jesus-Christ & tout ce que nous en devons sçavoir, tout ce que la foi nous en révéle d'important & de nécessaire au salut, c'est Jean-Baptiste qui nous l'a enseigné le premier, par les différens témoignages qu'il a rendus à ce Dieu Sauveur. Et en effet, c'est lui qui nous a fait connoître Jesus-Christ en qualité de Dieu-homme, en qualité de rédempteur, en qualité de sanctificateur des ames, en qualité d'auteur de la grace & des sacremens à quoi la grace est attachée; en qualité de juste juge, qui récompense &

qui punit ; en un mot, dans toutes les qualités qui en ont fait un médiateur accompli. L'induction en sera sensible, & n'aura rien pour vous de fatiguant. Il nous a fait connoître Jesus-Christ comme Dieu-homme, quand il disoit de lui : *Post me venit vir qui ante me factus est, quia prior me erat*; celui qui est venu après moi, étoit avant moi. Car pour raisonner avec saint Augustin, si Jesus-Christ étoit avant saint Jean, ce ne pouvoit être qu'en vertu de sa divinité ; il étoit donc Dieu. S'il étoit après saint Jean, ce ne pouvoit être qu'en vertu de son humanité ; il étoit donc homme. S'il étoit tout ensemble avant & après saint Jean, ce ne pouvoit être que selon les deux natures qui subsistoient en lui ; il étoit donc en même tems Dieu & homme. C'est ainsi que concluoient les Peres contre les Ariens, les Nestoriens & les Eutychiens : ce témoignage seul de Jean-Baptiste, *Post me venit vir qui ante me factus est*, ayant dès les premiers siécles de l'Eglise confondu tous les Hérétiques qui combattoient le mystère de l'Incarnation. Il nous l'a fait connoître comme Rédempteur, quand il le montroit à ses disciples, en leur disant : *Ecce Agnus Dei*; voilà l'Agneau de Dieu qui doit être immolé comme une victime pour le salut des

Joan. v. 1.

Ibid.

hommes : *Ecce qui tollit peccatum mundi ;* celui qui efface les péchés du monde : ce qu'il ajoutoit, remarque saint Augustin, pour désabuser les Juifs de la fausse idée où ils étoient que ce Sauveur si longtems attendu & si ardemment désiré, devoit seulement venir pour les délivrer de leurs misères temporelles, & pour les affranchir de la domination des Romains; au lieu qu'il venoit pour les dégager de la tyrannie du démon & de la servitude du péché, & qu'il n'étoit Sauveur que pour cela. Il nous l'a fait connoître comme Sanctificateur des ames, quand il alloit prêchant par-tout, que c'est de la plénitude de Jesus-Christ que nous avons tous reçû les dons célestes : *Et de plenitudine ejus nos omnes accepimus.* Il nous l'a fait connoître comme auteur de la Grace & des Sacremens à quoi la grace est attachée, quand il apprenoit aux Juifs que Jesus-Christ avoit établi un Baptême bien plus salutaire & plus efficace que le sien. Un Baptême qui ne consistoit pas simplement dans la cérémonie de l'eau; mais qui par le feu de la charité & par l'opération du Saint-Esprit, purifioit tout l'homme, pour en faire un sujet digne de Dieu : *Ipse vos baptizabit in Spiritu sancto & igni.* Il nous l'a fait connoître comme juste juge, comme Souverain

Joan. c. 1.

Ibid.

Luc. c. 3.

rémunérateur, quand il afsûroit que Jesus-Chrift viendra à la fin des fiécles avec le van à la main pour féparer le bon grain
Ibid. d'avec la paille, *Cujus ventilabrum in manu ejus;* c'eft-à-dire, pour féparer les Elûs des réprouvés, & pour rendre à chacnn felon fes œuvres. Voilà en fubftance toute la théologie, qui fe propofe pour objet la perfonne facrée de Jefus-Chrift, & cette théologie, comme vous le voyez, eft contenue dans les témoignages de faint Jean. Ah! grand Saint, de quoi ne vous fommes-nous pas redevables, après que vous nous avez révélé de fi hauts myftères; & que ne vous doit pas l'Eglife, puifque c'eft par vous qu'elle eft entrée dans les tréfors de la grace furéminente & de la gloire de fon divin Epoux?

Mais le témoignage que faint Jean rendit au Fils de Dieu, fut-il auffi convaincant & auffi irréprochable, qu'il étoit vrai? Oui, Chrétiens, il étoit convaincant & irreprochable, & jamais les Juifs opiniâtres qui font demeurés dans leur incrédulité, n'auront de légitime excufe, ni même de prétexte pour s'en défendre. Car que pouvoient-ils répondre au reproche que leur faifoit le Sauveur du monde? Jean-Baptifte eft venu, leur difoit-il: vous avez eû de la vénération pour lui, vous

l'avez respecté comme un prophéte, comme un homme envoyé de Dieu; & cependant lorsqu'il a rendu témoignage de moi, vous ne l'avez pas écouté. S'il s'étoit lui-même déclaré votre Roi & votre Messie, vous l'auriez cru; car vous étiez déterminés à le reconnoître pour tel : & maintenant parce qu'il vous a dit, que c'est moi qui suis ce Messie promis dans la loi, vous ne le croyez pas. Un homme est-il moins digne de créance, quand il parle en faveur d'un autre, que quand il parle pour soi même? Vous l'auriez cru dans sa propre cause, & vous ne le croyez pas dans la mienne; comment pouvez-vous soutenir une telle contradiction? Ce reproche, dis-je, fermoit la bouche aux ennemis du Sauveur. Et quand il ajoutoit dans une juste indignation : Au reste sçachez que les femmes prostituées & les publicains ont été en ceci plus sages que vous. Car malgré la corruption de leurs mœurs, ils se sont soumis à la parole de Jean-Baptiste; & vous qui cherchez tant à vous parer d'une fausse justice, vous vous obstinez à ne pas recevoir son témoignage. Or c'est pour cela que ces pécheurs & ces pécheresses vous devanceront dans le Royaume de Dieu. Quand il parloit ainsi aux Pharisiens, il les confondoit :

pourquoi ? parce qu'il leur oppoſoit un témoignage, qui les condamnoit par eux-mêmes, ſçavoir le témoignage de ſaint Jean. En effet, ceux des Juifs qui furent fidéles à la grace & qui crurent en Jeſus-Chriſt, n'y crurent d'abord que ſur le témoignage de ſon incomparable précurſeur. Ce témoignage faiſoit tant d'impreſſion ſur leurs eſprits, qu'ils ne pouvoient y réſiſter. Il eſt vrai, ſaint Jean leur diſoit de Jeſus-Chriſt, des choſes prodigieuſes & inoüies : il leur diſoit, que celui qui paſſoit parmi eux pour le fils d'un artiſan, étoit Fils de Dieu, & égal à Dieu ; qu'étant Dieu il s'étoit fait chair, & que ſans ceſſer d'être Dieu, il étoit devenu homme ſujet à la mort. Tout cela devoit naturellement révolter leurs eſprits : mais parce que ſaint Jean s'en faiſoit le garant, ils croyoient tout ſur ſa parole ; & ils aimoient mieux, dit ſaint Chryſoſtôme, captiver leur entendement, juſqu'à reconnoître qu'un Dieu s'étoit humilié, s'étoit fait eſclave, s'étoit annéanti, que de penſer en aucune ſorte que Jean-Baptiſte ſe fût trompé ; eſtimant l'un plus impoſſible que l'autre, c'eſt-à-dire, ſe tenant plus ſûrs que Jean-Baptiſte ne ſe trompoit pas dans le témoignage qu'il rendoit, qu'il ne leur ſembloit incroyable qu'un Dieu en fût

venu jusqu'à cet excès d'humiliation & d'abaissement. Y eut-il jamais sur la terre un tel don de persuader & de convaincre?

Je vais encore plus loin, Chrétiens. Il faut qu'un témoin ait de l'ardeur & du zéle pour la vérité dont il rend témoignage. Ce zéle a-t-il manqué à saint Jean? vous le sçavez, & en vain m'étendrois-je sur ce point, puisqu'il est évident que tout le soin du divin précurseur a été de faire connoître Jesus-Christ, de le faire adorer, de le faire aimer, de lui procurer dans le monde l'honneur & le culte qui lui est dû, & d'apprendre aux hommes à le recevoir d'une maniére convenable à sa dignité, mais sur tout à sa sainteté. Or pour cela il ne se contentoit pas de montrer aux Juifs cet Agneau de Dieu, comme l'espérance & le salut d'Israël : mais il faisoit retentir sa voix dans tout le désert, pour le prêcher hautement; mais par un succès merveilleux que Dieu donnoit à sa parole, il attiroit les bourgades, les villes entiéres, & les convertissoit à Jesus-Christ; mais quand il trouvoit des esprits rebelles & indociles, ne pouvant contenir son zéle, & animé d'un saint courroux, il s'élevoit contre eux, il les traitoit de serpens & de races de vipères, il les menaçoit de la colère

Luc. c. 3. du Ciel : *Genimina viperarum.* Quel étoit donc le grand exercice & l'unique occupation de Jean-Baptiste? de dispofer les peuples à la venue de Jesus-Christ; de les exhorter à la pénitence, parce que la pénitence est la voie qui doit nous conduire à Jesus-Christ; de leur recommander surtout l'humilité, parce que c'est l'humilité qui nous rend capables de participer à la Ibid. rédemption de Jesus-Christ. *Parate viam Domini.* Mes Freres leur répétoit-il sans cesse, préparez les voies du Seigneur. Voici votre Dieu qui vient à vous dans l'état d'une humilité profonde : ne paroissez pas devant lui comme des collines & des montagnes, c'est-à-dire, comme des hommes superbes & orgueilleux. Pour rendre ces voies du Seigneur droites & unies, soyez petits à vos yeux, soyez humbles, & défaites-vous de cette propre estime & de cet amour-propre qui vous enflent. Ainsi leur parloit-il : faisant l'office de témoin, mais le faisant en Apôtre. Voilà pourquoi ce grand Saint n'eut point de désir plus ardent, que de gagner des disciples à Jesus-Christ. Voilà pourquoi non content de lui en former de nouveaux, il lui donnoit même les siens. Allez, leur disoit-il, mes chers enfans, je ne suis plus votre maître. Le grand Maître est venu; c'est le vôtre,

& c'eſt le mien ; ne penſez plus déſormais à moi. C'eſt à celui-là qu'il faut vous attacher : il a les paroles de la vie éternelle. Allez le trouver, demandez-lui s'il n'eſt pas ce déſiré de toutes les nations, que nous attendons depuis ſi long-tems, & vous verrez comme il vous répondra par ſes miracles. Quel zéle, Chrétiens, pour la gloire de Jeſus-Chriſt! Voulez-vous un abregé de toute la vie de ſaint Jean ? en deux mots le voici : il eſt venu dit ſaint Luc, comme un ſecond Elie ; & avec une ardeur infatigable, il a travaillé à la converſion des cœurs ; il a réuni les peres avec les enfans ; il a rappellé les déſobéiſſans & les incrédules à la prudence des juſtes : & pourquoi tout cela ? pour préparer à Jeſus - Chriſt un peuple parfait : *Parare Domino plebem perfectam.* Voilà ce que j'appelle un témoin zélé. *Luc. c. 1.*

Enfin ce fut un témoin conſtant, puiſque depuis ſa conception juſqu'à ſa mort, il n'a point ceſſé de remplir ſon miniſtère. Car ne penſez pas qu'il ait attendu juſqu'au tems de ſa prédication, pour rendre témoignage au Sauveur du monde. Dès le ſein de ſa mere il avoit déja commencé. Ce treſſaillement que reſſentit Eliſabeth trois mois avant la naiſſance de ce fils ſi cher & donné de Dieu ; cette joie dont il

fut saisi & qu'il fit sensiblement paroître, ce furent les premiers témoignages qu'il rendit à son Dieu. *Fervens nuncius*, s'écrie saint Pierre Chrisologue, *qui antè cœpit nuntiare Christum, quàm vivere* ! O le fervent témoin, dit ce Pere, qui eut l'avantage d'annoncer Jesus-Christ avant que de vivre ! Mais ce témoignage précoce, pour ainsi dire, n'étoit qu'un essai de tous les autres témoignages que saint Jean-Baptiste devoit porter en faveur du Fils de Dieu. Ce qu'il avoit commencé miraculeusement avant sa naissance, il le continua pendant tout le cours de sa vie; & comme il avoit vécu en témoin de Jesus-Christ, il voulut mourir de même. Car mourir pour la justice & pour la vérité, mourir en reprochant aux Grands du monde leur iniquité, mourir en instruisant Hérodes de ses devoirs, mourir en faisant respecter jusques dans la Cour la sainte liberté d'un prophéte, qui parle pour la cause de Dieu, n'est-ce pas mourir en témoin de Jesus-Christ? Ainsi Jean-Baptiste a-t-il été constant dans son témoignage, puisqu'il l'a rendu dès son entrée au monde, puisqu'il l'a rendu jusqu'au dernier moment de sa vie, puisqu'il l'a rendu par ses paroles, puisqu'il l'a rendu par ses actions, puisqu'il l'a rendu par ses souffrances, puisqu'il l'a

Chriso.

rendu par ſon martyre & par ſa mort, & que par-tout il a vérifié ce qui étoit écrit de lui; *Hic venit in teſtimonium, ut teſtimonium perhiberet de lumine.*

Excellent modéle que Dieu nous préſente aujourd'hui, & qui doit faire le ſujet de nos plus ſérieuſes réflexions. Je m'explique. Nous tous qui faiſons profeſſion du chriſtianiſme, nous devons ſervir de témoins à Jeſus-Chriſt. Voilà à quoi nous engage notre religion. Qu'eſt-ce qu'un Chrétien? un homme député de Dieu, un homme autoriſé de Dieu, un homme qui a reçu de Dieu un caractère particulier, pour être le témoin de Jeſus-Chriſt: *Et eritis mihi teſtes.* De ſorte que *Act. c. 1.* ſi nous ne participons à cette glorieuſe qualité du précurſeur ſaint Jean, nous pouvons dire avec confuſion & avec douleur, qu'il n'y a point en nous de chriſtianiſme, ni par conſéquent de ſalut pour nous. En effet, dit ſaint Auguſtin, depuis que Jeſus-Chriſt eſt venu au monde, & qu'il a racheté le monde, Dieu dans le conſeil éternel de ſa ſageſſe a tellement diſpoſé les choſes, qu'il n'y aura jamais d'homme ſauvé, que celui qui ſelon la meſure de la grace attachée à ſon état, aura rendu témoignage à ſon divin Sauveur. Tous les Saints qui ſont dans le

ciel n'y sont qu'en vertu de ce titre. Les Apôtres n'y sont assis sur des thrônes de gloire, que parce qu'ils ont rendu au Fils de Dieu le témoignage de la parole en prêchant son nom. Les Martyrs n'y sont couronnés, que parce qu'ils lui ont rendu le témoignage de leur sang, en souffrant & en mourant pour lui : & les Confesseurs n'y portent comme Confesseurs des palmes en leurs mains, que parce qu'ils lui ont rendu le témoignage de leur sainte vie, en pratiquant son Evangile. Or c'est à nous, mes chers Auditeurs, de nous former sur leur exemple. Il y en a peu parmi vous qui soient destinés au ministère Apostolique. Nous ne sommes plus au tems des persécutions, où la grace du martyre étoit une grace commune : mais il faut qu'avec l'esprit de la foi nous confessions tous Jesus-Christ par l'innocence de nos mœurs, par l'édification de notre vie, par la ferveur de nos bonnes œuvres. Car voilà pourquoi il nous a choisis. Il a apporté du ciel une loi sainte & toute divine, & il veut que nous en convainquions le monde. Or le monde ne recevra jamais notre témoignage sur la sainteté de cette loi, tandis qu'il nous verra dans le désordre & dans la corruption du vice. Pour être de légitimes témoins de la Loi de Jesus-Christ, il faut

que nous nous conformions à elle, & que nous pratiquions fidélement ce que nous confessons de bouche : sans cela notre témoignage est vain. Que devons nous donc faire? Ah! Chretiens, l'importante instruction pour vous & pour moi! ce que nous devons faire, c'est de rentrer souvent dans nous-mêmes, & de nous examiner de bonne foi devant Dieu, en nous demandant à nous mêmes: Hé bien, la vie que je méne, est-elle un témoignage recevable en faveur de Jesus-Christ & de sa loi? Si l'on en jugeoit par mes actions & par ma conduite, quelle idée le monde auroit-il du christianisme que je professe? Ce pernicieux attachement aux biens de la terre, ce désir insatiable d'en avoir, cette crainte excessive d'en manquer, qui endurcit mon cœur, quel témoignage pour un Dieu qui a béatifié la pauvreté, & qui l'a consacrée dans sa personne? Cette mollesse de vie dont je me fais une habitude & même une fausse conscience, ce soin extrême de ma santé, cette recherche continuelle de tout ce qui flatte mes sens, quel témoignage pour un Dieu mort sur la croix? Cette ambition à laquelle je me livre, ces mouvemens que je me donne pour me pousser, pour m'élever, pour ne travailler qu'à l'accroissement de ma for-

tune, quel témoignage pour un Dieu qui s'est annéanti? Ah! Seigneur, doit dire un mondain dans l'amertume de son ame, pour peu qu'il ait encore de foi, je le reconnois : ce sont-là comme autant de faux témoignages que j'ai portés contre vous. Car il n'y a point de témoignage plus faux, que celui qu'on rend à un Dieu souffrant par une vie toute sensuelle, que celui qu'on rend à un Dieu pauvre par une vie employée à satisfaire l'avarice & la cupidité. Et voilà ce qui me fait trembler. Si c'est un crime de porter faux témoignage contre un homme, que sera-ce, ô divin Sauveur, de l'avoir porté mille fois contre vous qui êtes mon Dieu?

Telle est, dis-je, Chretiens, la premiére leçon que nous devons nous faire à nous-mêmes. Il faut que nous servions de témoins à Jesus-Christ : mais il faut encore qu'à l'exemple de saint Jean, nous soyons pour Jesus-Christ des témoins fidéles, des témoins zélés, des témoins irreprochables, des témoins constans : ne perdez rien de toute cette morale. Des témoins fidéles, qui ne nous cherchions pas nous-mêmes; qui sous ombre de l'honorer, ne nous attirions pas l'honneur; qui ne tendions pas, en le glorifiant, aux fins secrétes de notre amour-propre; qui par un rafinement de

piété, je dis de piété mercenaire, n'affections pas en le servant, la gloire même de le servir; au contraire qui nous faffions un devoir de nous renoncer, de nous sacrifier, de nous immoler pour lui. Car si le monde, tout perverti qu'il est, produit bien des hommes de ce caractère, c'est-à-dire, s'il se trouve des Ministres qui se distinguent par-là; qui sont tout à leurs Maîtres, & rien à eux mêmes; si nous en voyons des exemples, quel sentiment la foi ne doit-elle pas là-dessus nous inspirer? est-ce trop pour le Dieu qui nous a sauvés, & à qui nous appartenons, que nous soyons tout à lui? La fidélité dont nous lui sommes redevables, doit-elle être d'une moindre étendue que celle dont on se pique envers les Souverains de la terre? Faut-il que le monde nous apprenne sur cela notre devoir? Faut-il que Dieu ait en nous des sujets moins dévoüés que nous ne les voudrions pour nous mêmes? Cependant voilà notre désordre jusques dans le culte que nous rendons à notre Dieu: nous ne regardons souvent que nous-mèmes, nous rapportons tout à nous-mêmes, nous ne pouvons nous défaire de nous-mêmes; & nous n'agissons jamais sur ce grand principe de saint Paul, que nous ne sommes plus à nous-mêmes, mais à celui qui nous

a rachetés. Des témoins zélés, pour soutenir en mille occasions qui se présentent, la cause de Jesus-Christ; & la soutenir, contre qui? Contre l'impiété, contre le libertinage, contre le vice, qui sont proprement ces races de vipères, à la malignité desquelles la force & l'efficace de notre zéle doit s'opposer: étant, comme nous devons l'être, bien persuadés que parmi les mauvais Chrétiens, cet Homme-Dieu n'a pas des ennemis moins dangereux qu'il en avoit parmi les Juifs; & que c'est à nous, comme héritiers du zéle de saint Jean-Baptiste, de combattre ces ennemis, de les réprimer, & de les confondre. Que si en cela nous sommes lâches, si le respect humain nous ferme la bouche, si la crainte de déplaire au monde nous rend timides; si à force de vouloir être prudens, nous devenons prévaricateurs; si au lieu de nous élever contre le scandale, nous nous contentons d'en gémir; si par nos ménagemens & nos tolérances nous le fomentons; si nous nous taisons où il faudroit parler, & si nous dissimulons où il faudroit agir, dès-là nous sommes indignes d'être à Jesus-Christ, & Jesus-Christ ne nous reconnoît plus. Des témoins irreprochables, qui ne détruisions pas d'une part ce que nous pré-

tendons établir de l'autre; qui soyons à l'épreuve de la censure, & qui par certains endroits n'affoiblissions pas le témoignage que Jesus-Christ d'ailleurs reçoit de nous : nous souvenant de l'avis de saint Bernard, que le monde est trop éclairé, pour que nous puissions aisément lui imposer ; que quelque soin que nous prenions de nous cacher, il découvrira notre foible, & qu'il ne manquera pas de nous l'objecter ; qu'un seul point qui le scandalisera dans nous, empêchera à son égard tout l'effet des vertus les plus exemplaires, que nous pourrions pratiquer ; & qu'à moins d'être irrépréhensibles dans le sens que l'entend saint Paul, nous sommes incapables d'être les témoins de Jesus-Christ. Enfin des témoins constans, pour tenir ferme, & pour ne nous point relâcher dans les persécutions que l'enfer nous suscitera ; pour supporter avec patience les contradictions des hommes, pour résister à nos propres foiblesses, & pour vivre & mourir selon l'exemple de saint Jean, en rendant témoignage à ce Seigneur qui veut spécialement être honoré par notre persévérance. Voilà, mes chers Auditeurs, ce que nous devons être. Mais c'est à vous, ô mon Dieu, de faire par votre grace toute-puissante que nous soyons tels; comme c'est à nous de

coopérer à cette grace, pour arriver à cette perfection. C'est à vous à nous imprimer ces caractères, & à nous de vous présenter des cœurs qui en soient susceptibles. Vous avez vû, Chrétiens, le témoignage de saint Jean en faveur de Jesus-Christ; voyez le témoignage de Jesus-Christ en faveur de saint Jean. C'est le sujet de la seconde partie.

II. PARTIE. C'Est une question, qui se présente naturellement à l'esprit, sçavoir lequel des deux fut plus avantageux à Jean-Baptiste, ou de ce qu'il servit de témoin au Fils de Dieu, ou de ce que le Fils de Dieu lui servit lui-même de témoin. Et je prétends qu'on peut bien appliquer ici ce que disoit saint Augustin, lorsque faisant le paralléle des deux Apôtres de Jesus-Christ, saint Pierre & saint Jean l'Evangéliste, il demandoit qui des deux avoit eû une destinée plus souhaitable & plus digne d'envie; ou saint pierre, qui selon le rapport de l'Evangile, sembloit avoir aimé son Maître plus ardemment; ou saint Jean, qui comme Disciple favori, en avoit été plus tendrement aimé. Car ce saint Docteur répondoit qu'à juger de l'un & de l'autre par les régles de la Religion, il y avoit eû plus de mérite à aimer, comme saint

Pierre, mais qu'il y avoit eû plus de bonheur & plus de faveur à être aimé, comme saint Jean ; & qu'ainsi la comparaison ne pouvoit être qu'à l'avantage des deux, parce que si saint Jean avoit eu au dessus de saint Pierre la préférence de la tendresse & la prédilection de Jesus-Christ, saint Pierre l'avoit emporté sur saint Jean par la ferveur & le zéle qu'il avoit témoigné pour Jesus-Christ. Il m'a paru, dis-je, que cette décision de saint Augustin convenoit parfaitement à la question que je me suis proposée touchant le divin Précurseur saint Jean-Baptiste : car en voici la juste application. Avoir servi de témoin au Fils de Dieu, c'est ce qui a fait le mérite de ce grand Saint ; mais avoir eû pour témoin le Fils de Dieu même, c'est ce qui a fait son bonheur & sa gloire. Et je vais vous montrer que cette gloire à été la récompense & le couronnement de son mérite, comme il est vrai que son mérite a été le fondement & le principe de cette gloire. Ecoutez-moi : il n'y aura rien en tout ceci qui ne vous instruise & qui ne vous édifie.

Ne vous étonnez pas, Chrétiens, que le Sauveur du monde par une espéce de reconnoissance ait bien voulu rendre témoignage à saint Jean, & servir de témoin

à son témoin même. C'étoit dit saint Chrysologue, pour vérifier dès lors, & pour accomplir par avance cette promesse si solemnelle & si authentique : *Qui confitebitur me coram hominibus, confitebor & ego eum coram Patre meo.* Quiconque me confessera & me reconnoîtra devant les hommes, je le reconnoîtrai devant mon Pere & devant les Anges au jour de mon dernier avénement. Ainsi l'assûroit le Fils de Dieu, parlant des Justes en général. Mais à l'égard de Jean-Baptiste, il a encore plus fait : car sans attendre la fin des siécles, il lui a servi de témoin dès cette vie : il l'a reconnu, il l'a glorifié en toutes les maniéres. Je m'explique. Qu'a fait le Sauveur du monde, pour honorer son Précurseur ? Il a rendu témoignage à la grandeur de sa personne. Il a rendu témoignage à la dignité de son ministère. Il a rendu témoignage à l'excellence de sa prédication. Il a rendu témoignage à l'efficace de son Baptême. Il a rendu témoignage à la sainteté de sa vie, & à l'austérité de sa pénitence. Tout cela autant d'éloges sortis de la bouche du Fils de Dieu même en faveur de saint Jean. Pesez-les, mes chers Auditeurs, & admirez-les.

Matth. c. 10.

Non, jamais homme ne s'est attiré, & n'a reçû tout à la fois tant d'honorables

témoignages, que saint Jean-Baptiste. C'est ce que nous apprend l'Evangile de ce jour. Car nous y voyons les Anges & les hommes par une espéce de concert occupés à l'exalter. Les hommes au premier bruit de sa naissance, en sont déja dans le ravissement ; & manquant, ce semble, de termes pour exprimer les hautes idées qu'ils conçoivent de sa personne, ils se demandent les uns aux autres : *Quis putas, puer iste* Luc. 6. *erit ?* Que pensez-vous que sera un jour 1. cet enfant ? comme s'ils disoient, voici un enfant en qui la nature & la grace ont déployé tous leurs trésors, un enfant de bénédiction, un enfant de prodiges & de miracles. Déja tout enfant qu'il est, la main du Seigneur, c'est-à-dire, la puissance & la force de Dieu est avec lui. Déja il a délié la langue de son pere Zacharie ; déja il a rendu féconde la stérilité de sa mere Elisabeth. Mais s'il a fait en naissant tant de merveilles, que fera-t-il dans le progrès de sa vie ? s'il est si grand dans son berceau, que sera-ce quand avec l'âge, il aura atteint la perfection d'une vertu consommée ? C'est un secret, ajoûtent-ils, que nous nous contentons de révérer, & qu'il ne nous est pas possible de pénétrer ; *Et posuerunt omnes qui audierunt, in corde* Ibid. *suo, dicentes : Quis putas, puer iste erit ?*

Après avoir entendu toutes ces merveilles, ils les conservent dans leur cœur, & ils demeurent dans le silence, parce qu'ils ne croient pas pouvoir s'en expliquer assez dignement. Mais voici un Ange qui vient suppléer à leur défaut. Un Ange député de Dieu, c'est Gabriel qui vient résoudre leur doute, & leur apprendre clairement & distinctement ce qu'ils doivent penser de la personne de Jean. Vous êtes en peine de sçavoir ce que sera un jour cet enfant; & moi, dit l'Ange, je vous déclare qu'il sera
Ibid. grand devant le Seigneur : *Erit magnus coram Domino.* Témoignage, Chrétiens, qui suffisoit pour canoniser le précurseur de Jesus-Christ. Car être grand devant les hommes, ce n'est rien; être grand devant les Princes & les Rois qui sont les Dieux de la terre, c'est peu, puisque ces Dieux de la terre sont eux-mêmes très-petits : mais être grand devant le Seigneur, comme Jean-Baptiste, c'est être vraîment grand, c'est être solidement grand, c'est être absolument grand, parce que c'est être grand devant celui qui est non-seulement la grandeur même, mais la source & la mesure de toutes les grandeurs : *Erit magnus coram Domino.* En effet, tout est petit devant Dieu, & les plus hautes Puissances de l'univers ne sont en présence

présence de cette majesté divine que des atomes & des néans : *Et substantia mea tanquàm nihilum ante te.* Psal. 38. Mais pour saint Jean il est quelque chose, & quelque chose de grand devant Dieu même : *Magnus coram Domino.* Concluez de-là quel est donc le caractère de sa personne, & le dégré de sa grandeur. Je me trompe, Chrétiens, ne le concluez pas encore de-là : c'est d'un autre témoin, c'est de Jesus-Christ qu'il faut que vous l'appreniez. Car il n'appartenoit qu'à lui de nous donner une juste idée de la personne de Jean-Baptiste. Les hommes n'en ont pû rien dire ; l'Ange, quoique ministre du Seigneur, n'en a pas dit assez : mais le Fils de Dieu couronnera tout par son témoignage. Et que dira-t-il ? une parole qui renferme, ou plûtôt qui surpasse tous les éloges : *Amen dico vobis, non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptistâ ;* Matth. c. 11. oui je vous dis en vérité, qu'entre tous les enfans des hommes, il n'y en a point de plus grand que Jean-Baptiste. Voilà, mes chers Auditeurs, le comble de la grandeur. Car être grand, même devant Dieu, c'étoit après tout une louange qui convenoit à plusieurs autres Saints. Mais être si grand, qu'entre tous les enfans des hommes il n'y en a point eu de plus grand, c'est la

loüange particuliére & l'avantage de saint Jean. Sur cela les Peres & les interprétes sont partagés. Les uns veulent que Jean n'ait été le plus grand qu'entre les Saints de l'ancienne loi ; & les autres qu'il n'y en ait point eu de plus grand que lui, même entre les Saints de la loi de grace. Quoi qu'il en soit, c'est de lui & de lui seul que le Sauveur a dit, *Non surrexit inter natos mulierum major.* Voilà l'oracle de la vérité, à quoi sans rien examiner de plus, nous devons nous en tenir : & voilà le premier témoignage que le Fils de Dieu rendit à la personne de saint Jean.

J'ai dit qu'il en avoit rendu un autre à la dignité de son ministère : comment celà ? le voici. L'office important & le ministère essentiel de Jean-Baptiste, fut d'être le précurseur de Jesus-Christ. Mais cet office de précurseur étoit si relevé au-dessus de tous les autres ministères où les hommes jusques-là avoient été employés, que sans le témoignage de Jesus-Christ, nous ne l'aurions jamais compris. Prenez garde, s'il vous plaît. Les Juifs reconnoissoient saint Jean pour un Prophéte, & ils en jugeoient bien, car il l'étoit : mais ils le croyoient simplement Prophéte, & en cela ils se trompoient ; car il étoit quelque chose de plus. *Etiam dico vobis & plus-*

Matth. c. 11.

quàm prophetam : oui, leur disoit le Fils de Dieu, il est prophéte, & plus que prophéte. Pourquoi, demande sant Jérôme, plus que Prophéte? parce que les Prophétes n'avoient annoncé le Messie que dans l'avenir, au lieu que Jean-Baptiste annonçoit qu'il étoit venu ; parce que les Prophétes n'avoient vû les choses que de loin & dans l'obscurité, au lieu que saint Jean les voyoit clairement & en elles-mêmes. Sans autre raison que celle là, on avoit droit de le mettre au-dessus de tous les Prophétes, & de l'appeller plus que Prophéte. Mais la prééminence de son minis-tère étoit fondée sur un titre encore plus digne de nos réfléxions. *Etiam dico vobis plusquàm prophetam. Hic est enim de quo scriptum est : Ecce ego mitto Angelum meum, qui præparabit viam tuam ante te.* Il est plus que Prophéte, ajoûtoit le Sauveur du monde ; parce que c'est celui dont le Pere éternel a dit à son Fils : Voici mon Ange, que j'enverrai devant vous, pour vous préparer la voie. En effet, préparer la voie à un Dieu, & être le précurseur d'un Dieu, c'étoit faire l'office d'un Ange ; & les Anges du premier ordre se seroient tenus honorés de cette commission. Mais cette commission est réservée à Jean, & il étoit proprement l'Ange de Jesus- *ibid.*

Christ. Or être l'Ange de Jesus-Christ, c'étoit quelque chose sans doute de plus honorable, que d'être un Ange du commun. Car les Anges du commun, quoiqu'Ambassadeurs de Dieu, n'ont point d'autre ministère que de veiller à la conduite des hommes : mais le ministère de Jean-Baptiste regardoit immédiatement la personne de Jesus-Christ, puisqu'il n'étoit envoyé au monde que pour Jesus-Christ ; *Ecce ego mitto Angelum meum ante faciem tuam.* Ah ! Chrétiens, est-il rien de plus sublime & qui doive nous inspirer plus de vénération pour ce grand Saint ? C'étoit l'Ange de notre Dieu : il a fait dans le mystère de l'Incarnation le même office, que l'Ange envoyé à Marie de la part de Dieu ; & en vertu de sa mission, il a rendu à Jesus-Christ, comme précurseur, des services plus importans & plus nécessaires que jamais les Anges n'en ont pû rendre à cet homme-Dieu. Encore une fois ministère tout Angélique, ou plûtôt ministère tout divin, que Jesus-Christ a voulu honorer de son témoignage !

Ibid.

Ajoûtez-y ce qui doit en être la conséquence naturelle, je veux dire, le témoignage que le Sauveur du monde rendit à la prédication de saint Jean. Vous le

sçavez ; toute l'excellence de la prédication consiste en deux points, à éclairer & à toucher, à instruire & à émouvoir : mais il est rare de trouver l'un & l'autre ensemble. Car il arrive tous les jours qu'entre ceux qui sont destinés & qui ont même reçû des talens du ciel pour être les dispensateurs de la parole de Dieu, les plus fervens & les plus zélés ne sont pas les mieux pourvûs de science & de lumiéres ; & que les plus intelligens & les plus habiles ne sont pas ordinairement ceux qui ont le plus de zéle & d'ardeur. Les uns éclairent, mais ne touchent pas ; les autres touchent, mais n'instruisent pas. Au lieu que Jean-Baptiste, selon le témoignage de Jésus-Christ, excelloit également dans tous les deux : *Ille erat lucerna ardens & lucens.* Vous l'avez vû, disoit aux Juifs ce Dieu Sauveur, & vous l'avez admiré. C'étoit un flambleau qui éclairoit toute la Judée : mais c'étoit un flambeau ardent & luisant ; luisant pour dissiper toutes les ténébres de l'infidélité du siécle ; & ardent, pour embraser tous les cœurs du divin amour. Il a prêché parmi vous avec tout l'esprit & toute la vertu d'Elie : *In spiritu & virtute Eliæ.* L'esprit sans la vertu ou la vertu sans l'esprit n'auroient pas suffi : mais ayant possédé éminemment

Joan. c. 5.

Luc. c. 1.

l'un & l'autre, ç'a été un Prédicateur parfait. Que restoit-il, Chrétiens, après des témoignages si illustres ? encore un moment de votre attention ; je n'en abuserai pas.

Il s'agissoit d'autoriser le baptême de saint Jean ; & c'est ce qu'a fait Jesus-Christ par un quatriéme témoignage, qui ne mérite pas moins que les autres d'entrer dans l'éloge de ce glorieux Précurseur. Jean baptisoit dans le Jourdain tous ceux qui venoient à lui : mais comme ce baptême étoit nouveau, les Pharisiens & les partisans de la synagogue en jugeoient diversement. Quelques-uns l'approuvoient, d'autres le blâmoient ; ceux-ci l'estimoient bon & profitable, ceux-là le rejettoient comme superstitieux & inutile. On demandoit à saint Jean en vertu de quoi il s'attribuoit la puissance de baptiser, puisqu'il n'étoit pas le Christ : *Quid ergò baptizas, si tu non es Christus ?* mais pour montrer que cette puissance lui convenoit, le Sauveur des hommes rend hautement témoignage de la validité & de l'efficace du baptême de Jean. Et quel témoignage ? le plus éclatant, mais aussi de la part de Dieu le plus surprenant. Car tout Dieu qu'il est, il reçoit ce baptême de la pénitence qui disposoit alors les

Joan. c. 1.

hommes à la rémiſſion des péchés & au baptême de la loi de grace. C'eſt dans ce deſſein qu'il vient de la Galilée au Jourdain, & qu'il ſe préſente à ſaint Jean pour être baptiſé ; c'eſt, dis-je, afin de convaincre par-là tous les eſprits que le baptême de Jean eſt donc un baptême ſalutaire ; qu'il eſt ſaint, & qu'il eſt de Dieu, puiſque lui, qui eſt le Fils de Dieu, en veut bien uſer. Mais, Seigneur, que faites-vous, s'écrie Jean-Baptiſte touché & confus d'une humilité ſi profonde, que faites-vous, & avez-vous oublié ce que vous êtes & ce que je ſuis ? C'eſt moi qui dois être baptiſé par vous, & vous venez à moi ! Ne craignez-vous point en vous abaiſſant juſques-là, d'obſcurcir votre gloire, & qu'on n'en tire des conſéquences au préjudice de votre ſainteté ? *Sine modò*, lui répond le Fils de Dieu : *ſic enim decet nos implere omnem juſtitiam* : laiſſez-moi faire pour cette heure ; car c'eſt ainſi qu'il faut que nous accompliſſions toute juſtice. Vous m'avez rendu témoignage, je vais vous le rendre à mon tour ; & pour apprendre à tout le monde que votre baptême vient du ciel, moi qui ſuis deſcendu du ciel, j'en veux bien faire l'épreuve dans ma perſonne. Quoique ce ſoit le baptême de la pénitence, moi qui ſuis l'innocence

Matt. c. 3.

même, je veux bien m'y soumettre, & quoiqu'en m'y soumettant je paroisse inférieur à vous sans l'être, je ne dédaigne point de le paroître, pourvû que je persuade aux hommes que la pénitence à laquelle ce baptême les engage, est la seule voie qui peut les conduire au salut & à la véritable rédemption. N'est-il pas vrai, mes chers Auditeurs, qu'il n'appartient qu'à Dieu de sçavoir honorer ses Saints ?

Finissons par le dernier, mais le plus essentiel de tous les témoignages que Jesus-Christ ait rendu à son précurseur, en publiant la sainteté de Jean, l'innocence de ses mœurs, & l'austérité de sa pénitence. Où le trouvons-nous ce témoignage ? au chapitre onziéme de saint Matthieu Car c'est-là qu'il est dit, que notre adorable Sauveur s'entretenant avec le peuple, & instruisant les Juifs qui l'écoutoient, leur parloit ainsi : Qu'êtes-vous allé voir dans le désert ? *Quid existis in desertum videre ?* Vous y avez vû Jean-Baptiste : hé bien, qu'en dites-vous ? avez-vous cru voir en lui un roseau agité du vent, c'est à-dire, un esprit léger & sans consistance qui suit le mouvement de ses passions, qui plie sous l'adversité, qui s'évanoüit dans la prospérité, qui succombe à la crainte, que la vûe de plaire, ou que l'intérêt ébranle ;

Matth. 11.

qui céde à tout & qui ne résiste à rien, *Arundinem vento agitatam?* Non, Jean n'est point un homme de cette trempe: c'est un cœur ferme & inébranlable dans le parti de Dieu; c'est une ame solide & à l'épreuve de toutes les tentations du monde; c'est un esprit supérieur à tout ce que la foiblesse humaine peut former d'obstacles dans l'accomplissement des devoirs les plus difficiles, & qui demandent une vertu plus héroïque. En voilà le caractère. Mais encore qu'avez-vous vû dans le désert? y avez-vous trouvé un homme vêtu avec mollesse, un homme voluptueux, attaché à ses commodités, aimant les douceurs de la vie, esclave de son corps & de ses sens: *Sed quid existis videre? hominem mollibus vestitum?* Au contraire, vous avez vû un homme crucifié pour le monde, un homme mort à tous les plaisirs du monde, un homme ennemi de son corps, un homme épuisé d'abstinences & de jeûnes, un homme couvert d'un rude cilice. Telle est la forme de vie dont Jean-Baptiste est venu servir de modéle. Qui parle ainsi, Chrétiens? le Fils de Dieu, lequel rend témoignage de la sainteté de son précurseur; & qui n'allégue pour cela ni les révélations, ni les extases, ni le don des miracles & des guérisons, ni l'es-

ibid. *ibid.*

prit de prophétie, ni toutes les autres graces éclatantes dont saint Jean étoit rempli, mais qui fait consister cette sainteté dans une vie pénitente & mortifiée, dans la haine de soi-même, dans le crucifiement de la chair, sur-tout dans la constance & la fermeté.

Arrêtons-nous là, mes chers Auditeurs; voilà ce que je vous laisse à méditer, & ce qui doit être pour vous & pour moi le fruit de ce discours. Je vous l'ai dit, & je vous le dis encore, que si Jesus-Christ ne nous reconnoît devant son Pere, & ne rend témoignage en notre faveur, comme il l'a rendu en faveur de Jean-Baptiste, nous ne ferons jamais du nombre de ses prédestinés & de ses élûs. Il faut, pour être justes dans cette vie, que nous ayons
1. Joan. c. 5. le témoignage de Dieu en nous, *Qui credit, habet testimonium Dei in se :* & j'ajoûte que pour être glorifiés dans l'autre, il faut que nous ayons le témoignage de Jesus-Christ pour nous. Or jamais Jesus Christ ne nous rendra ce témoignage favorable dont dépend notre salut éternel, si nous ne sommes fermes comme saint Jean dans l'observation de la loi de Dieu; & si nous n'entrons dans cette sainte voie de la pénitence & de la mortification où a marché le saint précurseur. Pourquoi cela?

parce que Jesus Christ ne rendra témoignage qu'en faveur de ceux qui auront eu soin de se conformer à lui. Or nous ne pouvons nous conformer à Jesus-Christ que par cet esprit de pénitence, accompagné & soutenu d'une inviolable persévérance. Par conséquent le témoignage de cet homme-Dieu nous est indispensablement nécessaire. Il le donne aujourd'hui au plus saint des hommes, qui est Jean-Baptiste, mais il ne le donne que fondé sur ces deux chefs, de l'austérité de sa vie & de la solidité de sa vertu. Il n'est pas croyable que nous l'obtenions à des conditions plus douces, ni qu'il y ait pour nous des loix de providence moins sévères & plus commodes. Sçavez-vous donc, Chrétiens, ce que nous avons à craindre ? c'est que Jesus-Christ dans le jugement dernier, au lieu de rendre témoignage pour nous, ne le rende contre nous ; & qu'au lieu que son témoignage, s'il nous étoit favorable, mettroit le sceau à notre justification & à notre prédestination, il ne fasse notre condamnation & notre réprobation. Si jamais cet affreux malheur nous arrivoit, par où Jesus-Christ fortifiera-t-il son témoignage contre nous ? par l'exemple de saint Jean, par la pénitence de saint Jean, par la retraite de saint Jean, en un mot par l'énorme

& monftrueufe oppofition qui paroîtra entre la conduite de la plûpart des Chrétiens & celle de faint Jean.

Car comment nous fauverons-nous de cette contradiction, & qu'aurons-nous à y répondre ? Jean rempli du Saint-Efprit & fanctifié même avant fa naiffance, n'a pas laiffé d'embraffer une vie auftère & pénitente ; & moi qui fuis pécheur, chargé devant Dieu du poids de mes iniquités, je veux mener une vie aifée & douce. Jean dans la plus parfaite innocence n'a pas laiffé de matter fa chair par le jeûne & le cilice ; & moi j'épargne la mienne qui eft une chair de péché. Jean à l'épreuve de toutes les tentations du monde, n'a pas laiffé de fuir le monde ; & moi qui fuis la foibleffe même, je m'expofe à tous les dangers du monde. Voilà, dis-je, mes chers Auditeurs, ce que faint Jean nous reprochera au tribunal de Dieu. Car après avoir été le témoin de Jefus-Chrift dans le premier avénement de ce Dieu Sauveur, il viendra encore dans le fecond & fera appellé en témoignage contre les lâches Chrétiens : *Hic venit in teftimonium.* *Joan. c. 1.* Oui, il viendra, non plus pour fervir de témoin à la lumiére, mais pour fervir de témoin contre l'iniquité. Ce facré Chef que vous confervez comme un précieux

dépôt ; ce chef dont la vûe confondit l'impie Hérodes, & le fit trembler jusques sur le thrône ; ce Chef, muet maintenant depuis qu'une mort sanglante lui a ôté l'usage de la voix, mais alors rappellé à la vie & plus éloquent que jamais, fera sortir de sa bouche ces paroles foudroyantes qui atterreront les pécheurs. Ah ! grand Saint, parlerez-vous donc contre ce peuple, qui vous est spécialement dévoüé ? Il vous honore & vous invoque comme son protecteur ; en deviendrez-vous l'accusateur & le juge ? Obtenez-lui ces graces de conversion, ces graces de sanctification qui le remettront dans la voie du salut que vous nous avez enseignée. Sur-tout faites-lui bien comprendre ce fameux oracle, que depuis le tems où vous avez vécu sur la terre, le Royaume du ciel ne s'emporte que par violence : *A diebus Joannis Baptistæ regnum cœlorum vim patitur.* Matth. c. 11.

Du reste, Chrétiens, parlant devant un Prélat que je considère ici, non-seulement comme l'Evêque & le Pasteur de vos ames, mais comme un des maîtres de l'éloquence de la chaire, où tant de fois il s'est distingué, j'aurois eû besoin dans tout ce discours des dons excellens qu'il a reçûs du ciel & qu'il a sçû si dignement & si saintement employer. Du moins, Mon-

feigneur, ai je eû l'avantage de trouver en vous de quoi persuader à votre troupeau les saintes vérités que je viens de lui annoncer, & de quoi les lui rendre sensibles. Car en faisant l'éloge du précurseur de Jesus-Christ, je n'ai pû m'empêcher de bénir le ciel, qui pour ma consolation me fait voir encore aujourd'hui dans votre personne, un Prélat rempli de l'esprit de Jean-Baptiste & imitateur de ses vertus. Je veux dire, un Prélat aussi éclairé que zélé, aussi fervent que vigilant, & si j'ose m'exprimer de la sorte, aussi aimable que vénérable. Un Prélat plein de vigueur & de force pour faire observer la discipline, mais en même tems plein d'onction & de douceur pour la faire aimer. Un Prélat qui comme Jean-Baptiste a édifié la Cour, & que la Cour a respecté; que le plus grand des Rois a honoré de son estime; qui prêchant aux Grands du siécle avec une liberté toute Évangélique, mais aussi avec une égale sagesse, les a instruits de leurs devoirs, & n'a pas craint de leur reprocher leurs désordres. Un Prélat dont la saine doctrine, la solide piété, la vie édifiante lui ont mérité l'auguste rang qu'il tient; & qui sans cesse occupé de ses fonctions, n'a en vûe que la gloire de Dieu, que les intérêts de Dieu, que l'accroisse-

ment du culte de Dieu. Enfin, un Prélat qui dévoüé aux travaux Apostoliques, & selon l'expression de saint Paul, n'estimant pas sa vie plus précieuse que lui-même, sacrifie tous les jours sa santé aux exercices de son ministère, à consacrer de dignes sujets & à les former pour servir utilement son Eglise, à visiter les oüailles que la Providence lui a confiées, à sanctifier son peuple & à le conduire dans le chemin de la perfection chrétienne : *Parare Domino plebem perfectam.* Voilà, Monseigneur, les exemples que vous donnez ; & qui plus efficaces que mes paroles, sont pour toute cette assemblée autant d'exhortations pressantes & touchantes. Plaise au ciel que vous en suiviez, Chrétiens, toute l'impression, & que par-là vous arriviez un jour à la vie éternelle que je vous souhaite, &c.

Luc. c. 1.

SERMON
POUR LA FÊTE
DE
SAINT PIERRE.

Respondens Simon Petrus, dixit : Tu es Christus Filius Dei vivi.

Pierre lui répondit : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. En saint Matthieu, chap. 16.

VOILA, mes chers Auditeurs, toute la substance de l'Evangile de ce jour & des importantes vérités qui y sont contenues. Voilà sur quoi est fondée la gloire de saint Pierre votre illustre patron. C'est lui qui le premier a confessé la divinité de Jesus-Christ, & voilà pourquoi Jesus-Christ lui a donné au-dessus des Apôtres cette primauté qui nous le rend si vénérable, & en vertu de laquelle il est le chef de toute l'Eglise. C'est lui qui non-seulement pour sa personne, mais au nom de tous les autres Apôtres, a le premier rendu témoignage que Jesus-Christ est le Fils du

Dieu vivant, non pas simplement par adoption, mais par nature. Car il l'a reconnu Fils du Dieu vivant d'une maniére qui ne convenoit ni à Elie, ni à Jean-Baptiste, ni aux Prophétes. Or Elie, Jean-Baptiste & les Prophétes étoient, dans les termes de l'Ecriture, enfans de Dieu par adoption. Il est donc vrai que saint Pierre qui prétendoit élever Jesus-Christ au-dessus d'eux, l'a confessé absolument Fils de Dieu, égal à Dieu, consubstantiel à Dieu, en un mot Dieu lui-même. Et c'est pour cela encore une fois que Jesus-Christ a établi cet Apôtre comme le fondement sur lequel il vouloit édifier son Eglise; pour cela qu'il lui a mis en main les clefs du Ciel; pour cela qu'il lui a donné le pouvoir de lier & de délier sur la terre. En sorte que toutes les prérogatives de saint Pierre ont été les suites heureuses & les fruits de cette confession de foi: *Tu es Christus Filius Dei vivi.* Ajoûtons-y toutefois, Chrétiens, l'ardent amour de ce glorieux Apôtre pour Jesus-Christ. Car la foi de saint Pierre sans son amour n'eût pas suffi. Il falloit que le Chef de l'Eglise fût non seulement le plus éclairé, mais le plus rempli de zéle & de charité. Et en effet, ce que Jesus-Christ promet aujourd'hui à saint Pierre, parce qu'il con-

fesse sa divinité, n'a eû son accomplissement qu'après que le Fils de Dieu lui eut demandé s'il l'aimoit plus que tous les autres. M'aimez-vous, Simon, fils de Jean, lui dit ce Sauveur adorable après sa résurrection ? Oui, Seigneur, lui répondit Pierre : Vous sçavez que je vous aime, & que je suis prêt à donner ma vie pour vous. Paissez donc mes Agneaux & mes Brebis, reprit son divin Maître : *Pasce Agnos meos, pasce Oves meas.* Ainsi, Chrétiens, c'est sur la foi de saint Pierre, & sur l'amour de saint Pierre qu'est établie sa sainteté & sa prééminence. Voilà les deux sources des graces dont il fut comblé. Il a été le Pasteur des peuples, & le souverain Pontife; pourquoi ? Parce qu'il a reconnu Jesus-Christ pour le Fils du Dieu vivant, & parce qu'il a aimé Jesus-Christ jusqu'à verser pour lui son sang. Arrêtons-nous là : car il ne s'agit pas aujourd'hui de parler des grandeurs de saint Pierre, mais de ses vertus. Il ne s'agit pas de ce que nous devons admirer, mais de ce que nous devons imiter en lui. Il ne s'agit pas de relever son Apostolat, & d'en concevoir de hautes idées, mais de nous édifier de ses exemples. Attachons-nous donc à sa foi & à son amour. En qualité de Chrétiens nous sommes les pierres vivantes de ce

Joan. c. 1.

myſtérieux édifice de l'Egliſe, que Jeſus-Chriſt eſt venu conſtruire ſur la terre. Et comme après Jeſus-Chriſt, votre ſaint Patron en eſt la pierre fondamentale, il faut que nous ſoyons bâtis ſur cette pierre, *Et ſuper hanc petram ædificabo Eccleſiam meam.* Matth. c. 16. Or pour cela il faut que nous participions à la foi & à l'amour de ſaint Pierre; pour cela il faut que la foi de ſaint Pierre ſoit la régle de la nôtre, & que l'amour de ſaint Pierre ſoit le modéle de notre amour. Il faut que nous croyions de cœur, & que nous confeſſions de bouche ce que le Pere céleſte, & non pas la chair & le ſang, a révélé à ſaint Pierre. Et il faut que nous puiſſions dire à Jeſus-Chriſt, comme ſaint Pierre: Vous ſçavez, Seigneur, que je vous aime. Ainſi, Chrétiens, comparons notre foi avec la foi de ſaint Pierre, & notre amour avec l'amour de ſaint Pierre pour Jeſus-Chriſt. En deux mots, la foi de ſaint Pierre oppoſée à notre infidélité, c'eſt la premiere partie. L'amour de ſaint Pierre pour Jeſus-Chriſt, oppoſée à notre inſenſibilité, c'eſt la ſeconde. Toutes deux feront le partage de ce diſcours, & le ſujet de votre attention, après que nous aurons ſalué Marie. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. JE fais l'éloge du Prince des Apôtres ; du Chef visible de l'Eglise, du Vicaire de Jesus-Christ en terre, mais qui par une disposition particuliere de la Providence, n'a pas laissé avec tout cela d'être pécheur ; qui malgré tout cela est tombé, & a eû besoin de se relever par la pénitence ; & qui par la pénitence est aussi rentré dans tous les priviléges & dans tous les droits attachés à son Apostolat. Je parle d'un Saint dont Jesus-Christ a béatifié la foi, & le zéle à confesser la foi ; mais qui dans l'abondance même des lumiéres de sa foi, avant qu'il eût reçû le Saint-Esprit, n'a pas laissé d'avoir ses ténébres, c'est-à-dire, ses erreurs ; & qui malgré la ferveur de son zéle, a eû ses imperfections & ses foiblesses : or l'un & l'autre dans le dessein de Dieu doit aujourd'hui nous instruire, & contribuer à notre édification.

Il est donc du pouvoir de mon ministère que je ne sépare point ces deux choses ; & qu'en Prédicateur fidéle de la divine parole, considérant saint Pierre dans l'état où l'Evangile nous le représente, je veux dire, dans cet état de béatitude commencée, mais non encore consommée par la venue du S. Esprit, *Beatus es, Simon Barjona*, je vous parle de ses erreurs aussi-bien

Matth. c. 5.

que de ses lumiéres, de ses foiblesses aussi-bien que de ses ferveurs, de sa chûte & de son péché aussi-bien que de ses mérites. Il est vrai, c'est sur la foi de saint Pierre que la prééminence de sa dignité fut dès-lors fondée ; mais après tout la foi de saint Pierre n'étoit pas encore parfaite, quand Jesus-Christ lui dit : Vous êtes bienheureux, parce que ce n'est point la chair ni le sang qui vous a révélé ceci, mais mon Pere qui est dans le Ciel. Il est vrai, saint Pierre confessa que Jesus-Christ étoit le Fils du Dieu vivant, & c'est par cette confession qu'il mérita d'entendre ce que Jesus-Christ lui répondit : Vous êtes Pierre, & c'est sur cette pierre que je bâtirai mon Eglise. Mais après tout en ce moment-là saint Pierre n'étoit pas encore à l'épreuve des tentations où sa foi devoit être exposée ; il n'étoit pas encore inébranlable dans cette confession de foi qu'il faisoit avec tant de zéle. Or c'est à nous, comme je l'ai dit, de profiter non-seulement de l'exemple de sa foi, mais des imperfections mêmes de sa foi ; de l'exemple de sa foi, en l'imitant, & des imperfections de sa foi, en les évitant. C'est à nous d'apprendre de lui à confesser de bouche la foi que nous avons dans le cœur ; & si quelquefois nous sommes assez malheureux pour manquer de

ferveur & de courage dans la confeſſion de notre foi, c'eſt à nous d'apprendre à réparer, comme lui, par une fervente pénitence cette honteuſe & ſcandaleuſe lâcheté. Deux points, mes chers Auditeurs, où je renferme toute cette premiere partie. Ecoutez-moi; il n'y aura rien là qui ne ſoit proportionné à la capacité de vos eſprits, ni rien que chacun de vous ne puiſſe & ne doive s'appliquer: commençons.

La foi de ſaint Pierre étoit grande ſans doute & très-grande, quand Jeſus-Chriſt lui dit, *Beatus es*, vous étes bienheureux, Simon, fils de Jean. Car en vertu de cette foi, ſaint Pierre avoit tout quitté, pour ſuivre Jeſus-Chriſt; en vertu de cette foi, il avoit marché ſur les eaux, pour aller à Jeſus-Chriſt; en vertu de cette foi, pluſieurs d'entre les Diſciples s'étant retirés du troupeau de Jeſus-Chriſt, parce qu'ils ſe ſcandaliſoient de ſa doctrine ſur le ſujet de l'Euchariſtie, & Jeſus-Chriſt ayant demandé aux Apôtres s'ils vouloient auſſi ſe ſéparer de lui, ſaint Pierre lui avoit dit: Hé, Seigneur, à qui irions-nous? car vous avez les paroles de la vie éternelle. Tout cela marques évidentes de la grandeur de ſa foi, qui ne fut pas, dit ſaint Auguſtin, une foi de ſpéculation & en idée, mais une foi réelle & de pratique; qui ne fut pas une

foi morte, mais une foi vive & animée ; qui ne fut pas une foi ſtérile & infructueuſe, mais une foi, pour ainſi parler, riche & féconde, puiſqu'elle produiſit en lui de ſi ſurprenans & de ſi merveilleux effets. Tout cela preuves inconteſtables que, dès ſon premier engagement avec Jeſus-Chriſt, il l'avoit reconnu pour Fils du Dieu vivant. Car, comme raiſonne ſaint Auguſtin, s'il l'avoit cru ſeulement homme, il n'auroit pas renoncé pour lui à tout ce qu'il poſſédoit dans le monde. S'il l'avoit cru ſeulement homme, il ne lui auroit pas dit : *Domine, ſi tu es, jube me ad te venire ſuper aquas ;* ſi c'eſt vous, Seigneur, commandez, & dès l'inſtant je marcherai ſans crainte ſur l'eau, pour aller à vous. S'il l'avoit cru ſeulement homme, il ſe ſeroit ſcandaliſé auſſi-bien que les autres, du commandement que lui fit Jeſus-Chriſt de manger ſa Chair, & de boire ſon Sang. S'il l'avoit cru ſeulement homme, il n'auroit pas pris ce que Jeſus-Chriſt leur annonçoit de ce Myſtère pour des paroles de vie & d'une vie immortelle : *Verba vitæ æternæ habes.* Il eſt donc vrai que ce n'étoit dès-lors ni la chair ni le ſang, mais l'eſprit même de Dieu qui lui avoit donné les hautes & ſublimes connoiſſances dont il ſe trouvoit rempli.

Matth. c. 14.

Joan. c. 6.

Voilà, mes chers Auditeurs, les qualités de la foi de saint Pierre ; & voilà en quoi la foi de saint Pierre doit être le modéle de la nôtre. Prenez garde. Ce fut une foi pratique, une foi efficace & agissante que celle de saint Pierre ; & telle doit être notre foi : car une foi oisive, une foi qui s'en tient à des paroles, une foi qui ne consiste qu'en de belles & spécieuses maximes, une foi qui se borne à des sentimens, sans aller jusques aux œuvres, c'est une foi qui ne peut servir qu'à notre condamnation ; c'est la foi des démons, qui croient, qui tremblent, & qui en demeurent là. Ce fut une foi généreuse en vertu de laquelle saint Pierre abandonna non-seulement tout ce qu'il possédoit, mais tout ce qu'il étoit capable de posséder, mais tout ce qu'il pouvoit espérer, mais tout ce qu'il pouvoit désirer ; tellement qu'il eut bien raison de dire, *Ecce nos reliquimus omnia* ; voici que nous avons tout quitté. Et c'est ainsi que notre foi nous doit détacher de tout, en sorte que nous quittions tout, non pas toujours réellement & en effet, mais au moins de cœur : c'est-à dire, que nous soyons disposés à quitter tout ; que nous soyons dégagés de toute affection aux biens que nous possédons ; que nous soutenions avec patience la perte de ces biens,

Matth. c. 15.

biens, quand il plaît à Dieu de nous les enlever ; que nous soyons tranquilles & soumis quand la Providence permet que ces biens diminuent ; que nous nous dépouillions avec joie d'une partie de ces biens pour en assister les membres de Jesus-Christ & nos freres, qui sont les pauvres. Car une foi en conséquence de laquelle on ne renonce à rien, on ne quitte rien, on ne se refuse rien, & l'on ne veut rien se refuser, c'est une foi chimérique, qui ne peut être de nul mérite devant Dieu, & que Dieu même réprouve. Ce fut une foi pleine de confiance qui fit marcher saint Pierre sur les eaux, sans craindre le péril où il s'exposoit, ni la tempête dont la mer étoit agitée : & si notre foi est telle que Dieu la demande, il faut qu'elle se soutienne au milieu des dangers du monde, au milieu des persécutions & des disgraces du monde, au milieu des changemens & des révolutions inévitables dans le cours du monde. Car une foi qui doute, une foi qui hésite, n'a plus ce caractère de fermeté qui est essentiel à la vraie foi. Ce fut une foi à l'épreuve du scandale où tomberent ces disciples incrédules, qui ne pouvant comprendre l'adorable mystère de nos Autels que Jesus-Christ leur annonçoit, en prirent occasion d'abandonner ce Dieu Sau-

veur : & notre foi comme celle de saint Pierre, doit nous fortifier contre tant de discours que nous entendons, contre tant d'exemples que nous avons sans cesse devant les yeux, afin que nous puissions faire à Dieu la même protestation que fit ce Prince des Apôtres : *Et si omnes scandalizati fuerint in te, sed non ego.* Non, Seigneur, je ne m'éloignerai jamais de vous. Quand tous les hommes vous auroient renoncé, & que de tous les hommes je resterois seul sous l'obéissance de votre loi, je ne m'en départirai jamais. Fallût-il résister à toutes les puissances de la terre ; fallût-il donner ma vie, vous me trouverez toujours fidéle : *Et si oportuerit me commori tibi, non te negabo.*

Marc. c. 14.

Ibid.

Telle étoit, dis-je, la foi de saint Pierre : mais quelque grande que fut sa foi, j'ai ajoûté qu'elle n'étoit pas encore parfaite, parce qu'il n'avoit pas encore reçû le Saint-Esprit. Il ne faut que lire l'Evangile pour en être persuadé. Car immédiatement après que saint Pierre eut rendu témoignage à la divinité de Jesus-Christ, le Fils de Dieu ayant déclaré à ses disciples qu'il alloit à Jérusalem, & que là il devoit être livré aux Gentils, mocqué, outragé, déchiré de fouets, crucifié : ah, Seigneur, reprit le saint Apôtre, à Dieu

ne plaiſe que tout cela vous arrive. Parole dont Jeſus-Chriſt parut indigné, & qui lui fit dire à ce chef même de ſon Egliſe : retirez-vous de moi, ſatan ; vous êtes un ſcandale pour moi, & vous n'avez point de goût pour les choſes de Dieu, mais ſeulement pour les choſes de la terre : *Vade poſt me, ſatana ; ſcandalum es mihi.* Il s'en falloit donc bien, remarque ſaint Chryſoſtôme, que la foi de ſaint Pierre ne fût dans le dégré de perfection où elle devoit être, puiſqu'il ſe trouvoit prévenu d'une erreur auſſi pernicieuſe & auſſi groſſiére que celle de croire qu'il ne convenoit pas à Jeſus-Chriſt de mourir pour le ſalut des hommes. Elle n'étoit pas non plus parfaite, cette même foi, lorſque ſaint Pierre ayant d'abord marché avec confiance ſur les eaux, mais voyant enſuite les flots de la mer agités, il craignit & s'écria : Seigneur, ſauvez-nous ; autrement nous ſommes perdus. Sur quoi le Fils de Dieu lui fit ce reproche : homme de peu de foi, pourquoi avez-vous eû peur ? *Modica fidei, quare dubitaſti ?* Enfin, ſa foi étoit bien imparfaite, quand après avoir été trois ans entiers à l'Ecole de Jeſus-Chriſt, après avoir entendu ſi ſouvent ce divin Maître expliquer les vérités Evangéliques, il ne les comprenoit pas. Car, comme l'a for-

Matth. c. 16.

Matth. c. 14.

mellement observé saint Luc, ce que cet adorable Sauveur disoit à ses disciples de la nécessité des souffrances, de l'avantage des croix, du renoncement à soi-même, ils le regardoient comme des mystères cachés & comme autant de parodoxes : *Et erat verbum istud absconditum ab eis.*

Luc. 9. 18.

Voilà, Chrétiens, les ténébres de la foi de saint Pierre : mais en même tems voilà les écueils de notre foi, & ce que nous devons éviter. Saint Pierre crut Jesus-Christ Fils du Dieu vivant ; mais il se scandalisa du mystère de sa passion & de sa mort : c'est ce qui nous arrive tous les jours. Car nous adorons la personne de Jesus-Christ, mais nous nous scandalisons de sa croix, nous nous scandalisons de son Evangile ; l'orgueil & l'amour-propre qui nous dominent, forment en nous une opposition secrette à ses maximes & à sa loi. Ce scandale paroît dans nos actions. Nous nous disons Chrétiens, & nous vivons en payens. Que fit Jesus-Christ, justement offensé du scandale de saint Pierre? il le reprit avec aigreur, il le traita de satan, il le rejetta. Prenez-garde, mes Freres, dit saint Hilaire : le Fils de Dieu brûloit d'un désir si ardent de souffrir pour nous, qu'il ne put voir sans indignation que Pierre entreprit de combattre ce dessein.

Or ce même Sauveur n'auroit-il pas encore plus droit de nous dire comme à son Apôtre : *Vade post me , satana ;* allez , hommes lâches & sensuels , amateurs de vous-mêmes & idolâtres de votre corps : vous n'avez jamais connu le prix de ma croix. Car ce mystère de la croix est trop relevé pour vous ; & tant que vous serez esclaves de votre plaisir , vous ne comprendrez jamais que ce qui peut flatter la chair & satisfaire la cupidité. Dès que saint Pierre fut assailli de l'orage , il trembla malgré la confiance qu'il avoit d'abord marquée : & tandis que nous sommes dans la prospérité , que les choses du monde vont selon nos souhaits & que rien ne nous trouble , nous nous confions en Dieu , nous nous sommettons à Dieu , nous bénissons Dieu. Mais sommes-nous dans la peine & dans l'affliction , une disgrace imprévûe nous arrive-t-elle , les affaires du siécle prennent-elles pour nous un mauvais tour , c'est là que notre courage nous abandonne : nous commençons à douter de la providence du Seigneur , nous nous élevons contre elle , nous manquons de foi , ou nous n'avons qu'une foi timide & chancelante : *Modicæ fidei , quare dubitasti ?* mais avançons.

Saint Pierre ne se contenta pas de croire

la divinité de Jesus-Christ, il la confessa hautement, il la confessa avec zéle, il la confessa au nom de tous les Apôtres; & c'est particuliérement en vûe de cette confession de foi, que Jesus-Christ le choisit pour être la pierre fondamentale de son
Matth. c. 16. Eglise: *Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, & super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* Autre exemple que Dieu nous propose en ce saint jour; autre régle qu'il nous ordonne de suivre, & à laquelle nous devons nous conformer, si nous voulons solidement établir notre salut. Car pour être sauvés, Chrétiens, il ne suffit pas, selon saint Paul, que nous croyions de cœur; mais il faut encore que nous confessions de bouche. Il ne suffit pas qu'intérieurement & dans l'ame nous adorions Jesus-Christ comme notre Dieu; mais il faut qu'au dehors & devant les hommes nous lui rendions le témoignage qui lui est dû. Et comme toute l'Eglise est fondée sur la confession que fit saint Pierre de la divinité du Fils de Dieu, j'ajoute que le salut de chaque fidéle doit être fondé sur la confession qu'il fera de sa foi. Confession, prenez garde, s'il vous plaît., confession de foi dont l'obligation rigoureuse est également, & de droit naturel, & de droit divin. Confession qui renferme deux pré-

ceptes, l'un négatif, permettez-moi de m'exprimer de la ſorte après les Théologiens, l'autre poſitif : l'un qui nous défend de rien faire, de rien dire, qui ſoit ſeulement même en apparence, contraire à la foi que nous profeſſons ; l'autre qui nous oblige à donner des marques publiques de cette foi, ſelon que les ſujets & les occaſions le demandent pour l'honneur de Dieu & pour l'édification de l'Egliſe : deux devoirs abſolument indiſpenſables, s'agît-il de tous les biens du monde & de ſacrifier juſqu'à notre vie. Confeſſion ſelon laquelle, au jugement de Dieu, nous ſerons ou reconnus ou réprouvés de Jeſus-Chriſt. Car quiconque me reconnoîtra devant les hommes, diſoit cet adorable Sauveur, je le reconnoîtrai devant mon Pere : *Qui confitebitur me coram hominibus, confitebor & ego eum coram Patre meo.* Et par une régle toute contraire, quiconque devant les hommes m'aura renoncé, je le renoncerai en préſence de mon Pere : *Qui negaverit me coram hominibus, negabo & ego eum coram Patre meo.* C'eſt donc à nous d'imiter ſaint Pierre dans cette confeſſion ſi néceſſaire. C'eſt ce qu'ont fait les Martyrs, quand ils ont paru devant les juges de la terre, & qu'ils ont verſé leur ſang pour la cauſe de Jeſus-Chriſt. C'eſt ce

Matth. c. 10.

Ibid.

qu'ont fait tant d'hommes Apoſtoliques, quand ils ont paſſé les mers & qu'ils ont pénétré juſqu'aux extrémités du monde, pour y annoncer le nom de Jeſus-Chriſt. Et c'eſt ce que nous devons faire nous-mêmes, chacun dans notre condition, & autant que le demande l'honneur de Jeſus-Chriſt.

Cependant, ô profondeur, ô abyſme des conſeils de Dieu! Pierre tout éclairé qu'il étoit d'en-haut, n'étoit pas encore inébranlable. C'étoit la pierre ſur laquelle l'Egliſe devoit être bâtie; mais cette pierre n'avoit point encore toute la ſtabilité néceſſaire pour l'affermiſſement de l'Egliſe. En un mot, ſaint Pierre après avoir confeſſé Jeſus-Chriſt, le renonça; après avoir dit à cet homme-Dieu, vous êtes le Chriſt, Fils du Dieu vivant, il fut aſſez foible & aſſez lâche pour dire, parlant de ce même Sauveur, je ne le connois point. Dieu le permit ainſi, Chrétiens, & la Providence eut en cela ſes deſſeins particuliers que nous devons adorer. Mais dans cet exemple reconnoiſſons-nous nous-mêmes: car voilà ce que nous faiſons en mille rencontres. Nous confeſſons Jeſus-Chriſt de bouche, mais combien de fois dans la pratique l'avons-nous renoncé plus indignement & plus honteuſement que ſaint

Pierre ? combien de fois & en combien d'occasions n'avons nous pas rougi d'être Chrétiens ? Combien de fois avons nous paru devant les autels du Seigneur, comme si jamais nous ne l'avions connu ; & cela tantôt par un respect humain, tantôt par une fausse politique, tantôt par un libertinage affecté, tantôt par un scandale qui nous a entraînés, & à quoi nous n'avons pas eû la force de résister : d'autant plus coupables en trahissant notre foi, qu'il ne s'agissoit pas pour nous, comme pour saint Pierre, de perdre la vie. Chûte de saint Pierre qui doit toujours nous faire trembler, qui que nous soyons, & quelque fermes jusques à présent que nous ayons pû être : car si cet Apôtre & ce Prince même des Apôtres a eû un sort si déplorable, que ne devons-nous pas craindre pour nous ? si ce fondement de l'Eglise de Jesus-Christ a été ébranlé, s'il est tombé en ruine : nous qui sommes la foiblesse même, la fragilité même, la pusillanimité même, avec quelle défiance de nous-mêmes & quelle frayeur des jugemens de Dieu ne devons nous pas nous conduire ? Chûte de saint Pierre qui procéda de trois causes, de sa présomption, de son orgueil & de son imprudence. De sa présomption, qui lui fit dire à Jesus-

Chriſt, avant que de s'être bien éprouvé lui-même, je ſuis prêt à vous ſuivre juſqu'à la mort ; quoique Jeſus-Chriſt lui eût dit, avant que le coq chante, vous me renoncerez trois fois. De ſon orgueil : car il ſe préféra à tous les autres Apôtres ; en ſorte que le Fils de Dieu leur ayant dit, vous m'abandonnerez tous aujourd'hui, Pierre rempli d'une vaine opinion de lui-même, lui répondit hautement : Quand tous les autres vous abandonneroient, pour moi je ne vous abandonnerai pas. De ſon imprudence : tout foible qu'il étoit, il ne laiſſa pas de s'expoſer à l'occaſion, en entrant dans la maiſon du Pontiſe, & en demeurant au milieu des ennemis de Jeſus-Chriſt. Trois cauſes, mes chers Auditeurs, qui nous font tous les jours tomber dans le même déſordre que ſaint Pierre : nous ſommes préſomptueux comme lui, vains comme lui, imprudens & téméraires comme lui. Chûte de ſaint Pierre qui doit après tout nous conſoler, puiſque le deſſein de Dieu en la permettant, a été de nous faire voir dans la perſonne de cet Apôtre, un pécheur prédeſtiné pour être un vaſe de miſéricorde.

Et par quelle pénitence en effet ſe releva-t-il d'une telle chûte, & la répara-t-il ? Pénitence la plus prompte : il ne fallut

pour le toucher & le convertir, qu'un regard du fils de Dieu. Pénitence la plus fervente : il pleura, & il pleura amérement. Pénitence la plus constante : durant tout le reste de sa vie oublia t-il jamais son péché, & ne l'eut-il pas toujours devant les yeux, pour le pleurer toujours avec la même amertume ? Pénitence qui non-seulement rétablit sa foi, mais qui le mit en état de rétablir la foi de tous les autres. Car c'est à lui que le Sauveur du monde avoit dit : *Et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos ;* quand vous serez converti & que vous serez revenu de votre égarement, travaillez à rappeller vos freres dispersés, à les rassembler & à les confirmer. Or n'est-ce pas ce qu'il a fait, & n'eut-il pas une grace particuliére pour gagner les cœurs les plus endurcis, pour convaincre les esprits les plus opiniâtres & pour leur inspirer le don de la foi ? Dès les premiéres prédications qu'il fit aux Juifs, ne soumit-il pas à l'Evangile, tantôt jusqu'à trois mille ames, tantôt jusqu'à cinq mille ? Et dans le cours de son Apostolat combien de provinces a-t-il éclairées, combien d'Eglises a-t-il fondées ? Ah ! mes chers Auditeurs, il parloit à des Juifs déclarés contre la loi qu'il leur annonçoit ; il parloit à des payens élevés dans les su-

Joan. c. 21.

perſtitions & les ténébres de la plus groſ-ſiére idolâtrie; & cependant il les perſuadoit, il les ſanctifioit, il en faiſoit de parfaits Chrétiens. Nous vous prêchons la même loi que lui, nous vous annonçons les mêmes vérités; par quelle monſtrueux renverſement ne ſeroient-elles pas auſſi efficaces dans le centre du Chriſtianiſme, qu'elles l'ont été au milieu du Judaiſme & du Paganiſme? Quoi qu'il en ſoit, attachons-nous à la foi de ſaint Pierre; & ſi nous ſommes tombés comme lui, faiſons pénitence comme lui. Diſons à Jeſus-Chriſt : *Tu es Chriſtus, Filius Dei vivi.* Oui, Seigneur, je veux vivre & mourir dans cette ſainte foi, qui vous reconnoît pour l'envoyé de Dieu, pour le Chriſt & le Fils de Dieu. Si le libertinage de mon cœur m'a ſéduit en certaines rencontres & en certains tems de ma vie, maintenant que votre grace répand dans mon eſprit une lumiére toute nouvelle, je renonce à mes erreurs, & je vous rends l'hommage d'une foi ſoumiſe & docile. Jamais ſaint Pierre ne ſe dévoüa plus ardemment à votre ſervice qu'après ſon péché, & mes égaremens paſſés ne ſerviront qu'a redoubler mon zéle pour vous. Ainſi, Chrétiens, devons-nous imiter la foi de ce ſaint Apôtre, pour imiter encore ſon amour, dont

Matth. c. 16.

j'ai à vous parler dans la ſeconde partie.

SElon l'ordre que nous a marqué ſaint Paul, le fondement de toutes les vertus, c'eſt la foi; mais la charité en eſt le comble & la perfection : *Major autem horum eſt charitas.* Auſſi le Sauveur ne donna-t-il à ſaint Pierre, préférablement à tous les autres Apôtres, le gouvernement de ſon Egliſe, que parce qu'entre tous les autres, ce fut ſaint Pierre qui lui témoigna plus d'amour. En conſéquence de ſa foi, ou plûtôt de ſa confeſſion de foi, Jeſus-Chriſt lui avoit promis les clefs du ciel, la puiſſance de lier & de délier, la juriſdiction ſpirituelle & univerſelle ſur tout le monde chrétien. Mais comment fut-il mis en poſſeſſion de ces clefs, de cette puiſſance & de cette autorité ſouveraine? par ſon amour & à cauſe de ſon amour. L'amour donc, dit ſaint Auguſtin acheva ce que la foi avoit commencé. Saint Pierre en confeſſant la divinité de Jeſus-Chriſt, avoit mérité que Jeſus-Chriſt lui fît cette promeſſe ſolemnelle & authentique, c'eſt ſur vous que je bâtirai mon Egliſe, & par vous que je la gouvernerai; & ſaint Pierre par ſon amour pour Jeſus-Chriſt, mérita que Jeſus-Chriſt ratifiât dans la ſuite & accomplît cette promeſſe. Appliquons-

II. PARTIE

1. Cor. c. 13.

nous encore ceci, mes chers Auditeurs; & après en avoir tiré une nouvelle matiére d'éloge pour notre glorieux Apôtre, tirons-en pour nous-mêmes une nouvelle instruction.

Le Sauveur du monde, comme il s'y étoit engagé, veut établir saint Pierre Pasteur de son troupeau & chef de son Eglise : mais pour cela que fait-il? Il ne demande plus à son Apôtre, que disent de moi les hommes? mais il lui demande,
Joan. c. 21. m'aimez-vous? *Simon Joannis, amas me?* Et sans se contenter d'un amour ordinaire, il ajoute : avez-vous plus d'amour pour moi, que tous ceux-ci? c'étoit des autres
Ibid. Apôtres qu'il parloit : *Simon Joannis diligis me plus his?* Non pas dit saint Chrysostôme, que cet homme-Dieu eût besoin d'interroger de la sorte saint Pierre, pour être instruit de ses sentimens, puisqu'il n'ignoroit rien de tout ce qui se passoit dans son cœur. Mais il l'interroge pour donner lieu à saint Pierre d'effacer par une protestation d'amour jusqu'à trois fois réitérée, le crime qu'il avoit commis en renonçant trois fois ce divin maître. Il l'interroge pour faire voir quel doit être celui à qui cet adorable Pasteur veut confier ses oüailles, puisque ce n'est qu'à celui qui aime Jesus-Christ; & qu'on ne mérite

de conduire ce troupeau fidéle, qu'autant qu'on aime Jesus-Christ. Il l'interroge pour montrer par-là combien Jesus-Christ aime lui-même son troupeau, puisqu'il n'en veut donner le soin qu'à celui qui lui témoigne plus d'amour. Mais que répond saint Pierre? Vous sçavez, Seigneur, que je vous aime : *Etiam, Domine, tu scis quia amo te.* Ibid. Hé bien, répond le Fils de Dieu, paissez donc mes agneaux, c'est-à-dire, mes fidéles, *Pasce agnos meos.* Car ce sont Ibid. les miens, & non pas les vôtres, & je veux que vous les gouverniez comme étant à moi & non pas à vous; & qu'en les conduisant, vous n'y cherchiez point votre intérêt, mais leur utilité & ma gloire. Ce n'est pas assez : le Fils de Dieu lui demande une seconde fois, m'aimez-vous? pourquoi? afin qu'il paroisse davantage que l'amour de saint Pierre est un amour éprouvé & solide. Et pour une troisiéme fois il lui demande, m'aimez-vous plus que tous les autres? afin de tirer de lui cette parole si vive & si animée : vous sçavez toutes choses, Seigneur, & par-là même vous sçavez que je vous aime, & que je suis prêt à donner ma vie pour la vôtre. Sur quoi Jesus-Christ ne lui dit plus seulement paissez mes agneaux, *Pasce agnos meos;* Ibid. mais, paissez mes brebis, *Pasce oves*

meas : voulant ainſi lui faire entendre ; qu'il ne lui donnoit pas ſeulement le ſoin de ſon troupeau, mais des paſteurs de ſon troupeau, marqués ſous la figure des brebis qui nourriſſent les agneaux.

C'eſt donc ſur l'amour de ſaint Pierre pour Jesus Chriſt, qu'eſt fondée la prééminence de ſa dignité & de la juridiction qu'il a eue ſur toute l'Egliſe. Mais quelles furent les qualités de cet amour ? c'eſt ce que nous devons conſidérer, & ce qui doit ſervir à votre édification. En deux mots, ce fut un amour humble, & ce fut un amour généreux. Amour humble, & par-là oppoſé au zéle préſomptueux de cet Apôtre pour Jeſus-Chriſt dans le tems de ſa paſſion. Amour généreux, & par-là oppoſé à la foibleſſe & à la lâcheté de cet Apôtre lorſqu'il renonça Jeſus-Chriſt. Or dans l'une & dans l'autre de ces deux qualités, l'amour de ſaint Pierre doit être le modéle du nôtre. Appliquez vous.

Ce fut un amour humble. Car Jeſus-Chriſt demandant à ſaint Pierre, m'aimez-vous plus que tous vos freres ? Pierre ne lui répondit pas, oui, Seigneur, je vous aime plus qu'eux ; mais il ſe contenta de lui dire ſimplement, je vous aime : n'oſant pas ſe préférer, ni même ſe comparer à eux. Il ne dit pas même abſolument à

Jesus-Christ, je vous aime; mais vous sçavez, Seigneur, que je vous aime: comme s'il eût voulu lui dire, c'est à vous, Seigneur, d'en juger; car vous êtes le Scrutateur des cœurs. Peut-être me tromperois-je dans le jugement que je porterois du mien; peut-être me flatterois-je d'avoir pour vous plus d'amour que je n'en ai; peut-être présumerois-je de moi-même: mais vous en êtes le Juge, & vous connoissez mes véritables sentimens. Aussi quand le Fils de Dieu l'interrogea de la sorte, ce ne fut pas tant pour éprouver son amour, par comparaison avec les autres Apôtres, que pour éprouver son humilité. Car il n'ignoroit pas que saint Pierre ne pouvoit sçavoir quelles étoient les dispositions intérieures des Apôtres, & par conséquent qu'il ne pouvoit pas dire, je vous aime plus qu'eux. Mais ce divin Maître voulut que Pierre fît voir son humilité; & qu'au lieu de dire comme autrefois: Quand tous les autres ne vous aimeroient pas, je vous aimerois, il dit seulement, je vous aime. Ah! Chrétiens, sans l'humilité il n'y a point d'amour, ni de vraie charité; & si l'amour de Dieu étoit mêlé d'orgueil, il cesseroit d'être amour de Dieu, & dégénéreroit dans un amour criminel de soi-même. C'est sur cette humilité que Jesus-

Christ a établi la premiére de toutes les dignités, c'est sur ce fondement que doivent être établies toutes les vertus.

Cependant notre saint Apôtre s'attrista & il s'affligea, voyant que Jesus-Christ lui demandoit jusqu'à trois fois, m'aimez-vous? Et pourquoi s'affligea-t-il? C'est, répond saint Chrysostôme, qu'il commença à se défier de soi-même; c'est qu'il commença à douter si en effet il aimoit autant Jesus-Christ qu'il prétendoit l'aimer; c'est qu'il commença à craindre que Jesus Christ ne vît dans le fond de son cœur quelque disposition contraire à l'amour sincère qu'il se flattoit d'avoir pour cet Homme-Dieu. Il se souvint de la prédiction que le Sauveur du monde lui avoit faite dans une autre rencontre, en lui disant, vous me renoncerez jusqu'à trois fois; ce qui étoit arrivé malgré ses protestations & ses résolutions: & il craignit qu'il n'en arrivât ici de même, & que la demande du Fils de Dieu ne lui annonçât dans l'avenir une chûte nouvelle, & aussi funeste que la premiére. Voilà ce qui l'attrista & ce qui l'affligea. Car touché qu'il étoit de l'amour le plus solide pour Jesus-Christ, rien ne lui parut plus douloureux & plus affligeant que de n'être pas assûré de cet amour. N'aimer pas Jesus-Christ,

c'eſt ce qu'il regarda comme le ſouverain mal, & le comble de tous les maux. Et d'être ſeulement ſoupçonné de n'aimer pas cet aimable Sauveur, ce fut pour lui un ſujet de triſteſſe dont il ſe ſentit preſque accablé : *Contriſtatus Petrus.* Ah ! Seigneur, lui dit- il ne m'affligez pas juſques à ce point, que de me laiſſer dans un tel doute. Je crois vous aimer, mais pour rendre mon amour plus certain, mettez-le à telle épreuve qu'il vous plaira. Le plus ſenſible témoignage de l'amour, c'eſt d'être prêt à mourir pour celui qu'on aime : je veux bien paſſer par cette épreuve ; & déja dans la préparation de mon cœur je donne ma vie pour vous : *Et animam meam pro te ponam.* Tirez-moi ſeulement, Seigneur, de cette cruelle incertitude où je ſuis, ou du trouble où vous me jettez, en me demandant ſi je vous aime. La mort me feroit mille fois plus douce, & je mourrois tranquille, ſi je pouvois compter que je vous aime, & que vous m'aimez.

Joan. c. 21.

Joan. c. 13.

Il n'étoit pas poſſible que Jeſus-Chriſt, qui avoit admiré l'humilité du Centenier, & celle de la femme Cananéenne, ne fût touché de l'humilité de ſon Apôtre. Il exauça ſes vœux, & pour lui marquer combien il ſe tenoit sûr de ſon amour, il le mit à la tête de tous les Apôtres, il

l'éleva au-dessus d'eux, il le distingua : tant il est vrai, Chrétiens, que comme celui qui s'exalte lui-même, sera abaissé ; celui au contraire qui s'abaisse, sera exalté. Quand saint Pierre présuma de lui-même, & qu'il se crut assez fort pour résister à la tentation, Dieu permit qu'il succombât, afin de lui faire connoître sa foiblesse ; mais quand il s'humilia, & que dans une sainte défiance de ses propres sentimens, il n'osa faire fond sur son cœur, c'est alors que Dieu le plaça dans le plus haut rang, & que Jesus-Christ par la plus éclatante distinction & sans nulle réserve, le fit Dépositaire de ses droits & de sa puissance. Amour de saint Pierre, amour humble ; & de plus amour généreux, autre qualité bien remarquable.

Amour généreux, c'est-à-dire, amour fervent, amour patient, amour héroïque, opposé à l'amour lâche, à l'amour timide, à l'amour foible & languissant que cet Apôtre avoit fait paroître. Amour fervent : de quel feu & de quelle ardeur étoit animé cet Apôtre, quand il prêchoit Jesus-Christ, quand il rendoit hautement témoignage à Jesus-Christ, quand il formoit, & qu'il exécutoit tant de saintes entreprises pour Jesus-Christ ? Amour patient : que ne dut point souffrir cet Apô-

tre au milieu de tant d'ennemis qu'il eut à combattre, & de tant d'obſtacles qu'il eut à ſurmonter pour la propagation de l'Evangile de Jeſus-Chriſt, & pour l'affermiſſement de ſon Egliſe? Ni les courſes fréquentes, ni les longs voyages, ni les veilles continuelles, ni les misères, ni les perſécutions, ni les priſons, jamais rien put-il laſſer ſon zéle, & le rebuter! Amour héroïque, en vertu duquel cet Apôtre eut le courage & la force de s'expoſer à la plus cruelle & la plus honteuſe mort. Vous me direz qu'il fut crucifié, & que la croix n'étoit plus un ſupplice ignominieux, puiſque dans la perſonne de Jeſus-Chriſt elle étoit plûtôt devenue un ſujet de gloire. Vous me direz que Jeſus-Chriſt ayant ſubi lui-même ce genre de mort, les vrais Diſciples ne doivent plus le regarder comme un opprobre, mais comme un triomphe. J'en conviens; mais c'eſt de là même que je tire une preuve inconteſtable de ma propoſition: car ſaint Pierre ne put enviſager la croix comme le ſujet de ſa gloire, que parce qu'il aimoit Jeſus-Chriſt de l'amour le plus héroïque. Saint Pierre ne put déſirer la croix, ne put ſoupirer après la croix, ne put aller chercher la croix, que parce qu'il fut tranſporté pour Jeſus-Chriſt d'un amour ſans bornes,

& qu'il voulut lui en donner une marque, en lui rendant amour pour amour, sacrifice pour sacrifice. Saint Pierre ne put s'estimer heureux de mourir sur la croix comme Jesus-Christ, que parce que l'excès de son amour lui fit souhaiter d'être en tout semblable à cet Homme-Dieu, & même jusques à la mort & à la mort de la Croix.

Quoi qu'il en soit, Chrétiens, c'est sur le modèle du Prince des Apôtres que nous devons tous nous former. Car nous avons tous la même obligation d'aimer Dieu, & Jesus-Christ, Fils unique de Dieu, & Dieu lui-même. Or notre amour pour Dieu, & pour le Fils de Dieu, est-ce un amour généreux comme celui de saint Pierre ; c'est-à-dire, est-ce un amour fervent? Est-ce un amour patient? Est-ce un amour héroïque? Prenez garde : est-ce un amour fervent? Mais qu'avons-nous fait jusqu'à présent pour Dieu, & que faisons-nous? Peut-être appellons-nous amour de Dieu certains discours vagues & sans fruit : car telle est l'illusion ordinaire, de s'en tenir à de spécieuses paroles, qui ne coûtent rien, & qui dans la pratique ne vont à rien. Peut-être prenons-nous pour amour de Dieu, certains sentimens dont le cœur est quelquefois touché, mais sans effet. Autre erreur encore plus subtile &

plus dangereuſe ; on compte pour beaucoup quelques mouvemens affectueux, dont l'ame ſe ſent remuée & attendrie ; mais ſi les œuvres manquent ; ſi l'on méne une vie tranquille & oiſive ; ſi dès qu'il faut agir, qu'il faut prier, qu'il faut ſoulager les pauvres, qu'il faut viſiter les hôpitaux, les priſons, qu'il faut vaquer aux exercices de la Religion, on devient lâche & pareſſeux, que ſervent alors les plus beaux ſentimens, & de quel prix peuvent-ils être devant Dieu ? Eſt-ce un amour patient ? mais qu'avons-nous ſouffert juſqu'à préſent pour Dieu, & que voulons-nous ſouffrir ? une foible violence qu'il y a à ſe faire, une légère contradiction qu'il y a à ſoutenir, n'eſt-ce pas aſſez pour déconcerter toute notre piété, & pour éteindre tout le feu de ce prétendu amour de Dieu qui paroiſſoit à certaines heures ſi vif & ſi animé ? On ſuit Jeſus-Chriſt juſqu'à la céne, mais on l'abandonne au calvaire ; on aime Dieu, ou l'on croit l'aimer, & cependant on ne voudra pas ſe gêner pour lui dans la moindre rencontre, ſe refuſer pour lui le moindre plaiſir, ſacrifier pour lui le moindre intérêt. Eſt-ce un amour héroïque ? car il doit être tel pour être un véritable amour de Dieu ; & s'il n'eſt pas aſſez fort, aſſez efficace pour me

diſpoſer à verſer mon ſang en certaines occaſions & à donner ma vie pour Dieu, ce n'eſt plus un amour de Dieu. Or de bonne foi, mes chers Auditeurs, peut on penſer que nous ſoyons dans une pareille diſpoſition, quand on nous voit céder ſi aiſément aux premiers obſtacles qui ſe préſentent; & nous rendre, lorſqu'il eſt queſtion du ſervice de notre Dieu, à des difficultés que nous ſurmontons tous les jours pour le monde? Si donc Jeſus-Chriſt nous faiſoit aujourd'hui la même demande qu'il fit à ſaint Pierre, *Amas me?* m'aimez-vous? pourrions-nous lui répondre: oui, Seigneur, je vous aime, &
Joan. c. 21. vous le ſçavez: *Domine, tu ſcis quia amo te.* Si nous oſions le dire, nos œuvres ne nous démentiroient-elles pas? Cependant ſans l'amour de Dieu, & de Jeſus-Chriſt Homme-Dieu & notre eſpérance, que pouvons-nous être autre choſe devant Dieu que des anathêmes & des ſujets de malédiction? Ah! Chrétiens, ranimons dans nos cœurs ce ſaint amour; & ſi nous ne l'avons pas, ne ceſſons point de le demander à Dieu. Servons-nous de notre foi pour l'exciter davantage & pour le rendre plus ardent; & par un heureux retour, cette charité divine ſervira à vérifier notre foi & à la rendre plus agiſſante.
Pour

Pour l'un & pour l'autre, employons auprès de Dieu l'intercession du glorieux Apôtre dont nous solemnisons la fête : c'est le patron de tous les Fidéles, puisqu'il est le chef de toute l'Eglise ; & c'est en particulier le vôtre dans cette Eglise où il est spécialement honoré. En lui adressant nos priéres, travaillons à imiter ses vertus ; pour avoir part à sa gloire dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, &c.



AUTRE

SERMON

POUR LA FÊTE

DE

SAINT PIERRE.

Sur l'obéïssance à l'Eglise.

Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, & super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, & portæ inferi non prævalebunt adversùs eam.

Et moi je vous dis que vous êtes Pierre, & que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, & que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. En saint Matthieu, chap. 16.

CE sont en peu de paroles, deux grands éloges tout à la fois prononcés par la bouche de Jesus-Christ. L'un en faveur de saint Pierre le Prince des Apôtres, dont nous célébrons aujourd'hui la fête ; & l'autre en faveur de l'Eglise. Saint Pierre est le fondement sur qui l'Eglise a été bâ-

tie & sur qui elle subsiste : voilà l'abrégé de toutes ses grandeurs. L'Eglise est un édifice spirituel, dont la solidité & la fermeté est a l'épreuve de tous les efforts de l'enfer : voilà tout ce qui se peut dire de plus avantageux & de plus glorieux pour elle. Jesus-Christ ne sépare point ces deux choses, parce que ces deux choses sont renfermées l'une dans l'autre. La gloire de saint Pierre vient de ce que l'Eglise est fondée sur lui, & la force de l'Eglise vient de ce qu'elle est fondée sur saint Pierre. C'est l'Eglise qui honore saint Pierre, & c'est saint Pierre qui soutient l'Eglise. Car encore une fois, Chrétiens, voilà proprement le mystère de ces paroles du Fils de Dieu que j'ai prises pour mon texte : *Tu es Petrus, & super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* Ce seroit trop entreprendre que d'embrasser ces deux sujets dans un seul discours : ainsi je me borne à vous parler de l'Eglise, & en particulier de l'obéissance que nous lui devons. Matiére d'une extrême conséquence, & l'une des plus importantes qu'un Prédicateur puisse traiter dans la chaire. Car l'Eglise, Chrétiens, est l'Epouse de Jesus-Christ, & Jesus Christ veut que son Epouse soit écoutée, qu'elle soit obéie, & qu'on ait recours à elle comme à l'oracle. C'est cette Sion

d'où ſort la loi, & cette Jéruſalem d'où la parole de Dieu eſt annoncée. Marie même, toute mere de Dieu qu'elle étoit, s'eſt glorifiée de ce titre de fille de l'Egliſe. Avant que d'expliquer mon deſſein, adreſſons-nous à cette Vierge ſi fidéle, & diſons-lui, *Ave, Maria.*

POur entrer dans le deſſein de ce diſcours, je trouve que l'Egliſe exerce envers les fidéles deux fonctions différentes. Elle les inſtruit, & elle les gouverne. Elle les inſtruit par les vérités qu'elle leur propoſe, & elle les gouverne par les commandemens qu'elle leur fait. Elle les inſtruit en leur apprenant ce qu'elle a appris elle-même du Fils de Dieu ſon époux, & elle les gouverne en leur preſcrivant des loix. Le Sauveur des hommes lui a donc donné deux ſortes de pouvoirs; l'un d'enſeigner de ſa part, & l'autre de commander; l'un pour nous dire, croyez ceci; & l'autre pour nous dire, faites cela. Or ſur ces deux pouvoirs qui conviennent à l'Egliſe, je fonde l'obligation de deux ſortes d'obéiſſances qui lui ſont dûes, dont la première eſt une obéiſſance de l'eſprit, & la ſeconde une obéiſſance du cœur. Nous lui devons l'obéiſſance de l'eſprit, parce qu'elle nous propoſe les vérités de la foi, c'eſt le pre-

mier point ; & nous lui devons l'obéïssance du cœur, parce qu'elle nous impose des loix & des préceptes pour le réglement de notre vie, c'est le second point. Parce qu'elle a droit de nous dire, croyez ceci, Dieu nous oblige d'avoir pour elle une parfaite soumission d'esprit ; & parce qu'elle a droit de nous dire, faites cela, Dieu veut que nous lui obéïssions avec une entiére soumission de cœur. Plût au ciel, mes chers Auditeurs, que nous fussions bien persuadés de ces deux devoirs. Je dis persuadés dans la pratique : car dans la spéculation nous n'en doutons pas, & nous sommes trop catholiques pour former là-dessus quelque difficulté. Mais je voudrois sur cela même, que nous eussions dans toute notre conduite, un zéle proportionné aux lumiéres que Dieu nous a données. Car voici en deux mots toute la perfection d'un homme chrétien, en qualité d'enfant de l'Eglise : d'avoir un esprit docile & soumis pour tout ce que l'Eglise nous enseigne, & d'avoir une volonté prompte & agissante pour tout ce que l'Eglise nous ordonne. C'est à quoi je vais vous exciter, & ce qui fera tout le sujet de votre attention.

TEl est, Chrétiens, l'ordre de la provi- I. PARTIE

dence, & il faut que nous convenions que la raiſon même le demandoit ainſi : c'eſt à l'Egliſe de nous propoſer les vérités de la foi, & c'eſt à nous de les recevoir & de nous y ſoumettre. Pourquoi cette dépendance où nous ſommes de l'Egliſe, quand il s'agit de la foi divine? parce que Dieu, dit ſaint Cyprien, a établi l'Egliſe, pour être la dépoſitaire, l'organe, & s'il eſt beſoin, l'interpréte des vérités qu'il nous a révélées. La dépoſitaire pour nous les conſerver, l'organe pour nous les annoncer; & quand il eſt néceſſaire, l'interpréte pour nous les expliquer. Or reconnoître dans l'Egliſe ces trois qualités, comme nous les reconnoiſſons, & acquieſcer enſuite avec docilité & ſoumiſſion d'eſprit, à ce qu'elle nous propoſe comme révélé de Dieu, c'eſt ce que j'appelle rendre à l'Egliſe l'obéiſſance la plus parfaite dont nous ſoyons capables, qui eſt l'obéiſſance de l'entendement.

Je ſçai, mes chers Auditeurs, (ne perdez pas, s'il vous plaît, cette remarque) je ſçai qu'à parler proprement & exactement, la parole de l'Egliſe n'eſt point la parole de Dieu. Mais je dis que c'eſt à l'Egliſe de nous mettre en main ce précieux dépôt de la parole de Dieu; je dis que c'eſt à l'Egliſe de nous déterminer en quel

ſens il faut entendre cette parole de Dieu : parce qu'il n'eſt pas juſte qu'un particulier s'en faſſe l'arbitre, beaucoup moins que des choſes auſſi importantes & auſſi eſſentielles que celles-là, dependent, ſans diſtinction, du diſcernement d'un chacun & de ſon jugement. N'entrez-vous pas déja dans ma penſée? & parce que nous n'avons que deux ſources de la parole de Dieu, ou de la révélation de Dieu, l'une qui eſt l'Ecriture, & l'autre la tradition, je dis que c'eſt à l'Egliſe de nous garantir premiérement, & puis de nous expliquer l'Ecriture; je dis que c'eſt à l'Egliſe de nous rendre témoignage, & de nous aſſûrer de la tradition; je dis qu'elle a pour cela un pouvoir & une autorité qu'elle a reçu du Fils de Dieu, & que ce pouvoir n'a été donné qu'à elle. Or l'Egliſe ne peut uſer de ce pouvoir qu'autant que nous ſommes obligés de lui obéir; & puiſque ce pouvoir n'a été donné qu'à elle, c'eſt à elle & non point à d'autre, que nous devons nous attacher; à elle ſinguliérement & uniquement que nous devons nous ſoumettre en tout ce qui regarde l'exercice de ce pouvoir, c'eſt-à-dire, dans les conteſtations qui peuvent naître ſur les matiéres de la foi; dans les doutes particuliers que nous formons quelquefois & dont notre

raison est troublée, sur certains points de religion ; dans les difficultés qui se présentent, & qui sont même inévitables, ou sur l'obscurité de la tradition, ou sur l'intelligence de l'Ecriture : de sorte qu'en tout cela l'Eglise soit notre oracle & que sa décision nous serve de régle, mais de régle absolue & souveraine, parce que c'est elle, selon l'Apôtre, qui est la colomne &
1. Tim. c. 3. le soutien de la vérité, *Columna & firmamentum veritatis.* Voilà ce que je dis, Chrétiens, & ce que je prétends avec saint Jérôme, être le grand principe de sagesse, pour tout homme qui veut vivre dans la possession d'une foi tranquille & paisible, disons mieux, d'une foi solide & prudente ; puisque c'est ainsi que les premiers hommes du Christianisme l'ont toujours entendu & l'ont toujours pratiqué.

De-là vient que saint Augustin, qui sans contredit fut l'esprit du monde le plus éclairé, & qui eût pû avec plus de droit juger des choses par ses propres lumiéres, protestoit hautement, qu'il n'auroit pas même cru à l'Evangile, si l'autorité de l'Eglise ne l'y eût engagé : *E-*
August. *vangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret authoritas.* Parole qui mille fois a confondu l'orgueil de l'hérésie, & qui de nos jours a servi de puissant motif à la con-

version d'une infinité d'ames élûes, que Dieu a tirées du schisme & de l'erreur, pour faire paroître en elles les richesses de sa miséricorde & de sa grace. Non pas, dit le sçavant Guillaume de Paris, que saint Augustin n'eût pour l'Evangile tout le respect & toute la vénération nécessaires. Mais parce que cet incomparable Docteur étoit convaincu, qu'il n'y avoit point d'autre Evangile dans l'Eglise de Dieu, que celui dont l'Eglise de Dieu nous répondoit, & dont nous pouvions être sûrs, comme l'ayant reçu par elle. C'est pour cela qu'il ne déféroit à l'Evangile, qu'à proportion de sa déférence pour l'Eglise même: *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret authoritas.* Et il avoit raison. Car sans ce témoignage de l'Eglise, qui m'a dit que ce livre que je reconnois & que j'appelle l'Evangile, est en effet l'Evangile de Jesus-Christ? Qui m'a dit que la version que je lis, & qui sous le nom de Vulgate, passe aujourd'hui pour authentique, est une version pure & conforme au texte original? Qui m'a dit qu'en mille endroits, où le sens en paroît obscur, il doit être entendu d'une façon, & non pas d'une autre? Combien de libertins & de mondains ont abusé de l'Evangile, le prenant, tout divin qu'il est, dans des sens

erronés & extravagans ? Combien d'héréſiarques & de novateurs l'ont corrompu, juſqu'à s'en faire eux-mêmes un ſujet de ruine, après en avoir fait aux autres un ſujet de diviſion & de ſcandale ? Combien d'impoſteurs & de fourbes, dès la naiſſance même du chriſtianiſme, ont débité de faux Evangiles, qu'ils ont ſuppoſés pour vrais; & combien de verſions du vrai, non-ſeulement infidelles, mais empoiſonnées, le ſiécle de Luther & de Calvin a-t-il répandues dans le monde ? N'eſt-ce pas l'Evangile mal interprété, mal expliqué, mal traduit, qui a engendré toutes les ſectes ? S'eſt-il jamais élevé une héréſie, qui n'ait prétendu avoir l'Evangile pour ſoi ? Moi donc qui n'ai été contemporain ni de Jeſus-Chriſt, ni des Evangeliſtes, & à qui cet homme-Dieu n'a pas immédiatement parlé, en ſorte que j'en puiſſe juger par ce que j'ai oüi, ou par ce que j'ai vû; comment me conduirai je ? M'en rapporterai-je à mes lumiéres, à mes conjectures ? J'aurai donc plus de préſomption que ſaint Auguſtin, qui n'a pas voulu s'en rapporter aux ſiennes. En conſulterai-je un plus habile & plus intelligent que moi ? Il faudra donc qu'il le ſoit plus que ſaint Auguſtin même, & c'eſt ce que je ne trouverai pas. M'en

tiendrai-je à l'incertitude ? Il n'y aura donc plus pour moi d'Evangile, puisqu'en fait d'Evangile même, je n'aurai plus rien d'assûré sur quoi je puisse faire fond. Le seul parti qui me reste, mais qui seul me met à couvert de tous ces inconvéniens, c'est que je m'adresse à l'Eglise, à qui ce trésor de l'Evangile fut confié par Jesus-Christ, & pour laquelle le Fils unique de Dieu a demandé que la foi ne manquât jamais; que j'aie, dis-je, recours à elle, & qu'à l'exemple de saint Augustin, je l'écoute, parce qu'elle est spécialement inspirée du Saint Esprit, & qu'elle a un don d'infaillibilité que Dieu lui a promis, & qu'il n'a promis à nul autre. Or cette nécessité où je suis réduit de recourir à l'Eglise & de l'écouter, est la preuve invincible de l'obéissance & de la soumission d'esprit que je lui dois; & c'est ce que saint Augustin m'a fait comprendre par cette maxime : *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret authoritas.*

Maxime de saint Augustin sans laquelle on ne peut conserver dans l'Eglise de Dieu, ni la paix, ni l'ordre, ni l'unité de la doctrine, ni l'humilité de l'esprit. La paix, puisque sans cela les contestations y seroient éternelles : je dis les contestations

ſur l'Ecriture & ſur le ſens de l'Ecriture ; l'Ecriture toute ſeule ne les finiſſant pas, au contraire en étant elle-même le ſujet ; & n'y ayant plus d'ailleurs d'autorité à laquelle on fût obligé de ſe ſoumettre, plus de Tribunal dont on n'appellât, plus de jugement qu'on ne fût en droit de rejetter, plus de réſolution à laquelle on dût s'arrêter. L'unité de la doctrine, puiſque l'Ecriture expliquée non plus par l'Egliſe, mais ſelon l'eſprit intérieur & particulier d'un chacun, pourroit produire autant de ſectes & autant de religions qu'il y auroit d'hommes dans le monde. Car vous ſçavez, mes Freres, ſi ce que je dis, n'eſt pas ce que l'expérience nous apprend ; & vous n'avez qu'à voir l'état où en eſt aujourd'hui le chriſtianiſme par la multiplicité des ſociétés qui le partagent, ou pour mieux dire, qui le déchirent & qui le défigurent, pour juger ſi l'Ecriture expliquée ſelon cet eſprit particulier, eſt un moyen propre à conſerver l'unité de la foi ; & ſi pour maintenir cette unité, ou pour la rétablir, il n'en faut pas enfin revenir à l'Ecriture expliquée par l'Egliſe. L'humilité de l'eſprit, puiſqu'il n'y auroit point de Chrétien, quelque ſimple & quelque ignorant qu'il fût, qui n'eût droit de croire que l'Ecriture expliquée par lui, ſeroit

une régle plus infaillible que l'Ecriture expliquée par l'Eglise, & qu'il pourroit seul mieux entendre l'Ecriture que ne l'entend toute l'Eglise : proposition qui vous surprend & qui vous fait peut-être horreur ; mais que les Protestans les plus habiles ont soutenue & soutiennent encore conséquemment à leurs principes. L'ordre, puisqu'il n'y auroit plus dans le monde chrétien ni subordination ni dépendance ; que le dépôt de la science de l'Ecriture n'appartiendroit plus aux Pasteurs ; que ce ne seroit plus de leur bouche, comme disoit le Seigneur, qu'il faudroit recevoir la connoissance de la loi ; & que chacun sans caractère, sans titre, sans distinction, s'en faisant le juge, l'Eglise de Dieu ne seroit plus qu'une Babylone.

Maxime de saint Augustin si nécessaire, que l'Eglise protestante elle-même en a enfin reconnu la necessité ; & par une providence singuliére, oubliant ou abandonnant ses propres principes, elle s'est vûe obligée & comme forcée de pratiquer ce qu'elle avoit condamné. Car qu'ont fait les Ministres & les Pasteurs de l'Eglise protestante, quand il s'est élevé parmi eux des contestations dangereuses & des divisions sur le sujet de la parole de Dieu ? Ont-ils permis à toute personne de s'en tenir à la

parole de Dieu, expliquée indépendamment de leur Eglise; & n'ont-ils pas exigé de leurs disciples, que renonçant à tout esprit particulier, ils reçussent cette parole de Dieu expliquée dans le sens & de la maniére que leur Eglise leur proposoit? Persuadés que pour maintenir leur Eglise, il falloit un jugement définitif, ne se sont-ils pas soumis à celui du Synode national? n'ont-ils pas fait pour cela ce serment si solemnel, par lequel ils s'y engageoient devant Dieu; & n'ont-ils pas ensuite prétendu pouvoir excommunier ceux qui refuseroient de se conformer à cette régle? Quand ils en ont trouvé d'opiniâtres & de résolus à suivre la parole de Dieu expliquée par eux-mêmes, plûtôt que la même parole expliquée par leur Eglise, ne les ont-ils pas traités de Schismatiques? ne leur ont-ils pas dit anathême, & ne les ont-ils pas retranchés de leur société qu'ils soutenoient être l'Eglise de Dieu? Conduite que je défie l'Eglise protestante de concilier jamais avec sa confession de foi. Car si comme elle le prétendoit, la régle de la foi étoit la parole de Dieu toute seule expliquée selon l'esprit intérieur & sans aucune dépendance du jugement de l'Eglise, en quoi avoient manqué ces malheureux qu'elle punissoit si rigoureuse-

ment ? de quoi les acccufoit-on & quel crime leur imputoit-on ? qu'avoient-ils fait que ce que leur confeffion de foi, non-feulement leur permettoit de faire, mais les obligeoit à faire ? par où s'étoient-ils attiré l'excommunication & la cenfure ; & que pouvoit-on leur reprocher, finon de s'en être tenus précifément à ce qu'on leur avoit enfeigné ?

Maxime de faint Auguftin, qui préfuppofe l'infaillibilité de l'Eglife ; & a-t-on pû jamais douter que l'Eglife de Jefus-Chrift ne fût & ne dût être infaillible ? Oui, mes Freres, on en a douté, & qui ? l'Eglife proteftante. Non-feulement elle en a douté, mais elle a cru pofitivement, jufqu'à en faire un article de fa confeffion de foi, que la vraie Eglife de Jefus-Chrift n'avoit point ce don d'infaillibilité ; qu'elle étoit fujette à l'erreur, qu'elle pouvoit tomber en ruine ; qu'elle y étoit en effet tombée ; que n'étant qu'une affemblée d'hommes, quoique vraie Eglife d'ailleurs, elle pouvoit errer dans la foi. Ainfi l'Eglife proteftante le tient encore aujourd'hui : or par-là, mes Freres, permettez-moi de vous le dire pour votre inftruction & pour votre confolation, par-là elle reconnoît deux chofes ; l'une qu'elle pouvoit donc vous tromper, & fe tromper

elle-même, quand elle vous séparoit de nous (car je parle à vous qui en avez été séparés :) l'autre qu'il est donc évident, qu'elle n'est point cette vraie Eglise, dont *August.* saint Augustin disoit, *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret autoritas.* Car toute Eglise qui avoue qu'elle s'est pû tromper & qu'elle a pû tromper les autres; toute Eglise qui dit à ses enfans, ne vous fiez pas absolument à moi ; j'ai pû vous séduire, en vous donnant pour Ecriture ce qui ne l'est pas, & pour vrai sens de l'Ecriture, ce qui est le faux : toute Eglise qui tient ce langage, n'est point celle dont l'Ecriture nous donne l'idée, n'est point celle que saint Augustin avoit en vûe, & sans l'autorité de laquelle il n'auroit point cru à l'Evangile même. Toute Eglise qui confesse qu'elle peut être le soutien de l'erreur, confesse qu'elle n'est plus le soutien de la vérité. Or l'Eglise protestante avoue tout cela, & elle ne peut pas se plaindre de la peinture que je fais ici d'elle : puisque c'est d'elle-même que je la tire, & que tout cela en termes exprès, est le fond de sa doctrine & de sa créance. Ceux qui en sont instruits, sçavent que je n'y ajoûte rien ; & Dieu témoin de ma sincerité, sçait combien j'aurois en horreur le moindre déguisement,

ſur-tout dans un point de cette importance. Si j'ai altéré les choſes, en les rapportant, confondez-moi; mais ſi j'ai dit la vérité, béniſſez Dieu de vous avoir fait comprendre ce que peut-être vous n'aviez jamais compris; & dites déſormais comme nous après ſaint Auguſtin : *Evangelio non crederem, niſi me Eccleſiæ commoveret authoritas.*

Auſſi ſaint Grégoire Pape, parlant des quatre premiers Conciles qui avoient repréſenté l'Egliſe univerſelle, diſoit ſans craindre d'exagérer, qu'il les révéroit comme les quatre Livres de l'Evangile; c'eſt l'expreſſion dont il ſe ſervoit; *Sicut ſancti Evangelii quatuor Libros, ſic quatuor Concilia ſuſcipere ac venerari me fateor.* Greg. Non pas qu'il crut que les déciſions de ces quatre premiers Conciles fuſſent de nouvelles révélations que Dieu eût faites à ſon Egliſe. Il étoit trop inſtruit pour l'entendre de la ſorte. Mais parce qu'il étoit perſuadé que l'Egliſe dans ces premiers Conciles, reconnus & tenus pour œcuméniques, avoit éclairci & développé aux Fidéles des révélations de Dieu, qui juſques alors ne leur avoient pas été à tous ſi diſtinctement connues, bien qu'elles fuſſent en ſubſtance compriſes dans l'Evangile & dans les Livres ſacrés. Quoi

qu'il en soit, Chrétiens, je dis de cette obéïssance & de cette soumission d'esprit dont nous sommes redevables à l'Eglise, quatre choses capables ce me semble, de nous toucher, pour peu que nous ayons d'attachement à la vraie Religion. Ceci mérite vos réflexions.

Car premiérement nous devons faire état que cette obéïssance à l'Eglise, quand il s'agit des vérités de la Foi, est proprement ce qui nous unit à elle, ce qui nous fait membres de son corps, ce qui nous anime de son esprit, & en vertu de quoi nous pouvons nous glorifier d'être ses légitimes enfans; & voici la preuve qu'en apporte le Docteur Angélique saint Thomas. Parce qu'il est certain, dit-il, que nous ne sommes incorporés à l'Eglise que par la Foi. Or il ne peut y avoir de foi, sans cette obéïssance dont il est ici question. Et en effet pour croire, il faut se soumettre non-seulement à la parole & à la révélation de Dieu, prenez garde, s'il vous plaît, mais à toutes les régles par où cette parole & cette révélation de Dieu nous est appliquée. Or quelle est la régle vivante qui nous l'applique? C'est l'Eglise. Otez donc cette obéïssance à l'Eglise dans les points de la Foi, dès-là nous faisons avec elle comme une espece de di-

vorce ; dès-là elle cesse d'être notre Mere, & dès-là nous cessons d'être ses Enfans. Quelque mérite que nous eussions d'ailleurs, quelque sainteté qui parût en nous, quelque abondance de lumiéres que Dieu nous eût communiquée ; fussions-nous inspirés comme les Prophétes, & éclairés comme les Anges, dès que nous n'avons pas cette soumission de l'esprit que requiert l'Eglise dans ceux qui lui appartiennent, nous cessons de lui appartenir. Et c'est, chrétienne Compagnie, le sort malheureux, que les Peres ont si souvent déploré dans de grands hommes, qui s'étoient là-dessus oubliés eux-mêmes, & dont les chûtes comme nous sçavons, ont été aussi terribles qu'éclatantes. C'est ce que saint Jérôme déploroit dans Tertullien, l'un des plus rares génies qu'il y ait eû jamais : mais dont la mémoire sera éternellement flétrie, pour n'avoir pas sçû captiver son esprit, & le réduire en servitude. Vous m'opposez, disoit saint Jérôme, le sentiment de Tertullien, contraire à ce que nous croyons ; & moi je vous réponds avec douleur que Tertullien, pour n'avoir pas soumis ses sentimens aux sentimens de l'Eglise, n'est pas un homme de l'Eglise, & que l'Eglise ne le compte point au nombre des siens : *De Tertulliano Hieron.*

nihil ampliùs dico, nisi ecclesiæ hominem non fuisse. Censure plus rigoureuse mille fois & plus infamante, que je ne puis vous l'exprimer : n'être plus sujet, n'être plus enfant, n'être plus membre de l'Eglise. Or c'est à quoi l'esprit d'orgueil & son obstination l'avoient réduit. Mais Tertullien, me direz-vous, passoit pour être l'Oracle de son siécle, c'étoit un prodige de science; & quand saint Cyprien parloit de lui, il ne dédaignoit pas de l'appeller son
S.Cypr. Maître & son Docteur : *Da Magistrum.* Il est vrai, Chrétiens ; mais avec cela Tertullien n'étoit plus censé de l'Eglise, & il auroit mieux valu pour lui qu'il eût été un humble Disciple de l'Eglise, que d'être le Maître de saint Cyprien, & le Maître de tous les Maîtres de la terre. *De Tertulliano nihil ampliùs dico, nisi Ecclesiæ hominem non fuisse.* Mais il avoit un zéle extrême pour la réformation des mœurs. Il étoit austère dans sa vie, ennemi déclaré des relâchemens, & jamais personne ne porta plus hautement que lui la sévérité de l'Evangile. J'en conviens avec saint Jérôme ; mais malgré tout cela il étoit réprouvé de l'Eglise. Car on peut être réprouvé de l'Eglise, & être tout cela ; & tout cela même par l'abus que l'on en peut faire, peut contribuer à cette

réprobation : & c'eſt ce qui eſt arrivé à Tertullien, puiſqu'il eſt évident que l'auſtérité de ſa morale pouſſée juſqu'à l'erreur, & ſoutenue au préjudice de l'obéiſſance qu'il devoit à l'Egliſe, eſt ce qui l'en a ſéparé, & qui l'a fait tomber dans l'héréſie : *De Tertulliano nihil ampliùs dico, niſi Eccleſiæ hominem non fuiſſe.* Or quel égarement, Chrétiens, ou plûtôt quel abandon de Dieu de s'expoſer à perdre cette glorieuſe qualité d'Enfant de l'Egliſe, pour ne vouloir pas s'aſſujettir à cet aimable joug qu'elle nous impoſe, & que notre propre intérêt nous engage à embraſſer ? Cependant voilà le déſordre de l'eſprit humain, toujours contraire à ſon bonheur auſſi-bien qu'à ſes devoirs ; & c'eſt la tentation dangereuſe dont l'humilité ſeule de la Foi peut nous garantir.

Secondement, il nous ſerviroit de peu que nous fuſſions extérieurement dans le Corps de l'Egliſe, & que nous euſſions en apparence toutes les marques de ſa Communion, ſi cet eſprit d'obéiſſance & de docilité venoit à nous manquer : pourquoi ? Parce que l'extérieur de la profeſſion & du culte n'eſt point dans le fond ce qui nous lie à l'Egliſe, ni ce qui nous fait enfans de l'Egliſe. Ce qui nous lie à l'Egliſe, c'eſt l'intérieure diſpoſition d'un eſprit ſoumis

à tout ce qu'elle nous enseigne, & à tout ce que l'esprit de Dieu veut nous enseigner par elle. J'aurois donc beau faire au dehors ce que sont les Enfans de l'Eglise, c'est-à dire, participer aux Sacremens de l'Eglise, assister au Sacrifice de la Messe, entrer dans tous les exercices de piété qui se pratiquent dans l'Eglise : si je n'avois cette soumission intérieure, qui est la partie principale & substantielle de ma Religion, il est toujours hors de doute que je serois au moins devant Dieu, retranché du Corps de l'Eglise, & que je n'aurois plus la Foi. Et c'est ce que saint Augustin observoit si bien dans la conduite de certains Donatistes déguisés, qui sages & prudens selon le monde, mais schismatiques dans le cœur, affectoient de paroître unis à la société des Fidéles, tandis que les autres plus violens & plus passionnés s'en tenoient séparés ouvertement. Car ne vous y trompez pas, mes Freres, disoit saint Augustin : soit que ces ennemis de la charité & de la paix aient levé le masque, soit qu'ils soient cachés parmi nous, ce sont également de faux Chrétiens, & même des Antechrists. C'est ainsi qu'il les appelloit, n'estimant pas que ce terme fût trop fort pour des hommes qui troubloient l'unité, & qui jettoient dans la confusion l'Evangile de Je-

ſus-Chriſt : *Hujus charitatis inimici, ſive apertè foris ſunt, ſive intùs eſſe videntur, pſeudo-Chriſtiani ſunt & Antichriſti.* Mais ce n'eſt pas tout. Un Chrétien de ce caractère étoit-il alors du Corps de l'Egliſe ? Il en étoit, répond ſaint Auguſtin ; & il n'en étoit pas. Il en étoit en apparence & aux yeux des hommes, & il n'en étoit pas devant Dieu, ni en vérité. Il en étoit à l'extérieur, parce qu'il ſembloit ſe conformer à la créance de l'Egliſe ; mais il n'en étoit pas réellement, parce qu'il ne s'y conformoit pas ſelon l'eſprit. Il ſuffiroit donc, pour n'être plus, ſelon Dieu, du Corps de l'Egliſe, d'avoir cette oppoſition volontaire, quoique ſecrette, aux vérités qu'elle nous propoſe ? Oui, mes chers Auditeurs, & c'eſt ce qui me fait trembler pour je ne ſçai combien d'eſprits prétendus-forts, qui ſans y penſer, & même ſans en être touchés, ſont aujourd'hui dans ce déſordre. S'il ſçavoient que cela ſeul peut aller juſqu'à détruire en eux l'habitude de la Foi, & qu'étant tels, il ne ſont plus les membres vivans de l'Egliſe, peut-être gémiroient-ils, & peut-être auroient-ils horreur de leur état. N'étoit-il pas du zéle que Dieu m'inſpire pour leur ſalut, de leur en faire voir la conſéquence ? Aug.

En troiſiéme lieu, c'eſt cet attachement

à l'Eglise en matiére de Foi, qui de tout tems a été la pierre de touche, par où l'on a éprouvé les vrais Fidéles, & la marque essentielle & infaillible qui les a distingués. Car voilà le sens de cette parole si étonnante de l'Apôtre, qu'il falloit qu'il
1. Cor. c. 11. y eût des hérésies, *Oportet hæreses esse*, pourquoi? Afin qu'on découvrît par-là ceux qui étoient solidement à Dieu; comme dans un Royaume, (c'est l'excellente comparaison qu'ajoûte saint Jérôme sur ce passage,) les factions & les guerres civiles servent à éprouver, & à faire discerner les vrais sujets; *Oportet hæreses esse, ut qui probati sunt, manifesti fiant in vobis.* Mais n'étoit-ce pas assez que les vrais Fidéles fussent reconnus de Dieu; & ce discernement qui s'en fait par l'hérésie, étoit-ce une chose si importante, que pour cela même l'hérésie fût nécessaire? Oui, mes Freres, dit saint Paul, elle étoit nécessaire pour cela: c'est-à-dire, que Dieu ne se contente pas d'être sûr de votre Foi, mais qu'il veut que l'Eglise en reçoive des témoignages. Or elle ne reçoit jamais un témoignage plus authentique de notre Foi, que lorsque détestant toute erreur, nous nous attachons à elle, & qu'au-lieu de nous laisser corrompre par la vanité, par la curiosité, par la nouveauté, nous tenons

tenons ferme pour la vérité, dont elle nous a mis en possession. C'est de-là que ces grands Saints que nous appellons les Peres de l'Eglise, mais qui n'ont mérité d'en être les Peres, que parce qu'ils en ont été les humbles enfans, se faisoient un point de conscience & de religion, un point de sagesse chrétienne, de s'attacher à l'Eglise dans toutes les révolutions & tous les troubles que la diversité des sectes produisoit. Et parce qu'ils considéroient l'Eglise Romaine comme le chef de toutes les Eglises du monde, comme le centre de l'unité, comme celle où il falloit que les bréches de la foi fussent réparées selon les termes de saint Cyprien, aussi avoient-ils pour elle des sentimens si respectueux & un dévouement si parfait. Je vois, disoit saint Jérôme, les agitations & les mouvemens de l'Arianisme, quoique foudroyé, & malgré les Anathêmes de Nicée, je vois encore l'Eglise d'Orient divisée en trois parties contraires, celui de Méléce, celui de Paulin, & celui de Vital. Chacun d'eux me sollicite & voudroit m'attirer à soi ; & moi je leur dis, si quelqu'un de vous est uni à la chaire de saint Pierre, je m'unis à lui : *Hic in tres partes scissâ Ecclesiâ rapere quisque ad se festinat ; & ego interim clamito, si quis cathedra Petri jungitur, meus* *Hieron.*

est. Puis s'adressant au Pape Damase, à qui il écrivoit, c'est à vous, lui disoit-il, saint Pere, & c'est à cette chaire de Pierre où vous êtes assis, que je veux m'associer
Ibid. dans ce différent ; *Ego beatitudini tuæ, id est, cathedræ Petri consocior.* Car je sçai que c'est sur cette pierre, qu'est bâtie l'Eglise de Dieu. Je sçai que celui qui mange l'Agneau hors de cette maison, est un prophane. Je sçai que celui qui ne demeure pas dans cette arche, doit nécessairement périr au tems du déluge. Or sçachant cela, je serois prévaricateur, si je me séparois de vous. Je ne connois point Méléce, je ne sçai ce que c'est que Vital, je n'ai que faire de Paulin; *Non novi Vitalem*,
Ibid. *Meletium respuo, ignoro Paulinum.* Quiconque ne moissonne pas avec vous, dissipe au lieu de ramasser; & quiconque en matiére de créance & de foi, se détache
Ibid. de vous, n'est plus à Jesus-Christ: *Qui non colligit tecum, dispergit, & qui tuus non est, Christi non est.* C'est ainsi que parloit saint Jérôme, & c'est ainsi que doit parler tout homme chrétien qui est enfant de l'Eglise. Je n'ai que faire de celui-ci, ni de celui-là; je ne connois, ni ceux-ci, ni ceux-là; je m'attache à l'Eglise qui est ma régle, pour ne m'en départir jamais.

Il ne suffit pas encore de parler ainsi,

mais en quatriéme & dernier lieu, il faut que notre conduite réponde à nos paroles, & qu'elle les soutienne. Car, comme remarque saint Bernard, il n'y a personne dans l'Eglise, quelque mal disposé qu'il soit à son égard, qui ne se flatte d'une prétendue soumission. De même qu'il n'y a point de factieux & de rebelle dans un Etat, qui ne prétende avoir des intentions droites & défendre la bonne cause. Langage spécieux, mais trompeur & faux. En effet, de dire qu'on est attaché à l'Eglise & de se comporter comme les plus grands ennemis de l'Eglise; de s'appeller enfans de l'Eglise, & de vouloir en même-tems se faire les juges de l'Eglise; de s'élever contre ses arrêts, de rejetter ses censures, de louer ce qu'elle réprouve, de soutenir avec opiniâtreté ce qu'elle condamne; s'il y a un ouvrage qu'elle ait proscrit & frappé de ses Anathêmes, de le lire impunément & sans scrupule; s'il y a une doctrine qu'elle ait foudroyée, de l'appuyer, de la répandre, & d'y employer l'autorité, le crédit, les promesses, les menaces, tous les artifices que l'esprit d'erreur inspire : en vérité, mes chers Auditeurs, n'est-ce pas se démentir soi-même, & concevez-vous une contradiction plus sensible & plus évidente? Pourquoi des discours si soumis,

quand toutes les œuvres tendent à la sédition ; & pourquoi se parer d'une obéissance imaginaire, quand ou secoue réellement le joug & qu'on vit dans la révolte?

Cependant ne nous y trompons pas : c'est par notre obéissance à l'Eglise en ce qui regarde la foi, que Dieu commencera le jugement d'un chrétien. Le premier article de l'examen rigoureux qu'il nous faudra subir, c'est celui-là. On nous demandera compte de notre foi, & parce que la foi est inséparable de l'obéissance à l'Eglise, avant que d'entrer dans la discussion du reste, on nous obligera de répondre sur le devoir de cette obéissance. Si nous n'en avons pas eu la juste mesure, Dieu conclura dès-lors contre nous, & notre sort sera déja décidé. Après cela nous aurons beau protester à Dieu, que nous avons fait en son nom des œuvres édifiantes & saintes, des actions de piété, de charité, de zéle, de miséricorde envers

Matth. c. 7. les pauvres : *Domine, nonne in nomine tuo virtutes multas fecimus ?* Retirez-vous de moi, nous dira-t-il, je ne vous connois point : tout cela pour être solide, devoit être édifié sur le fondement de mon Eglise, & vous avez bâti sur le fondement du schisme & de l'erreur ; tout cela donc est perdu pour vous. Et en effet, Chrétiens,

hors de l'Eglise, je dis de l'Eglise dans le sens que je viens de vous l'expliquer, & selon lequel Dieu nous jugera, comme il n'y a point de salut, il n'y a point de bonnes œuvres. C'est pourquoi David promettant à Dieu de le glorifier, de l'exalter & de le louer, ajoûtoit toûjours que ce seroit dans l'Eglise, parce qu'il sçavoit bien que hors de l'Eglise, Dieu ne se tient point honoré de nos loüanges. Je vous rendrai, ô mon Dieu, des actions de grace, mais ce sera dans votre Eglise; *Confitebor tibi in Ecclesiâ magnâ :* j'ai annoncé votre justice, mais je l'ai annoncée dans votre Eglise : *Annuntiavi justitiam tuam in Ecclesiâ magnâ :* tout mon mérite, si j'en ai devant vous, ne peut être que dans votre Eglise; *Apud te laus mea in Ecclesiâ magnâ.* Et il ne disoit pas simplement, *in Ecclesiâ*, mais comme remarque saint Augustin, *in Ecclesiâ magnâ*, c'est-à-dire, selon l'interprétation de ce Pere, dans l'Eglise catholique, qui est l'Eglise universelle, & la seule où Dieu agrée nos services.

Ps. 34. *Ps. 39.* *Ps. 21.*

Voilà, dis-je, par où nous serons jugés, & par où nous devons commencer à nous juger nous-mêmes; persuadés que c'est là le point de conduite, sur lequel il est plus dangereux de nous aveugler & de nous licentier. Car telle est notre erreur, Chré-

tiens : nous nous condamnons tous les jours sur je ne sçai combien de chefs, résolus d'y apporter le reméde & d'y mettre ordre ; & nous laissons celui-ci, qui sans contredit est le plus essentiel. Nous nous piquons en d'autres choses d'être réguliers & sévères, & nous ne comptons pour rien de l'être en celle où Dieu veut que nous le soyons davantage, qui est l'humilité de la foi & la soumission à l'Eglise. Nous louons la voie étroite de l'Evangile, par rapport aux mœurs; mais par rapport à la créance, la voie la plus large & la plus spacieuse ne nous fait point de peur, & cela pourquoi? par la raison qu'en donne saint Augustin : parce que nous faisons consister la voie étroite de l'Evangile en ce qui nous plaît, & plus souvent dans les choses qui se trouvent conformes à notre idée & à notre inclination, qu'en celles d'où dépend notre perfection. Tel en tout autre point où il s'agiroit de former sa conscience, ne voudroit pas risquer sur un sentiment probable, qui en matiére de religion & d'obéissance à l'Eglise, va hardiment au de-là de toute probabilité. Toutefois, mes Freres, dit saint Léon Pape, le premier pas de la voie étroite du christianisme, est d'assujettir notre esprit, & de lui ôter cette présompteuse liberté qu'il

ſe donne de ne croire que ce qu'il veut & de vouloir juger de tout. C'eſt de faire renoncer à ſes ſentimens, quand ils ſont en quelque ſorte que ce ſoit, oppoſés à ceux de l'Egliſe. Gagner cela ſur ſoi, c'eſt ce que j'appelle la voie étroite pour deux ſortes de perſonnes : pour les eſprits éclairés, & pour ceux qui ne l'étant pas ſe flattent de l'être. Je ne dis pas que la voie étroite conſiſte en cela ſeul ; à Dieu ne plaiſe : mais je ſoutiens qu'elle doit commencer par-là, & que ſans cela elle manque dans le principe. Je ne dis pas même qu'elle conſiſte en cela pour tout le monde, mais pour ceux qui abondent dans leur ſens, & qui ont de la répugnance à ſe ſoumettre. Si Tertullien avoit eû pour l'Egliſe cette ſoumiſſion, je dis qu'eu égard à lui il eût pratiqué une morale plus ſévère, qu'en obſervant tous les jeûnes des Montaniſtes & tout ce qu'il y avoit de plus rigoureux dans la diſcipline des Novateurs. Car étant par lui-même un eſprit auſtère, toutes ces pénitences lui coûtoient peu ; au lieu que cette ſoumiſſion étoit le grand & l'héroïque ſacrifice qu'il eût fait à Dieu de ſa raiſon. Ah, mes chers Auditeurs, combien de Chrétiens ſeront réprouvés de Dieu par le ſeul défaut de la foi ; & combien de réprouvés en qui la foi n'aura manqué, que

par le défaut de docilité & d'obéïſſance à l'Egliſe ! Je ſçai ce qu'on dit quelquefois, que l'Egliſe eſt gouvernée par des hommes, & que ces hommes qui la gouvernent peuvent avoir leurs paſſions & les ont en effet. Prétexte le plus frivole & le plus vain. Car je conſidère l'Egliſe, ou ſans l'aſſiſtance du Saint-Eſprit, ou avec cette aſſiſtance qui lui a été promiſe. Si c'eſt ſans l'aſſiſtance de l'eſprit de Dieu que je me la figure, quelque exempte qu'elle fût alors de tout intérêt & de toute paſſion, je ne ſerois pas obligé de me ſoumettre à elle, de cette eſpéce de ſoumiſſion intérieure & abſolue qu'exige la foi. Mais ſi je la prends telle que je la dois toujours prendre, & telle qu'elle eſt toujours, je veux dire comme aſſiſtée & inſpirée de l'eſprit de vérité; toutes les paſſions & tous les intérêts des hommes n'empêchent pas que je ne lui doive une ſoumiſſion entiére de mon eſprit, pourquoi ? parce qu'indépendamment des intérêts & des paſſions des hommes, Dieu qui eſt l'infaillibilité même, la conduit, & qu'en mille rencontres il fait ſervir nos paſſions & nos intérêts à l'accompliſſement de ſes deſſeins. Dès les premiers ſiécles du Chriſtianiſme les paſſions des hommes ont paru juſques dans l'Egliſe; & cependant les jugemens de

l'Eglise ont été reçus de tous les Fidéles avec respect, toutes les erreurs ont été confondues, toutes les hérésies ont échoüé. Les incrédules & les opiniâtres ont attribué ce succès à des causes humaines ; mais les sages & les vrais chrétiens ont en cela reconnu l'effet visible de cette fameuse prédiction de Jesus-Christ, que toutes les portes de l'enfer, & à plus forte raison toutes les passions des hommes ne prévaudront jamais contre son Eglise : *Portæ inferi non prævalebunt adversùs eam.* Tel est *Matth. c. 16.* donc notre bonheur, de voguer, pour ainsi dire, dans un vaisseau, où nous sommes assûrés de ne faire jamais naufrage. Nous pouvons être assaillis des vents & exposés aux tempêtes ; mais il y a un guide qui dirige la barque de saint Pierre, & qui la préserve de tous les écueils. Confions-nous à ce divin conducteur, il ne peut nous égarer. Attachons-nous à l'Eglise qu'il anime ; elle ne peut nous tromper. Soumettons-nous à elle, & rendons-lui non-seulement l'obéissance de l'esprit en croyant ce qu'elle nous enseigne, mais l'obéissance du cœur, en pratiquant ce qu'elle nous ordonne : c'est la seconde partie.

POur bien comprendre cet autre devoir II. PARTIE. à l'égard de l'Eglise, qui consiste dans l'o-

béïssance du cœur & dans l'observation des loix qu'elle nous impose, écoutez, Chrétiens, quatre propositions, dont la liaison m'a paru une espéce de preuve, à laquelle ni l'erreur, ni l'esprit de licence & d'indépendance qui regne dans le monde corrompu, n'opposeront jamais rien de solide. C'est assez que l'Eglise soit notre mere, pour conclure qu'elle a droit de nous condamner, premiére proposition ; & c'est assez que nous soyons ses enfans pour devoir être persuadés que ce qu'elle nous commande, n'est pas seulement d'une police extérieure, mais d'une obligation étroite, qui lie nos consciences, & qui nous engage sous peine de péché ; seconde proposition. Du moment que nous reconnoissons l'Eglise pour notre mere, nous ne pouvons plus violer les commandemens qu'elle nous fait, sans violer un des commandemens les plus authentiques de la loi de Dieu ; troisieme proposition : & la liberté, ou plûtôt la témérité avec laquelle nous transgressons les préceptes de l'Eglise, oubliant qu'elle est notre mere, ne procéde souvent que d'un fonds de libertinage & d'un principe d'irreligion, peut-être plus dangereux pour nous que les péchés mêmes qui en naissent. Libertinage où nous nous flattons nous-mêmes, & que

nous couvrons de mille prétextes, mais prétextes que l'Eglise, quoique notre mere, ne favorisera jamais ; au contraire, qu'elle désavouera toujours, & autant qu'ils auront été la cause de nos relâchemens & de nos désordres, qu'elle condamnera & qu'elle détestera : quatriéme & derniére proposition. Appliquez-vous, Chrétiens ; je n'abuserai pas de votre patience.

Puisque l'Eglise est notre mere, elle a droit de nous commander ; cette conséquence est si naturelle, que le seul bon sens suffit pour y souscrire. Qand on disoit aux hérésiarques du siécle passé, que l'Eglise en qualité d'Epouse du Fils de Dieu, étoit Reine & Souveraine ; que comme Souveraine, elle avoit le pouvoir de faire des loix, & que tout homme chrétien devoit sans exception & sans distinction y être soumis, cette idée de souveraineté les choquoit, & leur inspiroit un chagrin, qui peu à peu dégénéra dans un esprit de révolte. Ils vouloient une Eglise, mais une Eglise sujette, une Eglise sans autorité, une Eglise foible & impuissante ; & ils n'en pouvoient souffrir une qui eût un empire, je dis un empire spirituel, si étendu & si absolu. Ainsi Wiclef & Luther prétendirent-ils, qu'il n'appartenoit point

à l'Eglise d'imposer des loix aux Fidéles ; & que le pouvoir qu'elle s'en attribuoit, étoit un pouvoir usurpé. Par où ils faisoient bien voir qu'ils étoient de la secte & du caractère de ces esprits pervertis, dont parloit l'Apôtre saint Jude ; c'est-à-dire, de ces esprits déterminés à blasphémer & à maudire la domination même la plus légitime & la plus sainte : *Similiter & hi dominationem spernunt ; majestatem autem blasphemant.* Mais enfin tout ennemis qu'ils étoient de la domination de l'Eglise, ou pour mieux dire de sa puissance & de sa jurisdiction, quand on leur représentoit que l'Eglise est la mere de tous les Chrétiens, & qu'une mere a droit de commander à ses enfans, comme elle est obligée de les gouverner ; ne pouvant nier le principe, ils se trouvoient embarrassés sur la conséquence ; & pressés de ce raisonnement qu'ils vouloient éluder, ils avoient recours à l'invective, déclamant contre les abus des Pasteurs de l'Eglise & de ses Ministres, comme si les désordres prétendus des Ministres de l'Eglise eussent pû ôter à l'Eglise même l'autorité que Jesus-Christ lui a donnée ; comme si ce divin maître, malgré les plus visibles déréglemens des Scribes & des Pharisiens, n'avoit pas autorisé leur ministére par la

Jud. v. 8.

loi qu'il établissoit, de faire ce qu'ils ordonneroient, sans imiter leurs exemples; comme si l'erreur la plus pernicieuse & la plus grossiére n'étoit pas de faire dépendre la puissance d'ordonner & de commander, des qualités personnelles de ceux qui en sont revêtus; comme si l'abus que peuvent faire les hommes de cette puissance, en détruisoit le fonds, qui est l'œuvre de Dieu, & de l'ordre de Dieu.

C'est néanmoins ce qu'ont avancé les partisans de l'hérésie. Mais permettez-moi de douter si la conduite de certains Catholiques relâchés n'est pas en quelque sorte aussi injuste, & ne marque pas un aussi déplorable aveuglement. Ils ne nient pas la puissance spirituelle de l'Eglise; mais ils comptent pour rien d'en secoüer le joug. Ils laissent l'Eglise en possession de son sacerdoce Royal, mais ils se rendent dans la pratique aussi indépendans d'elle, que ceux qui osent le lui disputer. Ils ne contestent point que ses préceptes ne soient justes & légitimes, mais ils trouvent le moyen de s'en affranchir, pour peu qu'ils leur soient incommodes. Or lequel des deux est plus injurieux à l'Eglise, ou de ne pas reconnoître son pouvoir par une prévention d'esprit, ou le reconnoissant, de ne s'y pas soumettre, par une déprava-

tion de cœur ? Il est donc vrai que l'Eglise peut nous prescrire des loix, & nous faire des commandemens. Mais de quelle nature, ou de quelle force sont ces commandemens de l'Eglise ? Je dis que ce sont des loix d'une obligation étroite & rigoureuse, seconde proposition. Calvin ne pouvoit convenir qu'elles obligeassent sous peine de péché : il ne comprenoit pas, disoit-il, qu'une loi humaine pût être la matiére d'un crime devant Dieu ; & plaise au ciel que parmi nous il n'y ait point d'ames libertines infectées de la même erreur. Mais c'est ce qui doit nous étonner, qu'un homme aussi pénétrant que Calvin, pût bien comprendre combien la désobéissance d'un fils envers son pere le rend criminel aux yeux de Dieu, & qu'il ne pût concevoir comment la désobéissance d'un Chrétien envers l'Eglise qui est sa mere, le rend au jugement de Dieu même prévaricateur. Car pourquoi l'Eglise qui nous a engendrés selon l'esprit, ne peut-elle pas sur nous ce que peuvent nos peres selon la chair ? Lui sommes-nous moins redevables ? nous a-t-elle donné une naissance, une vie, une éducation moins estimable, & moins précieuse ? Quand il n'y auroit point d'autre fondement que celui-là, pour justifier ce qui a

passé de tout tems pour incontestable dans notre religion, sçavoir que les préceptes de l'Eglise sont des liens de conscience qu'on ne peut rompre sans encourir l'indignation & la disgrace de Dieu, ne seroit-ce pas assez ? Oui, mes chers Auditeurs, ces préceptes quoiqu'en eux-mêmes de droit humain & positif, vont jusqu'à l'offense divine & jusqu'à intéresser le salut. Ce sont pour nous des sources de grace, quand nous les accomplissons; mais par un juste jugement & contre l'intention de l'Eglise même, ils se tournent pour nous en malédiction, quand nous y contrevenons; & il faut bien que cela soit ainsi, puisque Jesus-Christ dans l'Evangile veut qu'on tienne pour payen & pour publicain, celui qui n'obéit pas à l'Eglise : *Si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus & publicanus.* Car ce qui mérite qu'on nous regarde comme payens, doit être au moins un péché de la nature de ceux qui causent la mort à notre ame ; & ce qui nous met au rang des Publicains, c'est-à-dire, des pécheurs publics, n'est point la simple transgression d'une loi civile & pénale. Il faut bien encore que cela soit ainsi, puisque le même Sauveur a donné le pouvoir à son Eglise de nous excommunier & de nous

Matth. c. 18.

retrancher de son corps ; lorsqu'avec opiniâtreté & par un esprit d'orgueil nous persistons à son égard dans la désobéissance, en violant ses préceptes impunément. Car une punition aussi terrible que celle-là, ne suppose pas une faute légère ; & ce retranchement du corps mystique de Jesus-Christ ne peut être pour le salut quelque chose d'indifférent.

En voulez-vous un témoignage, mais décisif? écoutez saint Augustin. Quand ce grand Docteur parloit du jeûne commandé & déterminé par l'Eglise, comment s'en expliquoit-il? en parloit-il comme d'une œuvre de surérogation pour les justes, ou comme d'un exercice volontaire de pénitence pour les pécheurs? Non: il en parloit comme d'une loi à laquelle & les pécheurs & les justes, sous peine d'être condamnés de Dieu, devoient également s'assujettir. Il disoit qu'autant qu'il étoit loüable de jeûner dans les autres tems de l'année, autant étoit-il punissable de ne pas jeûner dans les tems consacrés à la pénitence publique de l'Eglise, & particuliérement dans celui qu'elle nous a ordonné de sanctifier par le jeûne solemnel du Carême: que d'observer d'autres jeûnes, ce pouvoit être un reméde & une vertu ; mais que de manquer à celui-là, c'é-

toit un crime & un péché. Ce ſont les termes dont il uſe : *In aliis quippe temporibus jejunare, aut remedium eſt, aut præmium; in quadrageſima non jejunare ſcelus eſt ac peccatum.* La tradition du ſiécle de ſaint Auguſtin étoit donc que la loi du jeûne impoſoit aux Chrétiens une obligation non-ſeulement de police, mais de conſcience; & que c'étoit, auſſi-bien que la loi écrite, une matiére de tranſgreſſion & de péché. *Aug.*

Cependant, Chrétiens, ſans recourir à la Tradition ni à l'Ecriture, je dois m'en tenir à cette ſupériorité naturelle que l'Egliſe a ſur moi. Elle eſt ma Mere; donc je ſuis réprouvé de Dieu, ſi je ne lui obéis pas, quand elle exige de moi un culte raiſonnable: or en exige-t-elle jamais un autre; & dans les commandemens qu'elle me fait, pour peu que j'aie le cœur docile, eſt-il rien que ma raiſon même ne doive hautement approuver? Elle m'oblige à aſſiſter aux divins myſtères, & au Sacrifice de ma Religion, à recevoir chaque année le Sacrement inſtitué pour être la nourriture de mon ame, & le gage de mon ſalut, à ne m'en approcher qu'après m'y être diſpoſé par une ſolide épreuve de moi-même, & par une confeſſion exacte des déſordres de ma vie, à garder des abſtinences & des

jeûnes qui peuvent me tenir lieu de satisfactions. Or sont-ce là des choses, où je puisse me plaindre que l'Eglise ait excédé la mesure de ce culte dont parloit saint
Rom. c. 12. Paul, en l'appellant, *Rationabile obsequium?* qu'elle n'ait pas eu égard à ma foiblesse, qu'elle n'ait pas même consulté mes besoins & mon intérêt, en un mot qu'elle n'ait pas agi en Mere prudente & zélée, conduite par l'esprit de Dieu? Quand elle ne m'auroit pas fait des loix de tout cela, ne devrois-je pas me les faire moi-même? Et ces loix, quand je les observe, m'étant aussi utiles & aussi salutaires que l'expérience me l'apprend, Dieu n'aura-t-il pas droit de me punir, si par impiété ou par lâcheté je ne les observe pas?

Mais enfin, me direz-vous, tout cela ne nous est commandé que par l'Eglise : je l'avoue, Chrétiens; mais prenez garde à ce que j'ai ajoûté, & c'est la troisiéme proposition : sçavoir, qu'il est impossible de violer alors le commandement de l'Eglise, sans violer l'un des commandemens les plus authentiques de la Loi de Dieu. Pourquoi? Parce que le commandement de l'Eglise est toujours accompagné, ou pour mieux dire, soutenu & autorisé du commandement de Dieu. Et je ne dis pas seulement ceci de certains préceptes, qui

ſelon la remarque de ſaint Thomas, ſont tout enſemble de droit eccléſiaſtique & de droit divin. Tel qu'eſt entre autres, le précepte de la Communion. Car il eſt bien évident que Jeſus-Chriſt ayant établi la Communion comme un moyen eſſentiellement néceſſaire, pour entretenir dans nous la vie de la grace, & pour cela s'étant déclaré, que quiconque ne mangeroit pas la Chair du Fils de l'Homme, ſeroit privé de cette vie qui fait les Saints & les Elûs de Dieu : *Niſi manducaveritis Carnem Filii Hominis, non habebitis vitam in vobis*; quand je participe au corps de Jeſus-Chriſt & que j'accomplis le devoir chrétien par la Communion Paſchale, je ſatisfais à deux préceptes, l'un de l'Egliſe, l'autre du Sauveur; & au contraire ſi je manquois à ce devoir, je ſerois coupable d'une double prévarication & d'une double iniquité : prévarication, en ne donnant pas à l'Egliſe cette marque de mon obéiſſance ; mais prévarication encore plus grande, en négligeant auſſi bien que les Conviés de l'Evangile, de me mettre en état d'aſſiſter à ce divin Banquet où Jeſus-Chriſt lui-même m'invite, pour me nourrir de ſa Chair & de ſon Sang. Sans parler, dis-je, de ces commandemens qui ne ſont, à le bien prendre, des commandemens de l'Egliſe,

Joan. c. 6.

que par la circonstance du tems ; mais qui dans le fond sont de l'institution divine, j'ai dit absolument, & il est vrai, que la désobéissance aux loix de l'Eglise est toujours accompagnée d'une désobéissance à la Loi de Dieu. Comment ? Parce qu'en même tems, pour user de cet exemple, que l'Eglise par une loi particuliére, me commande le jeûne, Dieu par une autre loi, qui est générale, me commande d'obéir à l'Eglise ; & je ne puis mépriser l'un de ces deux commandemens, sans mépriser l'autre, puisque l'un, dit le sçavant Chancelier Gerson, sert de soutien & d'appui à l'autre. Je me trompe donc, si je crois alors n'être responsable qu'à l'Eglise, & n'avoir péché que contre l'Eglise; car j'ai péché contre Dieu même, & il faudra que je subisse la rigueur de son jugement aussi-bien pour le jeûne violé, que pour les autres désordres de ma vie. Et voilà, mes chers Auditeurs, ce que les Théologiens concluent des paroles du Fils de Dieu, quand il disoit à ses Apôtres, qui furent les pasteurs de son Eglise : *Qui*
Luc. c. 10. *vos audit, me audit ; & qui vos spernit, me spernit* ; qui vous écoute, m'écoute ; & qui vous méprise, me méprise : paroles, ajoûte le Chancelier Gerson, qui montrent bien que Jesus Christ est personnellement in-

téressé dans le mépris que nous faisons des Loix de son Eglise ; & qu'en qualité de Chef & d'Epoux de cette Eglise, le mépris qu'on fait d'elle retombant sur lui, il ne peut se dispenser, tant pour lui-même que pour elle, de nous en punir.

Le point de morale par où je finis, & qui est ma derniére proposition, c'est que la plûpart des péchés qui se commettent contre l'Eglise, en violant ses loix, sont des péchés de libertinage, qui ne procédent communément que d'un secret principe d'irréligion ; mais qui par-là changeant d'espéce, deviennent encore devant Dieu plus punissables & plus griefs. Car pour les préceptes de la Loi de Dieu, on les viole, dit Guillaume de Paris, par mille autres raisons que l'on peut appeller des tentations humaines. Un intérêt puissant, une passion forte, un mouvement subit, une occasion pressante & imprévûe, voilà les sources ordinaires des crimes les plus énormes dont je parle, c'est à-dire, on péche contre la Loi de Dieu, parce qu'on est emporté & dominé par la concupiscence ; on est impudique par foiblesse, médisant par légéreté, injuste par cupidité. Mais quand il s'agit des préceptes de l'Eglise, la plûpart faciles en eux-mêmes, & dont la matiére n'est presque jamais le sujet d'une

violente passion qu'il faille vaincre, pour les accomplir, par quel esprit & par quel principe peut-on les transgresser, si ce n'est par un principe de licence, par un esprit indépendant & libertin, par l'habitude malheureuse qu'on s'est faite de se soucier peu des observances & des devoirs de sa Religion? Principe plus funeste que les péchés mêmes qui en sont les suites; mais principe d'où tirent les péchés qui en naissent, un surcroît de malice dont je voudrois aujourd'hui vous imprimer l'horreur.

Je ne parle point à vous, mes Freres, qui par le malheur de votre naissance ayant été enveloppés dans l'hérésie & dans le schisme, avez fait une profession ouverte de ne point obéir à l'Eglise, qui étoit votre Mere, jusqu'à ce qu'il ait plû enfin au Seigneur de vous rappeller à son unité. Quoique pendant cette séparation, vous ayez violé ses loix, je sçai que vous l'avez fait par ignorance, aussi-bien que vos peres, & Dieu veuille que cette ignorance ait pû vous servir de quelque excuse auprès de Dieu. Je pourrois donc vous dire avec autant de raison que saint Pierre, en parlant aux Juifs: *Et nunc scio, Fratres, quia* *Act. c.*
per ignorantiam fecistis. Je ne vous repro- 3.
che point les désobéissances que vous com-

mettiez alors contre l'Eglise, comme si elles avoient été des marques de votre irréligion ; & je déplore bien plûtôt l'aveuglement où vous étiez en les commettant peut-être par le faux zéle d'une prétendue religion. Dieu par son infinie bonté vous a ouvert les yeux, & il me suffit d'ajoûter ce que le Prince des Apôtres disoit aux Israëlites au même chapitre des Actes que je viens de citer : *Pœnitemini igitur & convertimini, ut deleantur peccata vestra*; faites donc pénitence, mes Freres ; & éclairés des lumiéres de la vérité, persévérez, croissez, affermissez-vous dans la grace de votre conversion, afin que ces péchés d'ignorance que vous faisiez sans le connoître, & que vous n'aviez garde de pleurer, puisque vous n'en conveniez pas, soient maintenant effacés par la ferveur de votre vie, mais sur-tout par la soumission & l'inviolable régularité avec laquelle je me promets que vous observerez ces mêmes loix qui long-tems ont été le sujet de votre transgression. Ce n'est point, dis-je, à vous, Chrétiens, nouvellement réconciliés à l'Eglise de Jesus-Christ, que j'ai prétendu adresser la plainte que je fais. C'est à vous, anciens Catholiques, c'est à vous que je veux parler. Quel autre esprit, je le répéte, qu'un

Ibid.

esprit de libertinage, peut vous porter à violer des commandemens, dont la pratique demande si peu d'efforts, & que l'Eglise usant d'une condescendance maternelle a sçû proportionner à votre foiblesse par tant de tempéramens, pour ne pas dire de ménagemens & d'adoucissemens ? Car de quoi s'agit-il ? d'une Messe qu'il faut entendre, d'une confession qu'il faut faire, d'une communion dont il faut s'acquitter, de quelques fêtes qu'il faut sanctifier, de quelques abstinences & de quelques jeûnes qu'il faut observer. Un Chrétien qui sans nécessité, sans raison, sans excuse ; un Chrétien qui sans scrupule & sans remords fait une profession ouverte de n'avoir sur cela pour l'Eglise aucun repect, ou qui n'a là-dessus pour elle qu'un faux respect, un respect de bienséance & de cérémonie, que donne-t-il à penser de lui, sinon qu'il a peu de religion & que dans le fond il est impie & libertin ?

Ah, mes Freres, honorons notre Religion par l'obéissance que nous rendrons à Jesus-Christ & à son Eglise. Autrefois on nous disoit : édifions les Hérétiques qui nous voient, qui nous observent, & qui tout retranchés qu'ils sont de l'Eglise, ne laissent pas d'être scandalisés, quand ils

ſont témoins du mépris que nous en faiſons en mépriſant ſes loix. L'exemple de notre fidélité & de notre ſoumiſſion ſera mille fois plus efficace pour les perſuader & les toucher, que les plus ſçavantes diſputes & les diſcours les plus pathétiques; & ſi quelque choſe eſt capable d'achever leur converſion, c'eſt la bonne odeur de notre vie & la régularité de notre conduite. C'eſt ainſi qu'on nous parloit. Mais aujourd'hui je vous dis quelque choſe dè plus preſſant. Edifions, non plus des Hérétiques obſtinés, mais des Catholiques nouvellement ſortis du ſein de l'héréſie & reçûs dans le ſein de l'Egliſe. Ils ſont encore foibles, ne les affoibliſſons pas davantage par le ſcandale de nos mœurs. Quand ils ne voyoient nos déſordres que de loin, ils en étoient ſurpris, ils en étoient frappés, ils en étoient indignés : que ſera-ce quand ils les verront de près, & que ſans ceſſe ils les auront devant les yeux? Ne leur donnons pas lieu de regretter ce qu'ils ont quitté, & peut-être d'y retourner. Ne détruiſons pas dans eux l'ouvrage de la grace, mais travaillons à l'affermir & à le perfectionner. Penſons à nous-mêmes, & ſouvenons-nous qu'il y va de notre ſalut éternel. Grand Saint, vous que nous invoquons ſpécialement en ce jour; vous à qui

Jesus-Christ confia son Eglise, & qui en êtes après lui la pierre fondamentale; vous qui en fûtes sur la terre le chef, l'Apôtre, le Martyr, ayez encore les yeux attachés sur elle. Protégez-la, défendez-la, obtenez-lui les secours puissans qu'elle demande par votre intercession, pour confondre ses ennemis, pour sanctifier ses enfans, & pour nous faire tous arriver à la gloire, où nous conduise le Pere, &c.



SERMON
POUR LA FÊTE DE
SAINT PAUL.

Paulus servus Jesu-Christi, vocatus Apostolus.

Paul serviteur de Jesus-Christ, appellé à l'Apostolat. Dans l'Epître aux Romains, chap. 1.

C'EST, Chrétiens, tout l'éloge du grand Apôtre que vous honorez entre tous les Saints, sous le titre de votre glorieux patron. Ce fut l'Apôtre par excellence; & en cette qualité, il a été le maître du monde, l'oracle de l'Eglise universelle, l'un des fondateurs, ou pour mieux dire, l'un des fondemens de notre religion; un homme de miracles, & dont la personne fut le plus grand de tous les miracles; un autre Moyse par les visions & les révélations divines, un second Elie par les transports & les ravissemens, un Ange de la terre, qui n'eut de conversation

que dans le ciel; un disciple, non plus de Jesus-Christ mortel, mais de Jesus-Christ glorieux ; un vaisseau d'élection, rempli, comme dit saint Chrysostôme, de toutes les richesses de la grace ; le dépositaire de l'Evangile, l'ambassadeur de Dieu. Mais il supprime tout cela, ou plûtôt il comprend & il abrége tout cela, en disant qu'il est serviteur de Jesus-Christ: *Paulus servus Jesu Christi.* Arrêtons-nous donc à cette parole, qui exprime les plus nobles sentimens de son cœur; & puisque la solemnité de ce jour nous engage à le loüer, loüons-le selon ses inclinations. Ne disons point avec saint Jérôme, que le nom de Paul est un nom de victoire, & que ce grand Saint commença à le porter après la premiére de ses conquêtes Apostoliques, qui fut le proconsul Paul gagné à Jesus-Christ : comme les Scipions dans Rome, prenoient le nom d'Afriquains après avoir dompté l'Afrique. Laissons tout ce que les Peres de l'Eglise ont dit de plus avantageux & de plus magnifique à la gloire de cet Apôtre ; & disons seulement qu'il a été le serviteur de Jesus-Christ : *Paulus servus Jesu-Christi.* Ce qui rend un serviteur recommandable, c'est le zéle pour les intérêts de son maître : voyons jusqu'à quel point il a eû ce zéle, & tâchons de

l'exciter en nous. Je prêche saint Paul, Chrétiens; mais mon dessein est de le prêcher par lui-même. C'est de lui-même que j'emprunterai toutes les preuves; lui-même parlera pour soi, lui-même rendra témoignage de ses actions & de sa vie, & nous recevrons ce témoignage avec respect : car nous sçavons qu'il est véritable, & nous pouvons dire de lui aussi-bien que du disciple bien-aimé, *Et scimus quia verum est testimonium ejus.* Joan. c. 21. J'ai besoin d'un secours extraordinaire ; il s'agit de parler du serviteur de Jesus-Christ, adressons-nous à celle qui s'appella servante du Seigneur, lorsqu'elle fut déclarée Mere de Dieu. *Ave, Maria.*

IL n'y a point de vertu qui n'ait ses dégrés de perfection, selon lesquels elle doit être mesurée ; & qui dans les sujets où elle se trouve, ne soit capable de certains accroissemens par où l'on peut juger de son mérite. Comme nous parlons d'une vertu peu connue dans le monde, & encore moins pratiquée, qui est le zéle, je dis le zéle chrétien que nous devons tous avoir dans l'exercice de notre ministère, il est important d'en distinguer d'abord les différentes obligations ; & pour en avoir une idée plus juste, de les reconnoître dans un

grand exemple. Tel eſt celui de ſaint Paul, qui nous les rendra même ſenſibles. J'en trouve trois, marqués par ſaint Grégoire Pape dans ſes inſtructions paſtorales. Car tout homme, dit ce ſaint Docteur, qui veut être un ſerviteur & un miniſtre fidéle, & qui aſpire à la perfection de cette qualité, eſt obligé à trois choſes. Il doit accomplir ſon miniſtère; il doit honorer ſon miniſtère; & quand la néceſſité l'exige, il doit même ſe ſacrifier pour ſon miniſtère. Trois devoirs qui ſe ſurpaſſent par dégrés, & dont le ſecond ajoûte autant au premier, que le troiſiéme enchérit ſur le ſecond. Car honorer ſon miniſtère, c'eſt quelque choſe de plus que l'accomplir; & ſe ſacrifier pour ſon miniſtère, c'eſt encore plus que l'honorer: mais quand tout cela ſe joint enſemble, on peut dire que le zéle eſt au plus haut point d'excellence qu'il puiſſe avoir. Or c'eſt ce que je découvre dans ſaint Paul, & ce qu'il me ſera aiſé de vous faire voir. Saint Paul a été le fidéle ſerviteur de Jeſus-Chriſt, *Paulus ſervus Jeſu Chriſti*, pourquoi? parce qu'il a pleinement accompli le miniſtère de l'Apoſtolat, parce qu'il a parfaitement honoré le miniſtère de l'Apoſtolat, & parce qu'il s'eſt continuellement immolé pour le miniſtère de l'Apoſtolat. Comprenez ceci,

s'il vous plaît. Il a pleinement accompli le miniſtère de l'Apoſtolat, par la prédication de l'Evangile. Il a parfaitement honoré le miniſtère de l'Apoſtolat, par la conduite qu'il a tenue dans la prédication de l'Evangile. Et il s'eſt continuellement immolé pour le miniſtère de l'Apoſtolat, par les perſécutions qu'il a ſoutenues & par ſes ſouffrances dans la prédication de l'Evangile. Voilà tout mon deſſein. Encore une fois, Chrétiens, ne conſidérez pas ce diſcours comme un ſimple éloge, qui ſe termine à vous donner une haute eſtime de ſaint Paul. Je vous l'ai dit : c'eſt un diſcours de religion, c'eſt une régle pour former nos mœurs, c'eſt un exemple que Dieu nous propoſe & qu'il veut que nous nous appliquions.

Quand je dis que ſaint Paul a parfaitement accompli tous les devoirs de ſon miniſtère, ne penſez pas, Chrétiens, que ce ſoit là une loüange commune. La grace même de l'Apoſtolat l'a tellement diſtingué, & a eû dans lui des effets ſi ſinguliers, que quand il ſe glorifioit d'être Apôtre de Jeſus-Chriſt, *Paulus ſervus Jeſu Chriſti vocatus Apoſtolus*, il ajoûtoit qu'en vertu de ce titre ou de cette grace, il avoit été ſéparé pour prêcher l'Evangile de Dieu,

I. PARTIE.

Rom. c. 1.

Ibid. *Segregatus in Evangelium Dei* : comme si l'un des principaux caractères de sa vocation, eût été la distinction de sa personne, & qu'il n'eût pas suffi pour lui d'être Apôtre, s'il ne l'eût été d'une façon toute particuliére. En effet, Dieu avoit choisi saint Paul pour trois grands desseins, qui devoient occuper son zéle Apostolique : pour confondre le Judaïsme, pour convertir la gentilité, & pour former le Christianisme dès sa naissance. Voilà ce que la providence prétendoit de lui, & à quoi il étoit destiné. Or saint Paul par une pleine correspondance à la grace de son ministère, a accompli ces trois choses avec un succès dont il étoit seul capable, ou du moins qui lui étoit uniquement réservé. Appliquez-vous, s'il vous plaît, à ma pensée.

Il falloit pour l'établissement solide de la loi chrétienne, que l'Evangile fût prêché par un Apôtre, dont le témoignage en faveur de Jesus-Christ, fût un témoignage absolument irreprochable, exempt de tout soupçon, & propre non-seulement à convaincre, mais à confondre l'incrédulité des Juifs. Or cet Apôtre, par une disposition spéciale, a été saint Paul. Je m'explique. Quand les autres Apôtres prêchoient Jesus-Christ, qu'ils protes-

toient dans les Synagogues que Jesus-Christ étoit le Messie envoyé de Dieu & promis par les Prophétes, quelques preuves qu'ils en donnassent, & quelques miracles qu'ils fissent pour les confirmer, on avoit toujours quelque prétexte de les tenir pour suspects; on pouvoit dire qu'ils étoient gagnés, & qu'ayant été les sectateurs & les disciples de ce prétendu Messie, il ne falloit pas s'étonner s'ils se déclaroient pour lui. Et quoique mille raisons pussent détruire ce prétexte, ce prétexte ne laissoit point d'avoir je ne sçai quelle apparence, qui préoccupoit d'abord l'ignorance des uns, & qui entretenoit l'opiniâtreté des autres. Mais quand saint Paul paroissoit confessant le nom de cet Homme-Dieu, lui qui venoit d'en être le persécuteur; lui qui étoit connu dans Jerusalem, pour avoir entrepris d'en examiner la secte; lui qui avoit reçû pour cela & demandé même des commissions & des ordres; & que par un changement aussi subit que prodigieux, il publioit par tout que ce crucifié à qui il avoit fait si cruellement la guerre, étoit le Sauveur & le Dieu d'Israël, qu'il étoit forcé de l'avoüer, & qu'après ce qu'il avoit vû & entendu, il ne refusoit point de mourir pour signer de son sang une vérité si im-

portante ; quand il parloit ainsi, que pouvoit-on opposer à la force de ce témoignage ? Etoit-ce préoccupation, étoit-ce intérêt, étoit-ce renversement d'esprit, étoit-ce indifférence ou mépris pour la loi de Moyse ? Tout le contraire ne se trouvoit-il pas dans saint Paul ? Ce changement dans un homme aussi éclairé que lui, & aussi zélé pour les traditions de ses Peres, n'étoit-ce pas une justification authentique de tout ce qu'il disoit à l'avantage & à la gloire de Jesus-Christ ?

De-là vient que ce grand Apôtre ne faisoit presque jamais de discours dans les assemblées des Juifs, qu'il ne se proposât lui-même comme un argument & comme une démonstration sensible de l'Evangile qu'il annonçoit. C'est moi, leur disoit-il, mes Freres, qui me suis signalé dans le Judaïsme, au-dessus de tous ceux de ma profession & de mon âge. Vous sçavez de quelle maniére j'ai vécu parmi vous, & avec quel excès de fureur je ravageois cette nouvelle Eglise, que je reconnois aujourd'hui pour l'Eglise de Dieu. Il est vrai, j'étois plus infidéle que vous ne l'êtes, & plus rebelle aux lumiéres de la grace : mais c'est pour cette raison même que Dieu a jetté les yeux sur moi, & que Jesus-Christ a voulu faire éclater en moi son extrême

patience, afin que je devinsse un exemple & un modéle pour vous porter à croire en lui. Oui, c'est lui-même qui m'a parlé, & qui par des signes & des prodiges, dont tous ceux qui m'accompagnoient, ont été les témoins, m'a réduit à l'état où vous me voyez ; qui m'a terrassé pour me relever, qui m'a aveuglé pour m'éclairer ; qui de blasphémateur que j'étois, m'a fait Apôtre, & qui pour réparation de tous les outrages qu'il a reçus de moi, veut maintenant que je lui serve d'ambassadeur & de ministre auprès de vous. Ces paroles dis-je, avoient une grace toute divine dans la bouche de saint Paul, pour persuader les Juifs. Et saint Luc remarque que c'étoit assez qu'il parlât, & qu'il assûrât que Jesus-Christ étoit le Christ, pour confondre tous les ennemis du nom chrétien. *Confundebat Judæos, affirmans quoniam* Act.
hic est Christus. Au lieu qu'il falloit que les c. 9.
autres Apôtres fissent de grands efforts, celui-ci n'avoit qu'à se produire, sa personne seule prêchoit ; saint Paul converti étoit pour tous ceux de sa nation, non pas un attrait, mais une détermination invincible à embrasser la foi. Et en effet, à bien méditer les circonstances de cette conversion, à peine avons-nous un motif de créance en Jesus-Christ plus convaincant

& plus touchant que celui là. De-là vient que les chefs de la Synagogue, qui avoient conjuré contre le Sauveur, se montrérent toujours si passionnés contre saint Paul. De-là vient qu'ils usérent de tant de stratagêmes pour le perdre & pour lui ôter la vie ; & qu'entre les autres disciples, ce fut celui-ci qu'ils persécutérent plus cruellement, pourquoi? parce qu'ils sçavoient que c'étoit celui dont le témoignage devoit faire plus d'impression sur les esprits, & qu'il étoit impossible que Jesus-Christ ne fût reconnu dans la Judée pendant que saint Paul y seroit écouté. Il avoit donc une grace particuliére pour faire l'office d'Apôtre à l'égard des Juifs.

Mais son ministère ne se bornoit pas là. Dieu l'appelloit à quelque chose de plus grand, & cette séparation mystérieuse que le Saint-Esprit commanda qu'on fît de sa personne, comme il est dit au livre des Actes, étoit encore pour une entreprise plus haute. Prêcher Jesus-Christ aux Juifs, c'est-à dire, à un peuple que Jesus-Christ avoit instruit lui-même, à un peuple déja prévenu de la foi du Messie, déja éclairé des lumiéres de la vraie religion, c'étoit proprement le partage des autres Apôtres, même de ceux qui paroissoient comme les colomnes de l'Eglise, sans en

excepter ſaint Pierre : mais répandre la grace de l'Evangile ſur toutes les nations de l'univers, prêcher Jeſus-Chriſt à des payens & à des idolâtres, porter ſon nom devant les Monarques & les Souverains, perſuader ſa religion aux Philoſophes & aux ſages du monde, leur faire goûter la foi d'un Dieu-homme, leur en inſpirer le culte & la vénération, les détacher de leurs fauſſes divinités, & ce qui étoit bien plus difficile, des fauſſes maximes du ſiécle, pour les ſoumettre au joug de la croix ; faire adorer la ſageſſe de Dieu dans un myſtère qui n'avoit pour eux que des apparences de folie : ah ! Chrétiens, c'eſt pour cela qu'il falloit un ſaint Paul, & c'eſt pour cela que ſaint Paul étoit prédeſtiné. Quelque pouvoir général qu'eût reçû ſaint Pierre au-deſſus des autres Apôtres, ſa miſſion ſpéciale n'alloit pas à convertir les Gentils. Le dirai-je ? Jeſus-Chriſt même ne l'avoit pas voulu entreprendre, puiſque tout Sauveur & tout Dieu qu'il étoit, il s'étoit réduit aux brebis perdues de la maiſon d'Iſraël, *Non ſum miſſus niſi ad oves quæ perierunt domûs Iſraël :* mais, comme remarque ſaint Auguſtin, ce que Jeſus-Chriſt n'a pas fait par lui-même, il l'a fait par ſaint Paul. Il n'étoit venu par lui-même que pour les Iſraëlites ; mais dans la per-

Matth. c. 15.

onne & par le miniſtére de ſaint Paul, il étoit venu pour tous les hommes : de ſorte que ſaint Paul devoit être le ſupplément de la miſſion adorable de cet homme-Dieu. Voilà le grand ouvrage pour lequel le Saint-Eſprit avoit ordonné qu'on lui ſéparât cet Apôtre : *Segregate mihi Saulum.* *Act. c. 13.*

Or comment y a-t-il réuſſi ? Ah ! Chrétiens, à peine lui-même oſoit-il le dire, tant la choſe lui ſembloit ſurprenante, à peine en croyoit-il à ſes yeux, voyant non pas les fruits, mais les prodiges que ſes prédications opéroient. Imaginez-vous, dit ſaint Chryſoſtôme, & il nous eſt aiſé de l'imaginer, un conquérant qui entre à main armée dans un pays ; qui meſure ſes pas par ſes victoires, à qui rien ne réſiſte, & de qui tous les peuples reçoivent la loi. Voilà une image de ſaint Paul convertiſſant la gentilité. Il entre dans des pays où le démon de l'idolâtrie étoit en poſſeſſion de régner, & il le fait fuir de toutes parts. Depuis l'Aſie juſques aux extrémités de l'Europe, il établit l'empire de la foi : dans la Gréce, qui étoit le ſéjour des ſciences, & par conſéquent de la ſageſſe mondaine ; dans Athènes & dans l'Aréopage, où l'on ſacrifioit à un Dieu inconnu ; dans Ephèſe, où la ſuperſtition avoit placé

son Thrône; dans Rome, où l'ambition dominoit souverainement; dans la Cour de Néron, qui fut le centre de tous les vices: il publie là, dis-je, l'Evangile de l'humilité, de l'austérité, de la pureté, & cet Evangile y est reçû. Ce ne sont pas seulement des barbares & des ignorans qu'il persuade; mais ce sont des Riches, des Nobles, des Puissans du monde, des Juges & des Proconsuls, des hommes éclairés qu'il fait renoncer à toutes leurs lumiéres, en leur proposant un Dieu crucifié; ce sont des femmes vaines & sensuelles qu'il dégage de l'amour d'elles-mêmes, pour leur faire embrasser la pénitence. Il annonce Jesus-Christ dans des lieux où ce nom auguste & vénérable n'avoit jamais été entendu: *Non ubi nominatus est Christus.* Il *Rom. c.*
y voit naître des Eglises nombreuses, fer- *15.*
ventes, florissantes, qui remplissent toute la terre de l'admiration & de l'odeur de leur sainteté. Que pensez-vous, Chrétiens? Si la Tradition, ou plûtôt si l'expérience même n'autorisoit ce que je dis, peut-être le prendrions-nous, vous & moi, pour une fable. Mais tout l'univers témoigne encore aujourd'hui que c'est une vérité; le Christianisme que nous voyons, la vaste étendue du Royaume de l'Eglise, tant de nations devenues fidéles

par la prédication de ce grand Saint ; tant de peuples qu'il a engendrés par l'Evangile, & qui le reconnoissent encore pour leur Pere ; nous-mêmes qui en sommes sortis, & qui n'avons point d'autre origine que celle-là, tout cela ce sont autant de monumens & de preuves suffisantes des conquêtes de saint Paul sur la gentilité.

Cependant son ministère, pour un entier accomplissement, demandoit qu'il travaillât à former les Chrétiens. C'étoit son principal & dernier ouvrage, & c'est ce qu'il a fait d'une maniére qui lui est si propre, que sans rien ôter aux autres Apôtres, on peut l'appeller par excellence le Docteur de l'Eglise. En effet, mes chers Auditeurs, sans parler du premier Christianisme qu'il a planté, qu'il a arrosé, qu'il a cultivé par ses soins, c'est lui qui nous a instruits à être ce que nous sommes, ou ce que nous devons être, c'est-à-dire, Chrétiens, par la doctrine toute céleste qu'il nous a enseignée. Pourquoi pensez-vous qu'il ait été ravi au troisiéme Ciel, & pourquoi Jesus-Christ dans l'état même de son immortalité, a-t-il voulu se faire le Maître de cet Apôtre ? Afin de nous dire par la bouche de cet Apôtre, ce qu'il ne nous avoit pas dit par la sienne : *Ego enim accepi à Domino, quod & tradidi vobis.* Il

1. *Cor.* c. 11.

y avoit cent choses que le Fils de Dieu n'avoit pas révélées aux hommes, étant avec eux, parce qu'ils ne pouvoient pas les porter, & c'est saint Paul qui devoit les en rendre capables.

C'est lui qui nous a découvert les trésors cachés dans ce Mystère incompréhensible de l'Incarnation du Verbe, qui nous a expliqué l'œconomie de la grace, qui nous a fait concevoir la dépendance infinie que nous avons d'elle, jointe à l'obligation de travailler avec elle, afin de ne la pas recevoir en vain; qui nous a éclairci ce profond abysme de la prédestination de Dieu, pour nous apprendre à l'adorer, & non pas à le pénétrer, à nous en faire un motif de zéle pour le salut, & non pas de libertinage & de désespoir; qui nous a donné ces hautes idées de l'Eglise de Jesus-Christ, qui nous a fait le plan de sa Hiérarchie, qui nous a intimé ses Loix, qui nous a développé ses Sacremens. Sans tout cela nous ne pouvions pas être Chrétiens, & à peine l'Evangile nous déclaroit-il rien de tout cela: mais cette bouche encore une fois, par laquelle, comme dit saint Chrysostôme, Jesus-Christ a prononcé de plus grands oracles que par lui même, *Os illud per quod Christus majora quàm per se ipsum locutus est;* saint Paul nous en a plei- *Chrisost.*

nement informés. C'eſt lui qui par les divins préceptes de ſa morale, a ſanctifié tous les états, & qui en a réglé tous les devoirs; lui qui apprend aux Evêques à être parfaits, aux Prêtres à être réguliers & fervens, aux Vierges à être modeſtes & humbles, aux Veuves à être retirées & détachées du monde, aux Grands à vivre ſans faſte & ſans orgueil, aux Riches à ne ſe point enfler de leurs richeſſes, & à n'y point mettre leur appui, aux Maîtres à veiller ſur leurs domeſtiques, aux domeſtiques à reſpecter leurs Maîtres, aux peres & aux meres à conduire leurs familles, aux enfans à honorer leurs peres & leurs meres. Ainſi de toutes les autres conditions, que le tems ne me permet pas de parcourir.

C'eſt pour cela que ſaint Chryſoſtôme appelloit ſaint Paul, le grand Livre des Chrétiens, & c'eſt pour cela même qu'il exhortoit tant les Fidéles à la lecture des divines Epîtres de cet Apôtre. Il n'en fallut pas davantage pour achever la converſion de ſaint Auguſtin. Vous ſçavez en quelle perplexité il ſe trouvoit : Dieu l'attiroit fortement, & le monde le retenoit; la grace le preſſoit, & ne lui donnoit aucun repos, mais la paſſion d'ailleurs livroit à ſon cœur les plus rudes combats, & l'habitude faiſoit évanoüir ſes plus belles réſolu-

tions. Que faut-il donc pour le faire triompher de l'habitude, pour le fortifier contre la passion, pour l'arracher au monde & à tous ses engagemens ? Rien autre chose que ce que lui marqua cette voix qu'il entendit ; & c'étoit d'ouvrir, & de lire les Epîtres de saint Paul : *Tolle, lege ;* prenez, & lisez. Il obéit, & tout à coup ses fers furent rompus ; quelques paroles de ces saintes Lettres dissiperent tous les nuages de son esprit, & d'impudique qu'il étoit, en firent un homme chaste & un Saint. A quoi tient-il que nous n'en retirions le même fruit ? L'esprit de Dieu dont ces excellentes Epîtres sont remplies n'est pas moins puissant pour nous qu'il le fut pour saint Augustin. *Aug.*

Ah ! Chrétiens, pourquoi pensez-vous que le Christianisme ait de nos jours dégénéré dans cette corruption de mœurs, & dans ce désordre où nous le voyons ! Disons-le à notre confusion. Après tout ce qu'a fait saint Paul pour l'accomplissement de son ministère, pourquoi avons-nous encore la douleur de voir au milieu du Christianisme un certain levain de Judaïsme & de Paganisme ? Car j'appelle levain de Judaïsme, cette opposition secrette à Jesus-Christ, qui est dans le cœur de tant de Chrétiens : opposition, dis-je, à la Croix

de Jesus-Christ, à l'humilité de Jesus-Christ, aux maximes & aux exemples de Jesus-Christ. J'appelle levain du Paganisme, cette malheureuse coutume qu'on se fait de n'agir que par les vûes du monde, sans prendre jamais les vûes de la Foi ; de ne se conduire en toutes choses que par politique, que par raison, que par des considérations & des respects humains, sans consulter jamais la Religion. Est-il rien aujourd'hui de plus commun que ce scandale; & d'où vient cela? C'est, mes Freres, que nous n'écoutons pas saint Paul, & que nous ne profitons pas des salutaires enseignemens qu'il nous donne. Tout mort qu'il est, il nous prêche encore ; disons mieux, il est encore vivant dans ses incomparables écrits. Voulez-vous réformer le Christianisme, ou plûtôt voulez-vous vous réformer vous-mêmes ? *Tolle, lege*, prenez & lisez. Il ne vous faut point d'autre Maître, point d'autre Prédicateur, point d'autre Guide, & d'autre Directeur que saint Paul, tel que l'Eglise vous le présente, & tel qu'elle vous le fait entendre. Je dis plus, voulez-vous avoir part au ministère de ce grand Apôtre? Voulez-vous, peres, & meres, faire de vos familles des familles chrétiennes ? Servez-vous de la morale de saint Paul. Ayez soin de vous en

instruire & d'en instruire les autres. Au lieu de tant de livres scandaleux, de tant de livres impies, de tant de livres médisans & insolens, attachez-vous à celui-là, & dans peu vous en connoîtrez le mérite & en ressentirez l'efficace. Ce sera votre sanctification particuliére, & la sanctification de vos maisons. Quoi qu'il en soit, comme saint Paul a pleinement accompli le ministère de l'Apostolat, par la prédication de l'Evangile, il l'a encore parfaitement honoré par la conduite qu'il a tenue dans la prédication de l'Evangile: c'est la seconde partie.

TIrer de l'honneur de son ministère parce qu'on l'exerce dignement, c'est la récompense du mérite; affecter l'honneur qui est attaché à son ministère, & s'en prévaloir, c'est l'effet de l'ambition humaine; se faire honneur aux dépens de son ministère, c'est une criminelle prévarication: mais faire honneur à son ministère aux dépens même de sa personne, c'est le caractère des grandes ames, & en particulier celui de saint Paul. Il ne se vit pas plûtôt engagé dans ce glorieux emploi de prêcher l'Evangile aux Gentils, qu'il s'en expliqua hautement. *Vobis enim dico gentibus, quandiu quidem ego sum gentium*

II. PARTIE.

Rom. c. 11.

Apostolus, ministerium meum honorificabo. Oui, mes Freres, leur dit-il, je vous le déclare, puisqu'il a plû à Dieu de me choisir pour être le ministre de sa parole, & qu'il m'a établi votre Apôtre, tant que j'en porterai le titre & le nom, je travaillerai à le soutenir honorablement. C'est ainsi qu'il parloit aux Romains, & il n'en faudroit pas davantage pour vérifier ma proposition. Mais il est nécessaire pour notre instruction de la développer, & d'entrer dans le détail, afin d'apprendre l'usage d'une maxime aussi essentielle au christianisme que celle-ci, qui est d'honorer les ministères que Dieu nous confie. Voici donc, Chrétiens, de quelle maniére y procéda saint Paul. Appliquez-vous à cette morale, plus capable que tous les éloges du monde, de vous faire admirer cet Apôtre.

Premiere régle; il considéra que si quelque chose pouvoit jamais déshonorer le ministère Apostolique & l'exposer à la censure des hommes, c'étoit sur-tout l'esprit d'intérêt. Esprit bas & sordide dans quelque condition qu'il se trouve, mais honteux & infâme quand il entre dans le commerce des choses saintes. Il prévit dès-lors, que ce qui obscurciroit dans la suite des tems, l'éclat & la gloire de l'Evangile

de Jesus-Christ, ce seroit la cupidité de certaines ames mercenaires, qui y chercheroient des avantages temporels, & qui sous des apparences spécieuses feroient trafic du don de Dieu. *Existimantium quaestum esse pietatem*; que cela seul ruineroit de réputation & de crédit, non-seulement les prédicateurs de la vérité, & les dispensateurs des sacrés mystères, mais la vérité & les mystères mêmes; que cela seul feroit perdre aux peuples, tout le respect qu'ils devoient avoir pour eux, & feroit un prétexte éternel pour les rendre odieux & méprisables aux ennemis de l'Eglise; au contraire, qu'un désintéressement parfait seroit toujours l'ornement de leur état & de leur fonction; & qu'ils n'annonceroient jamais Jesus-Christ avec plus d'honneur, que quand ils paroîtroient plus libres & plus dégagés des prétentions de la terre. Voilà le principe qu'il établit; & que conclut-il de-là? Ah, Chrétiens, ce qu'il conclut? Il se fit une loi, mais une loi inviolable & qu'il observa dans toute la rigueur, d'exercer gratuitement le ministère dont Dieu l'avoit chargé; & dans cette vûe, ne perdez pas, s'il vous plaît, ceci, de renoncer à tous les droits même les plus légitimes & les plus acquis, bien loin d'en exiger de douteux;

1. Tim. c. 6.

ne demandant rien, n'acceptant rien, se passant de toutes choses, se retranchant mille commodités de la vie, dont la dépendance & la recherche est ce qui rend les hommes intéressés; ne se fondant même pour le nécessaire que sur Dieu & sur soi, vivant du travail de ses mains, se faisant serviteur de tous, & pour l'honneur de l'Apostolat, ne tirant service de personne, afin qu'on ne lui reprochât jamais, qu'en nourrissant le troupeau, il s'étoit enrichi de sa dépouille, & qu'en semant d'une main, il avoit moissonné de l'autre. Car voilà proprement l'esprit de saint Paul. Vous le sçavez, mes Freres, disoit-il aux Miléfiens en se séparant d'eux, si j'ai jamais désiré votre or, ni votre argent, & si d'autres mains que celles que vous voyez, ont fourni à ma subsistance. Vous m'êtes témoins, si j'ai été à charge à aucun de vous, & si dans mes fatigues les plus laborieuses, je me suis permis ou accordé le moindre soulagement qui vous pût être onéreux; m'étant toujours souvenu de la parole de notre maître, qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. Cela les faisoit fondre en pleurs, dit le texte sacré; ils se jettoient tous avec respect aux pieds de l'Apôtre, & en l'embrassant avec tendresse, ils s'affligeoient de ce qu'ils ne le verroient

verroient plus. S'il étoit sorti de leur ville bien pourvû de tout, c'est-à-dire, chargé de leurs biens & de leurs présens, l'auroient-ils pleuré de la sorte ? Ils l'honoroient, dit saint Chrysostôme, ou pour mieux dire, ils honoroient l'Evangile en lui, parce que dans lui l'Evangile n'étoit point avili ni dégradé par cette servitude de l'intérêt qui avilit & dégrade les choses les plus nobles. Ce n'est pas, ajoûtoit ailleurs ce grand Apôtre, écrivant à ceux de Corinthe, que je sois obligé d'en user ainsi : car ne suis-je pas libre, & ne m'employant que pour vous, ne m'êtes-vous pas redevables de tout ce qui me manque ? N'ai-je pas le même droit que les autres, de vivre de vos aumônes & de recevoir ce tribut & cette reconnoissance de votre foi ? N'est-il pas juste que celui qui plante la vigne, en mange des fruits, & que celui qui sert à l'autel, ait part aux oblations de l'autel ? Mais pour moi je n'ai point voulu me servir de ce pouvoir, ayant mieux aimé souffrir des incommodités extérieures, que d'apporter tant soit peu d'obstacle à l'Evangile de Jesus-Christ. Tout ceci ce sont ses paroles. Car c'est en quoi, poursuivoit-il, consiste ma gloire, & malheur à moi si je la perds jamais. Encore une fois, Chrétiens, ce renoncement si géné-

reux & si absolu, c'est ce qui rendoit si vénérable le ministère de saint Paul. Avec cela il parloit hardiment & sans crainte, il reprochoit, il menaçoit, il faisoit trembler le vice, ne l'épargnant & ne le respectant dans quelque condition que ce fût. Car que ne peut point un homme qui ne prétend rien, & qui est détaché de tout intérêt, quand il porte la parole & les ordres de Dieu ? S'il eût été d'humeur à faire valoir ses droits, & à les disputer sans en rien rabattre, on n'eût eû que du mépris pour son zéle; & s'il se fût proposé une fortune & un établissement, il eût lui-même ménagé son zéle, c'est-à dire, qu'il l'eût corrompu par de lâches complaisances. Car ce qui rend tous les jours la parole de Dieu, timide, foible, esclave des respects humains, n'est-ce pas l'intérêt ? Ce qui fait qu'on la déguise, & qu'on trouve le secret de l'accommoder aux passions des hommes, n'est-ce pas l'intérêt ? Ce qui la retient captive dans l'injustice, & ce qui empêche que la vérité ne soit écoutée dans le monde, n'est - ce pas l'intérêt ? Mais parce que saint Paul avoit triomphé de cet intérêt, & la parole de Dieu & la vérité remportoient dans sa personne de continuelles victoires.

Je dis plus, & c'est une seconde régle :

ce grand Saint conçût qu'il y avoit encore un autre intérêt secret, d'autant plus dangereux qu'il étoit plus subtil & plus délicat. Car Dieu lui fit voir en esprit un certain genre d'Apôtres, qui par le plus funeste de tous les abus, au lieu d'avoir pour fin d'honorer leur profession, se serviroient de leur profession pour s'honorer eux-mêmes; qui au-lieu de prêcher Jesus-Christ, se prêcheroient eux-mêmes; qui au-lieu d'attirer les ames à Dieu, se les attireroient à eux-mêmes: c'est-à-dire, qui au-lieu de faire que Dieu regnât en elles, entreprendroient eux-mêmes de regner sur elles; qui se proposeroient en elles un fonds de domination, de jurisdiction, d'empire, & bien d'autres avantages dont, comme parle saint Grégoire Pape, le ministre seroit glorifié, mais le ministère détruit. Que fit Saint Paul? Il eut horreur de tout cela, & par une effet de cette fidélité qui fut en lui sans exemple, il sépara l'honneur de l'Evangile du sien; il ne confondit point l'un avec l'autre; il considéra le sien comme un néant, il le foula aux pieds, pour n'avoir plus désormais en vûe que celui de l'Evangile. Comme il s'étoit déclaré aux Fidéles qu'il ne cherchoit point leurs biens, mais leurs personnes, *Non quaro qua vestra sunt, sed vos*; aussi 2. Cor. c. 12.

protesta-t-il qu'il ne prêchoit point soi-même, mais uniquement Jesus-Christ : *Non. nosmetipsos prædicamus, sed Jesum Christum.* Et parce qu'il est aisé de le dire, & que la difficulté est de se défendre de soi-même dans une matière aussi sujette aux illusions de la vanité que celle-là, il le dit en sorte qu'il en donna les preuves les plus sensibles. Car prenez-garde, Chrétiens, s'il vous plaît : pour cela, lui qui étoit naturellement éloquent, il n'usa jamais dans le ministère de la prédication, ni de discours élevés, ni d'aucun ornement des sciences humaines, comme il l'auroit pû faire avec succès ; pourquoi ? de peur que l'Evangile de la croix n'en fût affoibli, *Ut non evacuetur crux Christi.* Un autre que lui se seroit prévalu de son talent ; & au hazard du véritable & solide bien de la conversion des cœurs, auroit fait valoir ce qu'il sçavoit & ce qu'il pouvoit : mais ç'auroit été au détriment de la parole de Dieu & de sa grace, & c'est de quoi saint Paul étoit incapable. Pour cela il eût toujours une aversion sincère pour tous les vains applaudissemens des hommes, dont les emplois éclatans, comme étoit le sien, sont ordinairement suivis. Hé que faites-vous, disoit-il aux Lycaoniens, qui étoient idolâtres de lui, & qui

2. Cor. c. 4.

1. Cor. c. 1.

ſe préparoient à lui rendre des honneurs extraordinaires ; que faites-vous ? ne ſçavez-vous pas que nous ſommes comme vous des hommes mortels, pécheurs, ſujets aux mêmes infirmités ? Si Dieu a voulu ſe ſervir de nous pour vous enſeigner la voie du ciel, & s'il a voulu autoriſer ſa parole par des prodiges & des miracles, eſt-il juſte que la gloire nous en revienne ? faut-il que par une fauſſe bienveillance que vous avez pour nous, vous nous rendiez les uſurpateurs d'une gloire qui ne nous eſt point dûe ? Pour cela il ne ſouffrit jamais que ſous ombre d'eſtime & de confiance, on s'attachât à lui perſonnellement ; choſe d'ailleurs ſi engageante, & à laquelle les hommes les plus ſpirituels à peine peuvent-ils s'empêcher d'être ſenſibles. Et parce qu'il s'étoit formé dans Corinthe un parti de Chrétiens, qui ſe déclaroient pour lui, qui reconnoiſſoient ne devoir qu'à lui tout ce qu'ils étoient ſelon Dieu, & qui ſe détachant en quelque ſorte des autres Apôtres, diſoient, nous ſommes les diſciples de Paul, *Ego ſum Pauli* ; il les *1. Cor.*
en reprit. Hé quoi, mes Freres, leur re- *c. 1.*
montroit-il, eſt-ce Paul qui a été crucifié pour vous ? eſt-ce au nom de Paul que vous avez reçû le baptême ? qu'eſt-ce que ce Paul que vous vantez tant ? c'eſt un

instrument foible & inutile de celui en qui vous avez cru. Pourquoi donc me regarder autrement, & pourquoi vous partager, en disant que vous êtes à moi, au-lieu de penser à vous réunir tous comme appartenant tous à Dieu ? O merveille, s'écrie saint Chrysostôme : un homme ému d'une véritable indignation, parce qu'on a du zéle pour sa personne; un homme affligé de ce que l'on est trop à lui, parce qu'il craint que l'on n'en soit moins à Jesus-Christ ! Ah, grand Saint, c'est ce qui s'appelle travailler pour la gloire de son ministère. C'est ainsi que vous avez donné crédit à l'Evangile ; & c'est pour cela que la grace que vous dispensiez, n'a rien perdu entre vos mains de son efficace. Dans les nôtres elle la perd tous les jours. Parce que nous nous cherchons nous-mêmes, nous nous trouvons misérablement nous mêmes ; & en nous trouvant, nous devenons la honte & l'opprobre de cette grace. Nous parlons d'elle magnifiquement, mais elle n'opère rien par nous ; le monde nous applaudit, mais le monde ne se convertit pas ; nous établissons notre réputation, mais nous n'établissons pas l'empire de Dieu : pourquoi ? parce que nous n'avons rien moins que ce zéle d'honorer le ministère que Dieu nous a commis.

Voulez-vous, Chrétiens, une preuve encore plus ſolide & plus convaincante de celui qu'avoit ſaint Paul ? oubliez le reſte, & appliquez-vous à ceci. C'eſt qu'il étoit auſſi zélé pour ſon miniſtère exercé par d'autres que par lui-même ? troiſiéme régle. C'eſt que le bien des ames & l'avancement du chriſtianiſme lui étoit également cher, ſoit qu'il le vît procuré par d'autres, ſoit qu'il le procurât lui-même. C'eſt qu'il ſe ſoucioit peu par qui Jeſus-Chriſt fût annoncé, pourvû qu'il fût annoncé. Juſques-là, (ô admirable & divine leçon, ſi elle étoit bien entenduë) juſques-là, que quelques-uns prêchant par un eſprit d'émulation & de jalouſie contre lui : (car dès-lors, Chrétiens, on voyoit des contentions contre les miniſtres de l'Evangile; & c'eſt une ſimplicité & une erreur de regarder ce ſcandale comme un ſcandale de notre ſiécle ; puiſqu'il eſt auſſi ancien que l'Egliſe, & que Dieu pour notre inſtruction l'a permis dans tous les tems :) juſques-là, dis je, que quelques-uns prêchant Jeſus-Chriſt par jalouſie contre lui & dans le deſſein, comme il parle lui-même, d'ajoûter de nouvelles traverſes à celles qu'il avoit déja éprouvées, *Exiſtimantes preſſuram ſe ſuſcitare vinculis meis*, il ne laiſſoit pas de s'en réjoüir, *in* Philip. c. 1.

hoc gaudeo, sed & gaudebo; touché d'une part de la malignité de leur intention, & ravi de l'autre de ce que l'Evangile profitoit de cette malignité. Car que m'importe, disoit-il, qu'il soit publié par ceux-ci ou par ceux-là, qu'il le soit par mes amis ou par mes ennemis, qu'il le soit à ma confusion ou à ma gloire, pourvû qu'il le soit véritablement? Or parler ainsi & être disposé de même, c'est faire honneur à son ministère, & non pas à soi. Car de n'estimer le bien que quand il se fait par nous, de ne le goûter qu'autant qu'il a de rapport à nous, de ne pouvoir supporter que les autres soient plus employés que nous dans les intérêts de Dieu, d'avoir peine à souffrir qu'ils le soient autant, de souhaiter peut-être qu'ils ne le fussent point du tout; & ensuite diminuer leurs succès, sans prendre garde que ce sont les succès de l'Evangile, & amplifier les nôtres comme s'ils étoient les fruits de notre industrie: qu'est-ce que tout cela, Chrétiens, sinon s'usurper l'honneur de son ministére, & le dérober à Dieu.

Je serois infini, si je m'étendois sur les autres régles que saint Paul se proposa, & qu'il observa. Ah! mes Freres, dit saint Grégoire Pape, que ce grand Apôtre fut éloigné de l'aveuglement de ceux qui

croient ne pouvoir soutenir leur ministère que par le faste du monde, que par l'affectation de la grandeur, que par la magnificence du train, que par l'éclat d'une somptuosité superflue, que par les disputes éternelles sur les presséances, sur les prérogatives, sur la dignité, en un mot, que par toutes les choses dont l'ambition des hommes s'entête & s'occupe. Non, non, saint Paul n'en jugea pas ainsi : il prit pour maxime ce que l'esprit de Dieu, qui est l'esprit de la vraie sagesse, lui avoit enseigné, que ni son ministère, ni tout autre, ne seroient jamais moins honorés que par-là ; & que s'ils le devoient être, c'étoit par une conduite irreprochable & exempte de blâme, par une vie qui ne fût pas sujette à rougir, qui ne craignît pas la lumiére du jour, qui fût à l'épreuve de toutes les censures ; par une réputation qui n'eût rien de suspect ni d'équivoque, & que le libertinage même respectât. Maxime qu'il avoit à cœur par dessus tout, & qu'il inspiroit à ses disciples, leur disant sans cesse : Mes Freres, comportons-nous, comme des Ministres de Dieu ; rendons-nous recommandables par la pureté de notre doctrine, par l'intégrité de nos mœurs, par la douceur de notre charité, par les armes de la justice ; que nos entretiens soient religieux &

nos actions exemplaires, & pourquoi? ah! mes chers disciples, ajoûtoit-il, afin que la parole de notre Dieu ne soit point exposée aux blasphêmes des hommes, & afin que notre ministère ne soit point déshonoré : *Ut non vituperetur ministerium nostrum.* Cela seul le faisoit agir; cela seul étoit en lui comme le premier mobile de toutes les vertus qu'il pratiquoit. Cette ferveur sans indiscrétion & cette prudence sans ménagement, cette humilité de cœur sans bassesse & cette grandeur d'ame sans orgueil, ce mépris du monde sans arrogance & ce zéle pour le monde sans attache; cette tendresse envers les pécheurs, jointe à cette sévérité envers le péché; cette exactitude de discipline, accompagnée de cette sage condescendance; cette science de se moderer dans la prospérité, & de se soutenir dans l'adversité : voilà ce qui faisoit de saint Paul un homme respectable, & ce qui combloit d'honneur son ministère.

2. Cor. c. 6.

Arrêtons nous là, Chrétiens : car voilà au même tems, nôtre modéle & nôtre exemple. C'est ainsi que nous devons, chacun dans notre condition, honorer le ministère où il a plû à Dieu de nous appeller. Ayons-y le même désintéressement que saint Paul. Dès que nous ne penserons

point à nous-mêmes, nous nous préserverons de mille fautes, qui avilissent les plus saints emplois, en avilissant les Ministres qui en sont chargés : nous serons exacts, réguliers, droits, équitables, vigilans, & l'on en sera édifié. Mais au contraire, dès que nous aurons des vûes intéressées, toute notre conduite s'en ressentira : nous aurons beau vouloir cacher cet intérêt, le monde le remarquera bientôt, & nous ferions alors des miracles, que le monde ne nous croira pas. Travaillons à faire le bien pour le bien même, pour la gloire de Dieu, pour l'avantage du prochain, selon l'esprit & la fin de notre état. Car souvent on fait le bien pour soi-même : on le fait, parce qu'on se met par-là dans une certaine estime ; on le fait, parce qu'on s'acquiert par-là un certain crédit ; on le fait, parce que le monde le verra & qu'il en parlera. De-là tant de foiblesses humiliantes, que nous découvrons dans des gens que leur âge, leur expérience, leur mérite en devroient pleinement dégager. S'ils en portoient toute la honte ; & qu'elle ne retombât point sur leur ministere, le mal seroit moins à craindre : mais de ces exemples, quelles conséquences ne tire-t-on pas contre les plus saintes professions & les dignités les plus sacrées ?

Je sçai que pour ce désintéressement parfait que demande le vrai zéle, il faut beaucoup prendre sur soi ; mais quand il faudroit même s'immoler pour son ministère, n'est-ce pas le devoir d'un serviteur fidéle ? C'est ce que saint Paul a fait, comme je vais vous le montrer dans la troisiéme partie.

III PARTIE. C'est une belle idée qu'a eû Tertullien, en parlant du Sauveur du monde, quand il dit que cet homme-Dieu n'a pas seulement été immolé sur la croix, mais qu'il a commencé à être victime dès le moment qu'il s'est fait homme. Une hostie destinée pour expier le péché, mais une hostie vivante & mourante, dont le sacrifice n'a jamais été interrompu, voilà ce que c'est que Jesus-Christ. Permettez-moi, Chrétiens, en gardant les proportions requises, d'appliquer ceci à l'Apôtre saint Paul : il s'est sacrifié pour son ministère, c'est-à-dire, pour le salut de ses freres & pour la gloire de l'Evangile ; mais ne vous imaginez pas qu'il ait attendu pour cela l'arrêt de Néron, & qu'il n'ait offert à Dieu ce sacrifice de lui-même, que quand il versa son sang dans Rome pour la confession de sa foi ; ce n'est point là de quoi je prétends parler : ce n'est point, dis-je, de

ſon bienheureux martyre & de ſa glorieuſe mort. Dès l'inſtance de ſa vocation à l'Apoſtolat, il ſe regarda comme la victime de ſon Apoſtolat même, il le fut en effet : car je trouve qu'il commença dès-lors deux grands ſacrifices, qui ont duré autant que ſa vie; l'un de patience, par lequel il ſe dévoüa aux perſécutions des hommes pour le nom de ſon Dieu; & l'autre de pénitence, par lequel lui-même touché du zéle que la charité lui inſpiroit de ſatisfaire pour les hommes, il devint ſon propre perſécuteur. De ſorte que l'on peut dire de lui pour couronnement de ſon éloge, qu'il a été immolé, auſſi-tôt qu'appellé; & qu'au moment qu'il s'eſt vû Apôtre, il a paru devant Dieu en qualité d'hoſtie : voilà la véritable idée de ſaint Paul, & voilà ſur quoi nous devons travailler encore à nous former.

Non, Chrétiens, jamais homme mortel n'a dû faire à Dieu un ſacrifice de patience ſi continuel & ſi héroïque que ce grand Saint. A peine, s'il m'eſt permis de parler ainſi, eût-il levé l'étendart de l'Evangile, que tout l'univers ſembla conſpirer contre lui. Dès-là il n'y eût plus pour lui que des trahiſons ſur la terre, que des naufrages ſur la mer, que des empriſonne-

mens dans les villes, que des embûches dans les lieux écartés. Tout ce que la malice de l'envie, & tout ce que l'animosité de la haine peuvent susciter d'adversités & de misères, il l'éprouva dans sa personne. Ceux de sa nation se firent un point de religion d'être ses ennemis les plus cruels; les Gentils l'accablérent d'outrages; parmi les Chrétiens mêmes, qu'il avoit engendrés en Jesus-Christ, il trouva de faux freres & de faux Apôtres: tous les jours exposé aux insultes des séditions populaires, tous les jours traduit de tribunal en tribunal, tantôt fouetté comme un esclave, tantôt lapidé comme un sacrilége & comme un blasphémateur. Combien de travaux? combien de voyages? combien de bannissemens? Si c'étoit un autre que lui-même qui en fit le détail, nous croirions qu'il y a de l'exagération; mais nous sçavons, dit l'Abbé Rupert, que le Saint-Esprit dont saint Paul a été l'organe est éloquent sans rien amplifier. C'est saint Paul lui-même qui, malgré toutes les résistances de son humilité, a été obligé de rendre compte à l'Eglise de ce qu'il avoit souffert: il en a fait excuse aux Fidéles, il les a priés de supporter en cela son imprudence, il a semblé même s'accuser tout le premier de vaine gloire & d'ostentation,

& par-là, dit saint Jérôme, il a bien montré qu'il n'avoit pas besoin de s'en justifier. Mais enfin il l'a reconnu; & forcé par l'esprit de Dieu qui le faisoit parler, il en a pris le ciel à témoin, qu'aucun des Apôtres n'avoit été si persécuté ni si maltraité que lui. Ils sont plus grands que moi, disoit-il aux Corinthiens; mais ce Dieu de gloire qui est l'auteur de ma destinée, a voulu que j'eusse plus à endurer qu'eux, que je fusse plus souvent dans les chaînes, que je courusse & que j'essuyasse plus de dangers de mort, que je me trouvasse réduit plus communément aux rigueurs extrêmes de la faim & de la soif, & pourquoi tout cela? Ah, Chrétiens; ne vous l'ai-je pas dit, & cet homme Apostolique n'avoue-t-il pas que c'étoit uniquement pour les intérêts de son ministère? Il avoit fait la guerre à Jesus-Christ; & Jesus-Christ, dit saint Augustin, lui faisoit la guerre à son tour, ou plutôt il faisoit à Jesus-Christ une espèce de réparation, acceptant de lui persécution pour persécution, captivité pour captivité, supplice pour supplice. Car il se souvenoit toujours d'être ce Saul qui avoit été le fléau de l'Eglise; & voilà pourquoi il se croyoit obligé par un devoir indispensable de souffrir pour son Dieu les mêmes

choses qu'il avoit fait souffrir à son Dieu. Il étoit responsable à son Dieu de la conversion d'une infinité de peuples, & il ne pouvoit pas retirer ces peuples de l'infidélité, qu'il ne lui en coûtât des afflictions & des croix. C'est pour cela que les croix lui étoient si chères & si précieuses, parce qu'elles lui gagnoient des ames, & des ames prédestinées, pour lesquelles il s'estimoit heureux de pouvoir endurer tout:
2. Tim. c. 2. *Ideò omnia sustineo propter electos.* Remarquez ce mot, Chrétiens, *propter electos*: car pour lui-même, reprend admirablement saint Chrysostôme, il auroit été chéri, honoré, respecté de tout le monde; mais pour les Elûs, il devoit être haï, méprisé, calomnié, puisqu'il ne pouvoit pas autrement être le Coopérateur de leur salut, & c'est ce qui soutenoit l'ardeur de son courage. Je m'en vais à Jérusalem, disoit-il, & je ne sçai ce qui m'y doit arriver, sinon que dans toutes les Villes par où je passe, l'esprit de Dieu me fait connoître que des tribulations & des chaînes m'y sont préparées; mais je ne crains rien de toutes ces choses, & ma vie ne m'est pas plus considérable que moi-même, pourvû que j'acheve ma course, & que je m'acquitte du ministère que j'ai reçû du Sei-
Act. c. 20. gneur Jesus; *Dummodò consummem cursum*

meum , & ministerium verbi quod accepi à Domino Jesu.

Que répondrez-vous à cela, hommes du siécle, esprits lâches & mondains, qui dans les emplois, dont la providence vous a chargés, & même dans ceux qui vous attachent aussi-bien que saint Paul au service des autels, cherchez vos aises & votre repos? Venez, venez vous confronter aujourd'hui avec cet Apôtre, & dans l'opposition que vous découvrirez entre vous & lui, apprenez ce que vous devez être, & confondez-vous de ce que vous n'êtes pas. Saint Paul s'est immolé pour son ministère, & vous vous épargnez dans le vôtre. Voilà le reproche que vous avez à soutenir devant Dieu. Consultez-vous un peu sur ce point. Je sçai que l'amour-propre ne manque pas de vous imposer & de vous faire croire par ses artifices, que l'on doit être content de vous, comme vous l'êtes de vous-mêmes. Mais entrons dans le détail, & dites moi : ces ménagemens de votre personne si étudiés & si affectés, ce refus d'un travail nécessaire & que vous devez au public, cette horreur de l'assiduité que vous traitez d'esclavage & de servitude, cette habitude que vous vous faites de vous divertir beaucoup & de vous appliquer peu, au-lieu de suivre

l'ordre de Dieu, qui seroit de vous divertir peu, pour vous appliquer beaucoup; cette liberté que vous vous donnez de vous décharger sur autrui des soins les plus personnels, & dont vous devez uniquement répondre; cette facilité à vous émanciper des obligations onéreuses, même les plus indispensables, qui sont attachées à votre état; cette peine à être où il faut que vous soyez, & cette disposition à être volontiers où il faut que vous ne soyez pas; cette fuite des affaires qui vous sont importunes & incommodes; quoique Dieu ne vous ait fait ce que vous êtes, que pour en être incommodés & importunés; cette prudence de la chair à ne vous engager jamais, ni pour la vérité, ni pour la justice; cette crainte de vous exposer & de vous perdre dans des occasions où Dieu demande que vous vous exposiez, & que vous vous perdiez; en un mot, ce secret que le monde vous a appris & que vous pratiquez si bien, de ne prendre de votre condition que le doux & l'honorable, & d'en laisser le pénible & le rigoureux: ce n'est pas tout; cette indifférence pour cent choses, où il faudroit que vous eussiez de saintes inquiétudes, cette froideur à la vûe des scandales qui devroient enflammer votre zéle, & au contraire cette impuissance &

cette châleur sur les moindres défauts dont votre délicatesse se trouve blessée; cette sensibilité à vous offenser de tout, & à ne pouvoir rien supporter dans une place qui vous oblige à tout supporter, & à ne vous offenser de rien ; ces plaintes & ces éclats dans les traverses & dans les contradictions qui vous arrivent, preuves évidentes d'un cœur immortifié & incirconcis : tout cela convient-il à un homme, qui dans quelque genre de vie que ce soit, veut être, à l'exemple de saint Paul, un Ministre fidéle ; & puisque, pour être tel, il faut se résoudre à être une victime, tout cela s'accorde-t-il avec l'état d'une victime ? Si saint Paul en avoit usé de la sorte, auroit-il été Apôtre de Jesus-Christ ? Auroit-il glorifié Dieu au point qu'il a fait ? Auroit-il sauvé ce grand nombre d'ames ? Se seroit-il fait tout à tous, pour avoir part à la rédemption de tous? Nous nous flattons qu'il ne faut pas nous prodiguer, & que l'intérêt même de nos ministères demande que nous nous conservions ; & parce que nous sommes en ceci les Juges du plus ou du moins, nous abusons de ce prétexte, pour porter les choses jusqu'à un excès d'amour & d'indulgence envers nous-mêmes ; mais que dirons-nous à Dieu, quand il nous opposera l'exemple de saint Paul ?

ſa conſervation n'étoit-elle pas auſſi importante que la nôtre ? ſommes-nous plus dignes d'être épargnés que lui ? étoit-il moins néceſſaire à Dieu que nous ? Ah ! grand Saint, que vous ſerez un témoin redoutable pour nous dans le jugement de Dieu !

Mais concluons : une vie auſſi perſécutée & auſſi accablée de fatigues que celle-là, n'étoit-ce pas une aſſez grande pénitence ? S'il reſtoit des forces à ſaint Paul, devoit-il les épuiſer par des mortifications volontaires ? Pouvoit-il conſpirer lui-même à ruiner une ſanté ſi précieuſe à l'Evangile ; & quelque amour qu'il eût pour les croix, ne devoit-il pas ſe contenter de celles que Dieu lui envoyoit, puiſqu'elles ſuffiſoient déja pour le faire vivre dans un état continuel de mort ? C'eſt ainſi, Chrétiens, que raiſonne l'eſprit du monde, & c'eſt ainſi que nous nous aveuglons encore tous les jours. Ne ſouffrir que ce que nous ne pouvons éviter, & n'exercer jamais contre nous aucun acte de cette ſévérité que l'Evangile nous recommande, ſous ombre que la Providence nous envoie aſſez elle-même de ſouffrances & de croix, voilà notre maxime. Mais ſaint Paul n'en jugeoit pas de la ſorte : Non, ce n'étoit point aſſez pour lui que d'être perſécuté,

s'il ne se persécutoit lui même ; ce n'étoit point assez d'être haï, s'il ne se haïssoit lui-même ; ce n'étoit point assez d'être mortifié, s'il ne se mortifioit lui-même : il vouloit avoir part à la gloire du sacerdoce de Jesus-Christ, & être tout ensemble le Prêtre & la victime de son holocauste. Que fait-il donc ? à ce sacrifice héroïque de patience, il en joint un autre de pénitence ; châtiant tous les jours son corps, le réduisant en servitude, lui faisant porter continuellement la mortification de Jesus-Christ, accomplissant dans sa chair ce qui manquoit aux souffrances de Jesus : & pourquoi ? ah ! Chrétiens, je finis, mais en finissant je tremble, & pour moi qui vous parle, & pour vous qui m'écoutez. Saint Paul châtie son corps, parce qu'il craint qu'étant Apôtre & prêchant aux autres, il ne devienne un réprouvé ; & il accomplit dans sa chair ce qui manquoit aux souffrances de Jesus-Christ, non point seulement pour soi, mais pour tout le corps de l'Eglise, *Pro corpore ejus quod est Ecclesia*, c'est-à dire, pour son ministère qui l'engage à procurer auprès de Dieu le salut de tous les hommes. Pensées terribles, & qui devroient être le sujet éternel de nos considérations. Car qu'est-ce que ceci, devons-nous nous dire à nous-mêmes ?

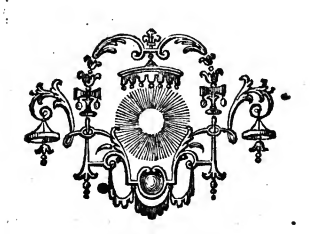
Colos. c. 1.

Saint Paul a fait de son corps une victime de pénitence, de peur d'être réprouvé; cet homme confirmé en grace, cet homme à qui sa conscience ne reprochoit rien, cet homme ravi jusqu'au troisiéme ciel, cet homme parfaitement attaché à Dieu, croyoit qu'il lui étoit nécessaire, pour ne pas tomber dans le malheur de la réprobation, de traiter durement son corps: & moi qui suis un pécheur, moi sujet à toutes sortes de passions, je ménagerai le mien, je le ferai vivre dans les délices, je lui accorderai tout; bien loin de le réduire en servitude, je me ferai son esclave; je ne penserai qu'à le bien nourrir, qu'à le vêtir mollement, qu'à lui donner toutes ses aises? Et avec cela je vivrai sans aucune crainte pour mon salut, sans remords & sans scrupule? Et avec cela je me persuaderai que je puis aimer Dieu, & que je l'aime en effet? Et avec cela je croirai pouvoir être reçu au nombre des enfans & des élûs de Dieu? Non, non, mon Dieu, c'est une erreur & une erreur aussi pernicieuse qu'injuste, dans laquelle j'ai vécu jusques à présent, mais dont je me détrompe aujourd'hui. Quand mille autres raisons ne m'en feroient pas connoître la fausseté, il ne faudroit que l'exemple de saint Paul. Car enfin, Chrétiens, saint

Paul n'étoit pas un esprit foible ; il étoit aussi-bien instruit que nous des jugemens de Dieu , il sçavoit aussi-bien que nous quel est le tempérament de l'homme : je n'aurai donc plus de confiance, qu'autant que je pratiquerai, comme lui, la pénitence.

Ce n'est pas tout : saint Paul a châtié son corps, & l'a sacrifié, non pas seulement pour soi même , mais pour l'Eglise, & pour les Fidéles; parce que son ministère l'engageoit à procurer par ses souffrance. le salut de ses freres. Il est donc juste que dans mon emploi , dans ma charge, dans ma profession, je sacrifie moi-même mes forces , ma santé, ma vie, pour ceux que Dieu a bien voulu commettre à mes soins , & dont il me demandera compte. O si nous étions convaincus , comme saint Paul, de cette importante vérité , quel changement verroit on dans toutes les conditions du monde ? avec quelle assiduité en rempliroit-on les devoirs ? avec quel courage en porteroit-on toutes les peines ? Quel ordre régneroit sur la terre , & combien Dieu seroit-il glorifié dans tous les états ? Pour cela , grand Apôtre, vous que l'Eglise nous propose pour modéle , faites-nous part de ce zéle ardent , de ce zéle constant , de ce zéle infatigable qui vous a soutenu , qui vous a embrasé , qui vous a

consumé. La gloire dont vous jouissez, bien loin de l'éteindre, n'a fait que le purifier, & que l'allumer davantage. Exercez-le encore sur nous; & que l'effet de ce zéle soit de réveiller le nôtre, & de nous apprendre à travailler comme vous, pour être récompensés, comme vous, dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, &c.



TABLE

TABLE
DES SERMONS,
AVEC
l'Abbrégé de chaque Sermon.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abrége ; & le second, la page où ce même article finit.

---

mieux acquitté de cette fonction, que lorsqu'il a été lui-même attaché à la croix : pourquoi cela ? parce que c'est sur la croix qu'il a prêché Jesus-Christ & sa loi, 1. avec plus d'autorité & de grace, 2. avec plus d'efficace & de conviction ; 3. avec plus de succès & de fruit. p. 8. 10.

1. Avec plus d'autorité & de grace. Il est aisé de prêcher la croix, quand on n'a rien à souffrir ; & quelque éloquent que soit un Prédicateur, il ne lui convient guère de porter les autres à une vie austère & mortifiée, lorsqu'il méne une vie tranquille & commode. Mais saint André a prêché la croix sur la croix même. p. 10. 14.

2. Avec plus d'efficace & de conviction. On ne persuade jamais mieux, que lorsqu'on fait mieux voir qu'on est persuadé soi-même. Or saint André pouvoit il faire plus sensiblement connoître jusqu'à quel point il étoit persuadé du mérite de la croix, qu'en voulant lui-même mourir sur la croix ? p. 14. 18.

3. Avec plus de succès & de fruit. De-là en effet tant de conversions que Dieu opéra par le ministère de saint André ; & c'est encore avec la grace divine, ce que doit opérer dans nous la force de son exemple. p. 18. 25.

II. Partie. La croix est l'autel, où saint André comme Prêtre & Pontife de la loi nouvelle, a exercé dans toute la perfection possible, l'office de sacrificateur. Pouvoir présenter à Dieu le sacrifice du corps de Jesus-Christ, & avoir pour cela dans le Christianisme un caractère particulier, c'est en quoi consiste l'essence du sacerdoce de la loi de grace. Mais joindre au sacrifice adorable du corps de Jesus-Christ le sacrifice de soi-même, & s'immoler soi-même à Dieu au même tems qu'on lui offre ce divin Agneau immolé pour le salut du monde, c'est ce qui met le comble au sacerdoce de la loi

de grace, & ce qui lui donne sa dernière perfection. Or voilà ce qu'a fait sur la croix saint André. p. 25. 27.

Oui, il faut pour nous rendre dignes de Dieu, que nous joignions le sacrifice de nous-mêmes au sacrifice du corps de Jesus-Christ. Ainsi saint Paul disoit : J'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances de mon Sauveur. Et comment l'accomplissoit-il ? par l'austérité de sa vie. C'est aussi ce que nous voyons dans saint André : nous y voyons, dis-je, un Prêtre plein de religion, qui tous les jours de sa vie ne manqua jamais d'immoler sur l'autel l'Agneau de Dieu, & qui par sa mort couronna son sacerdoce en s'immolant lui-même. p. 27. 31.

Un Prêtre qui chaque jour sacrifia l'Agneau de Dieu, comme il le témoigna au juge devant qui il fut produit. Quelle instruction, & quel sujet de confusion pour ces ministres qui ne célébrent les divins mystères que très-rarement ! p. 31. 34.

Un Prêtre qui couronna son sacerdoce, en s'immolant lui-même sur la croix. Après le refus qu'il a fait de sacrifier aux idoles, on lui présente la croix comme l'instrument de son supplice, & il l'embrasse comme son plus précieux trésor. p. 34. 37.

Faisons de même à Dieu le sacrifice de nos corps, & selon l'avis que nous donne saint Paul, offrons-les comme des hosties vivantes & agréables. p. 37. 42.



Sermon pour la Fête de saint François Xavier. page 43.

DIVISION. De tous les miracles qui se sont faits dans l'établissement de l'Eglise chrétienne, un des plus grands, c'est l'établissement de l'Eglise même par le ministère des Apôtres. Or dans ces derniers siécles saint François Xavier a renouvellé ce miracle. En deux mots, Xavier pour la propagation de la foi, a fait, comme les Apôtres, des choses infiniment au-dessus de toutes les forces humaines, 1. Partie. Xavier, comme les Apôtres, a fait ces prodiges de zéle, par des moyens qui ne tiennent rien de la prudence & de la sagesse humaine, 2. Partie. Voilà ce que nous devons appeller le miracle de l'Evangile. p. 43. 50.

I. PARTIE. François Xavier a fait, comme les Apôtres, pour la propagation de la foi, des choses infiniment au-dessus de toutes les forces humaines. Il a converti tout un monde: examinons ce miracle. p. 50. 52.

Xavier est appellé par le Roi de Portugal pour passer au Indes. Il s'embarque à Lisbonne, il aborde dans l'Inde, le voilà rendu au cap de Comorin, & d'abord vingt mille idolâtres viennent le reconnoître pour l'Ambassadeur du vrai Dieu. Il paroît chez les Mores, fameux insulaires, & dans l'espace de quelques jours il réduit sous le joug de la loi chrétienne jusqu'à trente villes. Le Japon l'attend, il y va, & il confond les faux Prêtres des idoles, il y baptise les Rois, il y sanctifie les peuples, il y établit de nombreuses & de florissantes Eglises. p. 52. 63.

Or pour peu qu'on raisonne, & que l'on considére les circonstances de tous ces faits, ne doit-on

pas les regarder comme autant de prodiges ? Il eſt vrai que Luther & Calvin convertiſſoient au même tems & attiroient à eux l'Occident & le Septentrion : mais ces deux Héréſiarques prêchoient une religion commode à la nature & pour établir une telle religion, il ne falloit point de miracle, au lieu que Xavier prêchoit une loi contraire à tous les ſentimens naturels. p. 63. 67.

Quelle gloire pour cet homme Apoſtolique, quand au Jugement de Dieu il produira les fruits de ſa miſſion & de ſi heureuſes conquêtes ? Mais quel ſujet de condamnation pour nous, qui profitons ſi peu des ſoins de tant de prédicateurs, & de la ſainte parole qu'ils nous annoncent. p. 67. 71.

II. Partie. François Xavier, comme les Apôtres, a fait de ſi grandes choſes pour la propagation de l'Evangile, par des moyens qui ne tiennent rien de la prudence & de la ſageſſe humaine. Comment ſe diſpoſa-t-il au Miniſtère Evangélique? par un renoncement entier à tous les avantages du monde, ſur-tout par cette victoire qu'il remporta ſur lui-même, à l'égard d'un malade dont l'infection & la pourriture auroit dû, ce ſemble, rebuter la plus héroïque vertu. p. 71. 77.

De là il devient inſenſible à tout, pour n'être ſenſible qu'aux impreſſions de la charité. Les hôpitaux devinrent pour lui une demeure ordinaire & agréable. Les nations les plus ſauvages ſe trouvoient forcées de l'aimer, voyant qu'il aimoit juſqu'à leurs misères : & les peuples, témoins des ſecours qu'ils en recevoient dans les infirmités de leurs corps, lui abandonnoient la conduite de leurs ames. p. 77.

Quels fonds employa-t-il dans l'exercice de ſon miniſtère ? point d'autres fonds pour lui qu'une extrême pauvreté. C'eſt avec le ſigne de cette ſainte pauvreté qu'il parcourt les provinces & les

Royaumes. Mais n'étoit-ce pas avilir ſon caractère ? c'étoit plûtôt le relever, & accréditer la loi qu'il publioit. Car ce déſintéreſſement charmoit les Infidéles, & leur faiſoit conclure qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel & de divin dans une religion, qui élevoit ainſi les cœurs & les dégageoit de toutes les vûes terreſtres. p. 77. 80.

Par quelle voie pénétra-t-il juſques dans la capitale du Japon ? par celle de l'humilité, en ſe réduiſant à la vile condition de ſerviteur. A quoi s'appliquoit-il avec plus de zéle ? à enſeigner aux enfans les premiers principes de la Doctrine chrétienne, ſe faiſant, pour ainſi dire, enfant comme eux. Or voilà le miracle, que par la pauvreté, par l'humilité, par le renoncement à toutes choſes & à ſoi-même, il ait fait ce que toute la politique du monde n'eût oſé entreprendre, & ce que jamais elle n'eût exécuté. p. 80. 84.

Il s'eſt vû comblé d'honneurs : cela eſt vrai ; mais c'eſt au même tems ce qu'il y a de merveilleux, qu'on ait ainſi reſpecté & honoré un pauvre. Il a fait des miracles : mais pourquoi Dieu lui mettoit-il de la ſorte ſon pouvoir dans les mains, parce que c'étoit un homme humble. p. 84. 87.

Bel exemple paur les prédicateurs & les miniſtres de l'Evangile. Qu'ils aient le zéle de Xavier, qu'ils meurent à eux-mêmes comme Xavier, qu'ils prennent comme Xavier, cet eſprit d'anéantiſſement qui fut l'eſprit du Sauveur des hommes & l'eſprit de tous les Apôtres : alors ils ſeront des inſtrumens dignes de Dieu, & il s'en ſervira pour l'avancement de ſa gloire & pour le ſalut du prochain. p. 87. 91.

Sermon pour la Fête de Saint Thomas, Apôtre: page 92.

DIVISION. On peut bien appliquer à ce saint Apôtre ces paroles du Pseaume cent trente-huitiéme: *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus*, sa lumiére est comme ses ténébres, & ses ténébres comme sa lumiére. C'est-à-dire que son infidélité & sa foi considérées par rapport à nous, nous peuvent être également utiles & salutaires. Son incrédulité sert à la justification de notre foi, 1. Partie. Sa foi est le reméde de notre incrédulité, 2. Partie. Un Apôtre incrédule, qui par son incrédulité même nous apprend à être fidéles : un Apotre plein de foi, qui par la confession de sa foi nous empêche d'être incrédules. p. 92. 96.

I. PARTIE. L'incrédulité de saint Thomas sert à la justification de notre foi. Justifier la foi par l'infidélité même, c'est opposer les égaremens & les désordres de l'infidélité à la sagesse & aux autres avantages de la foi. Or voilà à quoi nous sert l'incrédulité de saint Thomas. Nous y remarquons quatre désordres opposés à quatre avantages de la foi: sçavoir, l'esprit de singularité opposé à l'esprit universel de la foi, la préoccupation du jugement, opposée à l'esprit droit de la foi; l'opiniâtreté, opposée à l'esprit docile de la foi ; enfin la petitesse d'un génie borné qui ne croit que ce qu'il voit, opposée à l'esprit supérieur de la foi. p. 96. 99.

1. Esprit de singularité. Saint Thomas se trouva séparé des autres disciples, lorsque Jesus-Christ se fit voir à eux le huitiéme jour après sa résurrection: *Non erat cum eis quando venit Jesus*. Voilà le principe le plus ordinaire de l'incrédulité : on veut

ſe diſtinguer. Mais ſi dans tout autre ſujet la ſingularité doit être ſuſpecte, combien plus lorſqu'il s'agit de la foi, laquelle eſt le ſacré lien qui doit unir tous les hommes dans le culte d'un même Dieu & d'un même Seigneur ! Le premier avantage donc que nous avons en croyant comme Fidéles, c'eſt de croire ce que croit avec nous toute l'Egliſe de Dieu. p. 99. 107.

2. Préoccupation du jugement. Saint Thomas, prévenu de ſa penſée, ſans rien examiner davantage, conclut d'abord qu'il ne croiroit pas : *Non credam.* Autre principe de l'incrédulité : on ſe prévient contre la foi. Dieu veut bien qu'en matière même de foi nous nous inſtruiſions des choſes : mais il veut auſſi que nous faſſions cet examen ſans prévention, & voilà le ſecond avantage de la foi, de nous dégager par une ſainte & ſage ſimplicité de tous préjugés. p. 107. 112.

3. Opiniâtreté. Tout portoit ſaint Thomas à croire la réſurrection de Jeſus-Chriſt : mais il s'obſtina dans ſon erreur. Troiſiéme principe de l'incrédulité. On ſe fait une fauſſe gloire de ne point revenir de ſon ſentiment. Force d'eſprit mal entendue. Le fidéle, par un troiſiéme avantage, trouve dans ſa docilité la vraie force, qui conſiſte à ſe ſoumettre & à ſe captiver. p. 112. 116.

4. Petiteſſe d'un génie borné qui ne croit que ce qu'il voit. Saint Thomas dit : ſi je ne vois les marques des cloux dont les mains de Jeſus-Chriſt ont été percées, je ne croirai point qu'il ſoit reſſuſcité : *Niſi videro, non credam.* Quatriéme principe de l'incrédulité : on veut juger de tout par les ſens, comme ſi les ſens étoient juges compétens des myſtères de Dieu, & qu'ils ne fuſſent pas ſujets à mille illuſions. Mais la foi nous eléve au-deſſus des ſens, & nous fait ainſi pénétrer juſques dans les ſecrets de Dieu les plus cachés : quatriéme & der-

nier avantage. *Beati qui non viderunt & crediderunt.* p. 116. 119.

II. Partie. La foi de ſaint Thomas eſt le reméde de notre incrédulité. Diſtinguons trois états où la foi de cet Apôtre peut être conſidérée ; le premier, où il l'a profeſſée hautement ; le ſecond, où il l'a prêchée Apoſtoliquement ; le troiſiéme, où il l'a conſommée ſaintement. Or dans ces trois états la foi de ce grand Saint ſert à guérir notre infidélité. p. 119. 122.

1. Il l'a profeſſée hautement, lorſqu'il reconnut Jeſus-Chriſt pour ſon Seigneur & ſon Dieu. Or puiſque ſaint Thomas a cru, nous devons croire. Car ce n'eſt point par foibleſſe qu'il a crû, ce n'eſt point par légéreté, ce n'eſt point par une aveugle déférence au ſentiment & au rapport des autres. Il ne fut que trop éloigné de telles diſpoſitions. C'eſt donc par la ſeule évidence de la vérité : & qui ne croiroit pas au témoignage d'un homme obligé de ſe rendre à la ſeule force de la vérité qu'il combattoit ? Ainſi ſaint Paul convainquoit-il les Juifs par ſon propre exemple. Mais non-ſeulement la foi de ſaint Thomas eſt un argument qui nous convainc, c'eſt encore une leçon qui nous inſtruit : de quoi ? du point le plus eſſentiel de la religion qui eſt la divinité de Jeſus-Chriſt. Vous êtes, lui dit-il, mon Seigneur & mon Dieu : *Dominus meus & Deus meus.* p. 121. 129.

2. Il l'a prêchée Apoſtoliquement, juſques dans la région la plus intérieure de l'Inde, où il a ſoumis à l'Evangile des millions d'infidéles. Or ce ſuccès de l'Evangile a toujours été conſidéré des Peres, comme une des plus inconteſtables preuves de notre foi. Du reſte nous croyons les mêmes vérités qu'il prêchoit : heureux ſi nous en faiſons les régles de notre vie. p. 129. 132.

3. Il l'a ſaintement conſommée, par ſon martyre.

Il a figné de fon fang le témoignage qu'il rendoit en faveur de la foi. Quelle conviction pour nous! mais en même temps qu'elle inftruction! Eft-ce ainfi que nous fommes difpofés à défendre notre foi? Du moins l'honorons-nous & la foutenons-nous par notre vie? p. 132. 139.

Sermon pour la Fête de faint Etienne. page 140.

DIVISION. Etienne a été plein de grace dans l'accompliffement de fon miniftère, & cela feul eft un miracle de fainteté, dont Dieu s'eft fervi pour commencer à former les mœurs du Chriftianifme naiffant, 1. Partie. Etienne a été plein de force dans la confommation de fon martyre, & cela feul eft, non pas un prodige, mais plufieurs prodiges enfemble, qui ont obfcurci tout l'éclat & toute la gloire des vertus du paganifme, 2. Part. p. 140. 144.

I. PARTIE. Etienne plein de grace dans l'accompliffement de fon miniftère. Il étoit Diacre, & même le premier des Diacres de l'Eglife. Charge honorable, mais qui l'engageoit à deux chofes: l'une, d'adminiftrer les biens de l'Eglife, dont il étoit par office le difpenfateur; l'autre, de gouverner les veuves, qui renonçant au monde, fe confacroient à Dieu dans l'état de la viduité. Charge où la fainteté même trouvoit des rifques à courir; mais où Dieu vouloit que faint Etienne, par fa probité & par fa fageffe, fervît d'exemple à tous les fiécles futurs. p. 144. 145.

1. Comme difpenfateur des biens de l'Eglife, Etienne étoit refponfable de fa conduite à Dieu & aux hommes: premiére épreuve de fa vertu, où paroît fa probité & toute la grace dont il fut rempli. Car dans un tel miniftère qu'y a-t-il de plus diffici-

le, que de conserver devant Dieu tout le mérite d'un parfait désintéressement, & d'en avoir devant les hommes toute la réputation ? Tel fut le double avantage de saint Etienne : & qu'il seroit à souhaiter que les biens ecclésiastiques fussent de nos jours ainsi dispensés ! p. 145. 150.

2. Comme directeur des veuves qui vivoient séparées du monde, Etienne étoit chargé de leur conduite : autre épreuve bien dangereuse. Car à quels périls, à quels discours & à quels soupçons n'est-on pas exposé dans un emploi où l'on est obligé de traiter souvent avec les personnes du sexe? Que n'en coûta-t-il point à saint Jérôme ? mais parla-t-on jamais de saint Etienne qu'avec respect & avec éloge ? Il n'y a que la probité & la probité reconnue, qui puisse être de la sorte au-dessus de tous les jugemens du monde : & voilà le fruit de la grace dont Etienne eut la plénitude. Erreur, si nous prétendons, sur-tout dans un siécle comme celui-ci, échapper à la malignité du monde par une autre voie que par celle d'une exacte & constante régularité. p. 150. 159.

A cette probité se trouva jointe une sagesse toute divine. Pour en être persuadé, il n'y a qu'à lire ce beau discours qu'il fit aux Juifs; & ce qu'il leur disoit, à combien de chrétiens pourroit-on encore le dire ? *Durâ cervice & incircumcisis cordibus & auribus, vos semper spiritui sancto resistitis*. p. 159. 167.

II. Partie. Etienne plein de force dans la consommation de son martyre. Deux miracles où il a fait éclater cette force. Miracle de patience dans toutes les circonstances de sa mort; miracle de charité envers les auteurs de sa mort. p. 167. 168.

1. Miracle de patience dans toutes les circonstance de sa mort. Ç'a été le premier martyr, dont l'exemple a fortifié tous les autres, mais qui marchant

à leur tête comme leur chef, avoit besoin d'une plus grande force. Il a souffert de tous les genres de martyre un des plus cruels; & au milieu de son tourment, il conserva toute la paix de son ame. Nous, que voulons-nous souffrir? saint Etienne a triomphé des tourmens & de la mort, & tous les jours nous sommes vaincus par la mollesse & par les douceurs de la vie. p. 168. 177.

2. Miracle de charité envers les auteurs de sa mort. Non-seulement il leur pardonna, mais il pria pour eux, & avec plus de zéle que pour lui-même. Car en priant pour lui-même il se tenoit debout, mais en priant pour ses bourreaux il fléchit les genoux. Dans une telle charité, quelle force! Ainsi Dieu l'écouta-t-il, & de-là vint la conversion de Saul. Un des signes les plus certains de notre prédestination bienheureuse, c'est cette charité envers nos ennemis. Pardonnons, & Dieu nous pardonnera. p. 177. 185.

Sermon pour la Fête de saint Jean l'Evangeliste. page 186.

DIVISION. La faveur des Grands a communément trois défauts essentiels. Elle est injuste de la part du maître qui la donne, orgueilleuse & fiére dans la conduite de celui qui la posséde, & odieuse à ceux qui n'y parviennent pas. Mais la faveur spéciale dont J. C. a gratifié saint Jean, eut trois caractères tout opposés. Elle a été parfaitement juste dans le choix que Jesus-Christ a fait de cet Apôtre, 1. Partie. Elle a été solidement humble & bienfaisante dans la maniére dont cet Apôtre en a usé, 2. Partie. Et elle n'a rien eû d'odieux à l'égard des autres disciples, auxquels cet Apôtre semble avoir été préféré, 3. Partie. p. 186. 191.

I. Partie. Faveur parfaitement juste dans le choix que Jesus-Christ a fait de S. Jean : 1. parce que cet Apôtre a été vierge, 2. parce qu'il a été fidéle à Jesus-Christ dans la tentation. p. 191. 194.

1. Il a été vierge; & qui ne sçait pas combien la virginité plaît à Jesus-Christ qui est la pureté même? Comme donc le Sauveur des hommes voulut avoir sur la terre une mere vierge, ne nous étonnons pas qu'il ait voulu pareillement avoir sur la terre un favori vierge, & que ce soit lui qu'il ait fait reposer sur son sein. p. 194. 196.

2. Il a été fidéle à Jesus-Christ dans la tentation. Les autres Apôtres abandonnerent cet homme-Dieu; mais saint Jean le suivit jusques au Calvaire, & voilà pourquoi ce Dieu Sauveur lui confia sa mere. C'est ainsi que nous mériterons la faveur de Jesus-Christ, soit par la pureté de l'ame & du corps, soit par la constance dans les dégoûts & les désolations. p. 196. 205.

II. Partie. Faveur solidement humble & bienfaisante dans la manière dont saint Jean en a usé. 1. Humble par rapport à lui, 2. bienfaisante par rapport à nous. p. 205. 206.

1. Humble & modeste par rapport à lui. Comment parle-t-il de lui-même dans tout son Evangile? sans se nommer jamais. *C'est ce disciple*, dit-il toujours : comme s'il parloit d'un autre. S'il eût dit, c'est ce disciple qui aimoit Jesus, il eût fait connoître en cela son propre mérite : mais il dit, *C'est ce disciple qui étoit aimé de Jesus*. Or à être aimé, il n'y a ni loüange ni mérite. Quand il s'est nommé ailleurs, c'est pour s'appeller seulement notre frere, *Jean votre frere*. p. 206. 208.

2. Bienfaisante & utile pour nous. Si saint Jean est entré dans tous les secrets de Jesus-Christ, ç'a été pour nous les communiquer. C'est à lui que nous devons la connoissance des personnes divines

& des plus profonds myſtères de la religion. Telle eſt la manière dont nous devons uſer nous-mêmes des faveurs & des graces du ciel. Soyons humbles en les recevant, & ne cherchons point à nous en glorifier. Faiſons en part au prochain, & employons-les à ſon utilité. Par exemple, ſommes-nous riches ? ſoulageons les pauvres. p. 209. 219.

III. PARTIE. Faveur qui n'a rien eû d'odieux par rapport aux autres diſciples, auxquels S. Jean ſemble avoir été préféré. Car elle ne l'a pas exempté plus que les autres de boire le calice de Jeſus-Chriſt & de ſouffrir. Au lieu d'un matyre que les autres ont ſouffert, il en a enduré trois : l'un au Calvaire, le ſecond dans Rome, & le troiſiéme dans ſon exil. p. 219. 223.

1. Au Calvaire, & ce fut le martyre de ſon cœur. Que ne ſouffrit-il pas en voyant expirer ſon maître ? p. 223. 224.

2. Dans Rome, & ce fut un martyre de ſang. Quel ſupplice d'être plongé peu à peu dans l'huile bouillante ! p. 224. 225.

3. Dans ſon exil, où il mourut. C'eſt ainſi que Dieu aime ſes élûs, & n'eſpérons pas qu'il nous aime autrement. Nous buvons tous le calice des ſouffrances : mais combien le boivent en réprouvés ; au-lieu de le boire comme les amis & les élûs de Dieu ? p. 225. 229.

Sermon pour la Fête de ſainte Geneviéve. page 230.

DIVISION. Simplicité de Geneviéve plus éclairée que toute la ſageſſe du monde, 1. Part. Foibleſſe de Geneviéve plus puiſſante que toute la force du monde, 2. Partie. Et pour parler de la ſorte, baſſeſſe de Geneviéve plus honorée que toute

que pour elle-même qu'elle n'usa point de ce don des miracles : mais la patience dans les maux de la vie ne fut-elle pas un miracle encore plus grand que tous les autres ? p. 253. 255.

2. Pour la guérison des ames. Combien de conversions a-t-elle opérées ? combien d'afflictions a-t-elle soulagées, soit pendant sa vie, soit depuis sa mort ? Assez forte dans sa foiblesse même, pour fléchir les Puissances du ciel, pour humilier les plus fiéres puissances de la terre, pour confondre toutes les puissances de l'enfer. p. 255. 259.

Voilà pourquoi nos Peres ont mis sous sa protection cette ville capitale, & combien de fois en avons-nous éprouvé les salutaires effets ! Mais nous avons bien lieu de craindre que nos désordres ne les arrêtent. Car qu'est-ce que Paris, & quelle corruption de mœurs ! p. 259. 268.

III. Partie. Bassesse, pour ainsi dire, de Geneviéve plus honorée que toute la grandeur du monde. Honorée, 1. par les Princes & les Rois, 2. par les Evêques & les Prélats de l'Eglise, 3. par les Saints. Ce n'est pas qu'elle n'ait eû des persécutions à soutenir : mais on sçait avec quel éclat elle en a triomphé. p. 268. 274.

Sur-tout depuis qu'elle jouit de la gloire dans le ciel, quel culte lui a-t-on rendu sur la terre ? Culte le plus solemnel, culte le plus universel, culte le plus ancien & le plus constant, culte le plus religieux. C'est ainsi que la mémoire du juste, selon la parole du Prophéte, est éternelle, & que celle des pécheurs périra. Aspirons, non pas aux mêmes honneurs en ce monde, mais à la même gloire dans l'éternité bienheureuse. p. 274. 279.

Sermon pour la Fête de saint François de Sales. page 280.

Division. François de Sales par la force de sa douceur a triomphé de l'héréſie, 1. Partie. François de Sales par l'onction de sa douceur a rétabli la piété dans l'Eglise, 2. Partie. p. 280. 286.

I. Partie. François de Sales par la force de sa douceur a triomphé de l'héréſie. En quel état se trouvoit le diocèse de Genève, lorsqu'il en fut fait Evêque ? l'héréſie y étoit dominante, & ce saint pasteur y convertit plus de soixante-dix mille hérétiques. Mais par où opéra-t-il ce miracle ? ce fut sur-tout par sa douceur : 1. douceur patiente, qui lui rendit tout supportable ; 2. douceur entreprenante & agissante, qui lui rendit tout possible. p. 287. 294.

1. Douceur patiente. Il a eû à supporter les calomnies, les insultes, les révoltes, les attentats. Mais sa douceur à souffrir tout & à pardonner tout, le faisoit aimer de ceux-mêmes qui s'étoient élevés contre lui, & par-là il les gagnoit. p. 294. 296.

2. Douceur entreprenante & agissante. Il a paru dans les cours des Princes comme un Elie. De tous les avantages qu'ils lui ont offert, il n'en a accepté aucun ; & l'unique grace qu'il en voulut obtenir, ce fut l'extirpation de l'héréſie. Combien de courses Apostoliques & de voyages lui en a-t-il coûté ? combien de veilles & de travaux ? Mais ce qui donnoit à tout cela une merveilleuse efficace, c'étoit sa douceur. Par la doctrine on convainc les esprits ; mais par la douceur on gagne les cœurs. p. 296. 304.

De-là double instruction. 1. Apprenons à esti-

mer notre foi, pour laquelle François de Sales a si dignement combattu, & cultivons-la dans nous-mêmes comme il l'a cultivée dans les autres. 2. Traitons le prochain avec douceur: c'est par-là que nous le corrigerons, plûtôt que par une autorité dominante & par une sévérité outrée. Si nous sommes sévères, soyons-le plus pour nous-mêmes que pour les autres. p. 304. 309.

II. PARTIE. François de Sales par l'onction de sa douceur a rétabli la piété dans l'Eglise. Il l'a rétablie, 1. par la douceur de sa doctrine, 2. par la douceur de sa conduite, 3. par la douceur de ses exemples. p. 309. 310.

1. Par la douceur de sa doctrine. Ce n'est pas qu'elle ne fût très-sévère dans ses maximes : mais l'onction qu'il y mettoit, soit en prêchant, soit en conversant, soit en écrivant, lui donnoit une grace particuliére, & la faisoit recevoir avec plus de fruit. p. 310. 315.

2. Par la douceur de sa conduite dans le gouvernement des ames : témoin cet Ordre illustre de la Visitation qu'il a institué, & dont le principal esprit est un esprit de charité. p. 315. 318.

3. Par la douceur de ses exemples. La providence l'a attaché à une vie, ce semble, assez commune, afin qu'elle nous devînt imitable. Il a borné toute sa sainteté aux devoirs de son ministère, & c'est sur-tout dans les devoirs de notre condition que doit consister notre piété. Mais du reste que cette parfaite observation des devoirs de chaque état coûte dans la pratique ! Qu'il faut pour cela se faire de violences & remporter de victoires ! p. 318. 331.



Sermon pour la Fête de ſaint François de Paule. page 332.

DIvision. Eſpéce de combat entre Dieu & François de Paule. Saint François de Paule a employé tous les efforts de ſon humilité, pour ſe faire petit dans le monde : 1. Partie. Et Dieu a employé tous les tréſors de ſa magnificence pour le faire grand, 2. Partie. p. 332. 339.

I. Partie. Saint François de Paule a employé tous les efforts de ſon humilité pour ſe faire petit dans le monde. Dès l'âge de treize ans il ſe retira dans un déſert, afin d'y mener une vie cachée, & d'y cacher ſon humilité même. p. 339. 341.

Cependant après ſix années de retraite, ſa ſainteté malgré lui le fit connoître. Un grand nombre de diſciples ſe joignirent à lui; & il devint fondateur d'un nouvel Ordre dans l'Egliſe. Mais de quel ordre? d'un ordre qu'il établit ſur le ſeul fondement de l'humilité; d'un ordre qu'il gouverna par le ſeul eſprit de l'humilité; d'un ordre qu'il diſtingua par le ſeul caractère de l'humilité. p. 341. 346.

Son nom ſe répandit dans les Cours des Princes. Un de nos Rois l'appella auprès de lui, & il parut à la Cour de France. Mais s'il entra à la Cour, ce ne fut que par la porte de l'humilité : s'il y demeura, ce ne fut que pour y exercer l'humilité; s'il en ſortit, il en remporta toute ſon humilité. p. 346. 351.

Ce fut par le même eſprit d'humilité, que non content de renoncer à l'Epiſcopat, il renonça même au Sacerdoce. Soyons humbles par proportion comme lui. L'humilité eſt l'abrégé de toute la perfection chrétienne, puiſqu'il n'y a point de dé-

ſordres que l'humilité ne puiſſe corriger, ni de vertu qu'elle ne nous faſſe acquérir. p. 351. 356.

II. PARTIE. Dieu a employé tous les tréſors de ſa magnificence, pour glorifier ſaint François de Paule & pour le faire grand. Il l'a glorifié en deux maniéres : 1. par ſoi-même, 2. par le miniſtère des créatures. p. 356. 358.

2. Dieu l'a glorifié par ſoi-même, en lui communiquant deux des caractères les plus eſſentiels de ſa divinité, ſçavoir la ſcience & la puiſſance. La ſcience pour prévoir les choſes futures, & pour découvrir les ſecrets des cœurs. La puiſſance, pour opérer les plus grands miracles. En combien d'occaſions François de Paule a-t-il fait éclater ce don des miracles & ce don de prophétie ? p. 358. 362.

2. Dieu l'a glorifié par le miniſtère des créatures. Tous les élémens lui ont obéi ; toutes les Puiſſances de la terre l'ont honoré ; ſur-tout, Sixte IV. Pape, Louis XI. Roi de France, Charles VIII. ſucceſſeur de Louis. p. 362. 368.

Mais ſi Dieu l'a tellement glorifié pendant ſa vie, combien plus encore l'a-t-il glorifié apres ſa mort ? ſon ſépulchre, ſelon l'expreſſion du prophéte, a été un des plus glorieux. Et de quelle gloire jouit ſon ame bienheureuſe dans le ciel ? Telle eſt la véritable grandeur où nous devons aſpirer. Nous ne devons pas ſouhaiter de briller dans le monde, comme ſaint François de Paule : mais nous devons travailler à devenir grands comme lui auprès de Dieu & dans l'éternité. p. 368. 375.



Sermon pour la Fête de ſaint Jean-Baptiſte. page 376.

Sermon pour la Fête de saint Pierre. page 424.

DIVISION. Foi de S. Pierre opposée à notre infidélité, 1. Partie. Amour de saint Pierre opposé à notre insensibilité, 2. Partie. p. 424. 427.

I. PARTIE. Foi de saint Pierre opposée à notre infidélité. Nous devons apprendre de lui deux choses: 1. à confesser comme lui la foi que nous avons dans le cœur; 2. à réparer comme lui par une fervente pénitence notre lâcheté, si quelquefois nous sommes assez malheureux pour manquer de ferveur & de courage dans la confession de notre foi. p. 428. 430.

1. A confesser la foi que nous avons dans le cœur. La foi de saint Pierre fut une foi pratique, qui se produisit par les œuvres; & la nôtre n'est qu'une foi oisive & sans action. La foi de saint Pierre fut une foi généreuse, en vertu de laquelle il abandonna tout ce qu'il possédoit & tout ce qu'il étoit capable de posséder; & la nôtre ne nous fait renoncer à rien. La foi de saint Pierre fut une foi pleine de confiance, qui le fit marcher sur les eaux, & la nôtre s'étonne du moindre danger. La foi de saint Pierre fut une foi à l'épreuve de tout scandale; & le plus léger scandale déconcerte la nôtre. Ce n'est pas que la foi de cet Apotre fut d'abord parfaite, & nous en avons toutes les imperfections, sans en avoir les perfections. Mais après tout, malgré les imperfections à quoi il étoit encore sujet, il confessa hautement J. C. & le reconnut comme Dieu. Sans une confession haute & publique de notre foi, selon que les occasions le demandent, il n'y a point de salut à espérer pour nous. p. 430. 440.

2. A réparer par une fervente pénitence notre lâ-

cheté, si quelquefois nous sommes assez malheureux pour manquer de courage dans la confession de notre foi. Saint Pierre renonça Jesus-Christ, & en combien de rencontres le renonçons-nous? Chûte de saint Pierre qui doit nous fait trembler, & qui procéda de trois causes, sçavoir de sa présomption, de son orgueil & de son imprudence. Mais par quelle pénitence se releva-t-il d'une telle chûte? pénitence la plus prompte, la plus sincère, la plus constante. Si nous tombons comme lui, faisons pénitence comme lui. p. 440. 444.

II. Partie. Amour de saint Pierre opposé à notre insensibilité. Ce fut par son amour pour Jesus-Christ, que cet Apôtre mérita l'entier accomplissement de la promesse que le Fils de Dieu lui avoit faite, de lui confier le soin & la conduite de l'Eglise. Aussi le Sauveur du monde, avant que de l'établir pasteur de son troupeau, lui demanda-t-il par trois fois: *M'aimez-vous? & m'aimez-vous plus que les autres?* Amour de saint Pierre, 1. amour humble, 2. amour généreux. p. 445. 448.

1. Amour humble, Pierre ne répondit pas à Jesus-Christ, *Je vous aime plus que les autres*, mais simplement, *je vous aime*, ne voulant pas se préférer à eux. Il ne répondit pas même absolument, *je vous aime*, mais *vous sçavez que je vous aime*, comme se défiant de lui-même & de son propre sentiment. Enfin, il s'attrista voyant que Jesus-Christ lui demandoit plusieurs fois *m'aimez-vous*? car il commença à craindre en effet de n'aimer pas autant cet aimable maître qu'il le croyoit. p. 448. 452.

2. Amour généreux, c'est-à-dire amour fervent, patient, héroïque. Fervent, avec quelle ardeur prêcha-t-il Jesus-Christ? patient, que n'eut-il point à souffrir pour le nom de Jesus-Christ? héroïque, quel martyre endura-t-il pour la cause de Jesus-

Christ? Est-ce ainsi que nous aimons Dieu & Jesus-Christ ? Avons-nous cet amour fervent ? nous ne faisons rien pour Jesus-Christ, ou le peu que nous faisons, nous ne le faisons encore qu'avec froideur. Avons-nous cet amour patient ? la moindre peine nous abat. Avons-nous cet amour héroïque ? puisque les plus légères difficultés nous étonnent, peut-on penser que nous soyons dans la disposition de sacrifier notre vie ? Ranimons dans nos cœurs ce saint amour ; & si nous ne l'avons pas, demandons-le à Dieu. p. 452. 457.

Autre Sermon pour la Fête de saint Pierre, sur l'obéissance à l'Eglise. page 458.

DIVISION. Nous devons à l'Eglise une double obéissance : l'obéissance de l'esprit, pour croire les vérités qu'elle nous propose, 1. Partie : l'obéissance du cœur, pour suivre les loix qu'elle nous impose, 2. Partie. p. 458. 461.

I. PARTIE. Obéissance de l'esprit pour croire les vérités que l'Eglise nous propose. Elle est la dépositaire, l'organe & l'interprete de la vérité. C'est à elle à nous mettre en main le sacré dépôt de la parole de Dieu, & à nous l'expliquer. Elle a pour cela un pouvoir qu'elle a reçû du Fils de Dieu. Or elle ne peut user de ce pouvoir qu'autant que nous sommes obligés de nous soumettre à ses décisions & de la croire. Ce qui faisoit dire à saint Augustin qu'il ne croiroit pas à l'Evangile, si l'autorité de l'Eglise ne l'y engageoit. Et en effet, sans cette autorité de l'Eglise il n'y auroit plus de régle fixe & certaine pour connoître le vrai sens de l'Evangile, p. 461. 467.

Maxime de saint Augustin sans laquelle on ne peut conserver dans l'Eglise de Dieu, ni la paix,

ni l'ordre, ni l'unité de la doctrine, ni l'humilité de l'esprit. Maxime si nécessaire, que l'Eglise protestante elle-même en a reconnu la nécessité. Maxime qui présuppose l'infaillibilité de l'Eglise, & d'où suit toujours l'obligation indispensable de lui obéir. p. 467. 474.

Quatre choses sur cette obéissance de l'entendement. 1. C'est, à proprement parler, cette obéissance qui nous unit à l'Eglise, & qui nous fait membres de son corps. Exemple de Tertullien. 2. Sans cette obéissance, il ne sert à rien d'être extérieurement dans le corps de l'Eglise : car l'extérieur de la profession & du culte n'est point ce qui nous lie à l'Eglise. Exemple des Donatistes. 3. Cette obéissance a été de tout tems l'épreuve à quoi l'on a distingué les vrais fidéles. Exemple des saints Peres, & en particulier de saint Jérôme. 4. Cette obéissance doit être une obéissance pratique, & non de parole seulement. Voilà sur quoi nous serons jugés de Dieu. En vain aurons-nous pratiqué de bonnes œuvres, & marché dans la voie étroite : sans la soumission à l'Eglise, nos œuvres sont inutiles ; & l'on peut dire même que pour certains esprits, la voie étroite est en partie de renoncer à leurs sentimens pour prendre ceux de l'Eglise. Il est vrai que l'Eglise est gouvernée par des hommes, mais elle n'en est pas moins infaillible, puisque ces hommes sont conduits par l'Esprit de Dieu. p. 474. 489.

II. Partie. Obéissance du cœur pour suivre les loix que l'Eglise nous impose. 1. L'Eglise est notre mere, donc elle a droit de nous commander. 2. Ce qu'elle nous commande, est d'une obligation étroite & rigoureuse. 3. Nous ne pouvons violer ses commandemens, sans violer un des commandemens les plus authentiques de la loi de Dieu. 4. La témérité avec laquelle nous transgressons les

préceptes de l'Eglise, ne procéde souvent que d'un fonds de libertinage. p. 489. 491.

1. L'Eglise est notre mere, donc elle a droit de nous commander. La vérité de cette conséquence se découvre d'elle-même. Il n'y a eu que les hérétiques qui n'aient pas reconnu sur cela le pouvoir de l'Eglise par une prévention d'esprit ; & il n'y a que les mauvais Catholiques, qui le reconnoissant, refusent de s'y soumettre, par une dépravation de cœur. p. 491. 494.

2. Ce que l'Eglise nous commande, est d'une obligation étroite & rigoureuse. Il faut bien que cela soit, puisque les ordres d'un pere obligent un fils sous peine de péché ; puisque Jesus-Christ veut qu'on tienne pour payen & pour publicain celui qui n'obéit pas à l'Eglise ; puisque le même Sauveur a donné pouvoir à son Eglise de nous excommunier, lorsque nous lui sommes rébelles. Ainsi en particulier saint Augustin a-t-il parlé du jeûne ordonné par l'Eglise, comme d'un jeûne de précepte. D'autant plus criminels quand nous desobéissons à cette mere, qu'elle ne nous commande rien que de raisonnable, p. 494. 498.

3. Nous ne pouvons violer les commandemens de l'Eglise, sans violer un des commandemens les plus authentiques de la loi de Dieu : car Dieu dans sa loi nous commande d'obéir à l'Eglise. p. 498. 501.

4. La témérité avec laquelle nous transgressons les préceptes de l'Eglise, ne procéde souvent que d'un fonds de libertinage. Ceci ne regarde point ceux qui ont eu le malheur de naître dans l'hérésie, mais les Catholiques. Quel autre esprit qu'un esprit de libertinage, peut les porter à violer des préceptes, dont la pratique demande si peu d'efforts & que l'Eglise a pris tant de soin de proportionner à notre foiblesse ! Honorons notre religion, en ho-

Sermon pour la Fête de saint Paul. page 507.

II. PARTIE. Saint Paul a parfaitement honoré le ministère de l'Apostolat : comment cela ? par son désintéressement, qui a sur-tout consisté en trois choses. p. 525. 526.

1. Il exerça gratuitement le ministère dont Dieu l'avoit chargé, ne demandant rien & n'acceptant rien. Or qu'y a t-il qui fasse plus d'honneur à l'Evangile, que ce détachement ? p. 526. 530.

2. Il ne se prêcha point lui-même, mais uniquement Jesus-Christ ; c'est-à-dire, qu'il n'eut point en vûe sa propre gloire, mais qu'il ne chercha que la gloire de Dieu & le salut des ames : ne se prévalant point de ses talens naturels, fuyant les applaudissemens des hommes, ne souffrant jamais que sous ombre d'estime & de confiance on s'attachât à lui personnellement. p. 530. 534.

Il étoit aussi zélé pour son ministère exercé par d'autres, que par lui-même : ne se réjouissant pas moins des succès des autres que des siens propres, & toujours content pourvû que Jesus-Christ fut annoncé & connu. C'est ainsi que les Ministres Evangéliques se rendent irréprochables, & c'est par-là même qu'ils honorent, comme saint Paul, leur ministère. p. 535. 546.

III. PARTIE. Saint Paul s'est continuellement immolé pour le Ministère Apostolique. Double sacrifice qu'il commença dès l'instant de sa vocation à l'Apostolat, & qui a duré, sans parler de son martyre, autant que sa vie : l'un de patience, l'autre de pénitence. p. 540. 541.

1. Sacrifice de patience, par où il se dévoüa aux persécutions des hommes pour le nom de son Dieu. Par quelles épreuves n'a-t-il point passé ? il nous l'apprend lui-même dans le récit qu'il fait de ses souffrances. Du reste quelle différence entre cet Apôtre & nous ! Il s'est sacrifié dans son ministère, & nous nous épargnons dans le nôtre. p. 541. 548.

2. Sacrifice de pénitence. Ce n'étoit point assez pour saint Paul d'être persécuté, s'il ne se persécutoit lui-même, châtiant tous les jours son corps & le réduisant en servitude. Il se traitoit de la sorte, premiérement pour son propre salut : secondement, ainsi qu'il le témoigne, pour toute l'Eglise. Deux grandes leçons pour nous. C'étoit un Saint, & nous sommes pécheurs : nous devons donc encore bien plus faire pénitence que lui. C'étoit pour l'Eglise qu'il se mortifioit : il faut donc, à son exemple, sacrifier dans notre profession, nos forces, notre santé, notre vie pour ceux que Dieu commet à nos soins, & dont il nous demandera compte. p. 548. 552.

F I N.









